

N. IVANOFF

LA MARQUISE DE SABLÉ ET SON SALON

Thèse présentée pour le Doctorat de l'Université
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

*L'amour est à l'ame de celui qui aime
ce que l'ame est au corps de celui
qu'elle anime...*

La Marquise de Sablé.

LES PRESSES MODERNES
45 — Rue de Maubeuge. — 45
PARIS

—
1927

LA MARQUISE DE SABLÉ
ET
SON SALON



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41554631_0045



LA MARQUISE DE SABLÉ
par Daniel DU MONSTIER.

Louvre.

Cl. Giraudon.

N. IVANOFF

LA MARQUISE DE SABLÉ ET SON SALON

Thèse présentée pour le Doctorat de l'Université
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

*L'amour est à l'ame de celui qui aime
ce que l'ame est au corps de celui
qu'elle anime...*

La Marquise de Sablé.

LES PRESSES MODERNES
45 — Rue de Maubeuge. — 45
PARIS
—
1927



*Hommage respectueux
à la chère mémoire
de Madame RICHARD FULLER
en témoignage de la
profonde reconnaissance
que j'ai vouée à
son souvenir.*

*A Monsieur ÉMILE MAGNE
Hommage de respect, d'admiration
et de chaleureuse gratitude.*

PRÉFACE

Le premier livre sur Mme de Sablé, celui de V. Cousin, a paru en 1854.

V. Cousin a été le premier à ouvrir les fameux portefeuilles du médecin Vallant, cette mine inépuisable de documents relatifs à l'histoire religieuse, politique, scientifique et littéraire du XVII^e siècle. Il en a tiré la matière de son livre. Depuis, plusieurs érudits sont venus retoucher le portrait qu'il a tracé de Mme de Sablé. Sainte-Beuve fit une esquisse sur la pénitente de Port-Royal. Le Docteur Crussaire s'attacha à la « malade imaginaire ». De leur côté M. Magne et M. Jovy ont apporté au cours de leurs passionnantes recherches sur le XVII^e siècle de nouveaux détails et de meilleures précisions. Ces différentes études complétaient le travail superficiel et hâtif de V. Cousin, mais laissaient cependant de côté les nombreux inédits ayant trait aux discussions de théologie, de philosophie, de morale et de psychologie, qui se déroulaient dans le salon de l'amie de Pascal et de La Rochefoucauld. Il restait à étudier le *salon* de la Marquise : tâche que je me suis ici proposée.

Tout en reprenant l'histoire de la vie de Mme de Sablé, en l'enrichissant autant que possible de nouvelles données,

on essaiera de faire revivre les réunions qui se tenaient dans son salon et on étudiera les œuvres qui y ont vu le jour.

Je suis certainement très loin de penser que mon livre sur l'aimable Marquise soit définitif. Beaucoup de ses lettres ont été vendues par les marchands d'autographes et bien d'autres restent ensevelies dans le fouillis des archives privées. Ainsi, le vicomte Menjot d'Elbenne m'a appris l'existence d'un manuscrit de 277 pages de lettres inédites de Mme de Sablé ayant appartenu à Monmerqué et il a eu l'extrême amabilité de m'en communiquer des extraits copiés de la main de Prosper Faugère. M. Emile Magne m'a indiqué ensuite parmi les nouvelles acquisitions de la Bibliothèque Nationale d'autres fragments du même manuscrit copiés par Monmerqué lui-même. Mais tout ceci ne nous en révèle malheureusement qu'une mince partie. Quel est le possesseur actuel de cet inappréciable monument ? Je croirais avoir accompli ma tâche si mon humble étude le déterminait à faire profiter le public du rare trésor qu'il possède (1).

Je ne veux pas terminer cette courte préface sans avoir exprimé ma profonde et cordiale reconnaissance au vicomte Menjot d'Elbenne, qui avec tant de générosité et de bonne grâce a bien voulu me communiquer sa précieuse collection de manuscrits.

(1) Selon toute vraisemblance le manuscrit en question passa dans la collection de M. Feuillet de Conches qui fut, comme je l'ai entendu dire, vendue à Londres, sans publication de catalogue.

LA MARQUISE DE SABLÉ

ET

SON SALON

I.

LA PRÉCIEUSE.

Madeleine de Souvré naquit en 1599 (1). Elle descendait d'une ancienne maison de la province de Perche. Son père était Gilles de Souvré (1542-1626) marquis de Courtenvaux, baron de Lezines et chevalier des Ordres du Roi (2). Sa mère s'appelait Françoise de Bailleul, dame de Renouard.

Gilles occupait une situation considérable sous Henri III, Henri IV et Louis XIII. Attaché au service du duc d'Anjou, il le suit en Pologne, l'aide à dissiper l'ennui en ce lointain pays et facilite son évasion dès que l'on apprend la mort de Charles IX. Ses services ne tardent pas à être récompensés. Le duc d'Anjou devenu Henri III nomme son fidèle serviteur, maître de la garde-robe et capitaine du château de Vincennes. Pendant les troubles de la Ligue, Gilles de Souvré ne cesse de rendre au Roi de grands et loyaux services. Il se distingue à la bataille de Coutras. Nommé en 1588 gouverneur de Touraine, la ville de Tours reste, grâce à lui, dans l'obéissance au Roi. Henri III avec toute sa cour vient le voir au mois de Janvier 1589. Puis Gilles obtient entrée, service et voix délibérative au Parlement par lettres patentes du 2 Juin de la même année.

(1) Cette date nous est fournie par le nécrologe de Port-Royal.

(2) P. Anselme, p. 397.

Un trait rapporté par l'historien de Thou nous permet d'apprécier l'excellence de son caractère. Le Roi avait résolu de perdre le maréchal de Marillac.

« L'exécution de ce complot fut commise à Gilles de Souvré grand maître de la garde-robe. Mais Souvré étoit trop honnête homme et trop ennemi de la violence, pour obéir aveuglément. Il sut habilement traîner l'affaire en longueur. Il donna au repentir le tems de succéder à la haine... Ce fut ainsi que le Roi, à qui la Reine sa mere, avoit persuadé que cette mort étoit nécessaire, fut malgré lui redevable à de Souvré de la vie de ce grand homme » (1).

Après la mort de Henri III, Gilles sert le nouveau Roi aussi fidèlement et vaillamment qu'il a servi son prédécesseur. Bon catholique autant que loyal sujet, quelle n'est pas sa joie à l'occasion de la conversion de Henri IV! Il invite le maire et les échevins de la ville de Tours à faire chanter le *Te Deum* et à allumer des feux en l'honneur du Roi (2).

« Henri IV, en abjurant le calvinisme, s'étoit obligé entre autres choses, à fonder ou autoriser la fondation d'un couvent dans chaque province de son royaume; de là l'autorisation accordée aux pères capucins prêcheurs de venir s'établir à Tours (en 1601), au lieu dit Saint-Nicolas, sur les hauteurs de Saint-Symphorien, dominant la ville. La construction de ce couvent, commencée seulement en 1606, se fit avec un enthousiasme si extraordinaire que le fait nous semblerait incroyable, s'il ne nous étoit attesté, à la fois, et par la relation de témoins oculaires et par les délibérations du corps de ville » (3).

Voilà ce qu'il y a dans une de ces relations:

« Les dames de la ville desquelles les marys étoient à travailler « y alloient avec leurs enfants et leurs servantes, qui apportoitent « toutes sortes de vivres et pendant que leurs marys mangeoient, elles « et leur suite travailloient avec grande ferveur. Les pères et les « mères avoient fait faire des hottes à leurs enfants proportionnées à « leur âge. Les dames qui n'avoient point de quoi porter la terre, la « portoient dans leurs jupes quoi qu'elles fussent de satin ou de damas; ce qu'on remarqua particulièrement en madame la Maréchalle « de Souvré et leurs damoiselles » (4).

(1) De Thou. *Histoire Universelle*, 1740, La Haye. V, livre LXI, p. 219.

(2) *Archives Municipales de Tours*, AA. 10, pièce 92, Dr. E.

(3) Giraudet. *Histoire de la ville de Tours*, II, p. 102.

(4) *Ibid*, II, p. 105. Cette relation fut communiquée à Giraudet par A. Vincent, notaire.

Notons que c'est le premier épisode que nous connaissons de la vie de Mme de Sablé, car parmi les filles de la maréchale de Souvré on comptait, à coup sûr, la future marquise.

Henri IV sait bien apprécier le noble caractère de Gilles, quoique avec sa désinvolture habituelle il l'appelle d'un sobriquet qui ne paraît guère compatible avec l'estime qu'il lui portait : « la Gode » (1).

« On m'a dit » lui écrivait un jour le Roi « que vous ne m'aimés point et le Sr. Emery présent porteur m'a confirmé cela. S'il est ainsy je vous désavoue et la première fois que je vous verray, je vous couperay la gorge. A Dieu, Gode, m'amy ! » (2).

Lorsqu'il a fallu nommer le gouverneur du Dauphin le futur Louis XIII, le Vert Galant choisit de Souvré, qui assume cette nouvelle charge avec la rudesse et en même temps la bonhomie d'un vieux guerrier. Les coups de fouet n'étaient pas épargnés au royal élève. Les mémoires de Heroard et de l'Estoile nous l'attestent (3).

« Un jour » lisons-nous dans Heroard « M. le Marquis de Tresnel, sieur de la Chapelle aux Ursins lui (4) demande lequel de lui ou de M. de Verneuil étoit le plus fouetté ? *Ho ! mousseu Dupont* (précepteur de M. de Verneuil) *est bien doux, mousseu de Souvré l'est pas tant. Mais savez-vous qu'il faudroit faire ? il faudroit faire saler mousseu Dupont et donner du sucre à mousseu de Souvré* (5).

Mais si Gilles de Souvré avait peu d'égards pour la dignité royale de son élève, la faute n'en était pas à lui seul. C'est la Reine, Marie de Médicis, qui lui recommandait la sévérité.

« J'ai été bien aise, Monsieur de Souvré » écrivait-elle, « d'apprendre des nouvelles de la santé de mon fils ; mais je vous prie de le tenir toujours en son devoir, lui faisant ses exercices ordinaires ; et s'il se voulait émanciper, vous savez le remède qu'il faut apporter pour le ramener à la raison ; vous le lui ferez ressentir, s'il vous en donne l'occasion ; je vous le recommande » (6).

Malgré tout, il ressort bien des mémoires de Heroard (7) que

(1) Femme de mauvaise vie.

(2) *Lettres de Henri IV*, t. III p. 426.

(3) Voir le *Journal de Héroard*, I, pp. 392, 395, 399, 407, 410, II, pp. 6, 13, 57, 62, 69, 82 et le *Journal de l'Estoile*, p. 599.

(4) A Louis XIII.

(5) Heroard, I, p. 410.

(6) L. Batiffol. *La vie intime d'une reine de France au XVII^e siècle*, 1906, p. 272.

(7) Heroard, I, p. 92 ; II, p. 163.

Louis XIII avait un grand attachement pour son gouverneur et de Souvré serait certainement allé bien loin dans la faveur du Roi, s'il n'avait rencontré un rival en de Luynes.

Il est à noter que ce fut Gilles lui-même qui plaça de Luynes auprès de Louis XIII en qualité de « maître des oiseaux du cabinet ». Il voulait écarter de son pupille les créatures du Maréchal d'Ancre et réserver la place de favori à son propre fils, Jean, marquis de Courtenvaux.

« Après donc que les oiseaux du cabinet eurent esté donnés à Luynes », raconte Fontenay Mareuil, « le Roy le trouva encore sy propre pour tous ses autres plaisirs qu'il n'y employoit quasy que luy, et il n'y avoit rien de bien fait que ce qu'il faisoit. De sorte que comme on vist qu'à mesure que le Roy croissoit, ceste affection croissoit aussy, on commença à penser que, sy on le laissoit faire, il pourroit devenir favory; et M. de Souvré, qui prétendant ceste place pour M. de Courtenvaux, pour qui le Roy monstroit quelque inclination, ne l'avoit approché que pour en exclure d'autres qu'il appréhendoit davantage, sans s'imaginer qu'il peust aller sy avant, parce qu'il ne luy croyoit pas grand esprit, et qu'il estoit d'un âge fort disproportionné, se voyant trompé, se résolut de l'empescher, en rompant les accès qu'il avoit sy libres auprès du Roy, et essayant d'en donner soupçon à la Reine.

« Mais l'inclination du Roy y résistant, et le mareschal d'Ancre, qui le croyoit meilleur pour luy que M. de Courtenvaux, qui sembloit en passe pour cela, l'apuyant fortement, il se conserva malgré M. de Souvré tous les avantages qu'il avoit, c'est-à-dire les entrées, sans qu'il fust besoin de demander pour luy à M. de Souvré, comme pour tous les autres; et la liberté de parler au Roy toutes les fois qu'il vouloit » (1).

On sait que quelque temps après le « maître des oiseaux du cabinet » est devenu le tout puissant maître du royaume et que le maréchal d'Ancre a payé de sa vie l'appui qu'il lui prêta.

L'avancement de de Luynes n'empêche pas cependant de Souvré d'être nommé en 1615 maréchal de France et son fils Jean de devenir en 1662 premier gentilhomme de la Chambre du Roi (2). Ainsi, Gilles

(1) FONTENAY MOREUIL, *Mémoires*, p. 83.

Héroard nous raconte qu'un jour le Roi se mit en colère « sur ce qu'on lui avoit dit que M. de Souvré vouloit empêcher que le sieur de Luynes n'entrat en sa chambre, jusqu'à prier la Reine de luy ôter M. de Souvré, qu'il ne pouvoit plus durer avec cet homme là (II, p. 164).

(2) Voir les *Mémoires de d'Estrées*, p. 402 et les *Mémoires de Bassompierre*, p. 92.

eut encore maintes occasions de manifester son zèle et sa loyauté. En 1616, lors de la détention de Condé, il délivre Chinon, où Rochefort partisan du Prince était allé s'enfermer (1). En 1619 lorsque Marie de Médicis en s'enfuyant du château de Blois lui demande son concours, il le refuse à la Reine rebelle (2).

Le maréchal meurt en 1626 à l'âge de quatre-vingt-quatre ans (3). Il laissait quatre fils et trois filles.

Les fils par ordre de primogéniture étaient: Jean II de Souvré (+-1656), marquis de Courtenvaux, que nous connaissons déjà (4); René de Souvré, baron de Renouard; Gilles de Souvré (+-1631), évêque de Comminges, puis d'Auxerre, trésorier de la Sainte-Chapelle à Paris; et enfin Jacques de Souvré (1600-1670), chevalier de Malte, grand prieur de France, commandant de Saint-Jean-de-Latran. Eloigné en 1628 par Richelieu, qui jaloux de sa fortune à la cour l'envoie à Malte (5), Jacques entre après la mort du premier ministre en grande faveur et gagne la confiance de Mazarin. C'est lui qui a fait bâtir le magnifique hôtel du Temple, demeure ordinaire des grands prieurs de France.

Les filles de Gilles de Souvré étaient: Françoise (+-1657), qui épousait en 1601 Artus de Saint-Gelais, seigneur de Lansac et en 1638 était nommée gouvernante du Dauphin (6); Madeleine, la future marquise de Sablé et Anne, Abbesse de Saint-Amand à Rouen.

Nous ne connaissons presque rien de la jeunesse de Madeleine. V. Cousin suppose qu'elle naquit en Touraine. Nous savons seulement

(1) *Mémoires de Richelieu*, II, p. 103.

(2) Voir l'appendice.

(3) La Bibl. Nat. possède un « Discours sur la mort du feu Monsieur de Souvré », 1626.

(4) Il épousa Catherine de Neufville, dame d'atour de la Reine Anne d'Autriche. Leur petite fille, Anne de Souvré, née posthume en 1646, épousa en 1662 Louvois.

(5) Montglat, *Mémoires*, p. 16.

(6) C'est Richelieu qui avait imposé Mme de Lansac à la Reine qui ne la voulait pas, aussi la gouvernante semblait-elle appartenir au cardinal plus encore qu'à Anne d'Autriche. Nous avons d'elle des lettres, où elle informe minutieusement le ministre de tous les petits incidents de cette première enfance (*Correspondance de Richelieu*, VI, p. 729). Voir aussi un Mémoire rédigé par Richelieu pour Mme de Lansac (*Ibid*, VI, p. 73).

En 1643, comme nous l'apprend Mme de Motteville, la gouvernante « fut chassée, comme une personne qui a vécu avec la Reine d'une manière qui lui avoit déplu ». (*Mémoires de Mme de Motteville*, p. 53).

qu'en 1610 elle devient demoiselle d'honneur de la reine Marie de Médicis (1).

Mlle de Scudéry nous représente la future marquise dans le Grand Cyrus sous le nom de Parthénie. D'après elle, Parthénie « est grande, de belle taille; elle a de beaux yeux; sa gorge est la plus belle du monde; elle a le teint admirable; ses cheveux sont blonds, et elle a la bouche fort agréable » (2).

L'auteur du Grand Cyrus se tait sur la voix de Parthénie. Une chanson de l'époque nous laisserait entendre que son timbre ne plaisait pas (3).

Pour contrôler les dires de Mlle de Scudéry, nous avons deux portraits de la Marquise. Le premier est un dessin de Daniel Du Monstier, qui se trouve au musée du Louvre. Le second, une estampe conservée à la Bibliothèque Nationale est la copie d'une peinture italienne à l'huile (4).

Du Monstier a donné à Mme de Sablé un type, à la Rubens. Elle approche visiblement de la quarantaine, ses chairs déjà abondantes s'amolissent, son menton se double. Voilà bien le corps tant choyé d'une indolente, d'une « malade imaginaire ». Rien de noble, ni d'intelligent dans le visage rond et gras, dans le nez long et épais. Aucune sympathie, ni sur les lèvres minces et pincées, ni dans le regard sournois et perçant.

Mlle de Scudéry nous aurait-elle trompés? Soyons prudents et tout en tenant compte de certaines correspondances qui devaient exister entre le physique de la Marquise et son caractère, n'attribuons pas au modèle ce qui pourrait n'être dû qu'à la manière du peintre. Daniel Du Monstier aurait pu bien céder à l'influence de la mode flamande qui sévissait alors.

Le dessin porte la date invraisemblable de 1622. Mme de Sablé y aurait eu 23 ans. Un coup d'œil jeté sur l'estampe suffit pour mettre

(1) E. Griselle, *Etat de la Maison du roi Louis XIII*, n° 2357.

(2) *Le Grand Cyrus*, VI, p. 138.

(3) Bibl. Nat., F. fr. 12616, f. 430.

Laval me tient dessous ses loix
Elle me gesne et me travaille
Mais certes le ton de sa voix
Ne fut jamais fait pour sa taille.

(Sur les Filles de la Reyne).

(4) Cette peinture se trouvait à l'époque de V. Cousin au château de Nangis (Seine-et-Marne).

en doute la valeur de cette inscription faite probablement après la mort du peintre par un de ses fils (1).

L'estampe nous montre bien les mêmes contours du visage, la même forme du nez, mais c'est la jeune fille que nous y trouvons : fraîche, potelée, coquette. Les traits y ont recouvré la noblesse et la vie, comme le corps sa fraîcheur. Un regard malicieux et moqueur illumine la figure, un sourire qui se dérobe erre sur les lèvres. Dans cette estampe nous retrouvons la Parthénie de Mile de Scudéry.

Faite comme elle l'était, la fille du maréchal de Souvré ne devait pas manquer de prétendants. Elle est d'abord accordée à Fontenay-Mareuil, l'auteur des *Mémoires* (2). Mais elle épouse le 9 Janvier 1614 Philippe-Emmanuel de Laval, Marquis de Sablé (3).

Philippe Emmanuel de Laval, chevalier, marquis de Sablé, comte de Bresteau, seigneur de Boisdauphin, de Précigny, de Baïf, d'Aulnoy, de Louaillé, de Saint-Aubin, des Coudrayes, de Saint-Mars, de Bourgon, d'Airon, de Bois au Parc, de Montaubin et de Fontenailles est né en 1592 de l'illustre maréchal Urbain de Laval Boisdauphin et de son épouse Madeleine de Montecler. Il naquit le jour de la bataille d'Ambrières, où son père ligueur vainquit les Anglais. Sa naissance est célébrée dans le *Panégryrique des Angevins*.

V. Cousin s'étonne de ce qu'on n'a pas vu le marquis de Sablé jouer un rôle à la cour. C'était pour une raison bien simple, mise en lumière par l'abbé Ledru dans sa belle monographie du maréchal Urbain de Laval Boisdauphin (4) : le maréchal et son fils étaient du parti de la reine Marie de Médicis. Après le combat des Ponts de Cé (4 Août 1620), où Urbain de Laval est vaincu par l'armée du Roi, le maréchal se retire dans ses terres et ne reparait jamais plus sur la scène politique ou militaire. Le fils a dû certainement partager la disgrâce du père. Avant le combat même Louis XIII avait reçu la soumission de la ville et du château de Sablé « qui tenoient pour M. le Marquis de Sablé, fils de M. le Marquis de Boisdauphin qui estoient du party et qui avoient levé des régiments pour la Reyne mère » (5).

(1) Au sujet des inexactitudes inscrites sur les crayons de du Monstier. Voir H. BOUCHOT. *Les Portraits au crayon des XVI^e et XVII^e siècles*. 1884 in 8°, p. 89.

(2) Fontenay Mareuil, p. 44. Malherbe, III, p. 366.

(3) Achille Halphen. *Journal inédit d'Arnauld d'Andilly*, p. 3.

(4) *Revue historique et archéologique du Maine*, 1878, p. 393.

(5) *Journal de Louvet. Revue de l'Anjou et Maine-et-Loire*, 1854, II, p. 47.

Le mariage de Madeleine de Souvré n'a pas été heureux. « Le prince de Salamis (le marquis de Sablé) estoit infiniment riche », raconte Mlle de Scudéry « de grande condition, fort bien fait de sa personne, ayant assez d'esprit, mais un peu bizarre ».

« Il se sut si bien ménager l'esprit de tous les parens de Parthenie que son mariage fut conclud devant qu'elle en eust entendu parler. Je ne vous diray point... quelle repugnance elle eut à obeir au commandement qu'on luy fit...; mais ie vous apprendray qu'enfin la chose n'ayant point de remede, il falut que Parthenie se resolust à espouser le prince de Salamis... le prince l'espousa malgré qu'elle en eust, et luy tesmoigna tant d'amour au commencement de son mariage; qu'il en adoucit ses chagrins, et diminua de beaucoup l'aversion qu'elle avoit pour luy: il luy donna mesme en propre, en cas qu'il mourust devant elle, la principauté de Salamis (1) luy rendant plus de soumission que personne n'en a iamais rendu. Mais... apres vous avoir despeint cette Princesse aussi belle que ie vous l'ay representée; pourrez-vous croire que lorsqu'elle vivoit le mieux avecqu'e luy, les yeux de ce Prince s'accoutumerent de telle sorte à la beauté de Parthenie, qu'elle vint à luy donner moins de plaisir à voir, que ne faisoit une beauté qui luy estoit nouvelle, et qui estoit mille degrez au-dessous de la sienne? Il est pourtant vray que n'ayant aymé Parthenie que comme belle, dès que ses yeux furent accoustumez a la voir, et a la voir a luy, sa passion s'allentit: de la tiedeur, son ame passa insensiblement à l'indifference et de l'indifference au mespris: car comme il avoit l'esprit bizarre, l'humeur de Parthenie et la sienne n'avoient aucun rapport. Je vous laisse donc à penser, quelle fut la douleur de cette Princesse, lorsqu'elle se vit mesprisée; elle fut si forte, qu'elle en tomba malade: mais d'une maladie languissante, qui sans mettre sa vie au hazard, luy fit perdre sa beauté. Vous pouvez juger que celui qui l'avoit mesprisée lorsqu'elle estoit la plus belle Personne du Chipre, ne l'aima pas lorsque par sa melancholie elle ne le fut presque plus: aussi commença-t-il de la maltraiter encore davantage. Il eut vingt amours differentes, pour des femmes, qui dans le plus grand esclat de leur beauté, estoient moins belles que Parthenie ne l'estoit encore, quelque changée qu'elle fust » (2).

« Toutes les belles à qui elle (la princesse de Salamis) avoit tant osté d'Amans à son arrivée à Paphos furent ravies de son malheur: et tous les Amans qu'elle avoit maltraitez en furent bien aises. De sorte

(1) Le marquisat de Sablé. Le maréchal Urbain de Laval Boisdauphin acquit cette terre en 1593 de Claude de Lorraine, duc de Mayenne, pour quatre-vingt-dix mille livres. Elle fut érigée en marquisat pairie par lettres patentes le 15 Mars 1602. (MÉNAGE, *Hist. de Sablé*, p. 24).

(2) *Grand Cyrus*, VI, p. 125.

que Parthenie voyant qu'elle perdoit tout ce que sa beauté luy avoit acquis, entra en une telle indignation contre elle mesme, qu'elle quitta la Cour et s'en alla à Salamis (1) où elle vescu dans une fort grande Solitude. Ce fut pourtant là... où son esprit acquit de nouvelles lumieres: et où elle apprit cent choses pour charmer ses ennuis, qui l'ont renduë encore plus merveilleuse qu'elle n'estoit auparavant. Cependant quoyque la cause de ses chagrins ne disparust point: la Solitude ne laissa pas d'avoir quelque douceur pour elle: car enfin, si elle ne voyoit rien qui luy pleust, elle ne voyoit aussi rien qui la faschast: et l'absence de son Mary, et de tous ceux qui l'avoient abandonnée avec sa beauté, faisoit qu'elle avoit l'esprit plus tranquille: si bien que s'accoustumant peu à peu, à une espee de melancolie qui occupe l'ame sans la troubler, elle commença de se porter mieux, et elle recouvra sa beauté; mais de telle sorte que iamais elle n'en avoit tant eu. Les choses estant en ces termes, il arriva que le prince de Salamis mourut subitement à Paphos au retour d'une chasse » (2).

Mlle de Scudéry ne dit pas que le prince de Salamis ne trahissait pas seulement sa femme, mais qu'il la ruinait aussi. Je me permettrai de citer ici une lettre que notre marquise avait écrite en 1664 à Madame de Montausier pour l'engager à ne pas donner sa fille à M. de Cruzol.

« M. vostre mari m'a dit qu'on va faire les articles du mariage. Jamais sur les choses qui vous regardoient je ne me suis trouvée comme je me trouve sur celle-ci, où je me sens une indifférence qui m'empêche de m'en réjouir; et même avant la conclusion je ne puis m'empêcher de vous dire que j'ai des frayeurs sur cela, comme j'en ai sur les maladies. Peut-être les attribueriez-vous à ma poltronnerie, mais je vous aime trop. M. votre mari et Mlle votre fille pour vous céler toutes les horreurs qui vous viennent là dessus, *quand je pense aux abîmes, où je me suis trouvée dans ma maison embarrassée, où l'on comptoit 80.000 écus de rente et où cependant je n'ai jamais eu 1.000 livres sans tirer sang et eau et enfin tout s'en est allé de la sorte que vous savez, sans que de ma vie j'aie eu un collet de point de Gênes qu'un de 50 écus* » (3).

(1) Ceci pourrait arriver en 1619. Le registre des baptêmes de Notre-Dame de Sablé nous apprend que Urbain, le fils aîné de la Marquise, baptisé à Sablé le 12 Octobre 1619 est né à Paris le 16 Octobre 1618. Abbé Ledru. *Le Maréchal Boisdaphin. Revue d'Anjou et du Maine* 1878, p. 390.

(2) *Le Grand Cyrus*, VI, p. 169.

(3) Manuscrit Monmerqué (Notes de P. Faugère).

Mais les torts n'ont pas été seulement du côté du mari. Tallemant qui est certes un témoin moins partial que Mlle de Scudéry nous montre que Mme de Sablé avait été assez galante en sa jeunesse.

Le premier amour de la Marquise paraît avoir été le brillant et malheureux duc Henry de Montmorency (1).

« Elle estoit fort jeune » raconte Tallemant « quand il la vint voir pour la première fois; c'estoit dans une salle basse, dont une des fenestres estoit ouverte. Au lieu d'entrer par la porte, il entra en voltigeant par la fenestre. Cette disposition (2) et un certain air agreable qu'il avoit la charmerent d'abord, et elle se sentit prise ».

Tallemant nous apprend aussi que la marquise n'a pas été aimée.

« M. de Montmorency dont par vanité elle vouloit estre servie la mesprisoit et la faisoit enrager; elle dissimuloit tout cela par ambition. » Une fois, « elle devint fort jalouse de M. de Montmorency et elle luy reprocha fort d'avoir dansé à un bal au Louvre plusieurs fois avec les plus belles de la cour. Hé! que vouliez-vous que je fisse? Que vous ne dansassiez qu'avec des laides, Monsieur, luy dit-elle aveuglée de colere » (3).

Mais le pis fut lorsque Montmorency parut avoir jeté les yeux sur la Reine.

« Aux premières démonstrations qu'il luy donna de son changement, elle ne voulut plus le voir; ne pouvant recevoir agréablement des respects qu'elle avoit eu à partager avec la plus grande Princesse du Monde » (4).

Il est curieux que Montmorency n'était pas fait du tout pour plaire à une précieuse, car il n'avait pas d'esprit.

« Il estoit beau » dit Mlle de Scudéry qui le représente sous le nom de Polydamas « de bonne mine; et bien fait: il avoit l'air grand et noble; l'esprit enjoué, *mais médiocre*; et il plaisoit plus par un charme inexplicable qui estoit dans toutes ses actions, et en toute sa personne *que par les choses qu'il disoit*: qui estoient sans doute plus agreables par la maniere dont elles estoient dites que par elles memes » (5).

(1) Henri II, duc de Montmorency (1595-1632), maréchal de France. Décapité à Toulouse le 30 Octobre 1632 pour avoir soulevé le Languedoc en faveur de Gaston d'Orléans.

(2) Légèreté.

(3) Tallemant des Réaux, III, p. 128.

(4) Mme de Motteville, p. 17.

(5) *Grand Cyrus*, VI, p. 124.

Et Tallemant :

« Quoy qu'il eust les yeux de travers, M. de Montmorency estoit pourtant de fort bonne mine: il avoit le geste le plus agreable du monde, *aussy parloit il plus des bras que de la langue...* Mme de Rambouillet dit qu'une fois il vouloit conter quelque chose qu'il sçavoit fort bien, mais il s'embrouilla tellement que le cardinal de la Valette, par pitié, fut contraint de prendre la parole et d'achever le conte. *Il commençoit souvent des compliments et demouroit à my chemin. Il ne disoit pas de sottises, mais il avoit l'esprit court* » (1).

Tallemant nous dit que Voiture en conta aussi à Mme de Sablé (2). Mais soyons prudents! Vaniteux plébéien comme il était, Vincent Voiture aimait à faire croire qu'il était aimé des grandes dames, pensant se donner par là des airs de gentilhomme. Mlle de Scudéry nous apprend de quelle sorte était son amour pour la Marquise de Sablé. Elle représente le poète sous le nom de Callicrate.

« Callicrate, dont l'ame n'estoit que vanité, ne songeoit qu'à faire en sorte qu'on peust soupçonner que Parthenie souffroit agreablement sa passion: et ie ne doute nullement qu'il n'eust esté plus satisfait que toute la Cour eust creu que Parthenie l'aimoit, que si elle l'eust aimé effectivement; et que personne ne l'eust sceu. C'est pourquoy toutes ses actions avoient un dessein caché, dont Parthenie ne s'aperçut que longtemps après... Quand il sortoit de chez Parthenie avecque quelqu'un qu'il croyoit avoir assez d'esprit pour l'observer, il affectoit de paroistre melancholique. Quelquesfois il ne parloit point; d'autres fois il parloit touiours d'elle, et la suivoit presque en tous lieux: affectant estrangement de la regarder attentivement, quand elle ne le regardoit pas: et cherchant pourtant avecque soin, de rencontrer quelquefois ses yeux, pour luy faire quelque signe d'intelligence, sur quelque secret de bagatelles qu'il luy avoit confié exprès après cela: car de l'humeur dont il estoit, il eust preferé un regard favorable, dont on se seroit aperceu, aux plus estroites faveurs obtenues dans le secret et dans le silence » (3).

Le dernier galant de la Marquise, nous apprend Tallemant, fut Armentières,

« petit fils de la vicomtesse d'Auchy, garçon qui avoit l'esprit vif et qui disoit plaisamment les choses... Armentières alloit presque tous les soirs desguisé en femme chez elle et a esté le dernier de ses gal-

(1) Tallemant des Réaux, II, p. 306.

(2) *Ibid*, III, p. 48.

(3) *Grand Cyrus*, VI, p. 128-131.

lans... Elle en eut une fille qui est à Port-Royal, mais cette fille vint durant la vie du mari. Après la mort duquel elle la monstra, sans en avoir rien dit auparavant. Voicy la raison qu'elle en rendoit: « Je ne voulois pas » disait-elle « après le grand mespris que je tesmoignois avoir pour mon mari qu'on me pust dire que je couchois encore avec lui » (1).

Mais il ne faut pas juger trop sévèrement la Marquise. Plus coquette que galante, elle n'accordait pas facilement ses faveurs. Il paraît qu'elle a rebuté le Cardinal de Richelieu (2). Elle joue un tour assez méchant au duc de Longueville. Qu'on en juge d'après ce que raconte Octavie (Eléonore de Rohan) dans une lettre à Zenocrate (Yzarn).

« M. de Longueville donc m'a conté, qu'estant passionément amoureux de la Marquise, après luy avoir écrit plusieurs billets, sans avoir pu obtenir un seul mot de réponse (je croy que c'estoit durant qu'elle aymoît M. de Montmorency), enfin, il en receut une la mieux écrite, la plus significative et la plus tendre du monde. Vous pouvez penser quelle joie pour le petit Longueville, durant le temps qu'il la lisoit, mais il trouva à la fin: « Il n'est rien M. de tout ce que je viens de vous écrire, et je ne vous l'ay écrit que pour vous fere voir quelle fortune et quelle félicité devroit estre la vie, si vous méritiez un jour, que ce fust pour vous que j'écrivisse ce que vous venez de lire. Feu Mad. de Longueville, qui estoit amoureuse de son mary, et qui avoit aussi peu d'esprit que Mme de Sablé l'avoit grand et agréable, trouva la copie de la réponse du petit Longueville à la Marquise, ce fut un fracas effroyable » (3).

Le marquis de Sablé meurt d'apoplexie (4) le 5 Juin 1640, d'après les registres des sépultures de Saint-Pierre de Précigné (5).

Nous savons que la Marquise n'a pas beaucoup pleuré la mort de son mari. Tallemant nous l'a dit (6) et, si cela ne suffit pas, on n'a

(1) Tallemant des Réaux, III, p. 129.

(2) Segransiana, 1721, p. 179. « Le cardinal de Richelieu a donné le dessin des *Visionnaires* que Desmarets a exécuté, celle qui aime Alexandre est Mme de Sablé qui l'avoit rebuté, ce qui lui avoit donné lieu de faire courir le bruit dans le monde qu'elle n'aimoit que ce héros. »

(3) Arsenal, 5420, f. 1253.

(4) Tallemant nous apprend qu'il étoit fort gros, V, p. 274.

(5) Abbé Ledru. *Le maréchal Boisdauphin* (*Revue historique et archéologique du Maine*, 1878, p. 408.)

(6) Tallemant des Réaux, I, p. 470.

qu'à voir sur quel ton le duc de Montausier lui exprime ses condoléances.

« A Madame la Marquise de Sablé,

de Schelestat cet 11 Juillet 1640.

Madame,

L'honneur que vous m'avez fait de m'escire dans vostre affliction est si grand qu'il m'enpesche de la ressentir comme j'eusse faict. Pardonnéz moy si je vous fay une si estrange confession, et consideréz qu'un tesmoignage si extraordinaire de vostre bonté ne me peut pas permettre de m'affliger de quoy que ce soit au monde. Si je ne me trompe vous recevréz mon excuse et n'auréz pas assez de severité pour condamner en moy une dureté que la tendresse que j'ay pour vous a faicte naistre. En un mot, Madame, si vous vouliez que je plainsse vostre perte vous ne me deviez pas consoler. Vous l'avez faict trop obligeamment et trop puissamment pour que j'y puisse resister, ne trouvez donc pas mauvais si au lieu de vous dire la part que je prends en vostre douleur je vous parle de la joye que me donne l'assurance de vostre amitié. En récompense je vous souhaite une aussy grande consolation que celle que vous m'avez faicte recevoir et qui m'obligera a estre toute ma vie

Madame

Vostre... » (1)

Certes ce n'est pas ainsi qu'on parle à une veuve désolée!

« Mme la Marquise de Sablé doncques est vefve » écrit Chapelain et une des plus honnestes vefves que j'aye jamais connue; elle ne rit, ni ne pleure et sans grimacer son deuil ny monstrier une constance scandaleuse dans un aussi important changement que celuy la, elle garde le vray tempérament nécessaire pour ne donner aucune prise sur soy. Je ne l'ay veue qu'une fois depuis cet accident, mais tous ceux qui la voyent et qui l'ont veue depuis moy m'en rendent le mesme tesmoignage, si bien que l'on dit que cette condition luy sied si bien que c'est dommage qu'elle ne luy est plus-tost arrivée » (2).

D'après le P. Anselme, Philippe Emmanuel de Laval avait neuf enfants. L'aîné était Urbain II de Laval (1618-1661) marquis de Bois-dauphin. Bon vivant, convive de Saint-Evremond et de d'Olonne, il dissipa les restes de la fortune déjà bien embarrassée de son père.

Le Marquis était avec ses amis chevalier de l'ordre des « Cos-

(1) Bibl. Nat., F. fr. N. A. 10628, f. 156.

(2) Chapelain, *Lettres*, I, p. 640.

teaux », nom qu'on donna à ces trois gourmets, qui ne pouvaient boire du vin que des trois coteaux de France: d'Ay, d'Haut-Villiers et d'Avenoy (1).

Urbain se maria deux fois: en premières noces, avec Marie de Riants (2), en secondes noces avec Marguerite Barentin, veuve elle-même de Charles de Souvré, neveu de Mme de Sablé, dont elle avait eu une fille Anne, qui épousa en 1662 Louvois. Cette seconde Mme de Boisdauphin paraît être la Basilide de Somaize.

« Basilide », lit-on dans le Dictionnaire des Précieuses, « a du mérite et est aussi Illustre par toutes ses belles qualitez qu'aucune Pretieuse du Royaume » (3). Saint-Gabriel la place avec cent autres Dames dans le Ciel des belles Héroïnes: « Beauté surnaturelle », dit-il, « l'on doute qui est le plus parfait, ou l'esprit ou le corps » (4). Ruinée par son second mari, Mme de Boisdauphin devenue encore une fois veuve se retira dans l'Abbaye-aux-Bois pour y mourir en 1704, à l'âge de 77 ans.

(1) « Boisrobert » dit Tallemant « a fait des vers contre eux. Il en mordoit deux assez fort. C'est-à-dire Sablé et Saint-Evremond comme des gens qui ne trouvoient rien de bon, et qui de leur vie n'avoient donné un verre d'eau à personne ». TALLEMANT DES RÉAUX, II, p. 412.

Sur l'origine de l'ordre des Costeaux. Voir Des Maizeaux. *La vie de Saint-Evremond*. La Haye 1701. Il existe aussi une comédie en 1 acte: « Les Costeaux ou les Marquis frians » 1665 in 12°. En voici un fragment:

ORONTE

Marquis qui sont donc ces Costeaux?

VALÈRE

Ce sont gens délicats aimans les bons morceaux
Et qui les connoissant, ont par experiance,
Le goust le plus certain et le meilleur de France
Des friands d'auoioird'hui, c'est l'eslite et la fleur.
En voyant du gibier, ils disent à l'odeur,
De quel païs il vient. Ces hommes admirables;
Ces palets délicats; ces vrais amis des Tables
Et qu'on en peut nommer les dignes souverains,
Sçavent tous les Costeaux ou croissent les bons vins,
Et leur goust leur ayant acquis cette science
De grand nom de Costeaux on les appelle en France. p. 26.

(2) C'est elle que Scarron appelle

« La non pareille Boisdauphine
Entre dames perle tres fine ».

(Adieu au Marais et à la Place Royale). (*Œuvres*, VII, 1786, p. 26).

(3) *Dict. des Pretieuses*, 1661, I, p. 41.

(4) *Merite des Dames*, 1660, p. 293.

Le second fils de Mme de Sablé, Henri-Marie de Laval (1), (1620-1693) tenu sur les fonts baptismaux par la Reine Marie de Médicis elle-même, venue à cette occasion à Sablé, embrasse la carrière ecclésiastique. Doyen de Saint-Martin de Tours d'abord, évêque de Léon ensuite: il reçut en 1661 l'évêché de La Rochelle.

Le troisième fils de la Marquise, le favori de la mère, à qui il ressemblait par les traits du visage (2), était le beau et vaillant Gilles de Laval, chevalier de Boisdaphin (1622-1646), compagnon d'armes du prince de Condé, tué d'un coup de mousquet au siège de Dunkerque (3). Il n'avait que 24 ans.

Nous raconterons plus loin l'histoire du mariage du chevalier avec Marie de Coislin, fille du chancelier Séguier.

Des autres enfants de Mme de Sablé nous ne connaissons que les noms, ou peu s'en faut: Gilles de Laval, chevalier de Malte, tué devant Bordeaux (4); Jacques de Laval, page de la chambre, mort jeune. Marie de Laval, religieuse de l'abbaye de Saint-Amand de Rouen; Madeleine de Laval; Armande de Laval, religieuse; et Philippe de Laval, mort jeune (5).

Quatre ans après la mort de son mari, Mme de Sablé eut une

Le cardinal de Retz parle des amours de Mme de Boisdaphin avec le garde des sceaux Caumartin. Il fit même là-dessus une chanson:

Petit chapeau, courte jaquette
Tu n'as que soixante et dix ans,
Cet âge est beau pour la fleurette:
L'expérience de longtemps
Rend ton esprit plus agréable,
Plus délicat et plus sortable
Pour l'entretien subtil et fin
De madame de Boisdaphin

(*Mémoires*, p. 219).

(1) Voir E. Jovy. *Henri de Laval, évêque de La Rochelle*.

(2) Voir l'appendice.

(3) Sa mort héroïque est relatée par Sarrazin. *Œuvres*, 1656 in 4°, p. 63.

(4) Je me demande si le P. Anselme ne s'est pas trompé. La *Gazette de France* fait mention d'un chevalier de Boisdaphin, capitaine de Chev. légers au régiment d'Anjou, tué dans une rencontre près de *Stenay* le 9 Septembre 1650.

(5) En ce qui concerne le nombre des enfants de Mme de Sablé, M. Jovy, à l'exemple de V. Cousin, ne se fie pas au témoignage de P. Anselme et ne donne à la Marquise que cinq enfants. (Henri de Laval p. 10). Or, l'existence de Philippe est confirmée par Ménage et les actes notariés; l'existence d'Armande par les lettres de Chapelain et de Voiture; l'existence du chevalier de Malte par Tallemant (TALLEMANT DES RÉAUX, V, p. 273).

grosse affaire sur les bras. C'était le mariage clandestin de son fils Gilles avec la fille du chancelier Séguier. Tallemant a consacré à cet événement une de ses savoureuses historiettes, qui a l'intérêt de nous représenter la marquise dans son ménage.

« Mme de Coislin, fille du Chancelier, veuve depuis quelques années, visitoit fort souvent la marquise de Sablé, qui logeoit alors à la Place Royale avec la comtesse de Maure... Elle rencontra un jour sur l'escalier de la Marquise, le chevalier de Boisdauphin qui se savoit, de crainte d'estre arrêté, car il alloit voir Melle de Pons dont il estoit amoureux. Il donna dans les yeux à Mme de Coislin; par bonheur il estoit ce jour là ajusté comme un amant qui espere voir ce qu'il aime. La Veuve monte et dit à la Marquise: « Je viens de trouver Monsieur le Chevalier de Boisdauphin: vrayment, il est bien fait » En suite, toutes les fois qu'elle alloit là dedans, elle demandoit toujours où estoit Monsieur le chevalier de Boisdauphin. Enfin elle demanda tant, que la Marquise fut obligée de luy promettre qu'elle le luy enverroit. On eut assez de peine à l'y faire aller, car c'estoit un vray jeune homme qui ne songeoit qu'à suivre ses inclinations; il y fut pourtant, et, comme il en sortoit, il trouve Mme la Chancelliere dans la cour, qui dit à sa fille, en riant, après avoir demandé qui il estoit, qu'elle ne prendroit point plaisir à trouver souvent de grands chevaliers comme cela auprès d'elle ».

... Après une demi déclaration de Mme de Coislin la Marquise se mit à parler sérieusement à son fils et,

« à force de le haranguer le fait résoudre à quitter Mlle de Pons et à penser à sa fortune. Il y eut de la répugnance; mais quand une fois il eut donné sa parole, il fit tout ce qu'on voulut... »

Le chevalier voyoit celle qu'il devait épouser chez Mme de Sablé.

« De longue main ses gens (1) avoient accoustumé de s'en retourner quand elle estoit chez la Marquise, où elle disnoit ou soupoit, de deux jours l'un. Le chevalier ne mangeoit pourtant point avec elle, car la Marquise tient pour maxime qu'il n'en faut pas qu'un amant fasse devant sa maistresse que ce qui est l'essentiel de l'amour et que, par exemple, il ne faut qu'une grimace en mangeant, ou quelque petite indecence pour tout gaster (Elle appelle cela faire des *mortalitez*). Ces entreveües se faisoient secretement, car qui que ce soit ne se seroit avisé qu'un garçon comme luy fust si souvent avec sa mère; et puis on sçavoit comme j'ay desja dit, qu'elle n'aimoit point à voir ses enfans. Elle aimoit si fort celui-cy qu'avant cette amourette, comme

(1) Ceux de Mme de Coislin.

il ne se retiroit qu'à minuict, pour avoir le plaisir de l'entretenir elle veilloit fort souvent jusqu'à trois heures du matin. Ces entrevues durèrent quatre mois. Elle qui s'ennuye quasi de tout, jugez comme elle se divertissoit là! Tantost elle lisoit, tantost elle leur disoit en passant: « Mais pensez-vous que je ne suis point lasse de vos coquetteries? Cela durera-t-il longtemps? ou quelque autre chose semblable...

La résolution prise d'espouser, la Marquise en parla à ses amys, et entre autres à son frère le commandeur de Souvray, qui demanda au Cardinal Mazarin sa protection. Le Cardinal promit tout ce qu'on voulut, et l'on estoit assuré de l'amitié de M. d'Anguien. On presse donc tout de nouveau Mme de Coislin qui, esprise du Chevalier, ne put résister davantage...

...Ils vouloient avoir permission d'espouser en quelque village, car la Veuve craignoit d'estre reconnue de son Curé. Le Grand vicaire, car il n'estoit pas seur de s'adresser à l'Archevesque qui eust tout reconnu incontinent, dit qu'il ne pouvoit donner la dispense, et qu'il les renvoyoit pour cela à leur Curé. Le Curé refuse: on retourne au Grand vicaire, qui renvoie une seconde fois au Curé... »

Enfin, après diverses péripéties le chevalier et Mme de Coislin furent mariés par l'évêque d'Aire qui devait toute sa fortune au frère de Mme de Sablé, l'évêque d'Auxerre.

« M. d'Aire arrive, comme on ne trouvoit point de prestre: « Vrayment » dit-il « ce seroit fort estrange que, faute d'un prestre, l'affaire manquast; je les marieray plustost moy-mesme; car je ne doute pas » adjousta-t-il « que M. de St-Jean ne me donne la permission » Il y va. Le Curé la luy donne, à condition qu'il se chargera de l'evenement. L'Evesque prend ce qu'il falloit pour les marier, et le donne à un de ses parens, qui depuis a esté à M. de Laval, pour le porter chez la Marquise. Et luy, au lieu d'aller viste achever une affaire si importante et si delicate, s'en alla à une comédie où M. de Bourdeaux l'avoit convié. Celuy qui avoit apporté le livre pour marier estoit un jeune homme qui s'en alla dans la cuisine de la Marquise, et se mit à lire dedans. « Oy » dit-il « c'est un livre à marier » Le bruit s'espand aussitost parmy le domestique... qu'on devoit marier quelqu'un ce soir là. Enfin, M. d'Aire arrive à dix heures du soir et les marie. Après tout le monde les laissa, et ils furent une heure et demye ensemble... »

Il restait encore à avouer l'aventure au chancelier.

« Ce fut le Cardinal qui le dit au Chancelier. Cet homme assez estonné de ce que le Cardinal le mandoit, car ils avoient parlé ensem-

ble le jour mesme au Conseil, alla au Palais-Royal avec quelque inquiétude. Le Cardinal luy dit « Monsieur, j'ay une mauvaise nouvelle à vous dire ». Le Chancelier crut qu'on luy alloit oster les sceaux, et luy respondit: « Monsieur, il y a longtemps que je m'y prépare » Le Cardinal continua, et luy conta le mariage de sa fille. On a cru que le Cardinal luy voulut donner exprès l'espouvante, afin que, trouvant moins de mal qu'il n'en avoit attendu, il fust plus disposé au pardon: mais je croirois, tout au contraire, que cela fust cause en partie de l'esclat qu'il fit après, fâché de la frayeur qu'il avoit monstrée, et d'avoir tesmoigné qu'il se desfioit de son crédit, car il s'emporta autant qu'on se peut emporter. Avant que sa colere eust fait du bruit, M. d'Esmerly le fut trouver, et luy donna un conseil judicieux « Vous estes, » luy dit-il, « Monsieur, en une place où vous ne pouvez vous cacher. Si vous voulez esclatter, allez jusqu'au bout, sinon pardonnez de bonne heure.

Le chancelier ne fit ny l'un ny l'autre... D'abord il jetta feu et flamme; envoya tout saisir chez sa fille, jusqu'aux chevaux, et prit ses petits enfans chez luy. La Chanceliere qui n'aime que sa fille de Sully, la cadette, ou du moins qui l'aime sans comparaison plus que l'autre, elle est plus aimable aussy, l'aigrissoit autant qu'il luy estoit possible; car elle est mesme jalouse de l'amitié qu'il a pour l'aisnée. Ce fut elle qui l'empescha de voir son gendre pendant un an entier » (1).

Cependant le chevalier parvint à conquérir les bonnes grâces de son beau père, ayant eu maintes occasions de défendre les intérêts et l'honneur du chancelier. C'est ainsi qu'il a failli se battre avec le capitaine des mousquetaires de Tréville lorsque celui-ci se brouilla avec Séguier (2). C'est ainsi qu'il a sauvé du sacage la maison de son beau-père lors d'une émeute populaire.

« Le chancelier » dit Tallemant « ne pouvoit plus vivre sans luy, et luy ne perdoit pas une occasion de luy rendre ses devoirs ».

Désormais tout est facile aux yeux de Gilles. L'ambition s'empare de son âme.

« Il s'étonnoit lui-même de ce changement » nous apprend Mme de Motteville « et disoit qu'étant chevalier et gueux, toute sa pensée n'alloit qu'à attraper des pistoles pour roler; mais qu'aussitôt qu'il s'étoit senti avoir des ailes pour pouvoir voler plus haut, aucune

(1) TALLEMANT DES RÉAUX, V, p. 257-78.

(2) D'Artagan qui aurait dû figurer comme second dans ce duel raconte à sa façon toute cette histoire. *Mémoires de d'Artagnan* 1700, Cologne, I, p. 226-38.

chose ne le pouvoit contenter, et qu'il ne pouvoit plus arrêter ses désirs à moins que d'être maréchal de France et ensuite connétable » (1).

Une mort prématurée empêcha, comme nous le savons, la réalisation des rêves ambitieux de Gilles.

« Jamais homme de courage », raconte Bussy-Rabutin « n'eut tant de peine que celui-ci à se résoudre à la mort. C'étoit un cadet de bonne maison, mais fort pauvre, et qui avoit été misérable jusqu'à deux ans près de là, qu'ayant épousé la fille du chancelier Séguier, veuve du marquis de Coislin, il s'étoit vu tout d'un coup dans la magnificence; et comme il étoit jeune, il avoit tellement fait son compte de jouir de longues années de cette grande fortune qu'il ne pouvoit se consoler de la quitter si tôt » (2).

« Le Chancellier », dit Tallemant « pleura la mort de son gendre comme un enfant et eut cent fois plus de desespoir de sa perte qu'il n'en avoit eu de son mariage (3).

Revenant à Paris de son exil volontaire à Sablé, la Marquise s'entoure de la plus brillante société, et réunit autour d'elle dans son salon de la Place Royale la fleur de la noblesse et des beaux esprits.

Il ne faudroit pas se fier à Mme de Sablé quand elle déclare: « Il faut une grâce pour quitter le monde, mais il n'en faut point pour le haïr » (4). Personne, paraît-il, ne l'aimait plus qu'elle:

« Elle aymoït le monde », dit le P. Rapin, « la compagnie, les conversations du bel esprit, les beaux ouvrages, sur quoy elle prenoit plaisir d'être consultée; elle vouloit qu'on la considérât, et elle n'aymoït rien tant que d'être visitée, considérée, recherchée de tous ceux qui avoient de la réputation. Elle s'attiroit aussy de tout cela par l'honnêteté de sa conduite et par le plaisir qu'elle avoit de faire plaisir à tous ceux qui avoient de l'assiduité auprès d'elle; car il est vray que jamais personne n'a été plus régulière à ses amis (5) ».

La Marquise étoit, paraît-il, le modèle accompli d'une femme du monde. Elle incarnait cet idéal de politesse, qui s'est formé en France dans la première moitié du XVII^e siècle.

(1) Mme de Motteville, p. 88.

(2) *Mémoires de Bussy-Rabutin*, 1857, I, p. 131.

(3) Voir dans l'appendice une lettre de condoléances qu'on adressa à Séguier sur le mariage de sa fille avec le chevalier et une autre qui lui fut envoyée à l'occasion de la mort de ce dernier.

(4) Longueruana, 1754, II, p. 155.

(5) P. Rapin, I, p. 175.

« Jamais personne n'a porté la politesse à un plus haut point de perfection » dit l'abbé d'Ailly, l'éditeur des *Maximes* de Mme de Sablé « elle estoit répandue en tout son procédé, dans les petites comme dans les grandes choses. Elle avoit une fermeté et une fidélité extrême à garder le secret de ses amis, et une discrétion si fine, si circonspecte et si juste pour tout ce qui regardoit leurs intérêts, qu'on ne peut rien imaginer au delà. Tant de rares qualitez luy avoient acquis l'estime et la bienveillance d'un grand Prince (1), qui luy en a donné des marques essentielles jusques à la mort » (2).

Gourville nous apprend dans ses *Mémoires* que les jeunes gens « avoient accoutumé de rendre de grands devoirs (à Mme de Sablé) parce qu'après les avoir un peu façonnés, ce leur étoit un titre pour entrer dans le monde (3) ».

« Il n'appartient qu'à vous de donner toujours dans le bon goût » écrit à la Marquise un certain M. de Basville, « le vôtre est si exquis qu'un seul jour de votre entretien suffit pour se décanailier tout à fait et depuis que je me suis donné l'honneur de vous voir le méchant air de la plupart des gens me fatigue et me met quelquefois au désespoir. Quel bonheur de pouvoir tirer comme vous faites le fin du fin de toutes choses et de leur donner un certain tour qui les traduit au ridicule quand il vous plaît! Sans mentir, Madame, vous êtes un terrible juge. Tout de bon vous avez des vues que les autres n'ont point et ceux qui veulent lier quelque commerce avec vous ont raison de tâter le terrain avant que de l'ouvrir; car quand on fait tant que de ne vous pas revenir, c'est fait de la réputation d'un homme. Et moi, je suis en garde chaque fois que j'attends une conversation en tête à tête avec vous et dans le vrai il faut avoir renoncé au sens commun pour n'apercevoir pas le risque qu'on y court. Cependant, Madame, il y a une si grande aisance dans vos manières et vous avez tant d'indulgence que tout passe alors monstre auprès de vous. Enfin, vous avez le don d'enchanter même ceux qui vous déplaisent et c'est proprement chez vous que ceux qui ne se peuvent piquer de bel esprit apprennent à se faire un bon cœur. J'avoue, Madame, que je suis plus pénétré de cette bonté qui vient du fonds des entrailles que de tout le reste. C'est à mon sens votre plus bel endroit, et quoique

(1) Philippe d'Orléans.

(2) *Maximes*, 1679. Préface.

(3) Gourville. *Mémoires*, éd. 1782, p. 171. Il dit aussi que Madame de La Fayette présumait extrêmement de l'esprit de la Marquise et s'étoit proposée de remplir sa place dans le monde.

votre esprit fasse un étrange fracas dans le monde, c'est selon moi, votre bonté qui vous fait le plus d'honneur » (1).

Avec cet art de plaire, de s'insinuer dans les cœurs et les esprits, Mme de Sablé possédait un autre don qui en est presque inséparable, celui d'une fine intuition psychologique, qui s'acquiert dans le commerce du monde. « Vous savez bien que je ne crois que vous sur de certains chapitres et surtout sur les replis du cœur » (2) lui écrivait La Rochefoucauld. « Cette Dame », disait Mme de Motteville de la Marquise « dont l'esprit pénétrant savoit sonder les plis et les replis du cœur humain (3) ». « Vous êtes doctissime dans les passions, les dégoûts, les instances et les fourberies du monde » (4) écrivait à Mme de Sablé la Mère Angélique.

Aussi notre marquise était-elle un diplomate accompli..

« Il n'y a point eu d'intrigue à la cour » dit Tallemant « dont elle ne se soit meslée, et elle n'avoit garde de manquer à estre Janseniste, quand ce ne seroit que cette secte a grand besoin de caballe pour se maintenir, et c'est à quoy la Marquise se delecte sur toutes choses depuis qu'elle est au monde; cela se voit par le *Journal du Cardinal de Richelieu*; elle a toujours esté de quelque affaire, et l'amour ne l'occupoit point tellement, que les négociations ne consumassent une partie de son temps (5).

Le journal de Richelieu nous apprend en effet que Mme de Sablé trempa en 1630 dans les cabales que tramèrent contre le Cardinal le médecin de la Reine-mère, Vautier et le premier écuyer du roi Beringhen, après la Journée des Dupes lorsqu'on tentait de reconcilier avec Marie de Médicis le Cardinal vainqueur.

« Le premier président (6) dit à des Roches (7), qu'il avoit veu qu'il se tramoit quelque chose par la Marquise de Sablé et Hautefort.

Monsieur de Ransé (8) écrit en mesme temps deuxième Decem-

(1) Manuscrit Monmerqué (Notes de P. Faugère).

(2) La Rochefoucauld. *Œuvres*, III, p. 186.

(3) Mme de Motteville, p. 358.

(4) *Lettres de la Mère Angélique*, III, p. 347. Le manuscrit porté « inconsistances ». Bibl. Nat. F. Fr 10588 f. 70.

(5) Tallemant des Réaux, III, p. 130.

(6) Nicolas Le Jai.

(7) C'est probablement le chevalier des Roches dont il est plusieurs fois question dans la correspondance de Richelieu.

(8) Denis Bouthillier de Ransé, père du réformateur de la Trappe, secrétaire de la Reine-Mère, qui lui avait été donné par le Cardinal.

bre, à Monsieur le Cardinal, qu'il falloit prendre garde à Hautefort, et que ce qu'il sçavoit de cela, venoit de chez la Marquise de Sablé » (1).

« Le mesme iour (2) le Roi dit à Monsieur le Cardinal, que Madame de la Flotte (3) avoit mené par deux fois Madame de Hautefort disner chez la Marquise de Sablé, où le chevalier de Souvré (4) estoit aussi, selon que l'on rapporta à Sa Majesté, qui adjousta, qu'il ne doutoit point que ce ne fust pour la gagner » (5).

« La Marquise de Sablé a dit à Botru (6) qu'elle croyoit que pourveu que le Cardinal n'eust point d'accès dans la maison de la Reine, que Vaultier desireroit bien un accomodement, par lequel il peut estre delivré de la crainte qu'il avoit tres grande. »

« Le 17 Decembre Botru dit à Monsieur le Cardinal, que le 16 Vaultier avoit disné chez la dite Marquise, et l'avoit encore veu le mesme iour 17, avant que luy Botru partist de Paris pour aller trouver Monsieur le Cardinal à S. Germain, qu'elle respondoit avoir autant de pouvoir sur Vaultier que sur elle mesme, que Vaultier luy avoit dit que le Cardinal de Bagne (7) traittoit un accord et une entrevüe qui n'estoit que grimace, qu'il attendoit qu'elle fust faite, et qu'après cela il vouloit travailler à faire mieux, qu'elle connoissoit clairement que son intention estoit d'avoir toute l'autorité dans la maison de la

(1) *Journal de Richelieu*, 1652, I partie, Cabale de Vaultier, Bellingan et autres, p. 143.

(2) 8 Décembre.

(3) Dame d'atour de la reine Anne d'Autriche, grand'mère de Mme de Hautefort, tante de Mme de Sablé.

(4) Jacques de Souvré.

(5) *Journal de Richelieu*, I, p. 140.

(6) Bel esprit, créature de Richelieu et de Mazarin. Voir sur lui Tallemant des Réaux, II, p. 314.

(7) Cardinal de Bagni, nonce du Pape. Sur ses tentatives d'accomoder la Reine avec le Cardinal. Voir le P. Griffet. *Histoire de Louis XIII*, II, p. 74.

Aubery. *Histoire du Cardinal duc*, p. 145. Le Vassor. *Histoire de Louis XIII*, III, p. 576-81.

« Vaultier espéroit que cette Princesse n'ayant plus ni Richelieu, ni les Marillacs disgraciés sans retour, à cause de la haine implacable que Richelieu leur témoignoit, de simple Médecin de la Reine-Mere, il deviendrait son unique confident et comme son premier ministre. C'est pourquoi Vaultier encourageoit le Cardinal Bagni à entreprendre la réconciliation de Richelieu avec Marie de Médicis, et promettoit au Ministre du Pape que l'accommodement se concluroit bientôt à ces deux conditions. »

(Le Vassor, III, p. 577).

GILLES DE SOUVRE *Marquis de*
Courtenvau, Gouvern. de Touraine Sain-Clément du S. Esprit le
31. Decembre 1585. depuis Gouvern. de la province de Roy Louis
XIII. et Mañ de France



LE PÈRE DE M^{me} DE SABLÉ
 LE MARÉCHAL GILLES DE SOUVRE.

Reine, et que Monsieur le Cardinal en fust exclus. Mais qu'au reste la peur luy feroit faire beaucoup de choses » (1).

Il faut dire que Mme de Sablé avait de fortes attaches avec le parti de la Reine Mère. Son mari avait été, comme nous le savons, fidèle partisan de Marie de Médicis et sa meilleure amie la comtesse de Maure, était nièce du malheureux maréchal de Marillac (2).

Nous avons une preuve des rapports de la Marquise avec les Marillac dans le journal de Richelieu. Lorsque le maréchal fut arrêté, il laissa comme gouverneur de la citadelle de Verdun, sa fidèle créature Biscarat, qui refusait de remettre cette place au Roi sans un ordre exprès de Marillac. Le Cardinal qui a intercepté une lettre de Biscarat nous apprend que celui-ci écrivait à notre marquise.

« La Marquise de Sablé ayant esté en peyne d'une lettre que Biscarat luy avoit dressée par la Mareschalle de Marillac, qui avoit esté surprise, par laquelle il luy mandoit, qu'il y auroit bien de testes cassées, auparavant qu'il rendit la place, s'adressa à Monsieur le Cardinal, pour empescher qu'on le chassat, et souffrit à le servir en ce qu'elle pourroit.

« Pour preuve de son affection, elle dit à Botru, qu'elle avoit pénétré que Vaultier desiroit que les Marillac ne revinssent point, ains craignoit leur retour; croyant qu'ils prendroyent l'autorité chez la Reyne. » (3).

Tel fut le rôle politique que joua Mme de Sablé pendant le ministère de Richelieu. A l'époque de la Fronde elle ne cesse pas non plus de prendre part aux intrigues. En 1649 elle essaie de pousser de Maisons à la surintendance des finances, tandis que Mazarin y voulait glisser d'Emery (4), malgré le Parlement et le peuple.

(1) *Journal de Richelieu*. I. Accommodement prétendu de la Reine Mère, p. 21. Nous lisons aussi dans la *Correspondance de Richelieu*: « Après que Vaultier a fait parler au Cardinal, en l'espace de huit jours, par diverses personnes: par le sieur de Botru, par la voye de la marquise de Sablé, etc... »

(Advis sur ce que Vaultier a tesmoigné désirer vouloir restablir monseigneur le Cardinal en créance auprès de la Reine. 1^e quinzaine du Janvier 1631). (IV, p. 87).

(2) Louis de Marillac, Maréchal de France (1572-1632), ennemi de Richelieu arrêté après la journée des Dupes, et décapité après un long procès.

Sur la comtesse de Maure, voir p. 49.

(3) *Journal de Richelieu*, 1648, I, p. 38.

(4) Porticelly d'Emery. Nommé surintendant des finances dans un moment où toutes les ressources étaient épuisées par les guerres continuelles, il sut en créer d'autres, mais ce ne pouvait être sans exciter de grands mécontentements.

« Le dessein que le cardinal conservoit toujours de faire revenir d'Emery », raconte Mme de Motteville « étoit pour lors un de ses plus grands embarras : le désordre où étoient les affaires du Roi lui faisoit désirer de plus en plus de le pouvoir rappeler, mais ce changement n'étoit pas encore en état de se faire. Il ne vouloit pas qu'il parût venir de lui, de peur de se faire haïr par le parlement et les peuples, qui avoient en horreur le nom de cet homme. Il faisoit semblant, au contraire, de favoriser ceux qui aspiraient à cette charge et leur faisoit espérer qu'il leur seroit favorable. »

Parmi ceux-ci se trouvoit René de Longueil, président de Maisons, ami de notre marquise qui la servait efficacement dans le procès qu'elle avait intenté à son fils Urbain (1).

« Le cardinal », dit Mme de Motteville « parut protéger ce président, et en même temps il avoit supplié Monsieur, oncle du Roi, de s'opposer à ses prétentions. Cette opposition ayant été faite, le ministre témoigna au président de Maisons qu'il étoit fâché de l'obstacle que le duc d'Orléans avoit apporté à ses désirs, et crut par cette finesse l'avoir satisfait. Il crut aussi avoir de même caché au public la résolution qu'il avoit faite d'y remettre d'Emery; mais il étoit aisé de voir où alloient ses intentions. Nous conclûmes aussitôt qu'il falloit changer le duc d'Orléans, afin de montrer au ministre qu'il étoit difficile de tromper les gens de la cour. L'abbé de la Rivière (2) étoit le seul qui fût capable de cela; je me chargeai de lui en parler; et *trouvant par le moyen de la marquise de Sablé*, un intérêt particulier qui lui pouvoit faire souhaiter pour surintendant celui que son maître avoit paru rebuter, je le persuadai d'y travailler; et il le fit si bien, que le duc d'Orléans changea tout à fait de sentiment; et, peu de temps après, ce prince fit dire au président de Maisons qu'il n'avoit été contre lui que par complaisance, et que dans le vrai il désiroit l'obliger et lui donner sa voix. Ce bon office n'étoit pas suffisant pour faire conclure l'affaire à l'avantage du président de Maisons, parce que, dans le vrai, le ministre, étoit le maître absolu de toutes les résolutions de cette nature; mais cette protection du duc d'Orléans lui fut tout à fait avantageuse, dans le temps où sa destinée le porta à cette charge (3):

Ayant ordonné une retenue sur les gages des officiers du parlement, cette mesure souleva cette compagnie jalouse de ses privilèges, et Mazarin se vit obligé de sacrifier à sa propre conservation un homme qui le secondait si bien. (Biographie Universelle).

(1) Voir p. 64.

(2) Le célèbre favori de Gaston d'Orléans.

(3) En 1651.

elle nécessita le cardinal de lui donner la sienne, ne pouvant pas lui refuser ce que déjà il avoit fait espérer, en faisant semblant de lui être favorable » (1).

Ajoutons que si Mme de Sablé avait une raison de favoriser les prétentions du président, elle en avait une autre pour ne pas vouloir le retour de d'Emery depuis qu'elle s'était brouillée avec lui.

« Lorsque la princesse de Guéméné souffroit les visites fréquentes de M. d'Emery, contrôleur général des finances », raconte Conrart « tout le monde croyoit qu'il fût amoureux d'elle, et qu'elle le reçût en son logis à ce dessein là... Comme la médisance eut semé partout le bruit de ces prétendues amourettes, la princesse de Guéméné se résolut de faire cesser ce commerce si fréquent qui avoit donné lieu à la calomnie. Mais parce qu'elle eut été bien aise de se garantir de blâme sans néanmoins rompre avec cet homme dont la faveur lui pouvoit être fort utile, elle lui fit entendre doucement qu'elle seroit bien aise qu'il ne la vit pas si souvent, et qu'il se contentât de la visiter de temps en temps, comme ses autres amis faisoient. Il fit semblant de s'y vouloir accommoder; mais il ne tarda guère à prendre habitude avec Madame de la Bazinière, de qui il avoit dit autrefois pis que pendre, pensant obliger par là la princesse de Guéméné à lui laisser reprendre le premier train de ses visites chez elle. Il s'en déclara à la marquise de Sablé, de qui le commandeur de Jars lui avoit donné la connoissance, et parce qu'il la voyoit en ce temps là fort fréquemment, la servant même avec grand soin dans ses procès contre ses enfans (2), et lui témoignant beaucoup d'amitié. Elle lui fit honte de vouloir mettre en parallèle la princesse de Guéméné et Madame de la Bazinière, et d'user de cet artifice envers la première, dont il ne lui prônait jamais que la vertu et la dévotion, la sagesse, le grand sens et le grand esprit, puisque ces louanges qu'il lui donnoit marquoient qu'il n'avoit aucun dessein que de se conserver son amitié, et qu'elle y étoit disposée, luy ayant témoigné qu'elle vouloit bien qu'il continuât à la voir de temps en temps.

Il arriva, durant ces intrigues, que la princesse de Guéméné, qui ne prenoit pas plaisir aux discours que tenoit partout madame de la

(1) Mme de Motteville, p. 276.

Conrart, qui raconte le même épisode, nous apprend que « la marquise de Sablé, de qui le président de Maisons conduit toutes les affaires comme les siennes propres, fit agir tous ses amis, qui sont en grand nombre et des plus puissans, et particulièrement madame de Longueville et le prince de Conti, qui firent tout ce qu'ils purent pour faire le président de Maisons surintendant... » (Conrart. *Mémoires*, p. 608).

(2) D'Emery aussi.

Bazinière, qu'elle avoit fait quitter la princesse de Guéménée à M. d'Emery pour elle, écrivit une grande lettre de plaintes à la marquise de Sablé, et, feignant de lui en faire un secret dont elle ne vouloit pas que personne eût connoissance, elle la prioit néanmoins, par un billet séparé, de la faire voir comme d'elle même à M. d'Emery, et de lui faire croire qu'elle lui faisoit une fort grande confiance. Cela fut exécuté selon son intention par la marquise, à laquelle il demanda cette lettre, sous de grandes promesses de la lui rendre et de la tenir fort secrète. Il ne l'eut pas plus tôt, qu'il la porta à Madame de la Bazinière, et lui fit passer cette prétendue confiance pour une trahison que la marquise avoit faite à son amie. Madame de la Bazinière le conta ainsi à tout le monde, et cela fit un étrange vacarme dans Paris. La marquise écrivit au commandeur de Jars que comme il avoit été l'entremetteur de sa connoissance avec M. d'Emery, elle vouloit aussi qu'il fût témoin du sujet qu'elle avoit de se plaindre de lui et de ne le plus voir, et qu'elle le prioit de lui dire qu'il ne se donnât plus la peine de venir chez elle. Depuis cela, l'ayant rencontrée chez M. le chancelier (1), il voulut s'approcher d'elle pour lui parler; mais elle, avec une mine fort froide, lui fit une petite révérence et passa outre sans s'arrêter; si bien qu'ils ne se virent plus » (2).

Cependant Conrart raconte aussi que lorsque d'Emery fut revenu aux finances,

« la marquise de Sablé pria madame de Longueville de lui dire qu'elle ne croyoit pas qu'il trouvât mauvais qu'elle eût sollicité pour le président de Maisons, lui ayant les obligations qu'elle lui avoit, mais que ses sollicitations n'avoient toujours été qu'en cas qu'il eût l'exclusion; et que le président de Maisons l'ayant eue, elle aimoit mieux qu'il fût dans la charge qu'aucun autre, parce qu'elle l'en tenoit le plus capable, et qu'elle estimoit que les affaires ne se pouvoient bien remettre que par son moyen » (3).

Voilà bien notre marquise ennemie de toute inimitié!

En 1650 lors de l'emprisonnement des Princes une autre occasion s'offre à Mme de Sablé de se mêler aux affaires politiques.

Voici ce que nous lisons dans les mémoires de Lenet, qui soit dit en passant, est un peu ironique à l'égard de Mme de Sablé: le frondeur acharné ne pouvait lui pardonner son attitude conciliante.

(1) Séguier.

(2) Conrart. *Mémoires*, p. 608.

(3) *Ibid*, p. 610.

« Le cardinal, à ce que nous dit Gourville, qui craignoit tout le monde, avoit donné deux mille écus de pension à la marquise de Sablé (1), et cette dame, persuadée de son mérite par ces bienfaits, craignoit de les perdre si sa fortune cessoit. Elle avoit prié Gourville, allant à Stenay, de sonder la duchesse de Longueville, et lui demander si elle croyait que le mariage du prince de Conti avec une des nièces du cardinal, fut une chose faisable; que la duchesse lui avoit répondu qu'elle ne le croyoit pas et qu'assurément M. le prince (2) n'y consentiroit jamais: ce qu'ayant dit à son retour à la marquise, elle lui dit que depuis son passage elle avoit trouvé moyen de le faire proposer tout droit à M. le prince par Dalencé, son chirurgien, qui avoit permission de temps en temps de le voir dans sa prison quand il feignoit avoir quelque incommodité, et se servoit de lui en beaucoup d'affaires de considération. Il répondit à Dalencé qu'il seroit plutôt prisonnier toute sa vie que d'acheter sa liberté au prix de cette alliance, tant les grands courages ont de peine à fléchir...

La marquise chargea encore Gourville de faire proposer le mariage du duc de Candale, celui d'un fils du duc de Bouillon, et celui du prince de Marsillac, avec les trois nièces, croyant comme nous que l'alliance des parens et principaux amis de M. le prince avec le cardinal étoit le seul moyen de lui faire prendre confiance en lui pour lui donner la liberté » (3).

Ainsi après avoir souhaité l'apaisement des haines réciproques de Richelieu et de Marie de Médicis, et avant de négocier la paix entre jansénistes et jésuites, la Marquise échafaudait pendant la Fronde de chimériques mariages qui auraient dû rapprocher Mazarin des Princes.

Il faut dire que Mme de Sablé, amie intime de Madame de Longueville était attachée aux intérêts de leur parti.

La duchesse d'Aiguillon, qui avait le gouvernement du Havre, n'étoit pas fâchée de tenir Condé, son ennemi. Quand les Princes arrivèrent dans sa citadelle:

« elle dit à la marquise de Sablé, en roulant les yeux au ciel, et paroissant touchée de leur infortune, que, depuis que ces pauvres princes étoient au Havre, elle avoit oublié toute la haine qu'elle devoit avoir pour eux; qu'il lui sembloit depuis cela qu'ils étoient devenus

(1) V. Cousin a trouvé parmi les Mémoires de la Chambre des Comptes la quittance d'une pension à Madame la marquise de Sablé, de 6.000 livres (le 2 Septembre 1650). Bibl. Nat. F. fr. 21405, p. 545.

(2) Condé.

(3) Lenet, p. 347.

ses enfans; et qu'en vérité, aussitôt que la paix générale seroit faite, elle avoit résolu dans son ame de les bien servir. La marquise, *attachée aux intérêts des princes*, lui répondit qu'elle les remettait à bien loin, et que des sentimens aussi charitables et aussi chrétiens devoient avoir une plus prompte exécution. Cette dame, dont l'esprit pénétrant savoit sonder les plis et les replis du cœur humain, se moqua avec moi de cette bonté affectée, bien contraire, à ce qu'elle croyoit aux véritables sentimens de madame d'Aiguillon » (1).

Encore en 1644, Mazarin notait dans ses carnets le caractère suspect des réunions qui se tenaient dans le salon de Mme de Sablé.

« *In casa di Sablé vi è un commercio continuo d'Andigli, la principessa di Guimené, Anghien, sua sorella, Neemur et molti altre vi si parla di tutti liberamente. Bisogna haver qualchuduno là que possi avvertire di quello vi passerà* » (2).

Mais Mme de Sablé avait l'art de se concilier tout le monde. Elle ne pouvait avoir d'ennemi! N'ayant jamais embrassé aveuglément les intérêts d'un parti, elle a réussi (ou peu s'en faut) à rassurer sur son compte le cardinal, qui écrivait en 1651 ce qui suit:

« J'ay toujours eu une grande estime pour Mme la marquise de Sablé et j'ay obligé les personnes qu'elle estime au point qu'on a veu » (3).

Mêlée aux intrigues politiques et religieuses et présidant un salon vers son âge mûr, Mme de Sablé avait été, comme je l'ai dit, en sa jeunesse une précieuse. L'hôtel Rambouillet qu'elle fréquentait alors formait son esprit et ses goûts.

« Menalide et Stephanie » dit Somaize « sont deux de premieres Pretieuses et des plus considerées qui ayent jamais esté » (4). Ménalide, c'est Mme de Montausier. Stéphanie, c'est Mme de Sablé.

« Mesdames les Marquises de Sablé et de Montausier ne sont sitost nommées » lit-on dans la Préface des Œuvres de Voiture « que nostre

(1) Mme de Motteville, p. 358.

(2) Bibl. Nat. F. Baluze 174. VI carnet, p. 52. *Journal des Savants*, 1854, p. 625.

(3) *Correspondance de Mazarin*, IV, p. 329. Il s'agissait de René de Longueil nommé à la fin surintendant des finances.

Cependant Mazarin restait sur ses gardes. « Il ne faut jamais que M. de la Rochefoucauld s'accommode avec le cardinal de Retz... » écrivait-il en 1654 « surtout que (Mme de Sablé) ne sçache rien » VI, p. 286.

(4) *Dict. des Pretieuses*, II, p. 28.

ame se remplit de l'image de ces personnes accomplies en elles-mêmes et dans toutes les belles connoissances » (1).

C'est par ses sentiments sur l'amour que la Marquisé se distinguait surtout parmi les habitués de la « chambre bleue ».

« La Marquise de Sablé étoit une de celles » raconte Mme de Motteville, « dont la beauté faisoit le plus de bruit quand la Reine vint en France; mais si elle étoit aimable, elle désiroit encore plus de le paroître: l'amour que cette Dame avoit pour elle-même la rendit un peu trop sensible à celui que les hommes lui témoignent. Il y avoit encore en France quelque reste de la Politesse que Catherine de Médicis y avoit apporté d'Italie; et on trouvoit une si grande délicatesse dans les Comédies nouvelles, et dans les autres Ouvrages en Vers et en Prose qui venoient de Madrid, qu'elle avoit conçu une haute idée de la galanterie que les Espagnols avoient apprise des Mores. *Elle étoit persuadée que les hommes pouvoient sans crime avoir des sentiments tendres pour les femmes, que le désir de leur plaire les portoit aux plus grandes et aux plus belles actions, leur donnoit de l'esprit et leur inspiroit de la libéralité et toutes sortes de vertu; mais que d'un autre côté les femmes, qui étoient l'ornement du monde et étoient faites pour être servies et adorées des hommes ne devoient souffrir que leurs respects.* Cette Dame ayant soutenu ses sentimens avec beaucoup d'esprit et une grande beauté, leur avoit donné de l'autorité dans son temps; et le nombre et la considération de ceux qui ont continué à la voir, ont fait subsister dans le nôtre ce que les Espagnols appellent fucezas: jusqu'à ce qu'à force de vouloir rendre l'Amitié des hommes et des femmes parfaite, elle a trouvé qu'on ne pouvoit réparer leurs défauts, que par la connoissance qu'elle a eu de ce qu'en qualité de chrétienne elle devoit estimer et croire » (2).

Mlle de Scudéry nous apprend qu'à la cour de l'île de Chypre, où la Princesse Parthénie étoit née:

« l'amour n'est pas seulement une simple passion comme partout ailleurs, mais une passion de nécessité et de bienveillance: il faut que tous les hommes soient amoureux et que toutes les Dames soient aimées: nulle insensible parmi nous... On reproche cette dureté de cœur comme un crime à ceux qui en sont capables: et la liberté de cette espèce est si honteuse, que ceux qui ne sont point amoureux, font du moins semblant de l'être. Pour les Dames, la coutume ne les oblige pas nécessairement à aimer, mais à souffrir seulement d'être aimées:

(1) Voiture. *Œuvres*, 1650. Préface.

(2) Mme de Motteville, p. 17.

et toute leur gloire consiste à faire d'illustres conquêtes, et à ne perdre pas les Amans qu'elles ont assujettis quoy qu'elles leur soient rigoureuses: car le principal honneur de nos Belles, est de retenir dans l'obeissance les Esclaves qu'elles ont faits, par la seule puissance de leurs charmes, et non pas par des faveurs: de sorte que par cette coutume, il y a presque une esgalle necessité d'estre Amant et malheureux. Il n'est pourtant pas deffendu aux Dames de reconnoistre la perseverance de leurs Amans par une affection toute pure: au contraire Venus Uranie l'ordonne: mais il faut quelquefois tant de temps, à acquerir le cœur de la personne que l'on aime, que la peine du conquérant esgalle, presque le prix de la Conquête. Il est toutesfois permis aux plus belles de se servir de quelques artifices innocens pour prendre des cœurs: le desir de plaire n'est pas un crime: le soin de paroistre belle n'est point une affectation: la complaisance mesme, est extrêmement louable, pourveu qu'elle soit sans bassesse: et pour dire tout en peu de paroles, tout ce qui les peut rendre aimables et tout ce qui les peut faire aimer leur est permis: pourveu qu'il ne choque, ny la pureté, ny la modestie; qui malgré la galanterie de nostre Isle, est la vertu dominante de toutes les Dames: ainsi ayant trouvé lieu d'accorder l'innocence et l'amour, elle menent une vie assez agreable et assez divertissante » (1).

Mlle de Scudéry nous représente aussi Parthénie, raisonnant sur les différentes sortes d'amour:

« Jamais personne n'a si parfaitement connu toutes les differences de l'amour, que la Princesse de Salamis les connoist: et je ne sçache rien de si agreable, que de luy entendre faire la distinction d'une amour toute pure, à une amour grossiere et terrestre: d'une amour sincere à une amour feinte: et d'une amour d'interest à une amour heroïque: car enfin, elle vous fait penetrer dans le cœur de tous ceux qui en sont capables; elle vous despeint la jalousie, plus espouvantable par ses paroles, qu'on ne la represente avec les Serpens qui lui deschirent le cœur; elle connoist toutes les innocentes douceurs de l'amour, et tous les supplices: et tout ce qui despend de cette passion, est si parfaitement de sa connoissance, que Venus Uranie ne la connoist guere mieux, que la Princesse de Salamis » (2).

Il parait que la Marquise a mis par écrit ses sentiments sur l'amour.

« Je vous envoye ce trésor de lettres » lui écrit Chapelain « que

(1) *Grand Cyrus*, VI, p. 114.

(2) *Grand Cyrus*, VI, p. 117.

vous m'avés fait lhonneur de me prester et qui se *pourroient nommer le Trésor des Chartres d'Amour puisqu'il en contient tous les mystères*. Je les ai leues plus de cent fois et je prétens bien en faire un jour mon profit pour dire des douceurs à la petite Armande, lorsqu'elle sera en aage d'y respondre (et de faire la cruelle et des amants » (1).

Les goûts littéraires de Mme de Sablé sont ceux d'une précieuse achevée. Affectant en poésie une délicatesse extrême, elle était choquée de ce que les poètes disent *tu* ou *toi* dans leurs vers (2).

Ses préférences vont toutes à Voiture. Suivant elle, il n'y a rien de si rare que de bien dire les choses et elle ne trouvait ce don que chez Montaigne et chez Voiture.

« Vous savez dire des choses » écrivait le chevalier de Méré à Mitton « et vous devez être persuadé qu'il n'y a rien de si rare. Vous souvenez-vous que Madame la Marquise de Sablé nous dit qu'elle n'en trouvoit que dans Montaigne et dans Voiture et qu'elle n'estimoit que cela » (3).

« La marquise de Sablé ne croit pas que jamais homme ait approché de l'éloquence de Voiture, et surtout dans la justesse qu'il avoit à s'expliquer; Et combien de fois ay-je entendu dire cette Dame — *mon Dieu qu'il avoit l'esprit juste, qu'il pensoit juste, qu'il parloit et qu'il écrivoit juste, jusqu'à dire qu'il rioit si juste et si à propos qu'à le voir rire elle devinoit ce qu'on avoit dit* » (4).

Le chevalier, jaloux comme on sait de la gloire de Voiture, ne partageait par l'admiration de la Marquise. C'est pour elle probablement qu'il a écrit son « *Discours de la Justesse* », en s'offrant à lui montrer dans les lettres du poète des fautes contre la justesse du langage. L'a-t-il convaincue? Le chevalier l'affirme avec sa présomption ordinaire. Nous nous garderons bien de le croire.

(1) Bibl. Nat. F. fr. N. A. 1886 f. 199 (Chapelain, *Lettres*, I, p. 492), Tamizey Laroque a omis le dernier membre de la phrase.

(2) Bussy Rabutin. *Correspondance*, II, p. 217. Sur le tutoiement. Voir Magendie. *La politesse mondaine au XVII^e siècle*, p. 847.

(3) *Lettres de Chevalier de Méré*, II, p. 604.

(4) *Lettres de Chevalier de Méré*, I, p. 276. « Mme de Rambouillet et Mad. la M(arquise) de Sablé eussent bien renvoyé un homme qui eust autant estimé Théophile que Voiture Boudhors. *Propos du Chevalier de Méré. Revue de l'Histoire littéraire*, 1922, p. 93.

« Lorsque Madame la Marquise de Sablé » raconte Vigneul Marville « aprit la nouvelle de la mort de ce galant homme (Voiture) elle dit: jusqu'à présent je n'avois eu que de la crainte de la mort, mais puisqu'elle m'ôte Voiture, je la veux haïr jusqu'au tombeau ». *Mélanges*, 1725, II, p. 415.

En même temps que Voiture Mme de Sablé goûtait aussi ce que V. Cousin appelle « sa petite monnaie » : Pilet de la Mesnardière (1) et Costar (2). La Marquise était avec Mme de la Fayette une des correspondantes de ce dernier et partageait à l'égard de son talent toutes les illusions de la Comtesse.

Balzac tenait en une si grande estime les goûts littéraires de Mme de Sablé qu'il voulait même lui dédier une de ses Apologies. Il jugeait excellent le style de ses lettres.

« L'eschantillon que vous m'avez envoyé » écrit-il à Chapelain, qui lui envoya une lettre de la Marquise à Mme de la Trimouille « est exquis, et cette façon d'écrire me plaist bien davantage que celle d'une infinité d'autres dames si célèbres d'ailleurs par leurs escritures. Elles preschent et déclament la pluspart du temps et leurs grandes lettres ne sont que de grands corps mal animez. Au lieu qu'icy tout est d'esprit et que rien n'y sent l'estude, ni l'impression » (3).

« J'ay eu une extrême consolation » lui répond Chapelain « de voir que mes sentimens sont conformes aux vostres touchant la façon d'écrire de Mme la Marquise de Sablé. Et certes il ne se peut plus délicatement ni plus flateusement exprimer ses pensees qu'elle a fait dans cette lettre que je vous ay envoyée d'elle, et si toutes celles qu'elle escrit sont de ce stile, comme je le croy, je n'ay garde de douter si je la dois préférer à vostre amie (Mme des Loges) à qui l'on ne sçauroit oster qu'elle n'ait beaucoup d'esprit et qu'elle ne parle bien mais qui aussy escrit si ambitieusement et se pique tellement de quintaine de lettres polies, que c'est tout ce que je puis faire que de la souffrir, car toute affection m'est insupportable et en une femme il me semble qu'il n'y a rien de sy dégoustant, que de s'eriger en escrivaine et entretenir pour cela seulement commerce avec les beaux esprits. Si je juge bien des choses, vous ne verrés jamais rien de semblable en nostre Marquise qui n'escrit jamais sans sujet et qui n'escrit jamais que de son sujet avec une belle nesgligence qui descouvre d'autant plus la bonté de son sens qu'elle s'efforce le moins à le descouvrir » (4).

(1) Pilet de la Mesnardière (1610?-1663), poète et médecin. En 1655 fut élu à l'Académie. C'est Mme de Sablé qui l'obligea à parler de Chapelain dans la préface de sa « Poétique », pensant disposer par là l'auteur de la *Pucelle* en faveur de son protégé. (Voir Chapelain, *Lettres*, I, p. 514).

(2) Pierre Costar (1603-60) auteur de la « Défense des Œuvres de Voiture » qu'il a écrite contre Girac.

(3) Chapelain, *Lettres*, I, p. 497.

(4) Chapelain, *Lettres*, I, p. 504.

Voici maintenant l'échantillon en question.

De Madame la Marquise de Sablé
à Madame la Duchesse de la Trimouille (1),

Madame,

Je croy qu'il n'y a que moy qui face si bien tout le contraire de ce que je veux faire, car il est vray qu'il n'y a personne au monde que j'honore plus que vous, et j'ay si bien fait, qu'il est quasi impossible que vous le puissiez croire. Ce n'estoit pas assez pour vous persuader que je suis indigne de vos bonnes graces et de vostre souvenir que d'avoir manqué fort longtemps à vous écrire; Il falloit encore retarder quinze jours à me donner l'honneur de répondre à vostre lettre. En verité, Madame, cela me fait paroître si coupable, que vers toute autre que vers vous, j'aymerois mieux l'estre, en effet, que d'entreprendre une chose si difficile, qu'est celle de m'en justifier.

Mais, Madame, je me sens si innocente dans mon âme et j'ay tant d'estime, de respect et d'affection pour vous, qu'il me semble que vous la devez connoître à cent lieues d'icy, encore que je ne vòs en dise pas un mot. C'est ce qui me donne le courage de vous écrire à cette heure, mais non pas ce qui m'en a empeché si longtemps. J'ay commencé à faillir par force, ayant eu beaucoup de maux et depuis je l'ay fait par honte; et je vous avoüe que si je n'avois à cette heure la confiance que vous m'avez donnée en me rassurant, et celle que je tire de mes propres sentimens pour vous, je noserois jamais entreprendre de vous faire souvenir de moy. Mais, Madame, je m'assure que vous oublierez tout sur la protestation que je vous fays de ne me laisser plus endurcir en mes fautes, et de demeurer inviolablement,

Madame

vostre... (2)

On n'ignore pas l'influence qu'exerça l'Espagne sur la littérature française de la première moitié du XVII^e siècle et sur la préciosité en particulier. Mme de Sablé ne se lassait point de professer une vive admiration pour tout ce qui venait de ce pays. Ses amis, et parmi eux, La Rochefoucauld (3), la reprenaient souvent sur ce sujet. Voici deux lettres probablement inédites du prince de Conti qui voulait guérir la Marquise de son engouement pour l'Espagne.

(1) Marie de la Tour, femme de Henri de la Trimouille, duc de Thouars, qui abjura l'hérésie de Calvin. Voir son portrait fait par elle-même dans la « Galerie des Portraits de Mademoiselle de Montpensier » 1860, in 8°, p. 35.

(2) Arsenal, 4.119, f. 37. Bibl. Nat., F. fr. 15.209, f. 189. Ces deux exemplaires ne sont pas autographes. (V. Cousin, *La Marquise de Sablé* 1859, p. 75).

(3) La Rochefoucauld, III, p. 128.

« Ma santé ne veut point revenir; ie l'attendois toujours pour vous croire plus à mon aise; mais comme ie me passerois encore mieux d'elle que de vostre amitié, ie ne saurois encore mieux d'elle que de vostre amitié, ie ne saurois garder plus longtemps avecue vous un silence qui peut en quelque sorte diminüer un bien au dessus duquel ie n'en compte point en cette vie, et sans lequel en verité ie n'y serois pas aise, quand mesme ie my porterois bien; et comme c'est mon cœur qui vous parle, soyez, Madame, assés equitable pour le croire, et n'allez pas vous imaginer que vos bons amis les Espagnols m'ayent appris leurs exagerations. J'espérois que ie trouverois sur leur frontiere quelque chose qui repondroit aux idées que vous m'en aviés données, mais aprez avoir bien cherché leur merite, ie ne l'aye pû trouver que dans la protection que vous leur donnez; et quoique ie n'aye pas esté dans la cour d'Espagne, ie vous assure qu'il n'y fait pas si bon qu'ou vous estes et qu'il fait beaucoup meilleur avecue vous ».

(lettre de feu M. le prince de Conty) (1).

Au camp de Belcaire:

« Je receus hier une de vos lettres, Madame, mais en l'ouvrant ie crûs m'estre mépris, et ne pensant pas qu'il y eust personne dans cette armée que vous traitassies avecue tant de ceremonie; ie m'allay imaginer qu'elle estoit peut estre pour Dom Juan d'Autriche (2), et ie fûs tout prest de la faire passer au Camp des Ennemis. Tout de bon, Madame, ie ne say pas bien ce que ie puis avoir fait qui vous oblige a ne me plus faire l'honneur de m'écrire avec la mesme familiarité qu'autrefois. Si vous saviés ce qu'un homme qui est en Catalogne à a souffrir vous ne contribûriés pas a l'accabler. Vous irés croire (vous qui n'estes pas encore desabusée des Espagnols) qu'on est trop heureux d'estre en leur pays; et qu'ainsy c'est le plus mal a propos du monde que ie veux vous faire pitié; mais vous suspendrés, peut estre, vostre iugement, lorsque ie vous auray dit (moy qui l'éprouve tous les iours) que vous n'avés qu'a ramasser toutes les idées que vous vous estes iamais formées a leur avantage et prendre le contrepied de tout cela pour trouver la verité. Voila certainement, Madame, le seul endroit de vostre vie, où il ayt fallu penser tout au contraire de vous

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17045, f. 290. Le prince de Conti fut nommé en 1654 gouverneur de Guyenne et général des armées du roi en Catalogne, où il prit en 1655 Villefranche, Puycerda et Chatillon. La lettre que je cite doit vraisemblablement se rapporter à cette époque.

(2) Don Juan d'Autriche (1629-79), fils naturel du roi Philippe IV et de la comédienne Marie Calderona.

pour penser le vray; et pour moy ie ne saurois ne haïr pas furieusement une Nation qui est cause qu'une seule fois vos iugemens ne soient pas la regle des miens; au reste si vous allés m'opposer les beautez que contiennent leurs livres, ie vous diray que ceux qui les ont fait sont morts, et qu'assûrément les vivans de ce païs n'en feroient pas de si beaux, ie vous diray de plus que c'est la mesme chose que si l'on iugeoit des françois de ce temps cy par le Roman de la Rose et les autres vieux Livres; et comme on ne doit pas traiter les derniers de ridicules, parce que les livres qui ont esté faits avant eux ne valent rien; aussy ne doit on pas trouver les premiers honnestes gens, parce que leurs prédecesseurs l'ont esté, et nous en ont laissé des marques par leurs Ecrits. Je vous assure donc, Madame, que les Espagnols ne sont rien moins que galans et spirituels; mais pour achever de vous faire pitié, ie vous veux dire que les Catalans aveque lesquels ie passe mes plus agreables heures, et qui m'accablent mesme en vous écrivant cette lettre, sont encore dix fois pires que les Espagnols, et que le plus honneste Catalan ne vaut pas le Castillan le plus malhabile. après cela i'aurois le plus grand tort du monde si ie continuois a vous parler des uns ou des autres: ie quitte donc cette matiere pour vous dire que nous secourûmes Roses il y a huit iours aveque assés de succès. Les Ennemis l'avoient investie aveque l'Infanterie et la Cavallerie et attendoient Dom Juan d'Austriche » (1).

Les précieuses ne se piquaient pas seulement de poésie et de beau style, elles étaient aussi des femmes savantes (2).

« Madame la marquise de Sablé et Madame la marquise de Rambouillet » disait-on « font plus de sçavans par leur charmante et iudicieuse conversation qu'il ne s'en fait en une Université » (3).

Notre marquise, semble-t-il, possédait une érudition étonnante, vu son sexe, et elle avait un esprit que n'effrayaient pas les abstractions. Ainsi, le grand Arnould lui demandait son avis sur le Discours à mettre en tête de la Logique, en disant: « Ce ne sont que des personnes comme vous qui nous en voulons avoir pour juges » (4).

Mme de Sablé goûtait aussi les doctes ouvrages de Marin Cureau de la Chambre. « Elle ne sçauroit souffrir ni relation ni histoire »,

(1) Bibl. Nat. F. fr. 17045, f. 296. Cette lettre n'est pas signée. Elle est évidemment de la même personne que la précédente.

(2) Voir Magendie. *La Politesse mondaine au XVII^e siècle*, p. 572. Mme de Sablé est la Falmasia du *Cercle des Femmes savantes*, 1663.

(3) Chiromance royale et nouvelle, 1667, Préface.

(4) Bibl. Nat. F. fr. 17806, f. 252. (V. Cousin. *La Marquise de Sablé*, p. 344.)

disait Tallemant des Réaux « il ne luy faut que des dissertations » (1).

« Je n'ignore pas que n'aymant gueres les histoires c'est une faveur particuliere que vous faites a Joseph pour l'amour de moy, de vouloir bien lire quelque chose de la sienne » (2) écrit à la Marquise Arnould d'Andilly, en lui envoyant sa traduction de l'historien Josèphe.

A l'époque de son amitié avec La Rochefoucauld Mme de Sablé composa un traité pédagogique où elle a voulu combattre l'usage de faire apprendre aux enfants l'histoire. A son avis, il ne leur faudrait faire que des leçons de morale.

Jusqu'ici nous ne nous sommes arrêtés que sur les qualités de la Marquise, nous ne devons pas non plus oublier ses petits travers et ridicules.

S'approchant de la vieillesse et de la coquetterie tombant dans la dévotion, Mme de Sablé quittait le Marais pour le faubourg Saint-Jacques et s'installait à Port-Royal de Paris. Si vraiment la préciosité consiste en une délicatesse raffinée et quelque peu affectée, en une recherche de distinction poussée jusqu'à l'extrême, la marquise de Sablé était une parfaite précieuse. Toute la distinction qu'elle mettait autrefois dans les sentiments de l'amour, elle la transporte maintenant dans les soins qu'elle commence à prendre de son âme et plus encore de son corps. Ce n'était pas seulement un réduit de précieuse où s'affinait l'intelligence et s'épurait la langue que la maison de la Marquise au faubourg Saint-Jacques, c'était encore un lieu de pénitence, mais un lieu de pénitence muni d'appareils rien moins qu'ascétiques : d'une cuisine exquise et d'une pharmacie, qui était à ce qu'il paraît le dernier mot de la science du temps.

« Mme de Sablé auroit beau faire », disait l'abbé de la Victoire « elle ne chasserait point le diable de chez elle, car il s'étoit retransché dans sa cuisine » (3).

« Depuis qu'elle est dévote », raconte Tallemant « c'est la plus grande friande qui soit au monde; elle prétend qu'il n'y a personne qui ayt le goust si fin qu'elle, et ne fait nul cas des gens qui ne goustent point les bonnes choses. Elle invente toujours quelque nouvelle

(1) Tallemant des Réaux, III, p. 137.

(2) Bibl. Nat. F. fr. 10583, f. 71. (V. Cousin. *La Marquise de Sablé*, p. 216.)

(3) P. Rapin, I, p. 175. L'abbé Arnould attribue cette plaisanterie au Marquis de Pisani. *Mémoires*, p. 490.

friponnerie (1)... On l'a vue pester contre le livre le *Cuisinier françois* qu'a fait le cuisinier de M. d'Huxelles » (2).

Il ne faut pas oublier que Mme de Sablé était d'une famille qu'ont illustrée deux fameux gourmands, son fils Urbain et son frère, le commandeur de Souvré « profès de l'ordre des Costeaux » (3). C'est à ce dernier que Boileau fait allusion, dans le « Repas ridicule ».

« Et je gagerais bien que chez le *commandeur*
Vellandri priserait sa sève et sa verdure ».

La table de la Marquise était aussi réputée que celle de son frère et chatouillait agréablement le palais de ses amis. « Philippe d'Orléans, frère unique du roy alloit fort souvent dîner chez elle, sans même la faire avertir la veille, et il avouoit qu'il y étoit toujours mieux que chez luy, quoy qu'il eût des officiers fort habiles » (4).

La comtesse de Brégy écrivait un jour à la Marquise qu'elle quitterait volontiers tous les mets et les ragoûts du plus magnifique repas pour une assiette de son potage « rien n'estant si délicieux que d'an manger en vous escoutan parler » (5).

La plupart des lettres de La Rochefoucauld à la Marquise sont mêlées de propos culinaires.

« Vous ne pouvez faire une plus belle charité » écrit-il par exemple « que de permettre que le porteur de ce billet puisse entre dans les mystères de la marmelade et de vos véritables confitures, et je vous supplie très humblement de faire en sa faveur tout ce que vous pourrez... Si je pouvois espérer deux assiettes de ces confitures, dont je ne méritois pas de manger autrefois, je croirois vous être redevable toute ma vie » (6).

Mais Mme de Sablé ne traitait pas seulement son corps de potages et de confitures, elle le faisait encore de toutes sortes de drogues et de médicaments. Voici comment l'impitoyable Tallemant des Réaux

(1) Pâtisserie friande.

(2) Tallemant des Réaux, III, p. 130.

(3) La Reine, Madame et Monsieur eux-mêmes venaient dîner chez le Commandeur. « La Reine, Madame et Monsieur ont esté disner chez le commandeur de Souvré seulement pour voir Madame de Sablé, ils ne vouloient ny comédies, ny marionettes et point d'autre divertissement. » 20 Janvier 1668. Bibl. Nat. Recueil Thoisy, 52, f. 78.

(4) P. Rapin, II, p. 405.

(5) Bibl. Nat. F. fr. 17048, f. 299. (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, V, p. 55.)

(6) La Rochefoucauld, III, p. 164.

exerce sa malice sur les craintes qu'elle avait des maladies et de la mort.

« Elle a l'honneur d'estre une des plus grandes visionnaires du monde sur le chapitre de la mort. Quand quelqu'un dit qu'il ne craint point de mourir: « Eh bien » s'escrie-t-elle « quel mal vous peut on donc souhaiter, si vous n'appréhendez pas le plus grand de tous les maux? Je crains la mort plus que les autres » dit-elle « parce que personne n'a jamais si bien conçu ce que c'est que le néant ». Cependant elle est dévote, comme j'ay déjà remarqué, et fort persuadée à ce qu'elle dit, de l'autre vie. Dans cette appréhension elle soutient que tous les maux sont contagieux, et dit que le rhume se gagne. Souvent j'ai vu Mlle de Chalais releguée dans sa chambre « parce » disait la Marquise « qu'elle *nasilloit* et qu'elle seroit bientost enrhumée ». Plusieurs personnes l'ont pensé faire mourir de frayeur en disant sans y songer que leur sœur, que leur frère, que leur tante avoit quelque rougeolle...

« Quand il la faut saigner, elle fait d'abord conduire le chirurgien dans le lieu de la maison le plus esloigné de celui où l'on couche. Là on luy donne un bonnet et une robe de chambre, et s'il a un garçon on fait quitter à ce garçon son pourpoint, et tout cela, de peur qu'ils ne luy apportent du mauvais air...

« Dans un temps qu'on parloit un peu de peste à Paris, elle crut avoi besoin de faire une consultation. Elle fit venir trois medecins auxquels on donna à chacun une robe de chambre, au lieu de leur manteau; puis on les fit asseoir près de la porte d'une grande salle, au bout de laquelle estoit la Marquise sur un lit; Mlle de Chalais alloit leur faire la relation du mal de Madame, et rapportoit à Madame leur sentiment, sans que jamais elle leur permist d'approcher d'un pas...

« A cause que le sommeil est l'image de la mort, elle ne vouloit pas dormir profondement; elle se faisoit veiller par un medecin et des filles tour à tour. Ces gens faisoient de temps en temps quelque petit bruit et tenoient une bougie allumée, au lieu où elle l'a pust voir en ouvrant les yeux. Pour cela elle avoit toujours ses rideaux levez. Menjot (1), medecin, son amy l'a desfaitte de cela; mais ce n'est que depuis la Saint Jean 1665...

(1) Antoine Menjot (1615-94), étudia la médecine à Montpellier, où il prit ses degrés en 1636. Calviniste, il fut fort recherché dans le monde protestant comme medecin. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, Menjot, exilé à Limoges, abjura la religion réformée. (Voir sur lui E. Jovy. *Antoine Menjot*, Vitry-le-François, 1912, in 8°).

« Elle se fait celer fort souvent sans nécessité (1) et quelquefois ses éclipses durent si longtemps, que l'abbé de la Victoire, las d'aller tant de fois inutilement à sa porte, s'avisa de dire un jour: « Feu Mme la marquise de Sablé », et adjousta qu'il falloit faire tendre sa porte de deuil. Cela fut rapporté à la Marquise, car il l'avoit dit en plus d'un lieu: ce discours luy donna de l'horreur. Elle eut peur d'estre morte, et en fut longtemps brouillée avec luy...

Elle est toujours sur son lit faite comme quatre œufs, et le lit est propre comme la dame... Qu'on ne croye pas que ce soit quelque santé délicate comme celle de Mme de Rambouillet; c'est une grosse dondon qui n'a que le mal qu'elle s'imagine avoir » (2).

Ajoutons que Mme de Sablé avait toujours auprès d'elle un médecin domestique. Ce fut d'abord le poète Mesnardière, ensuite Antoine Menjot dont il sera encore question et, enfin, le fameux Vallant (3). Ce dernier, comme on sait, était aussi le secrétaire de la Marquise et nous a rendu l'inappréciable service d'avoir conservé dans ses portefeuilles de médecin, les lettres que celle-ci recevait de ses amis et les minutes de celles qu'elle envoyait.

Les manies de Mme de Sablé nous pourraient faire croire qu'elle

(1) C'est ainsi que La Rochefoucauld lui écrivait: « Je ne sais pas d'invention pour entrer chez vous: on m'y refuse la porte tous les jours. ». La Rochefoucauld, III, p. 167.

(2) Tallemant des Réaux, III, p. 134-6.

(3) Noël Vallant (1632-85) né à Bourg-Saint-Andéol, fit ses études à Montpellier, où il passa sa licence en 1655; en 1657 il arriva à Paris et le 25 Novembre 1658 entra au service de Mme de Sablé. Après la mort de la Marquise, il passa chez Mlle de Guise. (Voir sur lui Le Maguet. « *Le monde médical sous le Grand Roi* », Dr Crussaire « *Un médecin au XVII^e siècle* » et l'étude définitive de M. Potel « *Noël Vallant* » parue dans la *France Médicale*, 1913-14).

Il n'en est rien des méchantes insinuations que glisse M. Potel sur les rapports de Mme de Sablé avec Vallant se fondant sur certains vers espagnols que le médecin a écrits (*France Médicale*, 1913, p. 283. Les vers se trouvent Bibl. Nat. F. fr. 17806, f. 128). Ces vers sont certainement adressés à une autre de ses clientes: la grande duchesse de Toscane, si célèbre par la légèreté de sa conduite. En voici la preuve: C'est une lettre de l'abbesse de Fontevault à Mme de Boissadour.

« *Mme de Fontevault sur les vers espagnols que j'ay données a mad. la grande duch. pour responce en fevr. 1670* » ... « aussy les vers espagnols par lesquels il a repoussé les agasseries de m. la grande Duchesse, ils sont sages et galants et sy ce n'est luy qui les a faicts il faut que ce soit quelqu'un qui luy ressemble et qui ait sceu joindre comme luy à l'insensibilité et à la devotion toute politesse que donne la plus fine galanterie. » (Bibl. Nat. F. fr. 17048, f. 235).

pensait toujours à elle seule. Il est vrai, ce n'était pas une héroïne, une exaltée qui se serait prodiguée à ses amis. Non, elle n'aurait jamais rien abandonné de son repos ou de son bien-être. Mais là, où il ne s'agissait pas de sacrifice et d'ennuis pour elle, la Marquise était prête à tout faire pour ceux qui la sollicitaient. Ne cherchons pas plus loin, en raffinant avec La Rochefoucauld dans l'analyse des mobiles secrets de l'humaine conduite et disons qu'une certaine dose de bonté ne faisait pas défaut au caractère de Mme de Sablé.

« J'ay vû » écrit Costar « que quand elle gagnoit un procès, elle estoit presque aussi sensible à l'affliction de sa partie qu'à sa propre joye » (1).

« Ce n'est qu'esprit, qu'ardeur pour ceux qu'elle ayme » écrit Chapelain « et que générosité pour ceux qui ont besoin d'elle » (2).

« Son vray eloge est qu'elle ayme ses amis comme je fay les miens, avec un courage de Reyne et une ardeur la plus obligeante du monde » (3).

Mais la preuve de la bonté de Mme de Sablé n'est pas seulement dans les témoignages de ses amis, elle est aussi dans sa propre correspondance. En vérité, qu'est-ce qui remplit ses lettres? Le récit de ses maux réels ou imaginaires, des recettes de pharmacie ou de cuisine? oui! Mais encore et surtout des instances dont elle assaillait ses amis en faveur de ses protégés: Mme de Montausier pour Périer, le beau-frère de Pascal; d'Avaux pour Conrart; le duc de Longueville pour un certain M. Frotté (4)... Elle sollicitait la Reine et Mazarin en faveur de Port-Royal, etc., etc...

Exaltée par les humanistes, l'amitié l'était aussi par les précieux. Mme de Sablé en avait un véritable culte. Voici une lettre extrêmement curieuse d'Arnauld d'Andilly, qui montre qu'elle mettait ce sentiment au-dessus même de l'amour maternel.

« En verité c'est moy qui puis dire sans cajeolerie que vous m'intimidez tant vos lettres sont belles en toutes manieres, ce qui comprend beaucoup de choses en une seule parole. Je ne serois pas sincere si je n'avoüois qu'il me semble que je comprends bien ce qui les rend si excellentes; mais il y a grande difference entre le comprendre, et le pouvoir imiter et ainsi je vous le quitte sans que cela me fasse

(1) Costar, *Lettres*, I, p. 701.

(2) Chapelain, *Lettres*, I, p. 481.

(3) *Ibid.*, p. 483.

(4) Je me demande si ce n'est pas le secrétaire du maréchal de Marillac que mentionne Tallemant des Réaux, II, p. 118.

peine, puisqu'il ne peut y avoir de la honte à vous ceder. Je n'en diray pas de mesme de l'amitié; estant assez glorieux comme vous sçavez pour croire ne le devoir ceder a personne. N'avez-vous pas bien jugé à propos de cela comme quoy vous penetriez le fonds de mon cœur en exprimant mieux que je ne le pourrois faire *de quelle sorte je prefere comme vous les sentimens de la vertu a celles du sang et de la nature. Je sçay qu'il ne faut manquer a rien de ce qu'elle oblige de rendre aux enfans; mais je confesse n'avoir jamais pu comprendre cet aveuglement stupide qui oste la vue de leurs deffauts, et cette passion brutale qui les fait aimer quoy qu'ils soient indignes de l'estre. Les veritables amis peuvent bien tenir lieu de tout; mais si les enfans n'ont des qualitez qui leur fassent meriter d'estre considerez comme amy, ils ne doivent tenir lieu que d'enfans; et qui dit enfant ne dit pas tout. Je passerois bien encore plus avant en faveur de l'amitié, si j'osois dire que l'on peut douter si l'on aime moins un parfaict amy qu'un enfant quoy que nostre amy; tant l'union que la seule nature fait me paroist estre au dessous de celle que la seule vertu est capable de produire.* Mais admirez je vous prie comme quoy vous m'engagez insensiblement a parler de choses que je n'avois jamais tant desmeslées dans mon esprit; me contentant d'en avoir l'impression dans le cœur, que j'ose dire estre pour moy comme pour vous une source inépuisable de sentimens qui peut sans cesse fournir de matiere a mille pensées » (1).

Mme de Sablé fait-elle profession de philosophie stoïcienne ou,

(1) Bibl. Nat. F. fr. 10587, f. 46.

Souvenons-nous de Montaigne. « Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierement eslongnée et les freres aussi: C'est mon fils, c'est mon parent, mais c'est un homme farouche, un meschant, ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix et liberté volontaire. Et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit^e plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. (*Essais*, I, p. 241).

.. « ie ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfans à peine encore nez, n'ayant ny mouvement en l'ame, ny forme reconnoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir pres de moy. Une vraye affection et bien réglée devroit naistre et s'augmenter avec la connoissance qu'ils nous donnent d'eux; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant et la raison, les cherir d'une amitié vrayment paternelle; et en juger de mesme, s'ils sont autres: nous rendans tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle (*Ibid*, II, p. 72).

Voir aussi la maxime XXX de Mme de Sablé:

Les liens de la vertu doivent estre plus étroits que ceux du sang; l'homme de bien estant plus proche de l'homme de bien par la ressemblance des mœurs, que le fils ne l'est de son pere par la ressemblance du visage.

précieuse comme elle est, ne juge-t-elle pas les soins maternels, quelque chose de bourgeois et de vulgaire?

Nous savons aussi — Tallemant nous l'apprend — que la Marquise ne souffrait pas dans sa coquetterie de se voir entourée de ses grands enfants et elle ne faisait exception que pour son fils favori Gilles.

Les amitiés de Mme de Sablé sont restées célèbres. Sa plus grande et sa plus intime amie était la comtesse de Maure.

Anne Doni d'Attichy (1603-1663) descendait d'une famille de négociants florentins réfugiée en France au XVI^e siècle. Son père, Octavin Doni s'annoblit en achetant la terre d'Attichy et en épousant Valence de Marillac sœur du maréchal de ce nom. Anne de même âge que notre marquise était comme elle demoiselle d'honneur de la Reine Marie de Médicis. En 1637 elle se maria avec Louis de Rochechouart, comte de Maure.

Tous deux de l'humeur la plus désordonnée qu'on se puisse imaginer, ils ont été très mal en leurs affaires :

« Elle (1) raconte Tallemant passoit, quand elle estoit fille pour la plus desreiglée personne du monde en fait de repas et de visites; mais ce n'estoit rien au prix de ce que c'est à cette heure, car elle a trouvé un homme qui luy dame le pion. Il fait tout le contraire des autres: il voyage aux flambeaux, il part regulierement à la Saint Martin pour aller à la campagne, et en revient au mois d'avril.

Mais voici la plus grande folie de toutes, c'est qu'avec soixante mille livres de rente et pas un enfant, ils (2) n'ont jamais eu un quart d'escu » (3).

C'était le désordre de ses affaires qui obligea le comte à se jeter, à tête perdue dans la Fronde. Les mazarinades nous ont conservé la mémoire de son caractère brouillon et batailleur.

Après la Fronde nous voyons la comtesse de Maure être la voisine de Mme de Sablé, d'abord à la Place Royale, ensuite au faubourg Saint-Jacques. Soucieuse de sa santé, gourmande comme elle, mais moins dévote, elle avait bien des sujets d'entretien avec la Marquise. Seulement les deux amies les traitaient le plus souvent par écrit.

« La crainte de respirer un air ou trop froid ou trop chaud » raconte la Grande Mademoiselle, dans son roman *Histoire de la*

(1) La comtesse de Maure.

(2) Le comte et sa femme.

(3) Tallemant des Réaux, III, p. 158-60.

Princesse de Paphlagonie l'appréhension que le vent ne fût trop sec, ou trop humide, une imagination enfin que le tems ne fut pas aussi temperé qu'elles le jugeoient nécessaire pour la conservation de leur santé, étoit cause qu'elles s'écrivoient d'une chambre à l'autre. On seroit trop heureux si on pouvoit trouver de ces billets, et en faire un recueil. Je suis assuré que l'on y trouveroit des préceptes pour le régime de vivre: des précautions jusques au tems propre à faire des remedes et des remedes même dont Hipocrate et Galien n'ont jamais entendu parler avec toute leur science; ce seroit une chose fort utile au public, et dont les Facultés de Paris et de Montpellier feroient bien leur profit... C'est de leur tems que l'écriture a été mise en usage: auparavant on n'écrivoit que des Contrats de mariage, et des Lettres il ne s'en entendoit parler; ainsi nous leur avons l'obligation d'une chose si commode pour le commerce » (1).

Une autre amie de Mme de Sablé étoit l'illustre Julie d'Angennes, duchesse de Montausier. Les nombreuses lettres du duc de Montausier, conservées dans les portefeuilles Vallant nous montrent que cette amitié d'ancienne date dura jusqu'à la mort de la Marquise. Il ne faudroit pas oublier que Mme de Sablé fut une de celles qui s'entremirent après de Julie, en faveur du Duc, pour la persuader de faire enfin, cesser la rigoureuse épreuve en couronnant la constante flamme du soupirant (2). Il est cependant à noter qu'à l'occasion même des noces de Mme de Montausier les deux amies faillirent à se brouiller.

Le mariage devait être célébré à Rueil et la fiancée jugea que ce serait une incivilité de donner à Mme de Sablé la peine de faire six lieux, à elle « qui estoit quasy tousjours sur son lit et qui n'estoit pas autrement *portative*... Ce fut ce terme qui la chocqua le plus. La Marquise irritée, quoy qu'on l'eust reconviée après, n'en voulut point ouyr parler, et pour monstrier qu'elle estoit aussy portative qu'une autre, elle monte en carrosse, en dessein d'aller voltiger et se faire voir autour de Rueil. Pour cela une damoiselle à elle, appelée La Morinière, à qui elle avoit fait apprendre à connoistre les vents, regarde bien la

(1) Segraisiana, p. 68-70.

Mme de Sablé et Mme de Maure n'ont pas évidemment inventé les lettres, mais elles ont été les premières qui ont écrit des *billets*. Le billet diffère de la lettre en ce qu'il est plus court et n'a pas à sa tête « Madame » ou « Monsieur ».

« S'écrire des billets » dit Ménage « est une chose fort commode et qui a esté introduite depuis trente ou quarante ans par Madame la Marquise de Sablé ». Observations de M. Ménage sur la langue françoise, 1672, p. 305.

(2) Tallemant des Réaux, II, p. 525. Voir Bibl. Nat., F. fr. N. A. 10628, les lettres que le duc, avant son mariage, adressait à Mme de Sablé.

girouette, et après l'avoir assurée qu'il n'y avoit point d'orage à craindre, on part; mais elle ne fut pas plustost au delà du pont de Nully (Neuilly) que voilà tout le ciel brillant d'esclairs. La frayeur la prend; elle fait toucher à Paris, et le tonnerre estant assez fort, quoy qu'elle eust une grosse bourse de reliques, elle se cache dans les carrieres de Chailiot avec protestation de ne songer plus à se venger. A quelques jours de là la paix se fit » (1).

Cet épisode fut célébré en vers par le médecin de la Marquise, le poète Mesnardière.

Avanture de Madame la Marquise
de Sablé

A

Madame la Marquise
de Montausier
estant à Ruel quelques jours
apres son mariage

EPISTRE

Bien que dans vos Grottes humides
Séjour de mille Néréïdes,
Vous appreniez à tous momens
D'Amour les plus beaux sentimens,
Si ne sçavez vous pas, *Madame*,
Tout ce que sent une belle Ame,
Quand ce qu'elle aime uniquement
Lui répond un peu froidement.
Douleur que vous ne sçauriez croire,
Et qui seulement est notoire
A qui s'est trouvé, comme moy,
Près de Nanterre en grand esmoy
Vous sçaurez donc que la Marquise
Qui tant de gloire s'est acquise,
Par cent admirables Talens,
Et par mille Attraits excellens
Que l'esprit et les Sens captivent,
Et malgré les Ans tousiours vivent,
S'estant plainte secrettement
De quelque léger manquement

(1) Tallemant des Réaux, II, p. 526.

Qui choque une Amitié fort tendre,
Et commis faute de s'entendre:
Comme les Esprits merveilleux
Sont sensibles et pontilleux,
Pour peu que leur Délicatesse
Leur fasse juger qu'on les blesse;
Le iour qui s'appelait Mardi,
Jour d'un Dieu vaillant et hardi,
Dont l'Astre inspire le courage;
Pompeuse en son leste équipage,
Et triomphante en cheveux gris,
Sortit bravement de Paris.

Elle prend le chemin du Roûle,
Où pour vous maint Carrosse roule;
Mais de la Marquise en courrous
Le char ne rouloit pas pour vous
Car la Dame un peu mutinée,
Ayant resvé la matinée
Aux moyens de se bien venger
Sans encourir aucun danger
De froid, de chaud, ni de nüage
Qui pût se résoudre en orage;
Après avoir bien observé
Quel vent ce iour c'estoit levé,
Calculé le temps de la Lune,
Pour voir si la nuict seroit brune,
Veu trois Almanachs tout à tour
Et pris des vivres pour un iour;
A la fin vers la Maison Fée (1)
Où d'Amour pend le beau Trophée,
Marchoit fort généreusement
Sans crainte d'aucun changement;
L'astrologue la Morinière
Asseurant que la Poussinière
Promettoit un temps à ravir,
Dont elle pouvoit se servir.
Marchant donc en grande assurance
Sur une si belle apparence,

(1) Ruel.

La Dame au cœur fier et cruel,
Tire vaillamment vers Ruel;
Souhaittant d'estre rencontrée
De tous les Chars de la Contrée,
Affin qu'on vous pût réciter
Que Paris elle peut quitter.

Or vers la maison enchantée
La Dame ne s'estoit portée
Par aucun désir curieux
D'observer le Palais des Dieux.

Ce n'estoit point pour la *Princesse* (1)
Qui sans une heureuse grossesse,
S'en alloit la guerre porter
Jusques dans les Murs de Munster,
Car si ie m'y connois, *Madame*,
Amour, son carquois, et sa Flame,
Venus, sa grâce et ses Attraits,
Ne sont pas outils pour la Paix.

Ce n'estoit point pour la *Duchesse* (2)
De qui la plus grande richesse,
Et les plus merveilleux Thrésors,
Sont ceux de l'Esprit et du Corps.

Ce n'estoit point pour l'Héroïne (3)
Dont vous tirez vostre origine,
Et de qui les rares bontez,
Et les charmantes Qualitez,
Ne sont en rien diminuées,
Bien qu'elle vous les ait données;
A vous le plaisir de ses yeux,
Et son Chefd'œuvre glorieux:
Bref ce n'estoit pour voir les Belles,
Epouses, Veufves, ou Pucelles,

(1) Madame la Duchesse de Longueville.

(2) Madame la Duchesse d'Eguillon.

(3) Madame la Marquise de Rambouillet.

Ni pour la Musique aux doux chants,
Que la Marquise estoit aux Champs.

Elle estoit donc montée en coche
Pour vous faire un secret reproche
De ce que parmi vos Amis
Le Nom sien vous avez obmis;
Le payant d'une négative,
Comme Dame non portative,
Qui pour conquérir le Toison
Ne quitteroit pas sa Maison.

Cependant cette Après disnée
De Mardi la male iournée,
La Marquise en très bel arroy,
Aussy hardiment que le Roy,
Avoit quitté la Maison sienne,
Et passé Neuilli sur la Seine,
Ou nul ne se peut transporter
Sans les murs de Paris quitter,
(Fût-il le plus fin de la Terre)
S'il veut aller jusqu'à Nanterre.

Ayant donc grimpé sur le Mont
Que l'on trouve au delà du Pont,
Et d'où l'on voit sur la mesme ligne
Drus bataillons de seps de Vigne,
Elle iettoit desjà les yeux
Sur le Vallon délicieux;
Et la Dame avoit allégeance
De voir approcher sa Vengeance.

Mais comme souvent le Destin
Contre les mutins est mutin,
Un Eclair à la dépourvuë
De la Dame frappant la veuë,
Vient traverser ce beau désir
Qu'elle executoit à plaisir,
De vous aller braver en coche,
Et paroistre au lieu le plus proche

Du champ où le vaillant *Marquis* (1)
S'est enfin le triomphe acquis;
Non pas sans traverser résistance,
Ni sans exercer sa constance.
Car un cœur si grand, et si fort,
Ne se soumet pas sans effort;
Et ce Héros sçait que sa Proye
A tenu plus longtemps que Troye.

Or pour revenir aux Esclairs,
Dez qu'ils parurent dans les Airs,
Adieu la fanfaronnerie
L'orgueil, et la mutinerie
Soudain le Cocher entendit,
Viste René, viste à Madrit
René fuit donc à toute bride,
(Non sans hazarder mainte guide)
Vers Madrit, et vers le Hameau
De Challiot, voisin de l'eau.

Là devalez cent pieds sous terre,
Pour ne point ouïr le Tonnerre,
La Marquise, dont les yeux clairs
Sont très bons déchiffreurs d'Esclairs,
Nous assure que la Tempeste
N'en veut rien qu'à sa teste;
Et qu'elle vient pour corriger
Son cœur qui vouloit se venger.
A chaque Esclair qui recommence,
La Dame abjure la Vengeance,
Bourses de Reliques en main,
Et mainte frayeur dans le sein;
Criant « Hélas! Je suis punie
« Pour ma trop grande felonnie;
« Et c'est pour me trop mutiner
« Que ie fais aujourd'hui tonner!
« Aujourd'hui qu'un vent de Montmartre
« Tous orages devoit abbatre!
« Oui, c'est pour me trop mutiner
« Que ie fais aujourd'hui tonner!
« Mais, grand Dieu, ie demande grace ».

(1) Monsieur le Marquis de Montausier.

Cependant le Nuage passe,
La Dame sort du creux manoir,
Le iour estant desià fort noir;
Et, sans marchander davantage,
Saute en coche, trousse bagage;
Et fait tant par ses bons efforts,
Que l'on nous voit, sans estre morts,
A Paris, en bel équipage,
Vengez fort à nostre avantage.

Là, trouvant un joli Réduit
Gens dont la valeur fait grand bruit, (1)
Nous soupçons en fort grand courage:
Croyez le sur mon témoignage,
Aussi vray que le Ciel fut doux
Au plus fortuné des Espoux,
Quand des Fleurs du rare Hyménée
Sa constance fut couronnée.

Après tant d'illustres soupirs,
Tant de beaux et nobles désirs,
Son cœur, nageant dans les délices,
Chanta qu'en dix Ans de supplices,
A peine il avait mérité
Un iour du Palais enchanté.
Pour vous cette mesme Journée,
De mille Amours couronnée
Vostre Air toujours majestueux,
Les rendit si respectueux,
Que pesant leurs moindres parolles,
Qui sont d'ordinaire assez folles
Après un pareil changement,
Ils s'expliquent si sagement,
Qu'à peine à Ruel on observe
Que *Junon* s'est jointe à *Minerve* » (2).

(1) Monsieur le Prince Monsieur de La Rochefoucauld.

(2) Mesnardière, *Poésies*, 1656, p. 35.

Toutes les notes sont de l'auteur.

Le mariage de Julie d'Angennes est une date d'importance capitale dans l'histoire de la société française. C'est l'événement qui hâte le déclin de l'hôtel de Rambouillet.

Lorsque peu de temps après la Fronde dispersait les habitués de l'illustre Arthénice, ceux-ci, l'orage passé, ne se retrouvèrent plus dans la « chambre bleue », mais se partagèrent entre les multiples salons qui recueillirent son héritage. A cette époque la Marquise de Sablé abandonnait la Place Royale pour le faubourg Saint-Jacques et son salon sera un des rares héritiers, qui conserveront le parfum aristocratique de l'hôtel de Rambouillet.

II.

LA PÉNITENTE.

« Si on laisse aller le Christianisme » dit Sainte-Beuve, « sans l'approfondir et le régénérer de temps en temps, il s'y fait comme une infiltration croissante de bon sens humain, de tolérance philosophique, de semi-Pélagianisme à quelque degré que ce soit, la folie de la Croix s'atténue. Or, dès qu'on prétend, à tort ou à raison, rajeunir le christianisme et redresser la croix dans toute sa hauteur, il est presque impossible de ne pas revenir à renforcer dans les esprits l'idée de la Chute, la corruption originelle, l'abîme du péché, et par conséquent, de ne pas attaquer et humilier la soi-disante liberté morale de l'homme naturel. Ce point comme but d'attaque revient toujours » (1).

C'est là le sens profond du mouvement janséniste.

Au début du XVII^e siècle le sentiment religieux subissait en France une crise bien grave. Les guerres de religion ont affaibli l'ardeur de la foi et relâché sensiblement la morale. Voulant gagner à la religion le monde qui se laissait emporter par le libertinage, les jésuites ont tâché d'adoucir autant que possible le christianisme. Prêchant une dévotion aimable et aisée, parfaitement compatible avec les habitudes de la vie mondaine, ils ont voulu faire oublier ce qu'il y a, peut-être, de trop dur dans le dogme du péché originel et de la grâce. Cette tendance provoqua une réaction inévitable que fut l'enseignement sévère de Jansénius.

(1) *Port-Royal*, II, p. 132.

« Jansénius nie la liberté de choix ou libre arbitre.¹ Avant le péché originel, Adam pouvait choisir entre le oui et le non, le bien et le mal. Depuis le péché, c'est-à-dire dans la réalité actuelle, les hommes sont les esclaves de ce qu'ils aiment, ils sont les serfs de la *délectation*. La délectation qu'ils apportent en naissant, c'est l'amour d'eux-mêmes, c'est le péché...

Dans l'état de péché, tous les actes, même les meilleurs, tous les mouvements les plus imperceptibles du cœur sont également mauvais au regard de Dieu. Le secours qui ouvre les yeux et qui substitue la délectation de la justice à la délectation du péché, Dieu le donne *gratuitement*, c'est-à-dire sans égard à des mérites qui, d'ailleurs, n'existent point. Ce secours tombe sur celui-ci, néglige celui-là, selon l'effroyable mystère de la prédestination... Il n'y a qu'une grâce, la *grâce efficace*, souverainement efficace en effet et irrésistible, puisque l'homme ne résisté jamais à ce qui lui plaît le plus, à la délectation dominante. La *grâce efficace*, gratuite et irrésistible, est nécessaire; damnés sans elle, sauvés par elle, nous ne pouvons pas même la demander si nous ne l'avons pas.

Et nous ne pouvons pas davantage la conserver quand nous l'avons. Les calvinistes, eux aussi, avaient enseigné cette nécessité, cette gratuité, cette toute-puissance de la *grâce efficace*; du moins ils avaient adouci de si terribles affirmations en ajoutant que Dieu ne retire jamais ses dons et que le juste sera certainement sauvé. Le janséniste n'a pas cette tranquillité de l'âme. Quelquefois la grâce efficace abandonne le juste, et alors il est perdu, à moins d'un retour — gratuit encore — de la grâce qui s'est enfuie. Saint Pierre offre un exemple mémorable que les justes n'ont pas eu eux-mêmes de quoi persévérer. Il faut trembler toujours » (1).

Les idées de Jansénius sur la grâce sont contenues dans « Augustinus », œuvre où l'évêque d'Ypres a voulu exposer la doctrine de Saint-Augustin. En 1649, la Sorbonne en tira ou prétendit en tirer cinq propositions déclarées hérétiques et condamnées comme telles par le Pape Innocent X (1653).

Les jansénistes ne voulaient pas rétracter leurs opinions, mais ils n'osaient pas non plus rompre avec l'Eglise. Les Messieurs de Port-Royal adoptèrent donc une voie moyenne: tout en abjurant les cinq propositions et en admettant, par conséquent, la coopération de

(1) F. Strowski, *Pascal et son temps*, I, p. 275-277

la volonté avec la grâce, ils restaient fermes dans la défense de l'orthodoxie de Jansénius, en déclarant que les propositions n'étaient pas de lui, ne se trouvaient pas en *toutes lettres* dans son livre. Ce fut la célèbre distinction du *fait* et du *droit*. Après que deux papes, Innocent X (1654) et Alexandre VII (1656) se furent prononcés sur la question du fait, en attribuant bel et bien les propositions à l'évêque d'Ypres, l'Assemblée du clergé rédigea un Formulaire contenant l'expression d'une soumission entière aux décrets du Saint-Siège que les religieuses de Port-Royal et tous les évêques devaient signer.

Or, les jansénistes ne voulurent y consentir à aucun prix. Ils entassaient subtilités sur subtilités, distinctions sur distinctions, acceptaient bien une soumission de croyance sur la question du droit, mais n'accordaient qu'un *silence respectueux* à l'égard du fait. Retranchée derrière ces positions, la doctrine qu'ils défendaient cessait d'être une hérésie proprement dite. On ne pouvait plus parler, à la rigueur, que d'un *esprit* janséniste. En soutenant que la raison est une esclave de la délectation, les jansénistes ne faisaient plus qu'opposer le mysticisme à la scolastique, et en considérant que toutes les bonnes actions qui ne sont pas inspirées par la grâce proviennent d'une source impure, ils ne tendaient qu'à substituer à la religiosité extérieure, favorisée par les exagérations de la casuistique, l'amour pur de Dieu. Religion essentiellement aristocratique, faite pour une élite d'âmes, sensibles et intuitives, le jansénisme devait avoir pour le monde l'attrait non seulement d'une nouveauté, mais encore (l'oserais-je dire?) de quelque chose de romantique.

En se convertissant, Mme de Sablé a dû nécessairement se convertir au jansénisme.

« Avec la tournure de son esprit », dit V. Cousin, « le goût et l'habitude de la distinction et de l'importance, elle ne pouvait se contenter de la piété commune, et après avoir été précieuse elle devint une dévote raffinée. Visant toujours au sublime, comme les femmes de sa jeunesse, elle échangea la galanterie espagnole pour le jansénisme » (1).

Le premier indice de la conversion de Mme de Sablé se trouve dans une lettre du 10 Septembre 1640 de la mère Angélique à la princesse de Guéménée.

(1) V. Cousin, *La marquise de Sablé*, p. 85.

« J'écrivois à Madame de Sablé quand votre billet est arrivé. J'eusse bien voulu vous envoyer la lettre pour en juger, car je la crains comme je vous craignois avant que la grâce vous eût rendue plus aimable que redoutable, et qu'elle m'obligeât de regarder davantage ce que vous êtes en Jésus-Christ, que ce que vous êtes selon le monde...

La lettre de la marquise me semble fort sincère. Elle me fait une extrême pitié dans ses peines, en considérant surtout le peu d'assistance qu'elle aura en votre absence. Je vous supplie très humblement de prier souvent pour elle. Il ne faut qu'un regard vers Dieu. Il n'y a point de pareille charité que celle qui s'exerce vers les âmes qui retournent à Dieu » (1).

Déjà en 1643 la Marquise se trouve mêlée à l'histoire de Port-Royal.

« Magdeleine de Souvré, fille du gouverneur de Louis XIII », raconte le Père Rapin, « et femme du marquis de Sablé, avoit été élevée à la dévotion par le père Pierre Cotton, confesseur du Roy. Ce fut luy qui l'instruisit à sa première communion et qui luy donna le premier du goût pour la dévotion et de l'affection pour les jésuites (2). Etant mariée elle prit le P. de Sesmaison, théologien et casuiste de la compagnie, pour son directeur; elle communioit alors tous les mois, comme faisoient les personnes de qualité qui étoient un peu réglées; la princesse de Guéménée, qui communioit bien plus rarement parce qu'elle étoit dans la conduite de Port-Royal, s'avisa de critiquer les communions de la marquise trop fréquentes pour une personne du monde: elles étoient amies l'une de l'autre, et toutes deux des plus considérables de la cour, la princesse par son rang et sa beauté, la marquise par son esprit, cet esprit juste et sensé qui apprend à vivre et qui rend les personnes raisonnables par dessus toutes choses. La marquise alla aussitôt sans perdre de temps avertir son confesseur, que cet avis regardoit plus qu'elle, car c'étoit à la direction des jésuites à qui on en vouloit et qu'on attaquoit indirectement. Le confesseur, pour soutenir sa direction, donna à la marquise de quoy défendre sa conduite. C'étoit un extrait du livre de Molina, chartreux... lequel ayant été confié à la princesse de Guéménée par la marquise de Sablé, fut aussitôt mis entre les mains d'Arnault. Ce docteur, qui se préparoit depuis longtemps sur cette matière, arrangea ce qu'il avoit de préparé, et ce que Saint Cyran lui avoit fourny, à ce qu'on prétend, de passages des Pères et de lieux communs, qui avoient rapport à ce sujet, sous les trois règles proposées par Molina, dont il fit les trois

(1) *Lettres de la Mère Angélique*, I, p. 201.

(2) C'est un jésuite qui parle.

parties de son livre, suivant pied à pied l'écrit du jésuite pour le réfuter...

... Cependant le bruit qui commençoit à se répandre dans le monde que ce livre alloit paroître sous le titre de réfutation de l'écrit du P. Sesmaison jésuite, étant venu aux oreilles de la marquise de Sablé, elle alla sur l'heure trouver la princesse de Guéméné pour s'en plaindre. La princesse fit l'ignorante de ce qui se passoit: ce peu de sincérité d'une amie comme elle choqua si fort la marquise qu'elle prit le party de s'adresser à l'abbé de Saint Cyran, qui passoit pour être l'auteur en chef de cet ouvrage, dont il avoit fourny les mémoires à Arnault. Saint Cyran avoit été enfermé dans le château de Vincennes, dès l'année 1638, par ordre du roy, accusé d'innovations dans la religion; et la marquise ayant obtenu permission du comte de Chavigny de parler à cet abbé, elle luy fit des plaintes du tour qu'on faisoit à son confesseur d'imprimer sans son consentement contre un écrit qu'il luy avoit mis entre les mains pour sa conduite: car il n'y eut jamais de femme plus exacte en tous ses devoirs, et elle fit promettre à l'abbé d'arrêter le débit du prétendu livre jusqu'à ce que le jésuite intéressé y eût consenty. Cette négociation dura près de six mois, pendant lesquels le livre fut arrêté. L'on prétend que l'on prit volontiers ce temps-là, pour solliciter les suffrages des évêques, dont on crut qu'il étoit besoin d'appuyer la doctrine de ce livre avant que de le donner au public, pour autoriser les nouveautés qu'on y débitoit et pour réprimer les efforts de ceux qui l'attaqueroient. Et l'on fit jouer tous les ressorts de l'intrigue... Le jésuite ayant déclaré à Mme de Sablé qu'il ne se soucioit pas qu'on pensât à réfuter l'écrit qu'il luy avoit donné, parce qu'il étoit persuadé qu'on ne pouvoit trouver à redire à une doctrine aussy saine et aussy conforme aux sentiments de l'Eglise sans se faire tort, et qu'il défoit tout le Port-Royal sur cela, le livre parut sur cette réponse, et après que la marquise, de qui j'ay su tout ce détail, eut satisfait à la fidélité qu'elle devoit à son directeur, qu'elle considéroit fort.

Ce fut pour cela que La Rochefoucauld appela depuis ces deux dames fort plaisamment, car il avoit beaucoup d'esprit, les fondatrices du jansénisme, par l'occasion qu'elles donnèrent au livre de la *Fréquente Communion* » (1).

La principale raison qui obligeait la Marquise à se retirer à Port-Royal était le désordre de ses affaires. Son mari lui avait laissé une fortune très obérée dont elle n'héritait que sous bénéfice d'inven-

(1) S. Rapin, *Mémoires*, I, p. 29-31. Voir aussi Tallemant des Réaux, III, p. 113.

taire. En 1654, lorsque l'affaire de la succession fut enfin liquidée (1), Mme de Sablé était contrainte de vendre le marquisat de Sablé à Abel Servien, qui porta désormais le titre de Marquis de Sablé.

« Etant mal en ses affaires », écrit le Père Rapin, « par de grands procès qu'elle avoit eus avec ses enfants pour son douaire, ses conventions et ses autres biens, elle fut contrainte par épargne de se retirer dans une maison religieuse. Elle fut rebutée de plusieurs auxquelles elle s'étoit adressé, parce qu'on la chicana sur des bagatelles, et la manière même dont on la traita luy déplut encore davantage que le refus qu'on luy faisoit, car elle avoit l'esprit délicat. Enfin on luy conseilla d'aller à Port-Royal, qui étoit alors en vogue, et, dans l'empressement que luy en firent quelques uns de ses amis, elle ne put s'en dispenser. Elle parla à la mère Angélique Arnauld, qui étoit alors supérieure, à qui elle exposa l'état de ses affaires. Cette fille, qui avoit eu avis en secret du mérite de la marquise, la reçut le plus honnêtement, mais aussi le plus artificieusement du monde. Elle luy dit d'abord que, s'il entroit dans son dessein quelque vue de se retirer et de penser à son salut, qu'on la recevrait à Port Royal avec bien de la joye de la servir dans une si sainte résolution; elle l'assura même que, sans penser à ce qu'elle avoit ou à ce qu'elle n'avoit pas, il ne luy manqueroit rien si elle ne songeoit qu'à se donner à Dieu; que, si par un dégoût du monde et par un amour de la retraite elle ne

(1) Cette affaire de la succession fut aggravée par un procès de Mme de Sablé contre son fils Urbain. Voulant vendre rapidement les terres du défunt pour parvenir le plus tôt possible aux instances d'ordre dont le retard lui causait un notable préjudice la Marquise pria deux de ses amis, Messire René de Longueuil, sieur des Maisons, ministre d'état et président au parlement, et Messire Jean de Longueuil, son fils, maître des requêtes et président à mortier en survivance de solliciter à leur profit contre elle et les héritiers du défunt arrêt d'adjudication des terres de son mari. Ceux-ci y consentirent pour lui faire plaisir à la charge pour elle de payer tous les frais des instances; après quoi les décrets d'adjudication furent obtenus au parlement de Paris par arrêts du 39 Août 1648. et du 27 Août 1649.

Mais on avait compté sans Urbain de Laval, marquis de Boisdauphin, et sans son épouse, qui craignant de se voir par le fait de ces procédures frustrés de l'héritage qu'ils espéraient, s'emparèrent au mépris des décrets d'adjudication des terres de Sablé et de Boisdauphin. Un long procès s'ensuivit qui se termina par une transaction en forme d'articles consentie par les sieurs de Longueuil, la Marquise et son fils. Ce dernier s'obligea au payement des frais et à la restitution des fruits, dont il s'était indûment emparé. (Je résume ici un mémoire inédit du vicomte Menjot d'Elbenne, qui avait eu l'extrême amabilité de me le communiquer. Le vicomte l'avait composé sur des actes notariés qu'il avait trouvés vers 1880 dans l'étude du notaire Le Maître. J'avais également la communication d'une copie de ces actes.)

cherchoit que du repos, elle pourroit en trouver partout ailleurs. La marquise, charmée de tant d'honnêteté, conçut une si grande estime pour la mère Angélique et pour une maison où on la traitoit si bien qu'elle prit la résolution d'y faire bâtir un logis pour y passer le reste de ses jours. Ce qui l'obligea particulièrement à se retirer dans un couvent fut une délicatesse qu'elle avoit à ne pas s'exposer dans les églises à entendre la messe aux jours d'obligation parmy le peuple; car elle avoit des faiblesses et des imaginations toutes particulières sur tout ce qui avoit rapport à la conservation de sa vie, qui étoit sa grande application, parce qu'elle craignoit la mort par dessus toutes choses. On luy accorda ce qu'elle voulut, d'autant qu'elle étoit en une réputation dans le monde, qui en pouvoit apporter au party, lequel donna de grandes démonstrations de joye de la nouvelle conquête qu'on faisoit à Port-Royal de la marquise de Sablé. Celle-ci dans le fonds s'intéressa dans la suite en la nouvelle opinion plutôt par les qualités de son esprit, naturellement curieux sur les choses de la religion, et par l'estime qu'elle avoit pour les personnes qui en étoient, avec qui elle prit de grandes liaisons que par un véritable attachement de cœur à la doctrine qu'on y enseignoit, quoyque la morale luy plut extrêmement par une espèce de ragoût, dont elle se faisoit honneur; ce qui est assez ordinaire aux personnes naturellement honnêtes et équitables: elles sont bien ayses qu'on leur propose leur devoir dans toute sa rigueur, quoy qu'elles ne soient pas elles mêmes les plus sévères du monde, et elles se piquent d'approuver la sévérité qu'elles ne pratiquent pas en leurs personnes » (1).

Ce n'est qu'en 1652, comme l'a trouvé M. Magne, que Mme de Sablé vient s'établir rue Saint-Thomas d'Aquin aux alentours de Port-Royal et c'est en 1656 seulement sous le triennat de la mère Marie des Anges Suireau que la Marquise s'installe dans le monastère même (2).

Il faut avouer que notre grande dame étoit une charge assez lourde aux pauvres religieuses. Les manies de Mme de Sablé, sa crainte des maladies et de la contagion la rendaient vraiment insupportable. Les sœurs ne devoient lui rien cacher des maladies qui survenaient dans le couvent et la Marquise, ne croyant jamais ce qu'on lui disait, faisait épier les religieuses par ses gens, les querellait sans cesse, ni trêve.

(1) P. Rapin, *Mémoires*, I, p. 173.

(2) M. Magne a trouvé aux Archives Nationales (Insinuations de Châtelet) l'acte d'installation de Mme de Sablé à Port-Royal. *Revue de Paris*, 15 Mars 1924, p. 289.

« Un jour, Mme de Sablé entra dans sa tribune à l'église, pendant qu'une morte était au chœur, ou du moins *un peu avant qu'on y apportât* cette morte. On avait oublié de la prévenir; ce fut une longue rancune. D'autrefois on était plus exact, et l'on brûlait *beaucoup de bois de genièvre* dans la cour, où quelque pauvre défunte avait été exposée deux ou trois jours seulement; et, pour tranquilliser encore Madame de Sablé, on lui écrivait que c'étoit un surcroît de précaution, qu'assurément il n'y avoit point de rougeole à cette maladie, que ce n'avait été qu'inflammation de poitrine après hydropisie, etc. » (1).

Il est à noter que la Mère Angélique n'accepta pas tout de suite l'installation de Mme de Sablé. Voilà ce que nous apprend une relation de la Sœur Anne-Eugénie de Sainte-Ange:

« *Relation de ma sœur Anne Eugenie de St Ange* »

« Le parfait désintéressement de la Mere Angelique a paru en toutes sortes d'occasions, je me souviens que lorsque Madame la Marquise de Sablé voulut faire bastir icy l'on eut des peines incroyables à luy faire agréer ce dessein, je prenois la liberté de luy en parler souvent à cause que Madame la Marquise m'en avoit priée, mais elle demeurait ferme à dire que l'affection dont Mad. la M(arquise) l'honorait, et son desir de s'éloigner du grand monde l'empeschoit de considérer que ce bastiment luy seroit inutile. Je connois toutes ses craintes, disoit-elle, et je suis assurée que quand nous aurons des malades (ce qui arrive souvent) elle ne pourra s'empescher de fuir et de quitter sa maison, il faudra donc qu'elle en ait toujours une à la ville et ce sera une double depence que je ne sçaurois souffrir, enfin elle me commanda d'écrire à M(adame) la M(arquise) pour la supplier tres humblement de sa part de n'y plus penser.

Madame la Marquise fut la plus surprise du monde et voicy ce qu'elle écrivit à la Mère Angélique « Je n'aurois jamais cru, Ma tres chere Mere que c'eust été vous qui eussiez fait difficulté de mon bastiment, ce qui a mal me fust arrivé par vous. Je vous assure que j'en ay un ressentiment qui m'a tout à fait emüe ce soir en recevant la lettre de M(adame) de S(aint) A(nge). Je croy que Dieu me changera, mais quand cela ne seroit pas je feray mon bastiment malgré vous. Bon Dieu je vous le dis encore je n'aurois jamais cru, veu toutes les bontez que vous avez eü pour moy jusqu'à cette heure, que vous eussiez opiné contre moy: songez je vous prie que ce seroit bien reculer et manquer à ce que je dois à Dieu, si vous contribussiez au manquement, je m'en vais chez vous au logis que Madame la princesse de Guemenay m'a

(1) *Port-Royal*, V, p. 63.

presté pour y demeurer avec l'ayde de Dieu quoy qu'il puisse arriver afin de vous faire changer d'opinion. Au nom de Dieu, Ma chere Mere, ne me soyez pas contraire, et avant que je vous parle soyez disposée a ne me pas donner le deplaisir de changer pour moy les bontez que vous m'avez toujours temoignées » (1).

Mais peu à peu la confiance s'introduisait dans les relations de la Mère Angélique avec la Marquise. Le 11 Novembre 1658 elle lui écrivait :

« Je ne crois plus, par la grâce de Dieu, que le monde vous amuse, il me semble, qu'il vous fait tous les jours la grace d'en détacher votre affection, et de reconnoître que veritablement le monde est bien indigne d'en posseder la moindre partie » (2).

Et le 30 Octobre 1658: « *Il faut que je vous advoue que les deux derniere fois que j'ay eu l'honneur de vous voir j'ay senti quelque chose pour vous que je n'avois pas encore eu, qui m'a rendu vostre éloignement plus penible et obligée d'adorer la necestité de se soubmettre a l'ordre de Dieu. c'est en cela que je trouve ma force en toute chose et ou je vous supplie tres humblement de la prendre, ma tres chere sœur, et de bien chercher vostre tresor (que cette parolle m'a plu) mais non pas tant par la lecture que par l'oraison ou plustost par le desir du cœur qui par une seule parole ou par un seul regard vers Dieu atire plus sa misericorde que par la multitude des paroles. Consentez-vous Ma trs chere sœur du Nouveau Testament. Je suis ravie de ce que Nostre Seigneur vous y donne de l'affection car, encore qu'en effet toute la Sainte Ecriture soit également digne damour et de respec puisqu'elle est du Saint Esprit... le Saint Evangile de Nostre Seigneur et homme nous doit donner ung sentiment particulier* » (3).

Cette admirable lettre de la Mère Angélique est infiniment précieuse, car elle nous laisse pénétrer dans les replis les plus secrets et les plus intimes de l'âme de la marquise pénitente. Presque toute sa religion était faite de la crainte de mourir. Mme de Sablé

(1) Bibl. Mazarine, 2484, f. 101.

(2) *Lettres de la Mère Angélique*, III, p. 92.

(3) Bibl. Nat. F. fr. 10588, f. 66. (E. de Barthélémy, *Les amis de la marquise de Sablé*, p. 117). « Vous avez besoin d'une foi qui croit ce qu'elle ne voit pas », lui écrivait la Mère Agnès (*Lettres de la Mère Agnès*, II, p. 225). « Je ne trouve rien a redire a vostre lecture », lui écrit l'abbé Sainte-Beuve, « La parole de Dieu est autant la nourriture de nostre ame que le pain l'est de nostre corps. *Les tentations que vous avez contre la Foy ne vous doivent point abbatre quoy qu'elles vous doivent humilier et vous porter a captiver vostre esprit aux volontez que vous ne penetrez point, et qui sont infiniment au dessus de ce que vous pouvez comprendre.* (Bibl. Nat. F. fr. 10590 f. 63).

n'avait ni l'élan mystique, ni la foi naïve « cette foi qui croit ce qu'elle ne voit pas » des sœurs de Port-Royal. Pour soutenir son sentiment religieux elle avait besoin de la lecture et du raisonnement. Prier — la Marquise ne le pouvait pas sans les lèvres. C'est en vain qu'elle se débattait dans l'attente de son « trésor » : la grâce ne venait pas et Mme de Sablé se replongeait de nouveau dans les soucis de ce monde. Les craintes de la mort et des maladies la ressaisissaient.

On est vraiment touché de voir la Mère Angélique penchée avec pitié et une tendre sollicitude sur cette frivole créature. « Deux jours avant sa mort », nous apprend la Mère Agnès, « qu'elle ne parloit presque plus... nous entendîmes qu'elle disoit: *ma pauvre marquise* » (1).

L'âme sainte de la Mère Angélique tâchait d'entrer dans les moindres manies de Mme de Sablé, l'exhortait, la consolait, conjurait ses craintes et ses inquiétudes. Mais parfois sa divine douceur renonçait à l'épreuve. Des paroles aigres lui échappaient.

« Je vous advoue, ma tres chere sœur », écrit-elle un jour à la marquise, « que vos defiance me fache et ces incredulitez que vous avez a tout ce que l'on vous dict. En sorte que vous doutez encore si l'on ne mettra point de morts au chapitre, encore qu'on vous ait tant portesté que cela ne seroit jamais tant que vous seriez au monde que ie prie Dieu estre longues annee; encore vous veu ie pardonner la. Je voy bien que cest un effect de l'extremité de vostre frayeur qui vous oste la presance de l'esprit et de la memoyre ce que l'on vous a dict ». (2)

« On souffre de voir ces saintes », dit Sainte-Beuve, « avoir tant à s'occuper de cette maniaque de qualité. Il me semble que les grandes âmes et les grandes vertus devraient être affranchies de ces contacts rapetissants. Mais Madame de Sablé était influente; elle prêtait son crédit, elle se donnait elle-même: on ne pouvait la rejeter. Pour tout dire, on avait besoin d'elle. La charité y mêlant son subterfuge, on se disait: *elle a besoin de nous*. Elle avait, de près, des obligeances et des attentions délicates qui faisaient passer sur bien des ennuis. Bref, il la fallait accepter avec ses charges. Port-Royal eut en elle une charge mémorable. Elle les a bien fait *endêver*, comme on dit » (3).

(1) *Lettres de la Mère Agnès*, I, p. 509.

(2) Bibl. Nat. F. fr. 10588 f. 36 (E. de Barthélémy, *Les amis de la marquise de Sablé*, p. 136).

(3) *Port-Royal*, V, p. 65.

Il est vrai: Mme de Sablé grâce à ses relations devait être bien utile à Port-Royal. Son nom, sa position dans le monde faisaient considérer le parti janséniste et lui amenaient des néophytes.

La Mère Angélique, dont l'âme pure est en dehors de tout soupçon de calcul, écrivit un jour à Mme de Sablé la lettre qui suit:

« Si madame la Princesse Palatine vous va voir, gardez vous bien de lui temoigner vos peines, ma très chère: vous feriez plaisir au démon. Faites-lui, au contraire, le dépit de temoigner le courage et le vrai desir que vous avez, par la grâce de Dieu, de mourir toujours davantage au monde, pour vivre à Dieu. Parlez à cette Dame comme une vraie servante de Dieu: ce ne sera nullement hypocrisie, ni menterie, car je suis assurée que ce desir est au fonds de votre cœur, et qu'avec son aide, il n'en sortira jamais. Vous etes doctissime dans les passions, les dégouts, les instances et les fourberies du monde; de sorte qu'en faisant un bon usage vous pouvez aider cette Princesse à s'en dégoûter. Je prie le Saint Esprit de toucher son cœur, pour lui faire goûter la divine sagesse. Je suis tout à vous, ma très chere » (1).

C'est vers 1661 que l'orage éclate sur Port-Royal. Le Roi intime au monastère l'ordre de renvoyer toutes les pensionnaires avec défense d'en recevoir à l'avenir. Ne pouvant expliquer autrement la résistance prolongée des religieuses on croyait qu'elles étaient en rapport secret avec les chefs du parti. On fait des perquisitions à Port-Royal. On prend des mesures pour isoler les religieuses rebelles et les priver de tout contact avec le monde.

Le 25 Juillet 1661 le lieutenant civil et le procureur du roi viennent dès six heures et demie du matin, à pied, ayant laissé leur carosse à quelque distance, pour examiner à l'improviste tous les dehors de la maison et s'assurer s'il n'y avait pas quelque porte dérobée. Ils se font conduire chez toutes les personnes qui avaient un logement sur la cour, entre autres chez Mme de Sablé, qui était encore au lit. Les deux portes par lesquelles le logement occupé par la Marquise communiquait avec le monastère leur paraissent suspectes. On donne l'ordre de les murer. Enfin, le 18 août le lieutenant civil revient en apportant l'ordre de faire boucher les tribunes de la princesse de Guéméné et de la marquise de Sablé (2). Or, cette tribune qui répondait au chœur de l'église et qui permettait d'assister à la messe sans avoir contact avec le peuple avait été la principale des raisons qui

(1) *Lettres de la Mère Angélique*, III, p. 347.

(2) *Port-Royal*, V, 134.

avaient déterminé la Marquise à s'installer à Port-Royal. Les religieuses ne cèdent pas sans résistance. Elles objectent les malaises de la Marquise, ses appréhensions, ses droits. Mais toutes les paroles étaient vaines. L'ordre est exécuté (1).

Dans ces circonstances Mme de Sablé s'adressait à la Reine-mère elle-même: « comme elle avait eu l'honneur d'être aimée d'elle dans le temps qu'elle était à la cour, elle lui en avait écrit d'une manière si respectueuse et si pressante tout ensemble que S. M. en étant fort attendrie avait demandé au Roi son fils comme une grâce la révocation d'un ordre dont l'exécution était pénible à cette dame. Mais le Roi avait rebuté cette prière avec émotion et avec colère reprochant à la Reine sa mère, qu'elle voulait devenir janseniste » (2).

En 1663 il y eut une trêve dans les persécutions. Les deux partis — jésuites et jansénistes — ont des velléités de rapprochement. M. de Choiseul, évêque de Comminges, en est le médiateur. Le P. Ferrier, professeur de théologie à Toulouse, est chargé des négociations par les jésuites.

Arnauld, Singlin, le docteur Taignier et Barcos, exilés alors, reçoivent l'agrément du Roi pour venir à Paris, « mais Arnauld si disputeur la plume à la main, avait une telle horreur et méfiance des jésuites, qu'il se refusa absolument à toute conversation et aboutement, seul moyen pourtant de se connaître et de s'appivoiser. Ces Messieurs, toujours invisibles, bien que présents à Paris, envoyèrent pour les représenter, l'abbé de Lalane docteur et M. Girard, licencié de la Faculté de Paris. Il y eut plusieurs conférences, mais à chaque proposition nouvelle il fallait en référer aux absents; Arnauld écrivait mémoires sur mémoires... Cela faisait des écritures sans fin, on n'avancait pas, car Arnauld ne put jamais se résoudre à s'abaisser. Vers la fin du février 1663 il prit un grand parti et sans demander avis à personne, il se déroba de nouveau dans la retraite afin d'échapper aux instances dont il était pressé par ses meilleurs amis.

(1) Voir le tome V des *mémoires* de Hermant et *l'Histoire des persécutions par les religieuses*, p. 42.

(2) Hermant *Mémoires*, V, p. 222. — La Marquise a dû très certainement lire les *Mémoires* de Hermant. J'ai vu dans le catalogue des autographes vendus par M. Charavay l'analyse d'une lettre de la Marquise adressée à Hermant. « Elle n'a pas voulu le remercier de l'envoi de son livre avant de l'avoir lu. Elle s'excuse de sa témérité à juger des choses qui sont fort au dessus d'elle et se contentera de faire son profit de la connaissance de tant de divers événements arrivés à l'Eglise et de la manière agréable dont il les rapporte. Elle lui reproche de passer par Paris sans la voir (258). »

Les négociations de M. de Comminges perdaient tout leur intérêt et importance dès lors que M. Arnauld n'y était pas compris. Elles se poursuivaient toutefois, mais on avait manqué le point et le moment, s'il y en avait un à cette date. Après quantité de tâtonnements on se réduisit à envoyer à Rome un exposé des sentiments de ces Messieurs sur les cinq Propositions avec promesse de leur part d'une soumission entière à tout ce qui serait prescrit par le Saint-Siège. Apparemment l'interprétation de la doctrine ne parut point suffisante, il s'ensuivit un bref du Pape adressé aux évêques de France, qui ressemblait à tous les brefs contre le jansénisme. C'est précisément vers ce temps qu'Arnauld prit sur lui d'éclater par une lettre du 1^{er} août 1663 bientôt rendue publique. Tout l'honorable effort de M. de Comminges aboutit en esclandre » (1).

Mme de Sablé qui recevait dans son salon le P. Ferrier lui-même jouait un grand rôle dans ces négociations (2).

D'un côté la Marquise tâchait d'engager M. Arnauld à se taire, de l'autre elle cherchait à apaiser Comminges, qui s'agrippait contre les jansénistes.

Au mois de mai 1663, on croit un moment avoir trouvé le moyen de faire la paix. Les jansénistes devaient écrire directement au Pape et lui dire ce qu'ils pensaient de la question du fait. Mme de Sablé est engagée à y amener Arnauld. Mais quand celui-ci apprend qu'on tâchait de le faire entrer dans cette nouvelle voie, il écrit deux lettres, l'une à l'évêque de Comminges, l'autre à la Marquise, qui faillirent compromettre à jamais les efforts des négociateurs.

« La liberté de cette lettre » dit Hermant « aurait surpris une dame, qui avait passé comme Mme de Sablé une grande partie de sa vie dans la cour, si la générosité chrétienne de M. Arnauld lui eût été moins connue. Mais elle savait combien il joignait de lumière et de science à son zèle et n'attribuait ces fortes expressions qu'à l'ardeur de sa charité » (3).

« Comme j'ay vu une intention a M. de C(omminges) de vous aller voir un de ces jours » écrivait à la Marquise Mme de Longueville « je croy estre obligée de vous dire mes pensées afin que vous en usiés avec luy en conformité de ce que j'ay fait parce qu'il me semble que je ne vous l'expliqué pas asses bien. Comme il ne me dit point que

(1) *Port-Royal* IV, p. 163-177.

(2) Voir G. Hermant, VI.

(3) G. Hermant, VI, p. 243.

M. A(rnauld) luy eust escrit, je ne luy monstré point aussy que je le sçavois, mais pour le faire parler la dessus, et pour penetrer sy ces demarches la de M. A(rnauld) ne gastoient point l'affaire, je luy dis que je vous venois de voir et sans luy rien apprendre de la letre que M. A(rnauld) vous avoit escrite, je luy dis qu'il me paroissoit que vous craignies qu'il (1) ne voulust point entrer dans le nouveau proiet de paix qu'il avoit fait. Il me dit la dessus, qu'il n'importoit pas et que pourveu que M. A(rnauld) gardast un silence exact la dessus, cela ne pouvoit rien gaster, parce qu'il ne diroit point (j'entends luy M. de C.) que M. A(rnauld) en estoit ny n'en estoit point, qu'il n'estoit necessaire de faire ceste explication, qu'on ne la luy demanderoit pas mesme, puisqu'il n'y en avoit eu que deux (2) de ces mrs qui avoient paru, et qui paroissant encore, cela suffisoit et osteroit tout subiect de questions, qu'ainsy tout suffisoit du silence de M. A(rnauld) et de tous tant que nous estions qui sçavions la chose. Je veis donc que ce qu'a fait M. A(rnauld) jusqu'ici n'a rien gasté, ainsy je ne luy dis point qu'il vous eust escrit et je croy que vous ne devés point luy dire qu'il l'ait fait ny par consequent luy montrer vostre letre mais suivant ce que je luy ay dit, luy dire seulement que vous avies sçeu que M A(rnauld) avoit peine a entrer la dedans, mais que depuis vous aves appris qu'il estoit resolu au silence. mais je croy qu'il ne luy faut point faire voir que vous sçaves que M. A(rnauld) luy a escrit afin qu'il ne croie point la chose esclatée et que par la il n'entre pas en descouragement sur le secret qu'il desire qu'on observe. Il me dit encore que tout en despendoit parce que sy ce qui viendra de R(ome) est bon ceux qui n'aprouvent pas (voulant parler de M. A.) comme ceux qui aprouvent jouiroient du benefice de la paix. Voila ce que j'ay creu vous devoir expliquer tout du long. Au nom de Dieu, poussez bien M. A(rnauld) a se faire » (3).

En 1664 lorsque l'obstination des jansénistes finit par rebuter le zèle de Comminges Mme de Sablé lui adressa la lettre suivante :

« Vous avez trouvé le moyen de me rejouir et de m'affliger tout ensemble. Car rien n'est plus agreable a voir que vostre lettre, ny si affligeant pour ceux qui ayment ces Messieurs que vos plaintes et vos menasses. Je suis assuree que je le sens plus qu'eux, car ils ne croient point avoir mal fait et ils desirent tousiours plus les matieres d'escire qu'ils ne craignent quelques menasses que ce puisse estre, mais pour moy qui les ayme plus qu'ils ne s'ayment eux memes

(1) Arnauld.

(2) Girard et Lalane.

(3) Bibl. Nat. F. fr. 10584, f. 75 (*Journal des Savants* 1852, p. 261).

je vous advoue qu'il n'y a rien au monde qui me fache davantage que de voir un prelat aussy habille et aussy homme de bien que vous estes et des docteurs qui ont les mesmes dons de Dieu, c'est-à-dire de la pieté et de l'habileté estre opposes en quelque chose. Vous avez, tout lion que vous paroisses dans vostre lettre, l'ame si douce que je ne crains point de vous dire mes sentimens encore qu'ils soient contraires aux vostres. Permettes moi donc Monsieur de vous dire que pour ces lettres qu'on a employees dans l'escrit quoy que j'aye toujours crié contre cela, elles ne vous blessent en rien, puisque celle que vous avez escrite au Roy dit davantage que ces morceaux de lettres (1), et qu'ainsy ces mrs perdent bien plus que vous s'ils ont faict quelque chose contre leur parolle. Et il y a veritablement de quoy se plaindre mais non pas de quoy les punir. Car comme ils n'ont rien manifesté que vous n'ayes vous mesme publié dans la lettre que vous avez escrite au Roy, ils ne vous ont faict aucun prejudice. C'est pourquoy il me semble que vous poves donner a Dieu et a vos amis le silence puisque le ressentiment que vous avez contre eux ne vous aporteroit aucun bien si vous le suivies. Cet endroit ou vous dittes que vous estes obligé par vostre honneur de descouvrir des mysteres que vous avez couverts jusqu'a cest heure, ne m'est pas asses clair pour oser en dire mon advis, mais quoy qu'il en soit ne voiant le tort pretendu que vous feries en vous taisant j'ose en attendant que j'y voye plus clair vous demander par l'estime que vous avez eue pour ces gens-la, par leur pieté et par le bien qu'ils peuvent faire a l'Eglise. de ne pas tacher leur reputation de la perte de vos bonnes graces et apres toutes ces choses qui regardent la charité, nous vous demen-

(1) Mr. de Comminges écrivit une lettre au Roi au commencement de 1664, dans laquelle il représenta à sa Majesté que la déclaration des sieurs de Lalane et Girard étoit très raisonnable et très catholique; que la distinction du Fait et du Droit ne pouvoit être contestée; que le Pere Annat étoit convenu que pour le bien de la paix l'on pouvoit abandonner le Formulaire; que le Pape ne l'exigeoit point; et que les Evêques de l'Assemblée n'étoient pas en droit d'en faire une loi à tous les Evêques de France...

Le P. Annat ayant débité une Relation de l'affaire (de la conférence avec le P. Ferrier) M. Arnauld y répondit par un écrit intitulé *Réfutation de la fausse Relation du Père Annat*. Il y rétablit les faits qui avoient été déguisés par le jésuite. et comme il s'appuyoit souvent des lettres écrites en ce temps là par M. de Comminges qui étoit l'ame de la négociation, et qu'il en rapportoit des extraits pour justifier ce qu'il avançoit, le Prélat s'en fâcha. Mais M. Arnauld se défendit dans plusieurs lettres à M. d'Andilli et à d'autres, où il représentoit qu'il n'y avoit rien de contraire à l'équité, de produire le témoignage de M. de Comminges sur des choses où l'intérêt de la vérité le requéroit ». (J. Besoigne, *Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, V, p. 589.

dons M. le Nain et moy (1) que vous calmies un peu vostre esprit qui souffre sans doute quelque violence d'agir sy fort contre sa nature. l'on a fait ce que vous aves demendé a l'égard de M. d'Andilly. Je croy que sa seule consideration vous doit obliger par la peine que cela luy feroit de nous accorder le silence que nous vous demendons et qui vous demenderoit sans doute luy mesme s'il sçavoit ce que vous aves dessein de faire.

au reste il me semble que mr le nain dit si bien tout ce qui est necessaire pour menager vos interests et vostre honneur que je n'y puis rien ajouter mais seulement me conformer a luy dans l'attachement que j'ay a tout ce qui vous touche (2).

(me a mr de comînge pr. royal.)

Les négociations rompues, les persécutions reprennent. Le nouvel archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe se rend à Port-Royal pour engager la communauté à signer. Il accordait un délai de trois semaines pour réfléchir et laissait un confesseur, M. Chamillard, docteur en Sorbonne. Celui-ci, qui s'était adjoint comme auxiliaire le P. Esprit de l'Oratoire s'efforçait de persuader les sœurs. Mais rien ne réussissait. Les délais expirés, l'archevêque se décide à sévir.

Le 21 Août 1664 les sœurs sont excommuniées. Le 26 du même mois, Hardouin de Péréfixe, accompagné d'archers entrait dans la cour du monastère. L'archevêque venait pour enlever douze religieuses et les placer en différents couvents. A leur place on amenait les sœurs de Sainte-Marie, préposées désormais au gouvernement du Port-Royal de Paris.

D'après les historiens jansénistes, sous la nouvelle abbesse, la mère Eugénie de Sainte-Marie, une guerre intestine de chicane commençait à l'intérieur du couvent pour gagner les religieuses à la signature. Les premières converties: la sœur Flavie Passart (3) et la sœur

(1) Une copie de cette lettre porte: « nous vous demendons encore Mad. Duplessis, Monsieur de Laigue, Mr le Nain et moy... ».

Jean le Nain, maître des requêtes. Il écrivit une lettre à Arnauld pour l'incliner à l'accommodement. Voir *Port-Royal*, IV, p. 166.

(2) Bibl. Nat. F. fr. 10583 f. 107-8 et f. 115. autographe. (V. Cousin. *La marquise de Sablé*, p. 203). Dans le même manuscrit, f. 119, il y a une copie de cette lettre qui nous en fournit la date, 20 Juillet 1664.

(3) M. Jovy a consacré à cette « bête noire » des historiens jansénistes un intéressant chapitre dans le tome III de son « Pascal inédit ». Il montre que l'évolution de la sœur Flavie à l'égard de Port-Royal a été la même que celle de Pascal. Elle s'est séparée indignée par les variations théologiques des docteurs.

Dorothée Perdreau auraient poursuivi de leurs admonestations incessantes celles qui ne voulaient pas suivre leur exemple. Cette situation pénible dura jusqu'en 1665, année où Hardouin de Péréfixe décida le transfert et la réunion de toutes les religieuses fidèles. A partir de ce temps il n'y eut plus de Port-Royal janséniste à Paris. La sœur Dorothée fut élue par les religieuses « infidèles » abbesse à la place de la Mère Eugénie de Sainte-Marie.

Quelle a été l'attitude de la Marquise devant ces événements?

Le Père Rapin nous rapporte le mot de Mme de Sablé sur l'obstination des religieuses: *Que cela est beau, si cela est beau! mais je ne sçay si cela est beau.*

« Voulant dire par là qu'il n'y avoit point d'exemple d'une pareille fermeté, et que mourir sans sacremens pour soutenir son opinion étoit d'une grandeur d'âme qui paraissoit belle, mais qui ne laissoit pas de donner lieu de douter si effectivement il y avoit en cela de la beauté, tant la chose étoit extraordinaire. Son fils, l'évêque de la Rochelle, Henry de Laval de Boisdauhin, s'expliqua sur cela plus naturellement, quand on l'entendit dire que la seule opiniâtreté des filles de Port Royal suffisoit pour persuader de la fausseté de la doctrine, quoyqu'il n'en fût pas tout à fait ennemy, comme il parut à sa conduite. Pour la marquise sa mère quoy qu'elle fût en grande considération dans le party et qu'elle y fut consultée sur les affaires, *elle ne laissoit pas, par une équité qui lui étoit naturelle, de blâmer leur procédé en certaines choses, comme elle blâmoit celui des autres; et d'autre coté elle cherchoit à se ménager avec les deux partis, ne voulant pas déplaire à la cour, où elle conservoit du commerce, ny aux jansénistes, pour suivre la piste de leurs intrigues et être toujours considérée par ceux du party qu'elle considéroit le plus.* Elle resta encore au Port Royal pendant que la Mère Eugénie y demeura, s'en accommodant assez bien; mais elle alla demeurer chez le commandeur de Souvray son frère, dès qu'il y eut une nouvelle abbesse, dont elle crut ne pouvoir s'accomoder, car elle avoit des délicatesses sur toutes choses » (1).

Mme de Sablé, l'admiratrice de Montaigne ne pouvait être que du parti de la modération et de l'accommodement. Cette grande dame qui aimait et savait plaire à tout le monde, cette diplomate de marque devait servir de médiatrice entre les jansénistes et leurs ennemis. Comme il a été dit, la Marquise était de toutes les négociations.

(1) P. Rapin, *Mémoires*, III, p 347.

Lorsque l'archevêque de Paris institue à Port-Royal comme confesseur Chamillard, Mme de Sablé ne tarde pas à se mettre en relations avec lui pour travailler à la paix de l'Eglise. Elle réussit même à faire entrer pour quelque temps dans ses projets Arnauld d'Andilly. Voici une lettre inédite de la Marquise relative à ces pourparlers avec la réponse de celui-ci.

« Il faut que je vous dise à cette heure que j'ay la main de Vallant qu'il y a deux ou trois jours que nous eumes une conversation mr Chamillard et moy toute semblable à celle que vous avez eu la bonté de me dire. lorsque je luy promis de luy donner un livre de mr arnaud je luy dis la satisfaction que vous avies de luy et luy me dit beaucoup de choses sur l'estime qu'il a pour vous et le procédé honéste et obligeant que vous avez pour luy. il me dit qu'il ne songeoit à autre chose qu'à chercher les expédiens pour mettre la paix dans leglise. il me paroist un fort homme de bien, franc et sincere à dire ce qu'il peut et ce qu'il ne peut pas. je ne vous en puis dire davantage car je suis cruellement incomodee ».

Réponse:

« Je suis d'autant plus ravy de ce que vous me mandez que je voy par là que je suis si heureux que de me rencontrer entierement dans vos sentimens. Le livre a esté donné à Mr C(hamillard) de la part de la maison. Il m'a dit en avoir desja leu quelque chose et m'a tesmoigné d'en avoir une estime toute extraordinaire, ce qui me fait attribuer à une conduite particuliere de Dieu que cet ouvrage ait paru dans le temps ou il pouvoit produire un meilleur effet. J'allois envoyer apprendre des nouvelles de vostre santé dont je ne sçaurois n'estre pas en grande peine quoy que graces à Dieu il n'y ait aucun peril. Car n'est-ce pas trop pour moy de vous voir souffrir de l'incommodité » (1).

Les efforts de Mme de Sablé échouent. Chamillard s'attire l'animosité de tous les jansénistes et la Marquise doit subir à la fin de la part des sœurs et d'Arnauld d'Andilly lui-même de durs reproches pour son commerce avec le confesseur.

Le 21 Octobre 1668, lors de la Paix de l'Eglise, d'Andilly écrivait à Mme de Sablé:

« Il est vrai qu'il n'y avoit que Dieu qui pust calmer un si grand orage et personne ne comprend mieux que moy quelle est vostre joye de l'avoir veu cesser lorsqu'il y avoit si peu de sujet de se le pro-

(1) Bibl. Nat. F. fr. 10587, f. 93. La première lettre est de la main de Vallant. La réponse est autographe.

mettre. Mais voulez-vous donc recommencer nostre proces (1) en croyant que ma main soit capable d'crire ce que je n'ay pas dans le cœur. Je vous assure qu'elle n'a jamais agy plus librement que dans cette occasion, *tant je suis persuadé que vous estes maintenant detrompée de celuy, qui par sa douceur aparente a laquelle j'ay le premier esté si trompé, a esté la principale cause de ce qu'ont souffert tant de personnes dont vous connoissez l'innocence et la vertu.* Mais je luy pardonne de bon cœur, et ne veux plus penser qu'a remercier Dieu du miracle qu'il vient de faire » (2).

Cette même année, (le 2 Novembre) la mère Agnès écrivait à M. de Sévigné, le solitaire.

« Si nous avons l'honneur de voir madame la marquise, ce sera pour lui parler de l'éternité, et non pas d'un temps aussi misérable que celui qui s'est passé depuis notre séparation. Et je suis bien éloignée, grâce à Dieu, de vouloir faire aucun reproche à personne. *Si elle avoit pu recevoir une bonne conduite de M. Chamillard je mettrois à part le traitement qu'il nous a fait, pour me réjouir de l'avantage qu'elle en auroit reçu. Mais l'Evangile m'apprend qu'on reconnoît de tels prophètes à leur fruit* » (3).

L'attitude irrésolue et conciliante de la Marquise entre les deux partis lui vaut maintes exhortations et bien d'aigres reproches, surtout de la part de la sœur Angélique de Saint-Jean, implacable et même farouche dans le sentiment rigide de son devoir.

« Vous m'avez extremement obligée ma très cher sœur car je mourrois d'envie de vous parler sur nos affaires et je n'osois commencer par ce que j'avois envie de vous faire des reproches, mais a ceste heure que vous m'obligez de parler il faudra bien que vous souffriez mes plaintes qui ne sont fondees que sur ce que vous nous aymez trop mais que vous ne nous aymez pas bien puisque vostre tendresse ressemble a celle de ces meres qui aiment mieux laisser mourir un enfant que de luy voir faire des remedes violens dont elles apprehendent pour luy la douleur encore que luy mesme n'en ait pas l'apprehension. Vous devinerez trop dans nostre sens de quoy je vous parle et quel sujet vous avez eu sans y penser de dire vray quand vous regrettez si obligeamment que vous ne nous estes bonne a rien, car il est

(1) Les pièces de ce procès ont été publiées par V. Cousin. Il s'agit de la brouille qu'eut Mme de Sablé avec Arnauld d'Andilly au sujet des reproches que celui-ci lui fit pour ses relations avec Chamillard. Ils eurent recours à l'arbitrage de Mme de Schomberg. (*La Marquise de Sablé*, p. 214-23).

(2) Bibl. Nat. F. fr. 10587, f. 108 autographe. (V. Cousin, *La Marquise de Sablé*, p. 365).

(3) *Lettres de la Mère Agnès*, II, p. 271.

vray que toute vostre amitié qui nous a toujours esté si pretieuse nous deviendra inutile dans cette grande occasion si vous ne nous la témoignez en nous fortifiant plustost que de nous abbatre et en nous animant a demeurer telles que vous nous avez estimées c'est-à-dire de vraies Religieuses qui ne sont attachées qu'a Dieu et a sa verité qui les met au dessus des menaces du monde, plustost que de devenir par un affoiblissement et une lascheté honteuse semblable a tous ceux que vous meprisez dans vostre cœur, et encore beaucoup plus criminelles, puisqu'il y en a bien peu qui soyent autant que nous persuadez des veritez qu'on combat, et de la passion de ceux qui font jouer tous ces ressorts. ce qui nous oste tout pretexte de conscience et d'ignorance et nous rendroit aussy indignes de l'amitié de Dieu que de la vostre si nous nous laissions aller a faire quelque chose contre nostre devoir, c'est tout ce que nous craignons, graces a Dieu, et non pas les suites qui sont aisées a prévoir d'une fidelité courageuse. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruit selon l'Evangile et si nostre action est bonne les effets n'en seront point mauvais selon Dieu, qui ne seroit pas ce qu'il est si ses pensees n'estoient fort eslevées au dessus des nostres et cè qui nous paroist une ruine, une perte, une destruction, est souvent le moyen de l'establissement de ses plus grands desseins Et c'est ainsy que la foy juge des choses sans consulter la raison et les apparences. mais que direz-vous, ma tres chere sœur, de ma prescherie ne m'en accusez par neantmoins, car ce n'est pas mon dessein. Je ne voudrois que vous resoudre a nous voir tout souffrir plustost que de faire rien d'indigne de la bonne opinion que vous avez eue de nous jusqu'a cette heure » (1).

La crainte des persécutions aidant l'irrésolution naturelle de son esprit, rendait Mme de Sablé rebelle à la ferveur janséniste. La Marquise avait beau partager les opinions de ses amis, elle n'avait jamais le courage de les suivre.

« Elle (Ma consolation) a esté plus grande que je ne vous le puis dire », lui écrit Arnauld d'Andilly « en y voyant que *contre vos propres sentimens* vous demeurez d'accord que l'on est trop heureux de sacrifier a Dieu tout ce que l'on a de plus cher au monde en le sacrifiant par l'amour qu'il donne pour sa verité qui est lui mesme. Vous ne sçauriez faire davantage et vous avez sujet d'esperer qu'apres la grace qu'il vous a faite de demeurer d'accord de cette maxime l'une des plus importante de nostre sainte religion, *il la fera passer de vostre esprit dans vostre cœur* et vous faire ainsi eprouver au milieu mesme de la douleur une joye, qui ne tenant rien de celles d'icy bas

(1) Bibl. Nat. 10591, f. 7 autographe (*Port-Royal*, V, p. 605).



UN FILS DE M^{me} DE SABLÉ
HENRI DE LAVAL, ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE.

nous est comme un gage de ces joyes toutes divines dont il fera jouir dans le ciel ceux qui n'aiment rien que luy sur la terre » (1).

« *Je croy qu'il n'y a que vostre irresolution naturelle qui vous fait balancer* », écrivait à la Marquise Lalane « car quand vous consultez la raison, vous avez l'esprit trop éclairé et vous pénétrés trop le fonds de chaque chose pour ne pas voir où est la vérité et la justice. Il me semble que ie vous ay veu souvent dans ces doutes, mais qu'aussitost que vous envisagiés des raisons solides vous vous y rendiés. Or depuis ce temps la lon n'a veu que de nouvelles violences et lon n'a allegué aucune nouvelles raison » (22 Decembre 1664) (2).

Après la réunion des sœurs fidèles à Port-Royal des Champs, l'amitié de Mme de Sablé pour les jansénistes commence à se voiler. La Marquise ne voulait jamais suivre les sœurs dans l'exil. La vie au désert, le mauvais air des étangs — il ne fallait pas seulement y songer. Etant restée à Paris dans son logis à Port-Royal, l'habitude des lieux, comme le dit Sainte-Beuve, a emporté sur le changement des personnes et nous voyons notre marquise en meilleures relations avec ses voisines : la Mère Dorothée et la sœur Flavie.

Sainte Beuve a cité comme preuve du refroidissement de Mme de Sablé vis-à-vis des Champs une lettre de condoléances adressée à Vallant par la Mère Dorothée le lendemain de la mort de la Marquise. Or, il y a bien mieux que cela. J'ai trouvé dans le même manuscrit deux lettres de la sœur Flavie et quatre lettres de la Mère Dorothée à Mme de Sablé elle-même. Ces lettres nous prouvent à quel point les rapports de la Marquise avec les sœurs infidèles ont été amicaux. Elles ont aussi le mérite de nous faire pénétrer dans l'intimité de ces deux religieuses que nous ne connaissons que par le récit envenimé des historiens jansénistes.

« Je norez pas menqué Ma Chere sœur de me donner l'honneur de respondre a la vostre des hier au soir ne pouvant souffrir de vous savoir un seul moment dans le doute de n(ost)re disposition a v(ost)re esgard, mais j'attendois le retour de Monsieur Chamiliard affin que nos sentiments estant unis aux siens vous usiez plus de satisfaction et dassurance. *croyez donc ma tres chere sœur que cest une chose infail-*

(1) Bibl. Nat. F. fr. 10587, f. 65 autographe.

(2) Bibl. Nat. F. fr. 17048, f. 200, autographe. Noël de Lalanne, abbé de Notre-Dame de Val Croissant (1618-73), docteur en théologie de la Faculté de Paris. Zélé janséniste, fut à la tête des théologiens envoyés à Rome pour défendre la doctrine de Jansénius devant le Pape Innocent X. Il travailla aussi à la Paix de l'Eglise avec Nicole et Arnauld.

libre que nous ne faisons (sic) nulle difficulté de vous laisser jouir de vos drois, mais de plus que nous le desirons de toute n(ost)re affection avec toutes les conditions que vous souhaitterez de nous (1) et que si nous pouvions aller au dela de vos merites et de nos devoirs se seroit avec joye. je dis cela au nom de toute n(ost)re petite communauté generallyment qui me demende incessamment de vos nouvelles et qui respire ardamment v(ost)re retour. je puis vous dire avec verité ma chere sœur que je nay jamais entendu parler de v(ost)re chere personne avec une affection plus tendre respectueuse et reconnoissante que lon le fait a present. croyez le donc bien je vous en suplie tres humblement et ne m'affligez plus de ces doutes qui me persent le cœur. je ne me pourez pas souffrir moy mesme si jaytois dans une telle ingratitude de vos bontez. si vous avez apersu quelque chose assurez vous ma tres chere sœur que cela ne vous regarde nullement. vous avez agy avec nous dune maniere si obligeante et si fort au dela de nos merites qu'il faudroit avoir un cœur tout a fait insensible pour ne vous pas aymer au dessus des autres creatures. voila la vraye verité et la vraye sincerité avec laquelle vous mordonnez de vous parler. Je vous remerisie tres humblement ma chere sœur de l'advis que vous nous donnez que je tienderay secret. Dieu nous garde de la bonne volonté du Rd Pere. Je suis trop foible pour un fardeau (2) si espouvantable. voilà tout ce que je puis confier au papier. quand nous aurons l'honneur de vous posseder en la maniere que vous le souhaitez et nous aussy nous parlerons de cœur. tout cecy est les veritables sentimens de ma Sr de Ste Dorothee comme les n(ost)res. croyez ma chere sœur que je suis a vous autant que je le dois c'est a dire incomparablement.

« La Rde Mere Eugenie vous salue avec un tres profond respect vous remerisie trs humblem(en)t de v(os)re souvenir et vous suplie destre persuadee de la sincerite de son affection.

(A Madame
Madame la Marquise)

(Ma sœur Flavie »

a garder no(vembre) 1665) (3)

(1) Sainte-Beuve aurait aimé à croire que la petite porte de la tribune de Mme de Sablé ne s'est pas rouverte après le départ des sœurs fidèles. Nous voyons qu'il n'en a pas été ainsi.

(2) Après le départ de la Mère Eugénie avec les sœurs de Sainte-Marie, l'archevêque de Paris eut le désir de nommer la sœur Flavie supérieure par commission. Il changea d'avis peu après et résolut de rendre à Port-Royal son droit d'élection. C'est la Mère Dorothee, comme nous le savons, qui fut élue. Voir *Dom Clémencet*, VI, p. 12.

(3) Bibl. Nat. F. fr. 10591, f. 1.

« Je ne doute pas ma tres chere sœur que vous n'ayez receu celle que je me suis donnee l'honneur de vous escrire mais croyez vous bien que je vous parle de labondance du cœur et avec la sincerité que vous desirez et que je vous dois en verité, ma chere sœur pardonnez moy si je vous dis que vous me feriez iniustice si vous en pensiez autrement et vous m'affligeriez aussi sensiblement que je vous ayme, et pour preuve je vous annonce une nouvelle en vous suppliant tres humblement de la tenir secrette qui est que Monseigneur nous a fait l'honneur de nous venir voir pour nous annoncer que ces soins l'ardeur avec laquelle il c'est employé pour nous aupres du Roy na pas esté sans effet nous ayant obtenu de sa Majesté n(ost)re droit delection qui est une grace qui nous estoit d'une grande importance pour le bien de n(ost)re communauté et pour la conservation de n(ost)re institut. le jour n'est pas encore absolument déterminé je ne menqueray pas ma tres chere sœur de vous le faire savoir. je suis tout a fait en peine de v(ost)re santé et de vous voir si fort établie dans le lieu ou vous estes Ma sœur Marie de S(ain)te Dhorotee est dans les memes sentiments et soyez assuree que les lētres que je me donne l'honneur de vous escrire nous sont toujours communes puisque cest esgalement que nous sommes toutes remplie du desir de vous rendre nos tres humbles services et les preuves de la sincerite de n(ost)re affection.

(A Madame Madame la Marquise ») (1)

Voici maintenant les lettres de la Mère Dorothee. Les religieuses du Port-Royal des Champs y entrent en scène.

« Gloire a Jesus au tres S(aint) S(acrement) de P(ort) Royal »

Ce 2 Avril 1666.

« La confiance que v(ost)re grande bonté pour nous me donne est cause ma tres chere et tres honoree sœur que j'ay accordé à Monsieur Hilaire present porteur de vous supplier tres humblement de luy vouloir faire la charité de mettre un mot de recommandation sur ce placet a Monsieur le president de Maison qui doit aujourd'huy iuger un procez ou il s'interesse beaucoup. sy vous luy faites l'honneur de trouver bon qu'il vous fasse la reverence, il vous en dira davantage, et nous vous serons tres obligée ma tres chere sœur de la grace que vous luy ferez parce qu'il est un ancien et fidelle serviteur de cet Abbaye et celuy qui administre presentement tous les besoins pour la subsistance de nos S(œu)rs de Port Royal des Champs en quoy il satisfait et Monseigneur L'Archevesque et nous s'y comportant avec

(1) Bibl. Nat. F. fr. 10591, f. 3.

bien de la sagesse de toutes parts. Il vous pourra dire ma chere sœur de leurs nouvelles plus que personne sy vous le desirez. Je suis toute a vous ma tres chere sœur et v(ost)re tres humble et tres obeissante servante.

Sr Marie de Ste Dorothée Abbesse tres indigne.

(A Madame Madame la Marquise de Sablé »)

(Mère Dorothée 2 Avril 1666) (1).

« Gloire a Jesus au tres S(aint) Sacrement

Je fus bien mortifiée samedi me tres chere et tres honorée sœur lorsque j'appris que vous estiez partie pour vous en (2) retourner. nous estions dans l'attente d'avoir l'honneur de vous voir, encore que je doutasse sy j'oserois me presenter pres de vous pour une incommodité d'un point au costé qui m'a fort incommodée trois ou quatre jours. J'en suis mieux, mais non pas encore quitte tout à fait ayant tousjours peine a parler et a respirer, cela se passera s'il plaist a Dieu peu a peu Je suis sans fièvre c'est pour quoy ce mal n'est pas dangereux.

L'enterrement de n(ostre) S(œur) de Port Royal des Champs s'est fait sans les ceresmonies ordinaires de l'eglise Monseigneur l'Archevesque a seulement permis que les R(eligieu)ses le fissent en leur particulier mais sans prestres et sans solemnitez a cause qu'elle est morte dans la desobeissance a l'eglise. quand nous aurons l'honneur de vous voir ma tres chere sœur nous vous parlerons et entretiendrons plus emplement de tout ce qui s'est passé a ce sujet. Lorsque Monseig(neu)r viendra nous ne manquerons pas ma tres honoree s(œur) d'entretenir sa grandeur sur ce que vous desirez. J'en parleray aussy a Monsieur Chamillard ce que je ne sçeu faire la dernière fois qu'il est venu n'ayant pas seulem(en)t entendu son exhortation a cause de mon mal *soyez persuadee me tres chere sœur que nous ferons en cette occasion et en toute autre tout n(ost)re possible pour v(ost)re satisfaction pourveu qu'il n'y ait rien contre les loix de la closture ce qui s'examinera* (3). la confiance que j'ay en v(ost)re bonté ma tres chere sœur me fait prendre la liberté de vous suplier t(res) humblement de nous faire la charité de n(ous) procurer une condition de jardinier p(our François n(ost)re jardinier qui est fort habille pour les arbres a palisser et tailler et pour le potager, aussy c'est encore un secret pour luy que nous le voulions changer. c'est qu'il a famille, il faut luy faire sa condition plus considerable que nous n'avons a present de pouvoir pour la faire vivre toute de son travail, et de ce que nous luy

(1) Bibl. Nat. F. fr. 10591, f. 10.

(2) en. chez le commandeur de Souvré.

(3) Voir p. 65 et 69.

pouvons payer, nous en trouvons un d'aupres Port Royal qui ne nous coustera que cent livres de gages, et qui nous suffira. nous vous aurons bien de l'obligation ma tres chere sœur sy v(ou)s vous voulez bien souvenir de nous ayder a placer cet ho(mm)e nous en joindrons n(ost)re reconnoissance et nos prieres a Dieu avec tout ce q(ue) nous vous devons qui me rend absolument et sans reserve toute a vous et de tout mon cœur avec le tres profond respect que je vous dois ma très chere et tres honorée sœur vostre tres humble et tres obeissante servante Sr Marie de Ste Dorothee Abbessse indigne. ma Sr Flavie vous salue et de tout son cœur.

de Port Royal ce 12 Juillet 1666

(pour Madame La Marquise de Sablé à Paris)
(la mere Dorothee 12 Juillet 1666) » (1)

« Ma tres chere et tres honorée sœur

Je reserve a me donner l'honneur de vous escrire un peu plus au long apres que n(ou)s aurons sçeu la responce de Mr Chamillard quand il pourra vous aller trouver cette semaine. Je vous diray seulement pour vous oster de peine que nous avons eu l'honneur de voir Monseigneur l'Archevesque vendredy dernier qui n(ou)s donna des marques de sa bonté ordinaire. Sa Grandeur nous assura que le Roy ne luy avoit point parlé de l'affaire qui nous regarde (2) Je ne sçay comment, l'on peut vous avoir dit ma chere sœur qu'il nous avoit declaré, ce que vous nous mandez par la v(ost)re; ce n'est pas que nous ne creignions toujours, car tant de personnes nous assurent qu'il y en a qui pensent a cette affaire que nous avons sujet de prier Dieu qu'il inspire bien le Roy de nous continuer ses bontez, et le privilege que le feu Roy pere de sa Majesté de glorieuse memoire, a donné a cette Maison d'elire son Abbessse selon la regle, autrement lon nous mettroit dans une estrange deroute n'y en ayant pas une de nous qui peut en conscience reconnoistre pour Abbessse celle qu'elle n'auroit pas esleue. sy vous apprenez ma chere sœur quelque chose d'aparement nous vous conjurons de nous le mander; nous avons bien du deplaisir de v(ost)re rhume, et d'estre privée de l'honneur de vous voir qui nous seroit une grande consolation dans nos afflictions, je croy que vous sçavez que Mad. de

(1) Bibl. Nat. F. fr. 10591, f. 12.

(2) On parlait de faire nommer par le Roi une abbessse perpétuelle étrangère et d'enlever à Port-Royal son droit d'élection. (*Dom Clémencet*, VI, p. 278. *J. Besoigne*, II, p. 304.) Il est à noter que Mme de Sablé prend à cœur les intérêts du nouveau Port-Royal, tout comme ceux de l'ancien quelque temps auparavant. Elle continuait à jouer son rôle de protectrice.

Ste Ange ma Sr Anne Eugenie est morte, ma sœur du Fargis et ma Sr Madeleine des Anges (...) sont bien malades ce sont d'étranges pitiez que tout cela dans l'estat ou sont les choses, ma Sr Flavie est toute entreprise de rhumatisme, elle vous assure de ses tres humbles respects comme je fais des miens, vous assurant que je (suis) entierement et sincerement vostre tres obeissante servante Sr. Marie de Ste Dorothee Abbessé ind(igne). en voila bien plus que je ne croyois pardonnés moy ce grifon.

de Pr. R. ce jour des
Sts Innocens » (1).
(Mere Dorothee 1667)

Voici enfin une lettre extrêmement curieuse de la mère Dorothee sur la mort de la mère Agnès.

« Nous aprenons ma tres chere et tres honoree sœur que vostre procez va estre jugé au premier jour nous allons redoubler nos prieres a Dieu afin que vous ayez bon succez car nous le souhaittons ardemment pour vostre repos et que vous soyes hors de cette facheuse sollicitude (2). Vous sçavez je croy devant nous la perte de la Mere Agnes *Je vous puis assurer que nous la ressentons beaucoup et toutes ce que nous sommes icy de ses filles*, car nous luy avons l'obligation de la R(eligi)on nous y ayant receüe qui nous a fait bien des fois et fait encore deplorer le malheur, qui a causé nostre separation. *Il n'y a qu'au ciel ou la charité ardente reunira tous les cœurs et ou tout sera esclairé de la lumiere divine qui osterá tous les doutes sur les matieres qui ont este cause de nos troubles*. Je suis sy pressée pour aller a la messe que voilà toute sonnée que je finis tout cour vous assurant que je suis plus que jamais tout a vous tres sincerement et de tout mon cœur vostre tres obeissante servante ma tres chere et tres honoree sœur Je vous assure en verité que je n'ay peu estre Maistresse de vous envoyer v(ost)re petit homme qui a tousjours retourné aux Champs malgré

(1) Bibl. Nat. F. fr. 10591, f. 14.

(2) Mme de Sablé a vécu les derniers jours de sa vie dans une effroyable détresse. « Ma méchante fortune », écrivait-elle à Gourville, le fameux homme d'affaires de La Rochefoucauld « m'a mise en état de n'avoir ni portier ni laquais et les voleurs de ce quartier font si peur à mes femmes qu'elles m'enferment quand elles vont à Vêpres. Je vous attendois hier jusqu'à deux heures, car encore que mon diner soit fort chétif pour la matière, vous savez que la forme en est fort agréable et c'est le temps de vous bien entretenir. » (11 Février 1672).

Manuscrit Monmerqué. (Notes de P. Faugère). Une note tracée par Mme de Sablé que Monmerqué mentionne nous apprend que Monsieur lui faisait dans les derniers jours de sa vie une rente de 2.000 écus. Tallemant III, p. 145.

moy, sy j'avois cru l'autre capable et agreable pour vous servir je vous l'aurois envoyé ».

(A Madame la Marquise de Sablé)

La mere Dorothee abbesse de Port Royal de Paris sur la mort de la mere Agnes abbesse de Port Royal des Champs Ses sentimens sur cela (1).

Sont-ce seulement des considérations vulgaires et égoïstes qui ont contraint Mme de Sablé à rester en bonnes relations avec ses voisines? La Marquise n'eut-elle pas aussi des doutes dans le bon droit de la cause de Port-Royal? Il se pourrait bien que l'inexorable fermeté des jansénistes, qui déclinerent toutes les propositions de Comminges et de Chamillard lui parut exagérée et qu'elle se laissa convaincre par les arguments de leurs ennemis (2). Il serait curieux dans ce cas-là de comparer la raison de son détachement de Port-Royal avec celle de Pascal, rebuté, au contraire, par les tergiversations théologiques de Nicole et d'Arnauld.

Il ne faudrait pas croire cependant que c'était une véritable rupture entre Mme de Sablé et les jansénistes. La Marquise ne cessait ni de correspondre avec les religieuses fidèles, ni de prendre part aux négociations en leur faveur.

Ainsi en 1665 à l'occasion de la communion pascale, on voulait procurer aux sœurs le bonheur de participer aux Sacrements et faire lever ou du moins suspendre l'interdit que l'archevêque avait prononcé contre elles. Un projet d'accommodement qui échouait comme les autres et qui consistait en une « soumission de discipline » pour le fait avait été discuté dans la chambre même de Mme de Sablé (3).

Enfin, la Marquise a pris une part active aux négociations de la Paix de l'Église. Elle sollicitait auprès du cardinal de Rospigliosi, neveu du Pape, et lui écrivit la lettre suivante lorsqu'il fut en 1667 de passage à Paris (4).

« La joye que je ressens de la grace que vous m'avez faicte de vous souvenir de moy en partant de Paris est si grande qu'elle a re-

(1) Bibl. Nat. F. fr. 10591, f. 16.

(2) On pourrait voir la preuve du revirement intellectuel de Mme de Sablé dans une lettre de direction que lui adressa l'abbé Sainte-Beuve à qui elle demandait la permission de lire un écrit suspect d'hérésie janséniste, M. Jovy en a déjà fait état (Bibl. Nat. F. fr. 17806, f. 92. — E. Jovy Pascal, inédit, V, p. 32.)

(3) *J. Besoigne*, II, p. 31.

(4) Il se rendait de Flandre à Rome, où il devait prendre le rang du Cardinal (Varet, *La Paix de Clément IX*, 1706, I, p. 89) .

doublé le déplaisir que j'ay d'avoir esté privée de l'honneur de vous voir. j'estois pleine du plus grand desir du monde d'avoir quelque temps pour vous entretenir, tant ce que j'ay entendu dire de vos belles et grandes qualités, estoit suffisant pour me donner ce desir mais par ces mesmes qualites qui donnent tant de suiet de prendre toute confiance en vostre excellence j'aurois pris la liberté Msgr de vous parler sur un suiet ou tout le monde doit prendre interest je veux dire sur la paix de l'église et comme il n'est pas possible de ne la point esperer de Sa s(ainte)té qui a l'ame si belle si grande et si douce j'ay eu d'autant plus de passion de vous en entretenir J'aurois quelque honte n'estant qu'une femme d'oser vous parler sur ces choses la, mais comme j'ay fait bastir une maison dans le port royal pour me retirer quelquefois du monde et que cest le lieu ou les contestations qui sont dans l'église ont causé et causent encore plus de divisions. vous ne trouverès pas si estrange que j'entreprene de vous dire quil y avoit dans cette abbaye cent ou six vingt religieuses toutes filles excellentes en esprit et en piete qu'on en a osté quatre vingt qui par tendresse de conscience craignent de blesser la verité en disant que les propositions sont dans un livre qu'elles ne scauroient entendre parce qu'il est dans une autre langue que la leur. Elles sont persuadees que condannant ces propositions partout ou elles se trouvent mesme dans Jansenius, si elles sy trouvent on ne leur doit pas demender autre chose et si elles sont si fortement dans cette persuasion quelles ayment mieux pour ne pas blesser la verité mourir sans sacremens et sans aucun secours spirituel que d'en dire davantage, vous sçaves Msgr que plusieurs des saints evesques qui sont en France aprouvent ce qu'elles font et quantité d'habilles docteurs escrivent tous les iours pour le soutenir. Ce sont la les maux, Msgr, dont on attend le remede de la douceur de Sa S(ainte)té et de vos bonnes intentions. J'aurois quelque confusion Msgr de vous dire toutes ces choses sans vostre reputation qui a fait tant d'impression sur moy que je suis persuadee que v(ost)re ex(cel)lence me pardonnera cette liberté et celle que je prends aussy que personne n'est avec plus de respect et de soumission que je suis... » (1)

(A *Mr Rospigliosi* 1667).

On sait que le succès, ainsi que l'initiative des négociations de la Paix de l'Eglise furent dûs presque exclusivement à la duchesse de Longueville. Or, c'est son ancienne amie, Mme de Sablé, qui l'avait gagnée à Port-Royal.

(1) Bibl Nat. F. fr. 10583, f. 6 de la main de Vallant (V. Cousin, *La Marquise de Sablé*, p. 205).

A la feuille 5 on trouve le brouillon de cette lettre.

Mme de Longueville avait depuis longtemps auprès d'elle une janséniste convaincue, Mlle de Vertus, sorte de demoiselle de compagnie. Celle-ci eut de concert avec notre marquise l'idée de donner à la Duchesse Singlin pour directeur. Comme c'était l'époque des persécutions, les négociations étaient entourées d'un très grand mystère. Déguisements, visites secrètes, toute une mise en scène accompagnaient ce complot. L'affaire ne manqua pas de réussir. L'intransigeance frondeuse de la doctrine janséniste ne devait pas être sans charme à l'humeur de la Duchesse, qui en 1664, à trente-cinq ans, avait renoncé au monde et s'adonnait à la plus austère dévotion.

C'est à Mme de Sablé également que les jansénistes doivent attribuer le mérite d'avoir fléchi en leur faveur son fils Henri de Laval, évêque de La Rochelle. Qui sait si, sans la Marquise, il aurait signé cette fameuse lettre au Pape, qui rédigée à l'hôtel de Longueville par Nicole, Arnauld et Gondrin fut portée de diocèse en diocèse et après avoir réuni la signature de dix-neuf évêques, amena enfin la paix ?

Mme de Sablé mourut le 16 Janvier 1678 et, selon son vœu, elle fut enterrée comme une personne du peuple sans pompe, ni cérémonie dans le cimetière de la paroisse de Saint-Jacques-de-Haut-Pas. Les notices consacrées à la Marquise soit dans le Nécrologe de Port-Royal, soit dans les « Mémoires historiques et chronologiques du Port-Royal des Champs » sont très brèves et froides.

III.

LE SALON DE LA MARQUISE DE SABLÉ.

a) LES HABITUÉS.

Une société des plus brillantes et en même temps des plus pittoresques entourait Mme de Sablé: de grands seigneurs et des abbés, des précieuses sur le retour et de graves théologiens, des poètes et des médecins, des jansénistes, des calvinistes de contrebande et... des jésuites.

Voici que viennent chez la Marquise la duchesse de Longueville, la princesse de Guémené et la duchesse de Liancourt, trois protectrices de Port-Royal; la duchesse de Schomberg, qui fut naguère cette angélique Mlle de Hautefort, objet d'un amour platonique du roi Louis XIII; Mme de Montausier; Mme de Lafayette... La comtesse de Maure s'y trouve en présence de la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, « meurtrier » de son oncle Marillac (1). La docte traductrice de Platon, Gabrielle de Mortemart, abbesse de Fontevrault (2); Eléonore de Souvré (3), abbesse de Saint-Amand s'y rencontrent avec une comtesse de Brégy, célèbre à la fois par son engouement pour la philosophie stoïcienne et ses aventures galantes.

(1) « Après la mort du maréchal de Marillac, Mme d'Aiguillon qui avoit esté amie intime de la comtesse, quand elles estoient toutes deux chez la Reyne-mere envoya sçavoir de ses nouvelles, et luy fit dire qu'elle n'avoit osé l'aller voir, n'estant pas assurée comment elle seroit reçeüe. La comtesse luy manda qu'elle la remercioit de son souvenir, mais qu'elle la prioit de ne trouver pas mauvais qu'elle ne vist point la niepce du meurtrier de son oncle ». Tallemant des Réaux, III, p. 158.

(2) Voir sur elle: P. Chalmel, *Une abbesse de Fontevrault au XVII^e siècle*, 1869.

(3) Fille de Jean de Souvré, nièce de Mme de Sablé. C'est la Siridamie que Somaize nous représente tenant cercle devant la grille de son parloir.

Parmi les hommes, nous trouvons chez la Marquise Philippe d'Orléans, frère du roi, le Prince de Conti, le duc de La Rochefoucauld, le duc de Montausier, le maréchal d'Albret, Saint-Evremond (1), le chevalier de Méré, le marquis de Sourdis, savant et théologien mondain, amant de la célèbre Cornuel (2). Parmi ceux qui ne portaient pas l'épée: Pascal, le grand Arnauld, Arnauld d'Andilly, galant directeur des âmes, surtout quand elles habitaient un beau corps (3), le jurisconsulte Domat, l'illustre auteur des « Lois civiles dans leur ordre naturel » (4), le médecin Marin Cureau de la Chambre (5) et son fils Pierre, le médecin Antoine Menjot, calviniste, l'académicien Jacques Esprit, l'abbé d'Ailly, bel esprit, gouverneur des enfants de Mme de Longueville, l'abbé de la Victoire, bel esprit aussi, dont Tallemant des Réaux cite volontiers les bons mots. Cet abbé se prétendait marié à Mme de Sablé par un lien spirituel. « Il ne peut arriver de mauvaise intelligence entre nous », se plaisait-il à lui dire, « qui ne tienne du divorce ».

On est étonné surtout de rencontrer dans le salon janséniste de la Marquise, au sein même de Port-Royal, des jésuites, comme le P. Bouhours (6) et le P. Rapin. « Pour grossir sa petite cour », raconte ce dernier dans ses Mémoires, « elle recevoit des gens par contrebande, et je la voyois fort souvent alors, parce qu'elle avoit besoin de moy » (7).

Mais arrêtons-nous quelque peu sur les rapports de Mme de Sablé avec les habitués les plus importants de son salon, avec Pascal, et La Rochefoucauld.

L'amitié qu'avait l'auteur des « Pensées » pour notre marquise nous est révélée par une lettre que la mère Agnès écrivait à Mme de

(1) Claude Barbin a dédié le II^e volume des *Œuvres meslées de Saint-Evremond* à Mme de Sablé ed. 1668.

(2) C'est le Sarsanne de Somaize. Voir son portrait par Mme de Cornuel, Arsenal 5420, f. 1293.

(3) *Mme de Sévigné*, V, p. 27. Je me demande si ce n'est pas lui qui contribua à la conversion de notre marquise au jansénisme.

(4) Voir E. Jovy, Domat, poète latin malheureux.

(5) On trouve dans les port. Vallant ses « *Pensées sur l'homme et sur la femme* » (17056, f. 281). Elle entrent dans le chapitre I de « *L'art de connoître les hommes* » 1659.

(6) Voir une lettre du P. Bouhours à Mme de Sablé à la Bibliothèque de Victor Cousin, (V. n^o 8).

(7) P. Rapin, *Mémoires*, II, p. 395.

Sablé quelques jours après la mort de Pascal. Feu M. Gazier en a déjà fait état dans son « *Histoire générale du jansénisme* » (1).

« Pourriez-vous croire, ma très chère sœur, que je fusse insensible à la perte que vous avez faite et qu'en pleurant la nostre propre et celle que l'Eglise a faite d'un de ses plus fidèles défenseurs, ie ne me fusse pas représentée le regret que vous auriez de vous trouver privée d'une consolation si douce comme celle que vous receviez d'une personne qui vous honnoroit, non pas comme tant d'autres, qui ne considèrent que ce que vous méritez par des qualitez singulieres, mais qui vous regardoit par les yeux de la foy, *ce qui luy donnoit un zelle et un amour pour vostre ame, qu'il auroit voulu servir aux depends de sa vie* et c'est ce qui vous fait ressentir cette solitude terrible, de vous voir delaissee d'un amy si fidelle qui ne laisse point son semblable apres luy... » (2).

Le P. Rapin, de son côté, nous représente en Mme de Sablé une confidente de Pascal, à qui il aurait avoué ses remords d'avoir écrit les « *Lettres à un provincial* ».

« Rien ne diminua davantage le grand crédit des jésuites », raconte-t-il, « ny ne decrédita plus leur morale que cette sanglante satire qu'en fit cet auteur qui le sentit tellement par lui-même et par les avis que luy en donnèrent la plupart des gens de bien qui avoient reconnu ses impostures et ses faussetés par les écrits du P. Annat, qu'il en eut d'étranges remords de conscience, dont il s'expliqua à une des amies de la marquise de Vigean, de qui je l'appris; *qu'il l'avoua à la marquise de Sablé, comme elle me le dit elle-même*; qu'il en ouvrit son cœur à une demoiselle, son amie, nommée Périquès, célèbre alors à Paris parmy les beaux esprits, l'ayant elle-même très beau, et qu'en mourant il s'en déclara au curé de St Etienne du Mont, religieux de Sainte Geneviève, nommé Paul Beurrier » (3).

Le Père Rapin écrit aussi ailleurs:

« Il n'y eut pas même jusqu'à la marquise de Sablé qui se trouvant dans les intérêts du Port-Royal plutôt que l'estime qu'elle avoit pour les personnes qui en étoient que par la doctrine, qu'elle n'entendoit pas comme les autres femmes du party ne put toutefois s'empêcher de reprocher à Pascal, qui l'étoit allé voir, la liberté qu'il prenoit de décrier une compagnie célèbre qui servoit bien l'Eglise ».

(1) Ch. A. Gazier, *Histoire générale du jansénisme*, p 67.

(2) Bibl. Nat., F. fr. 17806, f. 226. (P. Faugère, *Lettres de la Mère Agnès*, II, p. 68).

(3) P. Rapin. *Mémoires*, II, p. 395.

« Car que seroit-ce », luy dit-elle, « si ce que vous leur reprochez étoit faux, comme on le dit depuis que les *Impostures* que le Père Nouet jésuite a commencé à donner au public ont détrompé le monde? » Pascal luy répondit que c'étoit à ceux qui lui fournissoient les mémoires sur quoy il travailloit d'y prendre garde et non pas à luy, qui ne faisoit que les arranger » (1).

Je ne sais pas quelle foi nous pouvons ajouter aux paroles du jésuite, car nous connaissons d'un autre côté que la Marquise avait une grande admiration pour les Petites Lettres et quand la Faculté de Bordeaux prit la défense de Wendrockius (Nicole), traducteur de Bordeaux prit la défense de Wendrockius (Nicole), traducteur qui étoit rédigé pour leur défense (2).

Quant aux « Pensées », Mme de Sablé les mettait comme un livre d'instruction à côté de la Bible même (3). Elle surveillait avec intérêt la préparation de leur édition (4).

Mais passons maintenant à l'amitié de Mme de Sablé avec La Rochefoucauld.

Vers l'époque où la Marquise déménageait pour aller s'installer au faubourg Saint-Jacques, le Duc après avoir passé quelques années en exil dans son château de Vertueil, retournait à Paris et s'installait rue de Seine. Chevalier de la Reine sous Richelieu, frondeur sous Mazarin, ce grand seigneur déçu dans ses amitiés, désabusé dans ses ambitions, laissait l'épée pour prendre la plume: il se mettait à rédiger des Mémoires pour assouvir ses rancunes d'ancien frondeur.

En même temps La Rochefoucauld fréquentait les salons les plus en renom à l'époque. Il allait chez la Grande Mademoiselle, chez la reine de Suède, chez Mlle de Scudéry. Enfin, Mme de Sablé réussit à l'attirer dans son salon et il devient bientôt l'âme même de l'exquise société qui entourait la Marquise.

La Rochefoucauld a dû la connaître bien avant cette époque: c'est à elle en particulier qu'il montre la célèbre lettre d'amour que

(1) P. Rapin. *Mémoires*, II, p. 457.

(2) Voir une lettre de Gilberte Périer à Vallant, Bibl. Nat., F. fr. 17050, (E. de Barthélémy, *La marquise de Sablé et ses amis*, p. 153). On peut dire que dans cette affaire, Mme de Sablé servait d'intermédiaire entre les jansénistes et les professeurs. Voir les *Œuvres d'Arnauld*, I, p. 207-14.

(3) Voir Manuscrit Monmerqué, Bibl. Nat., F. fr. N. A. 22129, f. 232.

(4) Voir une lettre de Gilberte Périer à Vallant, Bibl. Nat. F. fr. 17050, f. 409, (Sainte Beuve, *Port-Royal*, III, p. 385).

Mme de Montbazon voulait attribuer à Mme de Longueville et dont il s'était emparé pour sauver l'honneur de celle qu'il allait aimer (1).

Il paraît aussi — Victor Cousin a ignoré ce détail — que notre marquise était en rapports de galanterie avec La Rochefoucauld père (2).

Qu'est-ce qui amena l'auteur des Maximes chez la Marquise? Quelle fut la raison de leur intimité? « Comment Mme de Sablé, malade imaginaire et au dire des contemporains, la plus insupportable, la plus inquiète, la plus égoïste d'entre les femmes », se demande M. Magne, « subjuguait-elle La Rochefoucauld au point de devenir sa confidente de prédilection? C'est qu'à la vérité, ils se reconnurent un goût commun à tous les désenchantés pour le monde, un même pessimisme, des tendances parallèles aux intrigues mondaines et surtout *l'amour fréquent dans la maturité de la bonne cuisine* » (3).

En effet, la plupart des lettres de La Rochefoucauld ont trait à la cuisine. Mme de La Fayette nous est un témoin de la gourmandise du Duc. « Quelle corruption faut-il avoir dans le cœur » écrit-elle à propos des Maximes, « pour être capable d'imaginer tout cela. J'en suis si épouvantée que je vous assure que si les plaisanteries étaient des choses sérieuses, de telles maximes gâteraient encore plus ses affaires *que tous les potages qu'il mangea chez vous l'autre jour* » (4).

M. Magne assigne encore une autre raison à l'amitié de La Rochefoucauld avec Mme de Sablé. « La Rochefoucauld », dit-il, « fut très certainement conduit dans cette rue de la Bourbe, où elle avait fait élever à ses frais, donnant sur les jardins de l'Abbaye, une maison commode *par le désir de connaître les états d'âme de Mme de Longueville*. Mme de Sablé comptait, en effet, parmi les amies particulières de la duchesse. Par elle, le délaissé suivit, non sans ironie, dans ses étapes la contrition de la cabaleuse et sut que méprisant désormais les joies profanes, elle entourait d'une tendresse mystique Antoine Arnould, son amant spirituel (5).

L'ancienne amitié de Mme de Sablé et de la duchesse de Lon-

(1) *La Rochefoucauld*, II, p. 84.

(2) Chapelain *Lettres*, I, p. 487.

(3) E. Magne, *Le vrai visage de La Rochefoucauld*, p. 133.

(4) *La Rochefoucauld*, I, p. 375. R. Grandsaignes d'Hauterive (*Le pessimisme de La Rochefoucauld*, p. 199) a tort de mettre en doute l'existence de cette lettre. Elle se trouve à la Bibliothèque de V. Cousin (II, N° 62).

(5) E. Magne, *Le vrai visage de La Rochefoucauld*, p. 133.

gueville, qui datait encore des années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet, se resserrait de plus en plus après la conversion de la Duchesse. La Marquise ne recevait pas seulement les confidences de la vie religieuse de son amie, mais aussi de ses affaires et chagrins domestiques.

Mme de Longueville avait deux fils. L'ainé, le comte de Dunois, était un dégénéré; le cadet, favori de la mère, était le brillant et frivole comte de Saint-Paul, cet enfant de la Fronde, dont l'auteur des *Maximes* pouvait, paraît-il, à bon droit, réclamer la paternité. Le prince de Condé et toute la famille destinaient Dunois à l'état ecclésiastique, en voulant passer au comte de Saint-Paul les charges et les titres du duc de Longueville, mais la Duchesse qui craignait peut-être le scandale, s'opposait à ce projet. Elle se défendait d'ailleurs elle-même avec des scrupules infinis du penchant qui la portait vers le fruit d'un amour coupable. Elle ne voulait pas violenter le comte de Dunois, en le contraignant d'embrasser l'état religieux. « Tout misérable qu'il est », disait-elle, « il est mon fils. J'ay des devoirs vers luy, il faut les accomplir » (1).

Mme de Sablé était au courant de toutes ces circonstances. Elle aidait Mme de Longueville de ses conseils, l'encourageait à supporter ses ennuis.

« J'ay une grande envie de vous entretenir sur mes enfants », lui écrivait la Duchesse, « de vous faire juger de tout ce qui les regarde et de vous bien demander vos avis pour former ma conduite avec eux. Ce pauvre aîné *devient un vray mouton* pour tout ce que je veux. Il a asseurement un fond de bon sens, mais cela se borne sur de petits sujets, ne pensant rien du tout sur les choses un peu eslevées et ayant un extérieur déplorable: mais, encore une fois, il a du bon sens sur les matieres, sur quoy il pense quelque chose » (2).

La Duchesse témoigne peu de tendresse pour Dunois, mais si elle éprouvait de la peine à accomplir ses devoirs de mère envers lui au détriment de son fils favori, n'y trouvait-elle pas, par contre, un moyen d'expier la faute passée, une occasion de se mortifier?

Mme de Sablé, qui recevait souvent le Comte de Saint-Paul et qui avait su gagner son estime et sa confiance, devait lui faire justifier l'attitude de sa mère. Cela ne réussissait pas toujours. Une fois, elle

(1) Bibl. Nat. F. Fr. 10584, f. 221 (*Journal des Savants* 1852, p. 377).

(2) *Ibid.* f. 203 (*Journal des Savants* 1852, p. 422).

arrangea une entrevue entre la Duchesse et son fils, où le Comte parut d'une froideur excessive.

« Le C(omte) Saint-Paul ariva hier au soir », écrit Mme de Longueville, en rendant compte de cette entrevue à son amie, « rien n'est pareil à sa froideur pour moy, il ne m'a pas fait une justification de son oubly. C'est un ambaras incroyable pour trouver quelque chose à me dire. Il ne trouve apres avoir bien cherché que des choses sy extrêmement communes qu'elles se pouvoient dire à son laquais comme à moy. Il luy paroist un grand ennuy avec moy. Je me reponds à une de ces choses moy-mesme en sa faveur, que comme je suis froide de mon costé, le respect qu'il a pour moy luy donne cette froideur » (1).

Quelquefois la conscience tourmentée de la pénitente concevait un soupçon terrible: le Comte n'avait-il pas entendu des bruits fâcheux? Le mépris ne se mêlait-il pas à cette froideur qu'il avait pour sa mère? C'est encore Mme de Sablé qui était chargée du soin de sonder là-dessus le cœur du fils.

« Vous pourriés mesme », priait la Duchesse, « comme de vous mesme enfoncer un peu et voir sy mon fils est aussy instruit que j'ay subject de le croire sur bien des choses qui me regardent » (2).

Seule, Mme de Sablé aurait pu être aussi intime avec Mme de Longueville, tout en restant l'amie de La Rochefoucauld. La Marquise joua même en quelque sorte le rôle tant aimé de médiatrice. Elle tâchait de faire oublier aux anciens amants les torts réciproques et d'adoucir les rancunes mutuelles. Lorsqu'avaient paru au jour les Mémoires de La Rochefoucauld, où le Duc traitait avec tant de cruauté et de cynisme son ancienne maitresse, la Marquise s'efforçait de persuader à Mme de Longueville que les Mémoires qui paraissaient n'étaient pas ceux qu'avait écrits l'amant délaissé. En même temps Mme de Sablé voulait faire croire au Duc que la pénitente, dont toutes les pensées étaient à Dieu, avait cessé de le haïr. Elle serait morte à lui, comme elle était morte au monde.

Mais le cœur du sceptique était difficile à faire vibrer. Le Duc se borna à composer une maxime sur les causes qui font cesser la haine. Les états d'âme de la pénitente n'étaient pour lui que matières

(1) B. N. F. fr. 10585, f. 103 (*Journal des Savants* 1852, p. 428). Ce passage délicat fut rédigé avec un souci extrême. Plusieurs mots et même des phrases entières sont rayés.

(2) Ibid. f. 157 (*Journal des Savants* 1852, p. 427).

à dissertations psychologiques. « Tout ce que j'apprends de cette morte, dont vous me parlez », écrit-il en 1665 à Mme de Sablé, « me donne une curiosité extrême de vous en entretenir; vous savez bien que je ne crois que vous sur de certains chapitres et surtout sur les replis du cœur » (1).

La Rochefoucauld demandait à sa collaboratrice des renseignements sur un cas curieux de psychologie féminine.

b) THÉOLOGIE.

Toutes les plus graves questions, qui agitaient les esprits de ce temps, étaient thèmes à discussion dans le salon de la marquise de Sablé. On s'y occupait de théologie, de philosophie, de médecine, de sciences naturelles, de morale, de psychologie.

Arrêtons-nous d'abord sur la théologie. Il va sans dire que dans le salon de la Marquise dominaient les jansénistes, mais il y avait aussi des molinistes — tels: le marquis de Sourdis et le comte de Maure (2).

(1) *La Rochefoucauld*, III, p. 186.

(2) Le Marquis faillit être un jour la cause indirecte d'une rupture, qui allait éclater au sein même de Port-Royal entre les gardiens intransigeants de la tradition de Jansénius et ceux qui envisageant une alliance avec les Thomistes se laissaient glisser vers des concessions.

« Le marquis de Sourdis », lisons-nous dans les Œuvres d'Arnauld « avoit remis à M. Singlin un écrit de quatre pages in-folios, où il avoit ramassé quelques passages de Jansénius pour convaincre les théologiens de Port-Royal que les cinq fameuses Propositions se trouvoient dans ce livre ». (Arnauld, *Œuvres*, XXI, p. cxix).

La réponse à cet écrit bientôt rédigée par Nicole souleva les objections de M. de Barcos. Héritier et fidèle disciple de Saint-Cyran, celui-ci fut toujours un adversaire résolu de la scolastique. Il reprochait à Nicole sa manière de défendre Jansénius en le mettant d'accord avec Saint-Thomas, au lieu de le faire en démontrant sa conformité avec Saint-Augustin.

Grâce à l'opposition de Barcos, la réponse ne fut pas envoyée et celui-ci en écrivit une autre jugée à son tour compromettante par Nicole et Arnauld qui composèrent deux écrits pour la réfuter. (*Examens des deux méthodes pour justifier Jansénius. Difficultés contre la réponse de M. de Barcos*). Ainsi, une polémique, qui aurait divisé tout le parti janséniste, se serait infailliblement engagée, si on ne convint à la fin qu'on ne donnerait au marquis de Sourdis ni l'une, ni l'autre de ces deux réponses.

« M. Singlin porta le ménagement pour M. de Barcos jusqu'à n'oser lui communiquer ni l'écrit de l'*Examen des deux méthodes*, ni celui des *Difficultés*. De sorte que chacun demeura, de part et d'autre, dans son sentiment. MM. Arnauld et Nicole se trouvèrent même presque seuls de leur avis, contre

La comtesse cherchait en vain la tranquillité entre les deux partis.

« ... Nous nous sommes pensé arracher les yeux M. de Sourdis et moy », écrivait-elle à Mme de Sablé, « lui disant que dans les lieux, ou St. Augustin parle de la grace expressement il parle sy nettement de la maniere la plus dure a la raison humaine que quand il m'auroit fait voir tous les passages contraires qu'il pretend d'avoir trouves cela ne serviroit qu'a ma faire voir que St. Augustin se seroit contraire, parce que cela ne me feroit pas croire qu'il fallust plustost donner creance a ce qu'il auroit dit par cy par la qu'a ce qu'il dit dans le traité de la grace et comme je ne veux point entrer plus avant dans tout cela estant touiours revenue apres tout ce que j'ay veu et entendu a ce que j'ay creu d'abord qui est qu'on n'y verra clair que dans l'autre vie et que dans celle cy je ne veux point chercher d'autre finesse que de vouloir croire ce que l'Eglise croit. Je luy ay baisé les

tous les autres Solitaires, qui demeurerent persuadés que ces deux Théologiens donnoient trop au langage scolastique. C'est à M. Nicole qu'on faisoit principalement ce reproche: on parloit même à ce sujet fort librement contre lui, jusque là qu'on lui dit un jour, *qu'il y avoit deux cents personnes qui gémissent de sa vanité...* Ce fut là l'origine des préventions que quelques-uns des amis de Port-Royal ont toujours conservé depuis contre M. Nicole » (Arnauld, *Œuvres*, XXI, p. cxxiv).

L'affaire ne s'arrêta par là. Comme Barcos ignorait les réfutations que Nicole et Arnauld avaient faites de son écrit, il composa un autre tout à fait semblable pour l'instruction de la duchesse de Longueville et le transmit à Mme de Sablé.

« Cet écrit fut montré à M. Arnauld, comme en passant, et sans presque lui en demander son sentiment. Mais quoiqu'il n'en jugeât pas plus favorablement que de la Réponse à M. de Sourdis, il n'osa s'opposer à l'usage qu'on en vouloit faire, dans la crainte d'exciter une nouvelle contestation. M. Pascal étant venu le voir dans ces circonstances, ils s'entretenirent ensemble de cet ouvrage. M. Arnauld ne lui dissimula point les raisons qui le portoiént à le désapprouver et celles qui l'engageoient à garder le silence. M. Pascal répliqua qu'il n'avoit pas les mêmes ménagements à garder et qu'il croyoit important d'empêcher que l'Écrit fût remis à Mme de Longueville. Il alla voir à cet effet *Madame de Sablé*, qui en étoit dépositaire; le retira d'entre ses mains, et vint ensuite trouver M. Singlin pour lui représenter avec force, *qu'ayant peu d'intelligence de ces sortes de matières, il ne pouvoit, sans temerité, donner dans une cause commune, des Ecrits désapprouvés par des personnes plus intelligentes que lui.* M. Singlin souffrit très patiemment cette remontrance quoique de la part d'un jeune homme, *qui avoit été son pénitent* ». (*Ibid*, p. cxxv).

Ce qui avait poussé Pascal à s'entremettre avec tant d'ardeur et de zèle dans cette affaire était certainement une nouvelle idée que Barcos avait insérée dans son écrit. C'était que le Pape Alexandre VII n'ayant pas jugé le fait de Jansénien, on devait demander qu'il en jugeât et *promettre de se rendre à son avis*,

maines de ses escriis n'en ayant voulu voir pas un parce que je voyois que ce n'estoit que pour me petrir la cervelle de son opinion et quelquefois luy et Monsieur le C(omte) de Maure estoient au desespoir de ce que ie ne voulois point du tout les escouter » (1).

Le marquis de Sourdis soutenait l'opinion suivante: en voulant réfuter les pélagiens, qui accordaient trop d'importance au libre arbitre et trop peu à la grâce, Saint-Augustin se serait laissé emporter et pécha par l'excès contraire.

« Quand St. Augustin a escrit contre les Manicheens », écrit le Marquis à Mme de Sablé, « il a tout donné au libre arbitre de l'homme parce qu'il avoit a faire a des personnes qui estoient dans un sentiment entierement contraire au libre arbitre. Et lorsqu'il a parlé de la grace aux Pelagiens, il avoit a faire a des gens qui donnoient tout a la nature et rien a la grace; ou du moins comme dit St. Prosper ils donnoient tout a la grace universelle donnee a la nature, dont ceux qui usaient bien estoient les eleus et les predestinez: et ceux qui en usaient mal estoient les Reprouvez. Ils ne vouloient point que les eleus et les predestinez eussent une autre grace particuliere pour eux qui est la grace efficace. Et St. Augustin veut que outre cette grace antecedente universelle, qui est la grace suffisente, il y en aye une particuliere pour les eleus, qui est la grace efficace. Ainsy en cet endroit, il ne s'agissoit que de monirer qu'il y avoit une grace particuliere pour les eleus et les predestinez, qui est la grace efficace; et non pas de sçavoir si depuis la nature humaine corrompue par le peché originel il n'y a plus d'autre grace, que la grace efficace, qui est celle des eleus et des predestinez.

Pour bien entendre un discours, il faut tousiours considerer le dessein pour lequel a esté fait le discours, parce que souvent on s'eschauffe et les parolès disent quelque chose qui passe l'intention et le dessein de l'auteur, lequel ne pense qu'aux moyens propres pour menner son auditeur a son opinion. Les esprits chauds et Affriquains sont plus suiets a cet emportement què les autres; et pour cette raison St. Augustin a faict des retractations, et peut estre en auroit il fait encore d'autres, s'il eust vescu davantage.

St. Augustin dit avec beaucoup de modestie et de jugement qu'il veut qu'on lise ses escriits, comme il lit les escriits des autres, rapportant leurs sentimens a l'Ecriture et aux sentimens des autres Peres, sans y adjoûter creance qu'en tant qu'ils sont conformes a la Ste Ecriture, et aux sentimens des autres Peres. C'est donc avec cet es-

(1) Bibl. Nat. F. fr. 17050, f. 252. (E. de Barthélemy, *La comtesse de Maure*, p. 188).

prit qu'il faut lire les escrits de ce grand personnage sy l'on en veut avoir une veritable Intelligence » (1).

Quelle a été l'attitude de Mme de Sablé dans toutes ces discussions? Une lettre de la comtesse de Maure va nous l'apprendre.

« *Ce que vous escrives m'amour a Mr de Sourdis que vostre raison est pour luy et vostre foy contre et ce que le C(omte) de Maure m'a dit aussy de la dispute que vous eussies ensemble avant hier me fait juger que c'est que vous tenes pour article de foy ce que dit St. Augustin dans le traité de la grace et par la je voy que nous ne serions vous et moy d'un mesme sentiment que pour ne pouvoir convenir qu'on se peut servir de St Augustin pour l'opinion contraire puisque ce qu'il auroit dit ailleurs ne pouroit pas destruire ce qu'il a dit en ce lieu la. Ce seroit seulement voir qu'il s'est contrarie et moy m'amour bien loin que je croye que c'estoit un article de foy ie serois tres faschee qu'il le fallut croire estant une opinion sy rare et qui selon mon sens est sy contraire a la bonté de Dieu que je trouve que cela porteroit plustost a l'atheisme qu'a toute autre chose. Ainsy donc je me tiens tres volontiers a la bule qui sans condamner St. Augustin condamne pourtant les opinions que j'y ay trouvees de sorte que sans avoir jamais sceu rien entendre au raisonnement dont on se sert pour la grace suffisante je m'y tiens pourtant puisque c'est se tenir a la bule et que je ne veus nullement chercher autre chose la dessus. Je ne sçay a qui il peut estre utile de croire qu'il faille necessairement qu'il y ait des damnés et que Dieu ne nous a pas donne la grace qui est necessaire pour accomplir ce qu'il a commandé mais je sçay bien que ceste creance la me seroit fort dangereuse.*

Je sçay bien encore que sy les plus sçavans hommes du monde seroient assembles en un lieu ou il me seroit tres facile de me trouver, je ne les voudrois entendre que pour voir qui parleroit le mieus *car pour la doctrine je suis persuadee que les plus simples en sçavent autant que les plus sçavans et j'ay tousiours esté espouvantee quand j'ay veu une sy terrible chaleur de part et d'autre sur une matiere sy obscure non pas pour ce qui est de la dispute car j'entends bien la chaleur que peut donner le desir de vaincre mais pour voir des gens se prendre en haine parce qu'ils sont d'opinion contraire la dessus. J'ay eu la joye de vous voir tousiours prendre comme moy ces chaleurs la » (2).*

Nous trouvons donc partout et toujours l'attitude conciliante et

(1) Bibl. Nat. Mrs fr. 10590, f. 54.

(2) Bibl. Nat., Mrs fr. 17050, f. 257. (Barthélemy. *La Comtesse de Maure*, p. 189).

irrésolue de la Marquise. Tandis que le cœur de Mme de Sablé adhéra à la foi janséniste, sa raison rebelle était prête à se rendre aux arguments de l'ennemi. Mais Montaigne lui apprend à se défier de la raison et les théologiens jansénistes lui enseignent que la foi ne se donne que par la révélation de la grâce divine. « *Credo quia absurdum* », pensait la Marquise, et tant que Port-Royal dirigeait sa conscience, sa foi qui vacillait trouvait en cette maxime un appui suffisant.

On discutait aussi chez Mme de Sablé sur le calvinisme. Nous trouvons dans les portefeuilles Vallant une sorte de procès-verbal d'une conférence entré le ministre Gasche et le père Desmares. Cette conférence, suivant les mémoires de Feydeau, convertit au catholicisme une calviniste, Mlle d'Aumale de Ventadour.

« On fit une célèbre conférence chez la marquise de Sablé à laquelle j'assistois. Mlle d'Aumale de Ventadour qui étoit encore huguenote, engagea le ministre Gache à conférer avec le Père Desmares. Cette conférence se passa avec beaucoup d'honnêteté de part et d'autre. Je ne puis m'empêcher de dire quelque chose que Mlle d'Aumale quoiqu'éloignée entendit et dont elle dit à Mme de Sablé qu'elle étoit toute satisfaite. Le P. Desmares prouva très bien la perpétuité de l'Eglise et par sa perpétuité, son infailibilité et que ceux qui étoient venus dogmatiser contre elle, étoient hors de l'Eglise et n'avoient point de véritable mission. Le ministre Gache répondit foiblement, disant qu'ayant la vérité des Ecritures, cela suffisoit; que ce n'étoit pas eux qui avoient voulu sortir de l'Eglise, mais qu'après que nous les avions chassés et jetés par les fenêtres, nous leur demandions pourquoi ils étoient dehors; qu'il ne vouloit pas dire qu'on ne pût se sauver dans l'Eglise romaine, comme on peut se sauver de la peste dans une ville, qui en est affligée. Malgré ces foibles raisons, le P. Desmares insistoit et soutenoit que Calvin n'avoit pu être le légitime pasteur de Genève. A quoi j'ajoutois cette parole de Saint Cyprien pour montrer que Calvin n'étoit point dans l'Eglise: *Novationes in Ecclesia non est, nec esse potest qui nemini succedens a se ipso ordinatus est*. Le maréchal d'Albret qui n'étoit pas trop attentif et qui ne faisoit que causer avec Mme de Sablé, sortit comme on en étoit encore à la moitié et en fit un rapport à la Cour, qui n'étoit pas avantageux au P. Desmares. Cela ne déplut point à la Reine, qui n'aimoit pas ce père de l'Oratoire. Il souffrit avec beaucoup de patience et d'humilité tout ce qui en fut dit, mais l'issue de la conférence le dédommagea de cette injustice puisque Mlle de Ventadour se convertit par l'évidence, où ce grand homme avoit mis la vérité de la religion catholique » (1).

(1) E. Jovy. *Les Mémoires inédits de Matthieu Feydeau*, 1905, p. 89-91.

Voici maintenant le procès-verbal de la conférence.

« *Conference entre le pere Desmares et Mr. Gasche chez Mme de Sablé*

le 17 Juillet 1663

Dans leur confession de foy ils disent qu'on ne se doit pas separer de l'Eglise qui est le corps de Christ. Ils se sont separez de toutes les Eglises.

R. Ils ne se sont point separez, on les a excommunies quoyqu'ils n'eussent que la pureté de la doctrine qui depuis les apostres a esté continuee et qui est la seule catholique, c'est à dire creue des latins, des grecs, des ethiopiens, etc., parce qu'ils ne croient rien de positif, qui ne soit creu de toutes les Eglises.

On leur a dit qu'on se pouvoit donc se sauver dans ces Eglises.

Il a dit qu'ouy et qu'il y avoit eu beaucoup d'eleus dans toutes qui sçavoient conoistre la vraye doctrine et laisser ce qu'il y avoit de mauvais, comme des brebis dans un pré ou il y auroit de bonnes herbes meslees avec des mauvaises, qui auroient le discernement de prendre les bonnes et laisser les mauvaises.

On leur a dit — donc on pouroit demeurer dans ces eglises.

Res. Non, parce qu'encore qu'on y peut faire son salut, c'estoit comme par miracle.

On luy a demendé sy l'eglise romaine n'estoit point l'eglise et le corps de Christ.

Il a respondu que c'estoit le corps de C(hrist) gangrené.

On luy a objecté que Calvin disoit que l'eglise romaine enseignoit des choses qui sapoient le fonds de la religion et ainsi qu'elle estoit renversee, donc elle evangelisoit des choses contraires a l'Ecriture sur quoy S. Paul a dit soit anathème.

Le M(inistre) a dit que l'Eglise n'avoit pas tousiours duré dans sa pureté et que St. Hierosme a predict que cela arriveroit.

Le P(ere) a dit que toute doctrine ou societe qui començoit ne pouvoit pas estre la vraye eglise parce que St Augustin a dit en quelque endroit, que sy quelqu'uns commençoient en quelque endroit de la terre separés du reste des fidelles, quand mesme ils croiroient les mesmes choses que les autres parce qu'ils n'auroient pas la communion qu'on doit avoir pour estre dans la voye du salut (1), car manquant de communion, ils manqueroient de la charité.

(1) Vallant a dû omettre un membre de phrase: le Père veut dire que ceux qui n'auraient pas la vraie communion ne sauraient appartenir à la vraie église.

Par l'Ecriture il a prouvé par le 4 chapitre de l'espître de St. Paul aux ephesiens que la vraye Eglise ne peut pas commencer, car S. Paul dit la que Jesus Christ montant au ciel a laisse les uns pour estre apostres, les autres pour évangéliser et pour empescher que les fideles ne feussent ondoyants dans la foy, estant entraines par la pipe-rie des mechants, et cela jusques a ce que tous soient unis en un en la foy.

Le m(inistre) respondit en disant 1° qu'il y devoit donc avoir des apostres jusques a aujourd'hui, 2° que cela ne s'entend que jusques a ce que la foy soit estendue ce qui est arrive.

La 2° conference fut sur le sacrifice.

mi(nistre) dit 1° qu'il ne nioit pas qu'il y eut un sacrifice, qu'il sçavoit que les peres en connoissoient un, mais que ce n'estoit pas un vray et propre sacrifice propitiatoire comme dit le concile de Trente au 2 et troisieme des canons de la messe. il a dit que le concile de Trente estoit contraire a l'Ecriture Ste et a tous les peres et qu'il n'y peut pas avoir un autre vray sacrifice propitiatoire que celui de la Croix, ce que dit St. Paul dans 1° l'espître aux hebreux qu'il n'y a plus de sacrifice 2° que s'il y eut un sacrifice dans les 1 siècles Origene, Tertullien, Arnobe et autres, n'auroient pas manqué de le dire aux juifs qui leur obiectoient que notre religion n'estoit point bonne parce qu'il n'y avoit point d'autel ny de sacrifice 3° qu'il n'y peut avoir de vray sacrifice sans la destruction de la victime, donc le nostre n'est point bon.

Le p(ere) a *Resp.* 1° que les apostres qui ont escrit n'ont point dit qu'il y eut d'autre sacrifice que comme celui des bonnes œuvres, mais que le sacrifice de l'eglise estoit un sacrifice d'action de grace de commemoration et propitiatoire par l'aplication du grand sacrifice qui obtenoit pour le monde le pardon general des peches et ce particulier par rapport au general nous applique ce pardon et qu'il estoit propitiatoire en ce sens la qu'il apliquoit ce pardon.

Mr. Gasche a respondu qu'il convenoit de tout cela et qu'il falloit donc abandonner le concile de Trente.

On luy a dit, au contraire, qu'il ne devoit pas parler contre puisqu'il accordoit tout.

Il a dit que le concile de Trente disoit que c'estoit un vray sacrifice propre propitiatoire.

On luy a dit que non et on a leu le concile » (1).

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17056, f. 17.

Voici encore une lettre anonyme relative à une de ces conférences :

« 29 de juillet 1663.

Je ne pense pas qu'après les deux conférences il puisse demeurer quelque doute dans l'esprit qu'on ne puisse faire son salut en croyant ce que nous croyons, puisque M. Gasches a reconnu et mesmes a soutenu que nostre eglise estoit l'église de J. C. quand Calvin est venu. car la véritable eglise de J. C. est son épouse et elle n'est pas une adultère. elle est l'arche et on s'y peut sauver et, en effet, il a avoué qu'on pouvoit s'y sauver avant Calvin. mais pourquoy non depuis? en sortant de cette arche ou on pouvoit éviter le naufrage, l'a-t-il rendue plus mauvaise et incapable de sauver, et sy on pouvoit s'y sauver pourquoy en sortoit il et en faisoit sortir les autres? Ou il n'y avoit plus d'église sur la terre ou il y en avoit une. s'il n'y en avoit plus, l'enfer a donc prevalu contre elle, contre la parole de J. C. s'il y en avoit une pourquoy ne la montrait il pas, et que n'y entroit il avec les siens, mais ils s'est séparé de toutes les communions, qui estoient sur la terre, et elles l'ont toutes séparé ce qui est une marque manifeste d'une hérésie naissante et d'un parfait schisme. quel malheur quand des enfans abandonnent à un homme seul qui peut et tromper et estre trompé et qu'ils quittent la conduite, la probité, la sagesse et la religion de leurs peres qui sans doute avant cent ans n'estoient pas de cette religion.

On oublia hier à répondre au reproche que les payens faisoient aux premiers chrétiens qu'ils n'avoient point de sacrifice, car si on veut pénétrer dans le silence des peres on y trouvera la vérité de ce grand mystère. les peres de l'église avoient un très grand soin de le cacher aux payens parce qu'ils avoient peur de leur donner occasion de blasphemer un mystère si étrange et si incroyable. C'est pourquoy ils se contentoient de dire lorsqu'ils estoient obligés d'en parler, *novunt fideles*, et les fideles sçavent ce que nous voulons dire n'en voulant donner aucune connoissance aux infidèles. Or si ce n'eût esté autre chose que de prendre un petit morceau de pain en mémoire que C(hrist) est mort pour nous pourquoy tant de précaution pour cacher une chose si peu difficile à imaginer, que des gens qui croient que J. C. est mort pour eux prennent du pain et en mangent en mémoire de sa mort. On voit encore par l'objection ou plutôt par le reproche sanglant que les payens faisoient aux chrétiens qui est rapporté par Tertulien dans son apologétique et en d'autres endroits des saints peres qui est qu'ils sacrifioient un enfant dans leurs assemblées nocturnes et qu'ils le mangeoient qu'il y avoit bien autre chose en ce mystère que de prendre du pain en mémoire de Christ, car qui ne voit qu'il eût esté aisé aux chrétiens

de satisfaire les payens dans une matiere si importante en leur disant qu'on ne prenoit qu'un peu de pain en memoire de Christ. Ce qu'ils n'ont jamais faict, ils ne s'en sont jamais expliques, ils ont mieux aymé garder le silence qu'on obiecte aujourd'hui que d'exposer un mystere sy incroyable a ceux qui n'avoient pas reçu la lumiere de la foy par le bapteme.

Mais je ne puis trouver de raison qui autorise la separation d'avec nous sur tout ce qui fut dit hier car puisque M. Gasches advoque que si nous ne croyons ce sacrifice propitiatoire que par la relation qu'il a a celui de la croix qu'il n'y contrediroit pas, et que nous l'assurons que nous ne le croyons pas autrement pourquoy nous contredire davantage et pourquoy se separer de nous. pourquoy ne pas croire que le prestre offre un sacrifice vray, plein et entier puisque s. Cyprien le dit en termes formels dans l'epître a Cecilius et qu'il monstre que J. C. s'est offert dans l'eucharistie, qu'il a commendé de faire ce qu'il a fait et, par consequent, qu'il a commendé de l'offrir dans l'eucharistie ce qu'il appelle un sacrifice plein, vray et entier » (1).

Une autre fois, on tâcha, mais sans succès cette fois-ci, de convertir un autre hérétique, Antoine Menjot, le médecin de la Marquise. C'est Gilberte Périer, la sœur de Pascal, et le marquis de Sourdis qui s'étaient chargés de mener l'affaire. Les armes de la logique ne suffisant pas, on se sert même de la ruse. On introduit une catéchumène nouvellement convertie, qui devait se dire hérétique et jouer sa conversion au fur et à mesure de la discussion (2). De chaque côté, on rédige des mémoires. Il y en a plusieurs de Menjot et du marquis de Sourdis dans les portefeuilles Vallant. Le Marquis paraît être assez fanatique.

« Je n'ay point entendu parler », écrit-il à la maîtresse de la maison, « de ce que vous aviez promis touchant la predestination de Mr. vostre medecin et ie doute mesmes avec permission *que vostre credit aille iusques a l'obliger a escrire ce qu'il croit sur ce suiet* ».

Et encore :

« Je vous assure, en verite, *qu'il n'y a point de huguenots, qui ne seroient athees ou ignorans et enivrez sans vouloir regarder la verite et de se servir seulement de leur sens naturel* » (3).

(1) Bibl. Nat. F. fr. 17056, f. 15.

(2) Voir une lettre de Menjot, Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 413 C. (*France médicale*, 1913, p. 368).

(3) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 32 et f. 33. (E. de Barthélemy. *Les amis de la marquise de Sablé*, p. 308).

Cette tentative de conversion joue un rôle important dans l'histoire du mouvement janséniste, car elle est l'occasion qui pousse Nicole à écrire et à publier en collaboration avec Arnauld le livre de la « *Perpétuité de la foi catholique touchant l'Eucharistie* ».

« Il arriva quelques années apres que Mad. Perier sœur de M. Pascal se rencontra chez Mad la marquise de Sablé, laquelle avoit un medecin nommé M. Manjot qui étoit huguenot, homme tres habile et fort estimé a Charenton qui s'y trouva aussi. Mad. de Sablé, qui étoit pleine de pieté entra en matiere avec lui sur la religion; il soutenoit tres fort son opinion sur la presence réelle. Mad de Sablé et Mad Perier le combattoient. M. Manjot enfin leur dit, si on me fait voir que c'est la foy des 4 premiers siecles, je me rendrai. Mad Perier qui avoit connoissance de l'écrit de Mr Arnauld lui dit qu'elle croyoit qu'elle pourroit lui faire voir un écrit qui prouvoit cette verité, et étant sortie elle alla trouver Mr. Arnauld et lui raconta cela. Mr. Arnauld crut qu'il devoit porter cet écrit pour gagner cet homme là, mais comme il n'avoit pas dessein de s'engager a une controverse, il exigea de Mad Perier de ne le preter a M. Manjot qu'a condition qu'il n'en prendroit point de copie, et qu'il le rendroit dans tel temps. Mad Perier luy donna cet écrit chez Mad. de Sablé à ces conditions qu'il accepta. Le temps passé et au jour marqué, il revint et rapporta l'écrit, mais il ne tint pas sa parole, car il dit qu'il est vray que cet ecrit prouvoit bien que c'étoit la creance des quatre premiers siecles; mais qu'il falloit prouver que c'étoit la creance des Apotres. Mad Perier lui dit qu'on ne pouvoit mieux faire voir la creance des Apotres que par celle de leurs disciples; mais il ne se rendit pas. Il assura qu'il n'avoit point pris de copie de l'écrit. Mad Perier le rendit à Mr. Arnauld » (1).

L'écrit en question étoit une préface composée par Nicole et destinée à être mise en tête de l'Office du Saint-Sacrement. Menjot ne garda pas le secret qu'on lui demandait et il la montra au ministre Claude, qui s'empressa de la réfuter. L'écrit de Claude provoqua, à son tour, une réfutation de Nicole et Arnauld. Celle-ci publiée en Juillet 1664 avec la Préface elle-même forma le livre de la *Perpétuité*, surnommée « *Petite* », à cause de la « *Grande* » qui parut en 1669 signée par Arnauld.

C'étoit, à peu près, la répétition de ce qui s'étoit passé à propos de la « *Fréquente Communion* ». Mme de Sablé avait par deux fois servi le jansénisme en étant tout près de lui nuire. Elle avait fait

(1) Bibl. Nat., F. fr. 13913, p. 244. (*Pascal*, X, p. 413).

naître deux des principales œuvres théologiques dictées par ce mouvement.

Mais laissons encore une fois la parole à Marguerite.

« 6 mois après il parut un gros in 8° de M. Claude qui étoit la réponse à cet écrit dont Mr. Manjot n'avoit pas pris de copie en entier, mais seulement des principaux articles. Le livre de Mr. Claude étoit fort bien écrit, fort séduisant. Mr. Arnauld le voyant fut surpris et jugea que Mr. Manjot l'avoit trompé. Cependant il dit que puisque Dieu par cette occasion l'engageoit à travailler il falloit obéir et que cet écrit avoit besoin de réponse. Alors il fit imprimer le petit écrit entier sous le titre de la perpétuité de la foy en un petit in 12° avec la refutation de l'écrit de Mr. Claude. Mr. Claude ensuite et les autres hérétiques l'ayant attaqué, il entreprit avec M. Nicole les grands ouvrages qu'on a vu sur cette matière (1).

c) PHILOSOPHIE.

La philosophie cartésienne, qui servait à cette époque de thème aux entretiens mondains, ne pouvait pas rester étrangère aux habitués de Mme de Sablé (2). Accueillie par les jansénistes, cette philosophie ne laissait pas d'être en butte aux attaques des théologiens. On en déduisait des conséquences en contradiction avec les dogmes du catholicisme.

Clerselier et Rohault, deux disciples de Descartes, se sont mis à défendre la doctrine de leur maître contre les accusations d'hérésie et nous trouvons dans les Portefeuilles Vallant un écho des discussions qu'ils ont provoquées. Ce sont les opinions d'un certain M. de la Clausure (3) qui critique les objections qu'on faisait à Clerselier. Le plus curieux est son opinion sur l'infinité du monde et l'absence du vide dans la nature.

« Nul estre créé ne peut avoir une estendue infinie ou ce qui est la mesme chose une perfection dans un souverain degré... s'il repugne maintenant qu'il y ait du vuide au dedans ou au dehors du monde, il a deu tousiours repugnè qu'il y en ait eu ainsi. Le monde ou le plein a deu tousiours estre et n'aura pas esté créé dans le temps

(1) Bibl. Nat. F. fr. 13913, p. 245.

(2) Un manuscrit publié par l'Abbé Griselle (*Pascal et les pascalins*, Fribourg, 1908, in 8°) nous apprend que la Marquise estimait fort la philosophie de Descartes. (Bibl. Nat., N. A. 4333, f. 286).

(3) La Clausure, médecin de Mme d'Aubeterre. Voir sur lui E. Jovy, *Antoine Menjot*.

comme l'on croit, le monde sera donc un estre nécessaire et comme il est desia immense, il sera encore eternal, en un mot le monde sera Dieu, car Dieu estant un estre simple et ses perfections estant indivisibles, si le monde en possède quelques unes il est d'une suite nécessaire qu'il les possède toutes » (1).

Le spinozisme est tiré ici du cartésianisme par *raisonnement pur*. Ce morceau est de 1673, tandis que les œuvres posthumes de Spinoza, qui révélèrent le plus pernicieux de la doctrine ne parurent qu'en 1677.

Le cartésianisme, en enseignant la dualité du monde, a posé le problème de la relation des deux principes qui le composent: de la pensée et de l'étendue ou de l'esprit et de la matière. Si ce sont deux ordres hétérogènes et distincts de phénomènes, comment expliquer leurs empiètements réciproques? Comment un mouvement peut-il devenir sensation et comment de la volition passe-t-on au mouvement? Pourquoi les lésions du cerveau ont-elles pour prolongement des troubles mentaux? Ces questions occupaient désormais les philosophes.

Un habitué du salon, le médecin Antoine Menjot avait étudié, en s'attachant au délire, le pouvoir qu'avait la matière d'altérer les fonctions de l'esprit. Il sauvait l'immatérialité de l'âme, en se rangeant aux théories de l'Ecole. Suivant lui, ce n'est pas l'entendement qui est troublé dans le délire, mais les « fantômes » — images matérielles, sorties des objets corporels et entrées dans l'imagination par les sens. Or, les fantômes servent de modèle aux espèces intelligibles que forme l'entendement pour exercer avec leur aide ses fonctions.

La dissertation du médecin, qui se trouve dans son livre « *Februm malignarum historia et curatio* » (2), intéressa vivement Pascal à qui Mme de Sablé procura par la suite l'occasion de connaître l'auteur.

Il en est question dans la lettre suivante, qui est publiée dans l'édition des Grands Ecrivains.

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17056, f. 302. (V. Cousin, *Fragments de la philosophie cartésienne* 1845, p. 435).

(2) *Februm malignarum historia et curatio. Accessirunt disserationes pathologicae de rheumatismo, de bombis aurium, de catalepso, de incubo, de spuria convulsione et spasmo cynico, de delirio in genere, de paraphrosyne, de furore uterino* », 1660. Nous retrouvons le traité de Menjot dans les portefeuilles Vallant accommodé en français pour être lu probablement devant le docte cénacle. (Bibl. Nat., F. fr. 17047, f. 37). Il fut publié ainsi dans les *Opusculs posthumes de Menjot*, Amsterdam, 1697, p. 1.

Decembre 1660.

Encore que je sois bien embarrassé, je ne puis differer davantage a vous rendre mille graces de m'avoir procuré la connoissance de M. Menjot, car c'est a vous sans doute Madame que je la dois; et comme je l'estimois desia beaucoup par les choses que ma sœur (1) m'en avoit dites, je ne puis vous dire avec combien de joye j'ay receu la grace qu'il m'a voulu faire. il ne faut que lire son espistre pour voir combien il a d'esprit et de jugement; et quoyque je ne sois pas capable d'entendre le fonds des matieres qu'il traite dans son livre je vous diray neanmoins madame *que j'y ai beaucoup appris par la maniere dont il accorde en peu de mots l'imaterialité de l'ame avec le pouvoir qu'a la matiere d'alterer ses fonctions et de causer le delire.* J'ay bien de l'impatience d'avoir l'honneur de vous en entretenir.

(Pour Madame de Sablé) (2).

d) MÉDECINE.

Mme de Sablé ne s'occupait pas seulement de sa santé, elle s'occupait aussi de la médecine.

Un jour, la Marquise exposa elle-même ses théories dans un « Discours contre les médecins », qu'elle eut la méchanceté de faire dicter à Vallant lui-même.

A l'époque où la scolastique était mise en brèche par les philosophes, elle régnait encore souverainement dans la médecine. Les livres d'Hippocrate et de Galien continuaient à tenir lieu de l'observation directe de la nature. Pour définir une maladie, pour décider du remède, on ne faisait que discuter sur les humeurs et les tempéraments. Le purgatif, le lavement et la saignée, « la bonne, la sainte et divine saignée » étaient depuis le Moyen-Age les trois remèdes souverains. « *Clysterium donare, postea sagnare, ensuite purgare* », n'était pas seulement l'ordonnance du Bachelierus de Molière. S'il y avait cacochymie, c'est-à-dire altération de l'humeur par addition d'un produit étranger ou par décomposition, il fallait purger, en employant suivant la nature de « l'humeur peccante » tel ou tel purgatif. S'il y avait pléthore, c'est-à-dire si une humeur se trouvait en excès, il fallait saigner. Mais on ne laissait pas de saigner non plus dans maints autres cas. On saignait pour attirer, pour détourner, pour

(1) Gilberte Périer.

(2) Bibl. Nat., F. fr. 17045, f. 234 de la main de Vallant. (Pascal, X, p. 43).

évacuer « l'humeur peccante ». On se faisait saigner pour guérir et pour se préserver d'une maladie. « Plus on tire de l'eau d'un puits », disait-on, « plus il en revient de bonne, plus la nourrice est têtée par l'enfant, plus elle a de lait, le semblable est du sang et de la saignée » (1).

Cependant un changement important commençait à s'introduire au XVI^e siècle dans la médecine. En reprenant les expériences de Paracelse, les médecins de Montpellier ont voulu se servir dans leurs préparations de la chimie: introduire dans la thérapeutique des remèdes tirés du règne minéral. Une nouvelle école, celle des *chimiatres* naquit et entra en campagne contre l'humorisme galénique. L'antimoine était le drapeau de ralliement des révolutionnaires. Classé officiellement comme poison, il était prôné par les médecins de Montpellier comme une véritable panacée. La Faculté de Paris avait beau protester, avait beau obtenir du Parlement deux décrets solennels condamnant l'emploi de ce prétendu remède: elle devait voir l'hérésie se glisser dans son sein même et les deux décrets obtenus en 1566 et 1615 ont été abrogés en 1666 sur la prière d'un docteur régent avec avis favorable du doyen lui-même. La querelle provoquée par les chimiatres qui avait duré plus d'un siècle restait dans l'histoire sous le nom de la querelle d'antimoine.

Nous en trouvons une trace dans le discours de notre marquise, qui s'insurgeait également contre les saignées, l'abus des lavements et l'antimoine.

Discours de m(adam)e contre les medecins

Je ne m'estonne pas que l'on fasse si peu de considération sur l'abus qui est aujourd'hui dans la Médecine, encore que tout le monde ayme si fort sa vie et sa santé; car, comme (2) il y en a peu qui tendent bien droit ou ils veulent aller, il n'est pas estrange que l'erreur de l'Esprit, le peu de connoissance et la creance (3) que l'on a aux Médecins, qui promettent tout, fassent que l'on s'abandonne a eux, ou sans examiner, ou en examinant mal une chose aussi importante qu'est la conservation de la santé et de la vie.

Pour moy, je m'en suis entièrement desabusée, apres avoir bien consideré la pratique présente de tous les Médecins: je dis tous, parce

(1) Le Maguet. *Le monde médical parisien sous le Grand Roi*, p. 279.

(2) Car bien que les uns s'y apliquent plus que les autres; il est pourtant que toute sorte de personnes l'ayment et la désirent également c.

(3) Credulité. c.

que ceux des provinces (1) se faisant honneur d'imiter ceux de Paris, l'on n'en trouve plus (2), qui suivent la Médecine ancienne, et ce (3) dérèglement est à tel point, que si on (4) en connoissoit la conséquence (5), l'on craindroit autant les Médecins, que les maladies (6), puisque la nature toute seule les guérit tres souvent, pourveu qu'on ne la trouble pas (7) comme font les Médecins aujourd'hui en espuisant les forces par les saignées frequentes et les lavemens continuels qu'ils ordonnent indifferement a toutes sortes de personnes en toutes les maladies quelles qu'elles puissent estre en toutes saisons — sans autre fondement que celui de certains principes qu'ils se sont faicts sans examiner quelles en sont les suites. Ils sont contents pourveu qu'ils puissent dire qu'ils ont fait selon la raison (8). Car on peut remarquer, qu'en quelque maladie, et en quelque age que ce soit, et quelque tempérament que l'on ayt, ils diront toujours que c'est la chaleur d'entrailles, et les obstructions qui font toutes les maladies.

Ce que je dis est fondé sur une longue expérience que j'en ay faite moy mesme, ayant eû trois ans durant auprès de moy, tous les plus excellens Médecins du temps, sans qu'ils m'ayent jamais fait aucun remède, qui ne fust fondé sur ce principe, quoy que mon mal et mon temperament fussent tout contraires aux remèdes propres à la chaleur d'entrailles. C'est pourquoy, pendant ces trois années, je n'en receus aucun soulagement et enfin m'estant observée je fus guérie par des remèdes chauds, et entres autres, par l'absynthe confite, parce que mon mal n'estoit que des vapeurs (9) avec un affoiblissement de foye, causé par des pertes de sang; et au lieu de me fortifier, ils m'affoiblissoient par des saignées, et des remèdes rafraichissans, qui augmentoyent mes vapeurs.

Il ne m'en falut pas davantage pour épier de bien près ces Messieurs la, en autrui, comme j'avois fait en moy mesme: et, en effet, j'ay trouvé (10) qu'ils croyent qu'il n'y a point de maladie, qui ne soit

(1) Petites villes *c.*

(2) Du tout *c.*

(3) Et enfin, ce... *c.*

(4) Si chacun en... *c.*

(5) Comme je fays *c.*

(6) Les plus grandes maladies *c.*

(7) Les guérit quelquefois toute seule, et que les médecins au lieu de l'ayder, la détruisent, en sorte qu'elle ne se peut soutenir, ni défendre, contre leur horrible manière de traiter les malades, avec leurs maximes nouvelles, et prises seulement, comme il est aysé à prouver, par pure fantaisie *c.*

(8) Tout ce passage a partir de « comme » manque dans *c.*

(9) Les vapeurs — voilà la véritable maladie de notre « malade imaginaire ».

(10) Par leurs maximes, et par leurs remèdes *c.*

causée de chaleur, comme on le peut observer, si l'on veut y prendre garde. Cette maxime est tellement établie dans les esprits que l'on ne voit plus personne qui ne die, qu'il faut manger d'une telle viande parce qu'elle rafraichit, et qu'il ne faut point manger d'une autre, parce qu'elle eschauffe, et ce qui est plaisant, c'est que (1) cela va jusques aux cuisiniers, et jusques aux pastissiers, qui ne font pas leurs potages, ni leurs pastisseries de bon sel, pour suivre cette maxime (2) que les Medecins établissent par tout.

Cependant, on sait qu'avant que ces opinions la fussent venuës au monde, l'on ne laissoit pas de vivre, en mangeant du sel, et des especes médiocrement. Au reste, si l'on doute de ce que je dis la (3), on n'a qu'a interroger le menu peuple, et l'on verra que si quelqu'un a mal a la teste, ou a l'estomac, ou si un autre a la colique: ils diront tous que c'est la chaleur, et qu'il les faut rafraichir, parce que les Médecins passionnez pour leurs nouvelles maximes (4), les ont aussi bien imprimées dans la teste du peuple (5), que dans l'esprit (6) des gens éclairés. Et sur ce pied la, il n'y a folie qu'ils ne fassent, pour esteindre cette pretenduë chaleur (7). Ils ordonnent a toute sorte de personnes, et sans dictinction, de boire, à jeun, cinq ou six grands verres d'eau de la Seine, ou quatre grands bouillons. A la verité les

(1) Ces deux mots manquent dans *c.*

(2) Le reste de la phrase manque dans *c.*

(3) Au reste, si l'on croit que je me suis imaginé toutes ces choses-là, on n'a qu'a se donner le plaisir d'interroger... *c.*

(4) Sans qu'il soit besoin d'en rendre raison au peuple *c.*

(5) Leur teste *c.*

(6) Celle *c.*

(7) Le menu peuple, qui ramasse sans distinction tout ce qu'on dit et en est fortement persuadé pourveu qu'on le die hardiment et d'un ton ferme, comme font tous les medecins est tellement remply de ces maximes qu'on n'entend partout autre chose sinon qu'au mal de teste, au mal d'estomach a la colique, a toutes les douleurs, il faut refroidir. C'est la chaleur qui fait tous ces maux, il y en a mesme qui demandent si on ne brule point quand ils veulent savoir des nouvelles de la santé de leurs amis. C'est que c'est une loy établie dans la medecine que pourveu qu'on n'ait point le feu dans le corps on n'y doit (point) craindre(les autres elemens) *V. f. 262.*

Comme si le froid n'estoit point ennemi de la chaleur en l'esteignant aussi bien que le feu en la dissipant, on trouvera la mesme chose des autres qualités, car elles sont aussi contraires a la vie par leur exces que la chaleur le peut estre, la santé consiste dans une moderation des choses qui entrent dans la composition du corps. Ce corps n'est point composé d'une seule chose, il y en a plusieurs sans doute et tous les livres de medecine en sont d'accord. Il y a donc plusieurs contraires a cette santé que les medecins doivent considerer pour les faire eviter ou

plus modérez ne font prendre que de l'eau de veau (1), c'est a dire, gros comme un œuf de veau, dans un grand pot plein d'eau.

Cette pratique est tellement générale, que je n'en puis douter, et j'en ay fait l'expérience ayant voulu consulter divers medecins les plus habilles du temps (2), les uns après les autres, pour mes incommoditez (3), et je n'en ay pas trouvé un seul, qui ne m'ayt conseillé de prendre des remedes rafraichissants (4), et de me noyer l'estomac avec des verres d'eau. Pendant que je les ay creûs, j'ay augmenté mes maux et gasté mon estomac, qui s'est restably par des remedes chauds et fortifiants. Dans le temps (5) que je n'avois pas encore examiné ces choses la (6), et que je les laissois faire à leur fantaisie (7), ils ont aussi (8) pensé faire destruire toute ma santé en me faisant saigner comme ils ont coutume de le faire, c'est a dire sans considerer ny l'âge, ny le temps, ny les maladies, et enfin, sans aucune distinction (9).

pour les combattre, quand ils ont alteré cette moderation qui fait la parfaite santé *V*, f. 263.

Le peuple n'est pas seul qui est prevenu de ces maximes, quasi tout le monde est peuple pour cela. je vois des gens fort esclaires d'ailleurs et qui sont des temperemens fort differens qui boivent les uns comme les autres cinq ou six grands verres d'eau de la Seine. *V*, f. 262.

(1) Ou ce qu'ils apelent de l'eau de veau qui n'est autre chose que de l'eau commune ou l'on a fait bouillir quelquetemps un morceau de veau.

Sur ce mesme fondement, je veux dire sur cette chaleur qui s'est emparée depuis un siecle de l'esprit des medecins, car ils croioient auparavant que le froid avoit sa part aux maladies aussi bien que la chaleur, ils font saigner sans distinction dans toutes sortes de maladies dans tout temps et en tout age; et quelques uns d'eux portent cet exces si loing qu'ils enseignent publiquement qu'il faut saigner tant que la fièvre dure parce que partout ou il y a de la fièvre, il y a de la chaleur, et partout ou il y a de la chaleur, il y a de la plenitude.

Peut-il entrer dans la pensee qu'il y a trop d'humeur mesme dans une fièvre hectique, peut-on mesme le croire dans les autres fièvres apres trois ou quatre saignées, apres une diete tres exacte, peut-on s'imaginer que ce soit la plenitude qui soutient encore cette fièvre. Je ne crois pas qu'il y ait un homme de bon sens qui en convienne, si il fait un peu de reflexion. Il voudroit bien mieux, retourner aux premiers principes... *V*, f. 261-2.

(2) Puisqu'ayant un tempérament tout opposé a ces choses la, j'ay pris plaisir d'envoyer querir plusieurs medecins, les plus expérimentez du temps, les uns apres les autres, pour leur consulter mes incommoditez *C*.

(3) Ma migraine *C*.

(4) Raffraichissemens *C*.

(5) Pour la boucherie qu'ils font du sang, dans le temps... *C*.

(6) matières *C*.

(7) Et que je me laissois saigner *C*.

(8) Ce mot manque dans *C*.

(9) L'on sayt assez qu'ils saignent toute sorte de personnes, en tout âge, en tout temps, et en toutes maladies, sans aucune distinction *C*.

Je ne puis comprendre de quelle façon les esprits des (1) médecins se sont ainsi pervertis, si ce n'est, que comme la nature est si sujette à l'amour propre, et l'amour propre à l'intérêt, ils se soient aveuglez par celui qu'ils ont, sans le connoître à cause du peu de temps qu'ils employent à traiter les malades de la manière qu'ils les traittent, sans s'appliquer, sans examiner et sans considérer le malade, parce qu'une saignée est bientôt ordonnée à tors et à travers, et que cela leur donne moyen de courir de maison en maison, et leur fait gagner plus d'argent, en faisant plusieurs visites, dans le temps qu'il faudroit demeurer en chaque lieu, s'ils faisoient leur devoir, ce qui les reduiroit à en faire beaucoup moins. En effet, partout où ils vont, ils ont l'esprit si distrait (2), par l'impatience qu'ils ont d'aller ailleurs, qu'ils paroissent tous egares et dés qu'ils ont le pied dans une maison, ils croient pour y estre entrés avoir desjà gagné leur escu et s'imaginent qu'il n'y avoit plus rien à faire (3). J'ay mesme remarqué, que les plus sages paroissent tout troublez, tant ils sont inquiets, et hors d'eux mesmes par cette impatience qu'il ont d'aller faire la mesme chose en un autre endroit. Et à l'égard de ceux qui sont gagez dans les maisons, c'est encore pis; car comme ils sont assurez de leurs gages, ils négligent et les maîtres et les serviteurs, et ne viennent de bon cœur dans le logis qu'au temps de l'année qu'ils ont accoutumés de recevoir leurs appointemens. Je n'en diray pas davantage sur le sujet de leur inquiétude, mais que l'on y prenne garde, et l'on reconnoitra dans le visage de ceux qu'on estime les plus habiles, et qui sont les plus employez, si ce que j'en dis icy n'est pas vray.

C'est une chose estrange, qu'encore que tous les hommes soient sujets à ce vice de l'intérêt, il semble que comme la cupidité s'augmente par le bien, parce que les médecins le gagnent plus aisément que les autres, le désir d'en avoir davantage croisse plus en eux qu'en tous ceux des autres professions. Car encore s'y trouve-t-il quelques âmes desintéressées; mais entre les médecins, voyez, cherchez, si vous en trouvez, qui ne soient pas comme je le dépeins. Je croy, néanmoins, que ce n'est pas par la vue du seul intérêt, qu'ils sont allés tout droit à se pervertir l'esprit, mais que l'intérêt ayant commencé à leur pervertir l'esprit, ils se sont fait une conscience, pour suivre ces maximes, sur ce que les temps ont changé; que les corps ne sont plus, comme ils estoient autrefois; et qu'ils se croient aussi capables que les anciens, pour inventer une nouvelle pratique, pou-

(1) De ces C.

(2) On les void tellement égarez, et ils y ont l'esprit... C.

(3) Qu'il semble qu'ils soyent fous, parce que dès qu'ils ont le pied dans la maison ils ont gagné leur escu, et ils croient n'y avoir plus rien à faire C.

vant avoir des nouvelles lumières, comme les anciennes ont esté nouvelles a leurs anciens auteurs.

Avec ces raisons, que l'amour-propre leur a insensiblement inspirées, ils renversent, ils tuënt, ils détruisent impunément la nature. Ainsi je ne voy point d'autre moyen de redresser leur raison, que par les mesmes choses qui la leur ont renversée, c'est à dire, par l'intérest, en faisant que les mesmes personnes, qui sont si rebutées de cette méchante pratique, la décrient de toute leur force. Alors, on verra une seconde révolution dans la médecine, et les médecins retourner aux premiers principes de leur maistre; pratiquer divers remèdes, et, comme autrefois, examiner les maladies, les crises, les heures, et les temps de faire une saignée bien à propos; echauffer, quand il y a trop de froideur, et rafraichir, quand il y a trop de chaleur (1), et enfin, se servir de divers remèdes, comme de pillules, de topiques, où il en est besoin, et de tous les autres qui se pratiquoyent anciennement, et qui mesme ne se trouvent pas chez les apoticaire, a cause que l'usage en est entièrement perdu.

Je diray sur le sujet des topiques, dont ils se moquent si fort, que moy mesme après avoir passé par tous leurs remèdes à contretemps, pour une horrible douleur de bras, qui m'empeschoit de dormir jour et nuit, je fus guérie en un quart d'heure par l'application de certains sachets que l'on nomme carminatifs. Une seconde fois, dans un temps fort éloigné de celuy la (2), ce mesme mal me reprit, et, a la veuë d'un des meilleurs Médecins du temps, je fis mon remède, qui me guérit encore en deux heures. J'ay veü mon Mary avoir le mesme mal dans une hanche, pour lequel on ne faisoit que le saigner, et luy faire prendre de grans verres de ptisane rafraichissante dont il estoit beaucoup pis. Je luy fis mon remède, qui le guérit en demy heure. M. de Voiture eut le mesme mal, et sans pouvoir remuër le bras, il fut guéri par le mesme remède (3).

(1) Sans blesser l'estomac... C.

(2) Ce mot manque dans C.

(3) Que je connois une personne qui apres avoir fait tous les remedes qu'on employe a cette heure pour une cruelle douleur de bras qui l'empeschoit de dormir jour et nuit, fut guérie en un quart d'heure par l'aplication de certains sachets que l'on nomme carminatifs et ce mesme mal l'ayant reprise d'autresfois elle s'est servie de ce mesme remede tousiours avec le mesme succes. Plusieurs de ses amis ayant veu de si beaux effects s'en sont servis et en receu(rent) les mesmes soulagemens.

Ils se moquent des cordiaux et de tout ce qu'on apelle remede fortifiant fondez sur une maxime qu'ils n'ont jamais bien entendue, que pour fortifier il ne faut que donner aux parties ce qu'elles ont perdu, qu'elle ne peuvent perdre que leur temperament ou leur conformation, et qu'ainsi tout ce qui ne va point a restablir ces choses la quand elles sont perdues, ne sert de rien. Je suis daccord de

J'ai veû (1) dans une mesme maison, dix enfans tous frappez de la rougeôle, et du pourpre meslé, et qu'une des filles de cette maison, dont on se soucioit plus que des autres, parce qu'elle estoit plus belle et plus jolie, traittée par un médecin, qui baptisa sa rougeôle du nom d'érysypèle (2), pour se donner un prétexte de la saigner a sa fantaisie, mourut entre ses mains, et que les neuf, qui ne furent traitez que par leur gouvernante, en réchapèrent tous, ausquels on ne fit autre chose que les tenir bien chaudement et leur donner des eaux cordiales; j'avouë que je ne puis comprendre que tant de gens, qui font (3) les mesmes expériences, ne se détrompent point d'une si dangereuse méthode, qui leur fait, en toute rencontre, travailler à la destruction de la nature.

tout cela avec eux, mais que nous donneront-ils quand les parties seront alterees dans leur temperament, si par exemple un homme a l'estomach foible, que feront-ils? Suivront-ils la maxime qu'ils establissent si fort, de luy donner ce qu'il a perdu? Ils en sont bien loing, ils disent qu'il faut saigner, sans examiner autre chose. Quoy plus? Saigner encore, boire tres bien de l'eau et enfin purger. Si le mal dure encore, ils disent a un malade qu'il faut continuer et voila tout. Cependant si l'estomach est relache comme il arrive a plusieurs, sil a mesme d'autres choses qu'on n'a point conues et qu'on ne connoistra jamais, ces remedes continuels le remettront-ils nullement? Il faut des choses propres, qu'on ne connoit que par l'experience et affin qu'on connoisse mieux de quele consideration l'experience doit estre dans la medecine, est-ce par raison qu'on a trouvé que le senné, la casse, l'ascamonce etc purgoient. Non, il n'y a eu que l'experience. Croit-on que la raison y ait eu part nullement? Peut estre dira-t-on que pour purger on n'a eu besoin que de l'experience, mais pour purger a propos que l'experience ne suffit pas, j'advoue qu'il faut de la raison a l'experience pour qu'elle soit bien faite et qu'elle puisse servir pour en faire d'autres en suite mais je veux une raison dechargee de ces hypotheses qu'on a introduit dans la medecine, plus par faste que par necessité, de ces principes qu'on s'est fait a plaisir et qui gastent... V (f. 265).

... Il arrive que les medecins en estant tous preoccupés tout ce qui ne s'acommode pas a cela est rejeté et ne vaut rien, la chaleur des entrailles est establie pour cause de toutes les maladies, ainsi tout ce qui ne rafraichira point sera contraire, il n'y a plus que de la bile ou de la melancolie brulee dans les corps, ainsi tout ce qui n'adoucira point ne fera que nuire, ainsi il faudra tres bien boire pour esteindre cette chaleur et saigner sans cesse, mais si on observe ce qui s'ensuit, on trouvera qu'en voulant esteindre cette chaleur estrangere on esteindra la naturelle, aussy voyons nous tous les jours des flux de ventre communs devenir flux hepaticque V. (f. 266).

(1) Quand j'ai veû... C.

(2) D'après la doctrine du temps, si l'humeur peccante se portait à l'extérieur, elle pouvoit donner naissance a une tumeur de quatre espèces suivantes : le *phlegmon* causé par le sang, l'*eudème*, par la pituite, le *squirrhe*, par l'atrabile, l'*érysypèle*, par la bile.

(3) A qui ils font C.

Ils ont pour maxime de ne donner aucune chose fortifiante, ni astringente, de sorte qu'ils ne guérissent quasi jamais, si ce n'est qu'ils trouvent des natures assez fortes, pour se guérir elles memes; et, au contraire, ils affoiblissent tellement leurs malades, par le trop boire pour esteindre cette chaleur prétenduë, et par les grandes saignées, que l'on void plus de flux de ventre communs devenir flux épatiques, que l'on ne void de guérisons de flux de ventre communs. Ils se sont avisez, contre toutes les maximes des médecins anciens, de saigner en toutes les maladies malignes, et mesme du pied, qui est attirer le venin sur le cœur; mais aussi ne guérissent ils que ceux qui ont assez de force pour résister et au mal et au remède, qui est un second mal, bien souvent pire que le premier. C'est pourquoy il ne me reste presque rien a dire, que l'on ne connoisse aussi bien que moy.

Néanmoins, il faut que je die encore, que voyant devant mes yeux tant en mes amis qu'en mes parens, et en mes domestiques cette boucherie de sang, que les medecins font, ordonnant la saignée au commencement du mal, en la suite et à la fin, avec un si grand excez — que de degré en degré, j'ai veu de mon temps, naistre cette fantaisie jusqu'au point où elle est a present, que l'on s'en sert tous les jours, et mesme en quelques rencontres deux et trois fois. Mais dequelle manière le font ils? C'est sans faire réflexion sur la maladie, ni sur le malade.

Ils l'ordonnent dès qu'ils sont entrez dans la chambre, et quelquefois sans y entrer, en attendant qu'ils ayent fait une autre course, ils disent, que l'on ne sauroit manquer de faire promptement saigner le malade. Je confesse encore que je n'eusse que mon sens commun pour examiner cette frenésie, il en fut pourtant si blessé, que cela me fit aviser que c'estoit une pratique fondée sur leur pure fantaisie, parce que je me souviens que dans mon enfance, j'avois veü des médecins du Roy et de la Reyne sa mère, et mesme M. Duret (1), et M. Hautin (2), qui faisoient la médecine d'une manière toute différente, et qu'un de mes frères, ayant une pleurésie, qui est une maladie où l'on saigne le plus, les medecins du Roy appelèrent M. Duret, pour déterminer le doute ou ils estoient s'ils devoient faire saigner mon frère pour la cinquième fois (3). Je juge depuis, en me souvenant de cela (4) qu'il faloit que ces médecins modernes eussent trouvé dans leurs testes cette misérable invention de tant saigner, puisque les plus habiles medecins de la Cour, et de Paris, estoient si esloignez de cette methode; et en ce

(1) Jean Duret (1563-1629), succéda à son père, le célèbre médecin Louis Duret, dans sa chaire du collège royal (Voir Moréri).

(2) Jean Hautin (ou Haultin), médecin de Paris. (Voir Heroard, II, p. 89).

(3) Quoy qu'il n'eust que 14 ou 15 ans C.

(4) Je jugeay donc dès lors, qu'il faloit... C.

temps la je voulois lire moy mesme de leurs meilleurs auteurs, où je reconnus, qu'il n'y en a pas un, lorsqu'il parle de la saignée, qui ne la défende en beaucoup de maladies, et qui ne la conseille qu'avec distinction des maladies, de l'âge et du tempérament, et qui ne la defende encore, bien que la maladie la demande, en quelque âge, et en quelque tempérament. Galien mesme, qui est celuy dont ils font le plus de bruit pour autoriser leur boucherie, fait les distinctions, que je dis.

Q'on lise Fernel (1) et l'on verra la mesme chose, et qu'il conseille mesme de ne pas saigner dans la fièvre tierce, ajoutant précisément, que si l'on saigne avant le quatrieme accès, on est en danger que la fièvre qui n'estoit que tierce, devienne continuë. Cela m'a fait observer que c'est la raison pourquoy l'on ne void quasi plus de fièvres tierces bien réglées; et l'on en jugera, sans doute, comme je fays, si l'on veut s'appliquer a faire la mesme observation. J'ay encore découvert que cinq, ou six personnes estoient toujours demeurées enroutées, pour s'estre fait saigner dans un rhume d'enrouement, sur quoy quelqu'un me dit, que cela estoit dans un auteur de médecine, et que Valesius (2) dit, que si l'on se fait saigner estant enrouté, l'on est en danger de perdre la voix. Je dis cecy pour faire remarquer que contre les leçons de leurs maistres ils font saigner en toutes rencontres sans aucune exception et ce n'est pas seulement en celle la, mais en plusieurs autres, qu'ils abusent de ce remède, non seulement hors de propos, mais qui pis est, avec grand péril.

J'ai veü guérir toutes sortes de fièvres, au premier accès, avec une certaine eau cordiale. J'ay veu aussi qu'autrefois les médecins estoient sujets, et attentifs auprès de leurs malades pour observer les crises, et les momens, afin de prendre le temps ou l'on peut faire des remèdes sans danger, et après, en attendre quelque effet, pour le réitérer, ou le changer; aujourd'hui, sans aucune application, et sans rien examiner, ils ne font autre chose que saigner, jusqu'à ce que les malades meurent, ou qu'ils guérissent avec une si grande foiblesse qui leur reste, que si leur nature n'est pas assez forte, ils n'en reviennent point, ou il leur demeure des incommoditez estranges (3).

(1) Jean Fernel (1497-1558), célèbre médecin du roi Henri II. (Voir Moréri).

(2) Valésius ou Vallès, médecin de Philippe II, professeur à Alcala de Henarez.

(3) On ne sçauroit estre dans les vostres (sentimens) plus que j'y suis », écrivait à la Marquise Arnauld d'Andilly, « touchant ces saignées continuelles qui ne sçauroient ne point emporter toutes les forces et souvent mesme la vie. Je suis revenu de cette erreur il y a longtemps : mais le mal est que les autres n'en reviennent pas, et en patissent. Jamais rien ne fust mieux dit a mon gré que ce que vous dites qu'il faudroit faire des corps a la mode qui fussent capables de souffrir d'estre traitez de la sorte ». Bibl. Nat. F. fr. 10587, f. 37. (V. Cousin. *La marquise de Sablé*, p. 362).

On peut bien juger que si j'ay veû un nombre innombrable de gens guéris par cette eau cordiale dont je parle, il y a quelque autre chose que les saignées qui guérit les fièvres et les maladies malignes. Cependant, il n'y en a pas une, où ils ne saignent, ou ne donnent de l'antimoine dont ils se sont aussi entestez, en sorte qu'ils en donnent en toute heure comme de l'eau.

J'oubliois a dire, qu'il n'y a plus personne qui ne croye que l'on ne peut vivre sans prendre de bouillons, et qu'ils brusleroyent tout vifs, s'ils ne se rafraichissoient le sang, encore que l'on soit bien pituiteux, et bien flegmatique. Et personne ne remarque que l'estomac fait sa fonction et se reserre après avoir pris la nourriture, (1) et que les bouillons font un contraire effet, en le relaschant, et l'affoiblissant, Cependant, plus on s'en trouve mal, et plus ils redoublent les bouillons, qui sont toute leur ressource, car les Médecins ne donnent presque plus que cela pour nourriture et pour médicament.

Il ni a pas longtemps (2) que toutes ces modes n'estoyent pas encore si communes, et je me souviens de les avoir veû naistre dans ma grande Jeunesse; comme je l'ay déjà remarqué. En ce temps la, j'eûs une dysenterie des plus fortes, et cette maladie la avoit alors un grand cours. Un ancien medecin me traitta, sans me faire saigner pas une fois, en l'absence de mon Medecin ordinaire; lequel a son retour, s'estant informé de quelle sorte on m'avoit traittée, et ayant sçeu que je n'avois point esté saignée, il assura, que je retomberois bientost malade. Néanmoins, je fus plus de dix ans sans avoir aucun mal. J'ai eû un medecin qui revenoit tout fraîchement de Montpellier (où cette corruption s'est mise depuis à l'imitation de ceux de Paris) qui guérit une grande quantité de dysentériques, abandonnez des medecins de Paris, avéque le seul thériaque.

Je dis ceci pour faire voir (3) que les remèdes chauds ne sont pas si méchans qu'ils s'imaginent, pour les flux de ventre. Mais il semble qu'il y ayt un charme dans leur esprit, qui ne leur permet pas d'user d'autre chose pour les guérir que de la saignée, et des rafraichissemens.

Pour ce qui est de l'Antimoine, ce remède (4), est venu a la mode, comme les robes, les juppes, les colets et les gans. Et pour en rendre l'usage plus fréquent, dès qu'un malade qui a la fièvre resue le moins du monde, les Médecins ne manquent pas à dire que c'est un transport qui se fait au cerveau, afin que cela leur serve de prétexte pour luy

(1) qui est de se resserrer après avoir pris la nourriture par le moyen de la chaleur C.

(2) Il y a eû un temps, où... C.

(3) Cela fait voir C.

(4) Ou plustost ce poison C.

faire prendre de leur hémétique ou saigner du pié. C'est donc une de leurs nouvelles inventions; car tout le monde sçait que ce n'est pas une si estrange chose que de resuer quand on a la fièvre; qu'il y a plusieurs personnes qui resuent pour la moindre émotion; que c'est un accident de la fièvre; et de toute sorte de fièvres, qui arrive presque à tout le monde; et qui n'est pas plus à craindre qu'il a esté autrefois. Pour moy, j'ai veü resuer beaucoup de gens dans la fièvre, sans qu'on s'avisa de dire que ce fust un transport au cerveau; et j'ay ouy dire plusieurs fois d'un malade qui resuoit ayant la fièvre: c'est la fièvre, qui le fait resuer; mais on n'en tiroit point de mauvais augure. Et ce n'est que depuis quelque temps qu'on en a fait un mystere de ces... les Médecins modernes ayant creü se rendre recommandables par cette nouveauté, que l'on ignoroit auparavant et on commence à en user aussi librement qui si s'estoit de l'eau de rivière (1).

J'ay veü des Religieuses, qui me disoyent, qu'elles alloient prendre leur Antimoine, pour se préparer a prendre de la ptisane purgative; autrefois, l'on ne se servoit de ce remède, que lorsque tous les autres ne faisoient aucun effet; et à cette heure, on en donne en toutes rencontres. On a veü par ce remede des estomacs (2), et des boyaux tout fondus et tout dissous, et noirs comme de l'ancre. Encore qu'on ayme bien sa vie, on ne se guérit point de l'abus qui s'y fait.

Il y a des Médecins de la Faculté qui en sont tout à fait coiffez et d'autres qui en sont détrompez. Mais les uns, et les autres manquent, à l'esgard des fréquentes saignées et des rafraichissemens excessifs, qui détruisent la Nature, et en ce qu'ils n'ont aucune application à leurs malades, parce qu'ils veulent faire trop de visites; ce qui est tout à fait contraire aux enseignemens de leur Hippocrate (3) qui estoit aussi desintéressé, qu'ils sont avarés et indifferens pour la vie des hommes.

Parmy les Médecins d'aujourd'huy, il ne se trouve ni civilité, ni société. Je croy que la raison de cela est celle que j'ay déjà dite, qu'il y a plus de cupidité où il y a plus de facilité à gagner, et qu'ils seroyent bien fâchez d'avoir perdu du temps à converser, et à conférer avec leurs amis, et à rendre quelque civilité aux gens de leur connoissance, parce qu'on ne gagne point d'argent en ces occupations la, et qu'ils n'ont pas assez de temps et de vie pour l'employer à satisfaire leur cupidité. Ils pourront dire, qu'ils l'employent à l'utilité du Public; mais comme je viens de dire, c'est plustost à sa destruction qu'à son utilité, puisqu'avec la fin qu'ils ont de guérir les malades, ils

(1) Tout ce passage a partir de « Et pour en rendre l'usage » manque dans C.

(2) On a veü des estomacs C.

(3) Divin Hippocrate C.

en ont une autre, qu'ils ne croient pas avoir, qui est celle de gagner, laquelle leur a fait renverser toutes les bonnes maximes de leurs anciens et ruiner le corps humain, au lieu de le maintenir en santé, et de le guérir dans la maladie.

J'ay veu autrefois d'excellens Médecins, qui avoyent beaucoup de soin, d'attache, et mesme d'amitié pour les personnes qu'ils traitoyent; mais il semble que la corruption du temps, qui est dans tous les Estats, en a fait une plus grande partie dans celui dont je parle, que dans tous les autres et qu'en cette profession la maxime se trouve fort veritable, que la (1), où il y a plus de perfection, la corruption y est encore plus dangereuse, car les Médecins ayant un objet si noble, je veux dire la vie et la santé, pour lequel Hippocrate demande tant de vertus et de perfections, il semble que dans ces derniers temps ils se soyent abandonnez à des abus et à des desordres, d'autant plus grans qu'ils estoyent plus obligez de les éviter et de pratiquer tout le contraire.

Il faut pourtant que je die, que celui dont je me sers (2) il y a plus de vingt ans, est un fort homme de bien, tres pieux, tres judicieux, capable d'un grand attachement, et d'une grande amitié; et qu'enfin il est tel, que si quelque medecin, s'estoit peu sauver de la contagion du temps, il n'en auroit aucune tache. Mais il est vray qu'il saigne comme les autres. Pour moy, il m'espargne un peu davantage parce qu'il a le jugement si bon, qu'il a bien reconnu que cela m'estoit extrêmement contraire » (3).

Comme nous le voyons Molière n'a pas été le seul au XVII^e siècle à s'attaquer aux medecins. La marquise de Sablé, qui passait toute sa vie à soigner et à choyer son corps, rêva un jour d'une conjuration

(1) Qu'ou C.

(2) M. Charavay eut la bonté de me montrer une lettre inédite de Mme de Sablé, où la Marquise recommandait Vallant à Mme de Longueville pour remplacer un certain Trouillar auprès de ses enfants: « C'est M. Vallant qui a des calités toutes rares en fidelité, en conscience, en bon sens et capacité... Un homme fort desinteressé autant qu'on peut l'estre dans le monde. Il sait parfaitement la medecine et la pratique par charité ».

(3) Bibl. Nat., F. fr. 17056, f. 366, écrit de la main de Vallant avec des corrections de la Marquise (publié par M. Potel dans la « *France médicale* », 1914, p. 78).

M. Potel n'a pas tenu compte d'un autre exemplaire de ce Discours, qui se trouve parmi les papiers de Conrart à la Bibliothèque de l'Arsenal. (Arsenal 5420, r. 127), ni des variantes qu'on voit dans le portefeuille IX de Vallant. (Bibl. Nat., F. fr. 17052, f. 261-6). Tous les passages rayés dans notre texte sont reproduits dans l'exemplaire Conrart. Par contre les passages ajoutés par la Marquise ne s'y trouvent pas. Je note pour raison de simplicité les variantes du manuscrit Conrart par C. et ceux du IX^e portefeuille par V.

générale des malades pour abolir les pratiques barbares de la médecine de son temps. Elle écrivit son réquisitoire espérant soulever par là l'indignation publique contre la « boucherie du sang » qu'elle voyait se faire journellement autour d'elle, contre les régimes affaiblissants et l'antimoine. La Marquise, qui aimait à être soignée, voulait l'être sans trop souffrir. Elle prône l'emploi des remèdes doux, faciles et inoffensifs, comme le sont, par exemple, les pilules.

Nous savons aussi que Mme de Sablé penchait fort vers les remèdes charlatanesques. Vallant a dû recueillir et annoter par elle les avis les plus bizarres, les recettes les plus fantastiques — *or potable, sel philosophique, poudre de sympathie, poudre de vipère* (1). Cette fameuse poudre de vipère était le titre de gloire médicale de la marquise. Elle en avait une énorme provision qu'elle distribuait à ses amis, « Je vous envoie un billiet », lui écrit La Rochefoucauld, « que Mme de Puisieux m'écrit, où vous verrez que j'ai obéi à vos ordres et qu'elle voudroit bien avoir de la poudre de vipère » (2).

Faisant taire son amour-propre de médecin, Vallant interrogeait les concierges et les chambrières des maisons qu'il fréquentait sur les formules mystérieuses dont usaient leurs maîtresses — pommade pour les lèvres, eau d'ange, poudre à la maréchale... (3). Il allait jusque chez les charlatans et les empiriques, ravi de rapporter la recette de quelque « *eau séraphique, qui fortifie les chairs de telle sorte qu'une personne de 80 ans semblera n'en avoir que 29* ».

Le Dr. Crussaire se demande si ce n'est pas à l'emploi de cette eau miraculeuse que la Marquise a dû la conservation de sa beauté — beauté, dans la mesure où l'on peut se fier à une lettre de la comtesse de Brégy que notre pénitente avait reçu à l'âge de 78 ans.

« Je vous vis hier, Madame, si belle et si charmante, que si le fameux Pâris vous eut rencontré de meme sur son chemin le jour qu'il donna la pomme, elle eût été pour vous; et par la justice qu'il

(1) *Méthode pour préparer les vipères*: il faut foueter la vipère et lorsqu'elle est en colere luy couper la teste et ce qui est au dessous du nombril l'escorcher et la fendre par le milieu, luy oster le cœur, le foye et la langue, quatre heures apres qu'on a coupé la teste, a cause qu'elle mordret si elle n'estoit froide, et puis il faut laisser secher a l'air et a l'ombre le corps bien net des entrailles avec le foy, le cœur et la langue. le reste doit estre jeté et lorsque le tout est sec, il le faut reduire en poudre que l'on passe par un tamis. (Bibl. Nat., F. fr. 17055, f. 12).

(2) La Rochefoucauld, III, p. 155.

(3) Le Maguet: *Le Monde médical parisien sous le Grand Roi*, p. 457.

vous auroit faite contre les déesses, il eût évité le fatal présent du cœur d'Hélène, qui lui coûta tant de maux, dont peut être il se repentit » (1).

e) PHYSIQUE.

Les sciences naturelles étaient aussi en honneur chez la marquise de Sablé.

En 1660, lorsque Rohault en faisant des expériences avec les tubes de verre très étroits, s'était aperçu que l'eau n'y obéit pas à la loi de l'équilibre des liqueurs (2), le marquis de Sourdis fit là-dessus chez Mme de Sablé une conférence.

Pourquoy l'eau monte dans un petit tuyau

Il est certain que l'eau monte dans un tuyau de verre, aussitôt que le bout d'embas dudit tuyau est entré dans l'eau. Pourveu que le bout d'en haut du tuyau soit ouvert.

Et plus le tuyau est petit, plus l'eau monte hault.

Ce mouvement d'un corps pesant qui monte en hault est contre l'ordre de la nature, dont la cause est le tuyau, ou l'eau, ou l'air.

Du tuyau, ou par sa forme ou par sa matiere.

De l'eau, ou par qualité de froide ou par un mouvement particulier de ses parties expliqué par Mr. Rohault (3).

De l'air, ou par cette coulonne d'air expliquée par M. Chapelain (4) ou par quelque autre propriété de l'air.

Quant à la forme du tuyau, l'expérience faicte par Mr. Moutonier (?), nous apprend qu'elle n'en est point la cause puisque l'eau monte dans un tuyau carré comme dans un rond.

La matiere du tuyau n'en est pas aussy la cause, puisque l'eau monte dans les tuyaux de toute sorte de matiere, comme il a esté expérimenté plusieurs fois.

L'humidité ou la sechèresse du verre ou autre matiere n'en peut estre cause, puisqu'on philtre avec une chose humide, et avec une chose seche, avec cette seule difference que la Liqueur passe plustost par le Philtre humecté que par le sec: a cause qu'il faut que le sec soit

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, V, p. 76. Dr. Crussaire, *Un médecin au XVII^e siècle. Le docteur Vallant*, p. 62. Je n'ai pas retrouvé cette lettre.

(2) Voir la Préface du « *Traité de l'équilibre des liqueurs et de la pesanteur de la masse de l'air* », (1663) et Rohault. *Traité de physique*, 1672, II, p. 212.

(3) *Ibid.*, I, p. 171. Il fait consister la liquidité dans l'agitation continuelle des parties insensibles du corps liquide.

(4) *Chapelain*, *Lettres*, II, p. 48.

imbibé de la liqueur autant qu'il en peut contenir auparavant qu'elle passe.

Si le sel qui est dans le verre faisoit cet effect, il le feroit tousiours egalelement et successivement et il ne se feroit que dans les tuyaux de verre, ce qui n'est pas, veu l'experience faicte par M. de Moutonier avec des tuyaux de differentes matieres.

La froideur de l'eau n'est point cause de cet effect parce que le mesme se faict dans l'eau chaude, et dans l'eau tiede.

Quant a la coulonne d'air qui presse la superficie de l'eau elle ne peut causer cet effect. Car il y a mesme proportion entre la grande et la petite superficie de l'eau contenue dans le tuyau, qu'il y a entre le poids de la grande et petite coulonne qui presse les d(ites) superficies. Plus on a couvert un verre plein d'eau d'un ays de sapin, avec un trou pour y passer le tuyau, dans lequel l'eau a monté, comme si l'eau n'eut point esté couverte.

Quant au mouvement perpetuel des parties de l'eau, M. de Moutonier nous a fait voir qu'il n'est pas veritable par l'experience des petites pailletes, mises sur la superficie de l'eau, et d'autres pailletes chargées en sorte qu'elles vont jusques au milieu de l'eau, lesquelles se trouvant tousiours au lieu que l'on les a mises, sans mesme tourner d'un costé ny d'autre, pourveu que l'on ne donne a l'eau aucun mouvement de dehors qui fasse remuer ses parties.

Si l'eau montant pousoit l'air, elle le feroit tousiours. Or elle ne le faict pas quand le tuyau est fermé par en hault. Donc ce n'est pas l'eau qui pousse l'air. Et si l'on dit que c'est a cause que l'air ne peut pas sortir, cette raison seroit bonne pour montrer que l'eau ne montera pas si hault dans un tuyau bouché par en hault, comme dans un tuyau qui seroit ouvert, parce qu'elle n'aura pas tant de place, mais elle devroit tousiours monter autant qu'elle peut condanser l'air, lequel tient moins de place, comme il se void dans ces horloges composées d'eau et d'air pour connoistre la chaleur du temps et des lieux: ou l'eau eschaufée se rarefie, et monte en hault, poussant l'air qui est au dessus d'elle, et le condansant, ce qu'elle ne fait pas dans ces petits tuyaux.

Il reste donc a chercher la cause de cet effect extraordinaire dans quelque autre propriété de l'air, puisqu'elle ne se peut trouver dans le tuyau ny dans l'eau.

Il est certain que l'air estant un corps leger tend en hault, desire d'y aller et mesme y monte quand il peut, selon qu'il est plus ou moins rare et subtil.

Il est aussy certain que le soleil par ses rayons eschaufe la terre, l'eau, et l'air, et par sa chaleur il en dilate les parties, et en attire en hault les plus subtiles. Cela se connoist facilement par la sève qui monte au hault des arbres par les petites espaces qu'elle trouve entre

le bois et l'écorce de l'arbre lorsque la terre est eschauffée par l'approche du soleil.

Il y a grande apparence que l'eau monte dans le tuyau a cause de l'air qui se retire, et attire l'eau en sa place pour eviter le vuide.

Il reste seulement a sçavoir pourquoy l'air se retire, dont la cause ne peut venir que du soleil, lequel eschauffant continuellement les coupes inférieures a luy, non seulement il les rarefie, et attire en hault les parties les plus legeres, mais il imprime en eux un mouvement continuél de bas en hault aux parties les plus legeres et les plus subtiles, et aux parties les plus grossieres un mouvement, de hault en bas, qui font une circulation perpetuelle.

Et comme l'eau ne se conserve en sa pureté que par son mouvement, sans lequel elle est bientost corrompue De mesme l'air se conserve de la corruption par ce mouvement continuél de circulation qui luy est imprimé par le soleil » (1).

Le marquis de Sourdis envoyait ce petit discours à Mme de Sablé le 22 Décembre 1660.

« Vous m'aves tesmoigné desirer sçavoir mon sentiment sur l'eau qui monte dans les tuiiaux de verre dont M. Rouau a faict tant d'expérience, encores que ie ne l'aye point dit encores dans l'assemblée, ie ne laisse de le vous envoier, ie crois que ie fais bien voir que tout ce que l'on dit de la cause n'est pas veritable, mais ie ne sçais si i'en dis le vray, peut estre que demain i'en parleray a l'assemblée » (2).

f) MORALE ET PSYCHOLOGIE.

La morale et la psychologie sont parmi toutes les sciences celles qui se prêtent le plus facilement à servir de sujet aux causeries de salon. On peut même dire davantage: le goût de l'observation psychologique est un fruit de la vie mondaine.

Toutes les fois que celle-ci renaissait en France, elle apportait avec elle le goût de l'analyse des passions et des sentiments. Les mêmes questions de dialectique amoureuse ont passionné au Moyen-Age les cours de Provence, à l'époque de la Renaissance les joyeux devissants de l'Heptameron, au XVII^e siècle les héros de Mlle de Scudéry et les habitués de Mme de Rambouillet.

L'apparition de la société précieuse correspondait à une reprise de la civilisation sur la nature, à une revanche de la raison contre le

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 20.

(2) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 18. (E. de Barthélemy. *Les Amis de la marquise de Sablé*, p. 306).

déchaînement brutal des instincts, provoqué par les guerres de religion. Cette société qui tentait une réforme éducatrice a voulu opposer à la triste réalité une image faussement idéaliste de l'homme. Tous les héros des romans précieux sont beaux, nobles, magnanimes, chevaleresques et polis... polis jusqu'à l'excès. Une précieuse, c'est une créature exceptionnelle. Elle a horreur de tout ce qui est commun et vulgaire. Elle n'écouterà pas la voix de l'aveugle instinct. Elle ne sera ni femme, ni mère de famille. Si une précieuse aime, son amour n'aura rien de terrestre, ce sera une admiration purement intellectuelle et éthérée. Si on l'aime, ce sera un culte, une religion. Rien de bas ne doit entrer dans le cœur d'un parfait amant. L'idéal d'une précieuse serait de passer sa vie, délivrée de tous les liens naturels, de tous les soucis matériels, en cultivant son esprit par la lecture et la conversation au milieu d'une élite de rares amis, qu'elle aurait triés elle-même parmi tout ce qu'il y a de plus fin et de plus distingué dans le monde.

Cette conception de l'homme et de la vie fleurissait en même temps qu'une certaine doctrine philosophique: le stoïcisme. Issu de l'humanisme, ce dernier se modernisa dans la philosophie de Descartes et reçut une expression artistique dans le théâtre de Corneille. Le stoïcien comme le précieux ne veut voir dans la nature humaine ni lâchetés, ni faiblesses. D'après lui, l'homme a le bonheur et la vertu entre ses mains, il n'a qu'à vouloir. Eclairez l'esprit, vous supprimez les vices!

Le philosophe de cette école demande à l'homme de se libérer entièrement de toutes les passions, bonnes ou mauvaises, n'importe! De tous les sentiments, il n'estime que l'amitié, comme le seul calme et raisonnable. Pour l'amour, comme pour tout ce qui est instinctif, les stoïciens antiques n'avaient que du mépris, Descartes et Corneille en font un culte intellectuel.

Mais le Français n'est jamais exclusif. A l'époque de Corneille et de Mlle de Scudéry, il y avait des gens qui n'avaient pas oublié les leçons de Montaigne.

Tandis que les stoïciens montraient la grandeur de l'âme et proclamaient la toute-puissance de la raison, Montaigne, devenu épicurien et sceptique après avoir passé par la cure du stoïcisme, dévoilait au contraire l'humaine misère. Il représentait l'homme comme une misérable et chétive créature « logée parmy la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée a la pire, plus morte et croupie partie de

l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voute celeste avec les animaux de la pire condition des trois » (1). L'auteur des *Essais* montrait les cannibales moins barbares et méchants que l'homme civilisé. Il ravalait la raison humaine, impuissante à connaître, impuissante à nous garantir des maux qu'elle prévoit pour notre tourment, au-dessous de l'instinct, qui procure aux bêtes des biens véritables et solides : la santé, l'innocence et le repos.

Les libertins ont les premiers profité de la doctrine de Montaigne. Ils ont trouvé dans la misère humaine un moyen d'apaiser leurs scrupules. Puis les jansénistes y ont vu la preuve de l'entière corruption de la nature par le péché originel et partant de la nécessité de la grâce divine pour acquérir la sagesse et la vertu.

C'est cette conception pessimiste de la nature humaine issue à la fois de Montaigne et de Jansénius que nous allons voir s'opposer dans le salon de Mme de Sablé, à la conception précieuse. Et c'est de ce salon que va sortir un des livres les moins consolants et les plus déconcertants qui soient au monde : le recueil des « *Maximes* » du duc de La Rochefoucauld.

Faire des sentences, c'était un jeu de société que Mme de Sablé a mis à la mode.

En me réservant de traiter dans le chapitre suivant des œuvres qui sont sorties de son salon, je ne parlerai ici que du jeu des maximes, en tâchant de reconstituer quelques discussions psychologiques et morales d'après les traces qu'elles ont laissées dans les portefeuilles Vallant.

C'est la maîtresse de maison elle-même, La Rochefoucauld, Jacques Esprit, l'abbé d'Ailly et, comme j'ai pu le constater, Arnauld d'Andilly qui s'occupaient surtout des sentences. Il paraît que la Marquise contraignait tous ses habitués à s'essayer dans le genre.

« Il faut que ie ne sois pas capable de faire de ces sortes de choses la, » lui écrit la comtesse de Maure, « puisque ie ne my suis pas desia mise pour vous plaire » (2).

Mais, il semble, qu'elle céda, enfin, aux instances de son amie, s'y mit et finit même par y prendre du goût, car dans une autre lettre, nous lisons :

« Mais mamour que ceste grande matiere ne vous empesche pas

(1) Montaigne, II, p. 158.

(2) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 249. (E. de Barthélemy. *La comtesse de Maure*, p. 191).



LA MARQUISE DE SABLÉ.
d'après une peinture à l'huile

de me répondre sur la sentence, car ie vais a vous sur ces choses comme a mon vray maistre » (1).

Domat, Domat même, le grave jurisconsulte, a dû subir le sort commun. V. Cousin a trouvé et publié ses maximes (2). Pour mon compte, j'ai pu trouver à la bibliothèque de l'Arsenal, parmi les papiers provenant de la famille Arnauld, les maximes d'Arnauld d'Andilly. Elles sont extrêmement banales et insignifiantes.

Maximes ou Reflexions que j'avois faites.

« La douceur est un charme innocent qui gagne le cœur.

Mal elever les souverains est empoisonner les sources publiques: Et les bien elever est se rendre tous leurs sujets redevables.

Les Reflexions solides sur la corruption de l'esprit et du cœur de l'homme sont comme un miroir fidelle dans lequel chacun se peut voir tel qu'il est et non pas tel qu'il se flatte d'estre.

Les remerciemens sont d'ordinaire aussi froids que les prieres sont ardentés; au lieu que la generosité voudroit quel'on remerciast plus volontiers que l'on ne prie.

Rien n'est plus agreable qu'une liberté accompagnée de respect; et rien plus fade qu'une lache complaisance qui approuve tout egale-ment.

La belle raillerie est dans la conversation un assaisonnement qui la rend plus agreable: et la médisance est comme un vinaigre fort et piquant qui en oste toute la douceur.

Une grande ame ne s'emporte point de vanité dans la bonne fortune parce qu'elle est plus elevée que sa fortune. Et une petite ame au contraire se laisse aisement eblouir a l'eclat d'une fortune qui est au dessus de son mérite.

La mesme bassesse de cœur qui rend les hommes insolens dans leur bonne fortune les rend lasches et abatus dans leurs disgrâces.

Ne pouvoir supporter la mauvaise fortune montre qu'on estoit indigne de l'avoir eue bonne.

Tout ce qui est faux donne naturellement tant d'aversion qu'il ne faut pas s'etonner que les faux galans, les faux braves et les faux devots sont insupportables.

Il n'y a point de meilleure marque d'une veritable amitié que le plaisir que l'on prend a faire ce que son amy desire.

Tous les maux du monde sont supportables quand ils ne touchent ny la conscience, ny l'honneur. Et tous les biens du monde sont mesprisables pour peu qu'ils blessent l'un ou l'autre » (3).

(1) Bibl. Nat. F. fr. 17050, f. 257. (E. de Barthélemy. *La comtesse de Maure*, p. 264).

(2) Dans l'appendice de son livre sur Jacqueline Pascal.

(3) Arsenal, 6041, f. 301.

On trouve encore dans le même manuscrit quelques maximes de La Rochefoucauld copiées de la main d'Arnauld d'Andilly (1).

Segrais nous apprend que l'auteur des Maximes demandait avis à d'Andilly pour ses Mémoires (2).

On peut voir à la bibliothèque de l'Arsenal une lettre du Duc, qui montre que La Rochefoucauld l'aurait également consulté pour les Maximes.

« Je pensois avoir l'honneur de vous voir hier au soir, mais j'en fus empesché par milles affaires que l'on a toujours quand on est prest de s'en aller et comme je m'en vais presentement a liancourt pour deux ou trois jours ce ne sera qu'a mon retour que j'iray prendre congé de vous pour mon voiage de Poitou *cependant pour vous montrer que j'use de bonne foy de la liberie que vous m'avés permise et que je me sers du droit que vous m'avés donné de vous rompre la teste quand il me plaira de choses inutiles*, je vous envoie un papier, tout déchiré que j'ay escrit d'autrefois a Mr. Esprit sur ce qu'il m'avoit mandé qu'un laquais avoit voulu dancier les tricotets sur le mesme eschafaut ou il devoit estre roué — *vous savés ce que vous m'avés promis sur ces sorte de choses la et la sincerité que vous me devés*. Je vous assure que vous me devés aussy un peu d'amitié par l'extreme passion que j'ay de la meriter par toutte sorte de tres humbles services.

La Rochefoucauld.

Ce mardy matin

Je vous supplie de vous souvenir de donner a Mr. Corbinelly, quand je seray chez moy tout ce qu'escrira M. Foucquet » (3).

Dans les lettres de La Rochefoucauld, il est deux fois question de ce laquais dansant les tricotets.

« (M. Esprit) me parle... d'un laquais qui a dansé les tricotets sur l'échafaud où il alloit être roué », écrit le Duc à Mme de Sablé, « il me semble que voilà jusqu'où la philosophie d'un laquais peut aller; je crois que toute gaîté en cet état là vous est bien suspecte » (4).

J. Esprit était prié ensuite de travestir en maxime les réflexions que La Rochefoucauld a fait sur cet épisode extraordinaire.

« Je vous prie de mettre sur le ton de sentences », lui écrit le Duc,

(1) Arsenal 6041, f. 299.

(2) Segraisiana, p. 156.

(3) Arsenal, 6626, f. 391, autographe.

(4) La Rochefoucauld. *Œuvres*, III, p. 147.

« ce que je vous ai mandé de ce mouchoir (1) et des tricotets; sinon renvoyez-la-moi pour voir ce que j'en pourrai faire; mais faites le vous même, je vous en conjure » (2).

Peut-être ce sont les mêmes réflexions que La Rochefoucauld envoie à Arnauld d'Andilly. Ce dernier était comme nous voyons un collaborateur de la Marquise, du Duc et de Jacques Esprit.

Il paraît que Pascal lui-même ne resta pas étranger au jeu des maximes. V. Cousin allait si loin qu'il supposait que nous n'aurions pas le livre des *Pensées* sans le salon de Mme de Sablé.

« Il est à nos yeux de la dernière évidence », dit-il, « que nous n'aurions point le livre des *Pensées* de Pascal et qu'Arnauld, Nicole et Etienne Périer n'auraient jamais songé à réduire sous ce titre et à mettre sous cette forme ce qu'ils avaient recueilli des papiers de l'auteur des *Provinciales*, s'ils n'eussent trouvé autour d'eux cette forme et ce titre en honneur et presque à la mode surtout depuis l'immense succès de l'ouvrage de La Rochefoucauld. *Nous allons plus loin: nous croyons assez vraisemblable que Pascal a composé plusieurs de ses pensées pour la compagnie d'élite qui s'assemblait à Port Royal ou du moins en vue ou en souvenir d'elle* » (3). V. Cousin a eu le tort d'oublier un peu que les *Pensées* ne sont pas uniquement un recueil de maximes, mais encore et surtout une Apologie de la Religion Chrétienne.

Ajoutons qu'une même pensée, la célèbre pensée sur la comédie se trouve et chez Pascal et chez Mme de Sablé. V. Cousin l'attribue à la Marquise. Sainte-Beuve, en saisissant l'occasion de prendre le contrepied de l'illustre historien de la société précieuse, la donne à Pascal. « Laquelle des deux choses », dit-il, « est la plus probable? Qu'on ait trouvé dans les papiers de Pascal une pensée de Mme de Sablé ou dans les papiers de Mme de Sablé une pensée de Pascal? Cette réflexion sur la comédie n'est point dans le manuscrit *autographe* de Pascal, mais elle est dans la *copie* faite d'après les papiers trouvés dans son cabinet. Enfin de ce qu'elle n'est point et ne m'a

(1) Il s'agit ici du bandeau de la maxime XXI « Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la mort, qui n'est en effet que la crainte de l'envisager, de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux ».

(2) La Rochefoucauld. *Œuvres*, III, p. 154. Voir la dissertation de J. Esprit sur le « Mépris de la Mort », dans la « Fausseté des vertus humaines », II, ch. XII.

(3) V. Cousin. *La Marquise de Sablé*, p. 124.

point paru à moi-même du ton habituel de Pascal, est-ce une preuve qu'elle n'est pas de lui? Dans le doute, je m'en tiens encore à la tradition » (1). Mais Sainte-Beuve ne dit rien du principal argument de Cousin. Vallant nous a conservé un billet de la princesse de Guéméné, où il a mis ce titre :

« *Mme la princesse de Guymene sur l'escrip que mad de Sablé a faict contre la comedie* ».

« Je serois persuadee de tout ce que vous m'aves envoie sur les comedies », écrit la Princesse à la Marquise, « quand il ne seroit pas si convainquant et si bien escript qu'il est, parce que ie trouve toutes vos pensees si raisonnables et si vrayes que je les croy comme des articles de foy » (2).

Voici encore ce qu'on lit dans une lettre d'Arnauld d'Andilly.

« Si le plaisir que l'on prend d'entendre parler admirablement contre une chose qui est blasmable n'estoit le plus innocent du monde, je devrois estre dans le scrupule d'*avoir veu ceque vous avez escrit sur le sujet de la comedie* » (3).

Il me semble que le doute est impossible. Ajoutons que cette pensée se trouve encore dans les papiers de Conrart, copiée à la suite du traité de Mme de Sablé sur l'amitié (4).

Maintenant lorsque nous connaissons à peu près la liste des « sententieux », tâchons de nous représenter un peu ce qu'était ce jeu des maximes auquel presque tous les habitués de Mme de Sablé prenaient part.

La docte assemblée s'érigeait en une sorte de tribunal. Quelqu'un des invités mettait sur le tapis une question qu'il puisait soit dans sa propre expérience, soit dans ses lectures (5). Les autres s'ingéniaient à la discuter. Les opinions qui avaient plu, qui avaient reçu l'agrément de l'assemblée étaient notées par un secrétaire (6).

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, III, p. 114.

(2) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 298. (V. Cousin. *La marquise de Sablé*, p. 114).

(3) Bibl. Nat., F. fr. 10587, f. 60. (V. Cousin. *La marquise de Sablé*, p. 358).

(4) Arsenal, 5420, f. 175. Voir p. 142.

(5) Ainsi, La Rochefoucauld consultait la « Sonde de la Conscience » de Daniel Dyke et Mme de Sablé mettait à contribution « *L'oraculo manual* » de Baltasar Gracian.

(6) Dans une lettre de J. Esprit qui envoie à Mme de Sablé une série de maximes, nous lisons : « Je vous supplie, Madame, de vouloir bien donner à celui qui a la greffe de nos sentences copie de celle que je vous envoie, en cas que

Les questions qui relevaient de la juridiction de ce tribunal et donnaient origine aux maximes étaient multiples. Il jugeait des passions, des vertus, de l'amour, de l'amitié, de la beauté. Il se prononçait même sur des questions pédagogiques.

Un jour J. Esprit souleva chez Mme de Sablé le problème des passions. Les philosophes stoïciens voyaient en elles le principe du mal. Leur idéal était l'ataraxie, l'impassibilité complète. Les jansénistes, tellement opposés aux stoïciens dans leur conception psychologique de la nature humaine, s'accordaient avec eux en morale. Ils abhorraient les passions, comme ils abhorraient et méprisaient toute la nature humaine, foncièrement corrompue par le péché originel. Au contraire la doctrine classique de l'Ecole ne blâmait les passions que quand elles sont extrêmes et croyait qu'on peut les rendre justes et raisonnables en les modérant par la raison. C'est contre cette opinion que s'insurge notre académicien (1).

Le janséniste J. Esprit prétendait que les passions ont une injustice et propre intérêt lors même qu'elles parlent équitablement et raisonnablement. Cette opinion fut combattue par le comte de Maure.

Mr. le comte de Maure sur une pensée de Mr. Esprit

« La première proposition de ceste sentence choque ce me semble les principes de la philosophie et de la religion lesquels établissant les passions comme indifférentes pour la vertu et pour le vice, les rendent exemptes de ceste injustice et propre intérêt qu'on leur attribue.

La conséquence qu'on tire de ceste première propo(s)ition ne sçauroit estre véritable non seulement parce qu'elle est fondée sur un principe qui ne peut subsister par la raison qu'on vient de dire, mais encore parce qu'elle contient une contradiction manifeste et établit une chose impossible à sçavoir que les passions offensent toujours lors mesme qu'elles parlent équitablement et raisonnablement.

vous les approuvés ». (Bibl. Nat. F. fr. 17056, f. 122). Donc la Marquise avait une sorte de greffier, qui devait assister à toutes les réunions.

R. Kerviller a publié les sentences en question en les attribuant à Pierre Cureau de la Chambre (R. Kerviller *Le Maine à l'Académie Française, Revue historique et archéologique du Maine*, 1877, p. 349). Or, dans le même portefeuille (f. 411) elles se retrouvent encore une fois sans la phrase citée, mais avec le nom de l'auteur au revers de la page: « Pensées de Mr. Esprit sur l'esprit ».

(1) « On peut conclure » dit J. Esprit, « que si la vertu n'a point d'autre emploi que celui de diminuer les passions et d'en retrancher l'excès, tout ce qu'elle fait dans l'homme est de le rendre sagement emporté, sainement malade et vertueusement vicieux. » (*Fausseté des vertus humaines*, II, p. 28).

Ceste expression paroist impropre pour deux raisons. La premiere est que les passions ne parlent point et servent seulement a esmouvoir ou a soustenir les sentimens sur lesquels la volonté se determine pour parler ou pour agir bien ou mal, *selon que la raison domine ou obéit au sentiment, qui est excité ou fortifié par les passions.*

La 2 raison est qu'on ne peut pas dire en parlant proprement que les passions parlent equitablement et raisonnablement, parce que des lors qu'un homme parle equitablement et raisonnablement l'on ne sçauroit dire sans pecher contre le bon raisonnement et contre le bon langage, que c'est la passion qui parle ou qui fait parler et il faut dire au contraire que c'est la raison et l'equité qui parle ou qui fait parler equitablement et raisonnablement; et l'on n'a jamais dit que c'est la passion qui parle que lorsque l'on parle desraisonnablement, comme voulant marquer que ceux qui parlent sans raison se sont laissés emporter a leurs passions. (1) ».

Le janséniste J. Esprit croit que les passions déterminent la volonté. Le moliniste comte de Maure prétend que la volonté se détermine « selon que la raison domine ou obéit au sentiment, qui est excité ou fortifié par les passions ». La comtesse suit l'opinion de son mari.

« Vre sentence mamour est admirable », écrit-elle à la Marquise, « et de ce tour court que J'ayme aux sentences et pour celle de Mr. Esprit encore qu'il me semble qu'il y a de la temerité de croire qu'il puisse faillir, Je ne sçauois concevoir que quant les passions font tant que de parler esquitablement et raisonnablement elles puissent offencer sy ce nest Dieu qui voit les cœurs et qui voit par consequent le principe de toutes les actions » (2).

Le moliniste marquis de Sourdis se range aussi à l'avis du comte.

« Je luy montray hier », écrit la comtesse, « la sentence de Mr. Esprit et sans que je luy eusse rien dit il sescria des le premier point cela n'est pas vray et au reste... » (3).

Quant à La Rochefoucauld, il fit de la sentence de J. Esprit la maxime IX de son recueil.

« Les passions ont une injustice et un propre intérêt, qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et qu'on s'en doit méfier lors meme qu'elles paroissent les plus raisonnables ».

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 278, de la main de Vallant.

(2) *Ibid.*, f. 251. (E. de Barthélemy. *La comtesse de Maure*, p. 188).

(3) *Ibid.*, f. 257. (E. de Barthélemy. *La comtesse de Maure*, p. 191).

Une autre fois le même J. Esprit souleva une discussion esthétique. Il prétendait à peu près comme Boileau que « La vérité est le fondement et la raison de la beauté ». La Rochefoucauld dont le goût littéraire était nourri de la lecture de l'Astrée, n'a pu rien comprendre à cette idée (1).

Quant à Mme de Sablé, elle restreignait la vérité à la vraisemblance.

« Mr. l'abbé d'Antin estant icy avec mr. le comte de Maure », écrit à Mme de Sablé la Comtesse, « je leur montray ce que vous et Mr. Esprit aves escrit en disant que j'avois bien de la peine a croire que vous vous fussies mesprise parce que cela ne vous arrivoit iamais. ils furent tous de mesme opinion et je dis au philosophe descrire la sienne.

Deffence de me, la M. de Sablé par mr. le marquis d'Antin jadis Mr. l'Abbé d'Antin (2).

Il y a un grand meconte.

Il y a un plus grand meconte dans le meconte pretendu parce qu'il est assuré que la possibilité suffit pour le fondement de la beauté, et principalement M(adame) la M(arquise) ayant restreint ce qui pourroit mesme convenir aux beautez en general a la beauté des productions de l'esprit puisque les tragedies, et les romans qui sont de ce nombre et d'une maniere assez illustre et en tous les temps assez a la mode n'ont pour l'ordinaire et peuvent mesme selon Aristote navoir que la possibilité et la vraisemblance pour fondement de leur beauté » (3).

La Rochefoucauld finit par trouver admirable la sentence de J. Esprit (4) et l'inséra dans le recueil de 1665. C'est la maxime CCLX.

« La verité est le fondement et la raison de la perfection et de la beauté, une chose de quelque nature qu'elle soit ne sçauroit estre belle et parfaicte, si elle n'est veritablement tout ce qu'elle doit estre et si elle n'a tout ce qu'elle doit avoir ».

Cette maxime fut ensuite retranchée.

(1) La Rochefoucauld, III, p. 133.

(2) Henri de Pardaillan de Gondrin, marquis d'Antin quitta l'état ecclésiastique, et fut tué par le chevalier S. Aignan dans le fameux duel des deux La Frette, S. Aignan et Argenlieu contre Chalais, d'Antin et Flamarens en 1663. P. Anselme, V, p. 181.

(3) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 259. (E. de Barthélemy. *La comtesse de Maure*, p. 172).

(4) La Rochefoucauld, III, p. 135.

L'histoire doit-elle passer avant les romans ou les romans avant l'histoire, voilà encore une question esthétique qu'agitaient volontiers les cercles précieux. Mme de Sablé, nous le savons, mésestimait l'histoire et raffolait, au contraire, des romans. Le marquis de Sourdis partageait ses opinions.

« Ce livre », (1) écrivait-il, « ne fera pas changer la mauvaise opinion que j'ay tousiours eüe des histoires, et la bonne des Romans, car toutes les histoires que j'ay veues sont toutes fausses et ennuyeuses, ou pleines de mesdisances. Si ceux qui les escrivent sont de la cabale des puissances du temps, Ils n'ont de pensée qu'a soutenir le party dont ils ont esté, et mesmes n'oseroit dire les veritez contraires; s'ils ont esté persecutez, ils mettent tout leur espoir a blasmer, et voyent les choses les plus innocentes avec tant de chagrin, qu'elles leur paroissent mauvaises: et si ceux qui escrivent sont personnes indifferentes, ils ne sçavent rien des affaires, et escrivent sur des memoires; mais les bons Romans sont des histoires faictes a plaisir, telles qu'elles doivent avoir esté. Il faut trop de bonnes qualites et de bonne fortune a un homme pour bien escrire l'histoire: car il ne suffit pas qu'il soit sçavant, qu'il aye de l'esprit et du jugement, il faut qu'il aye de la bonne fortune pour estre employé aux affaires de son temps, et encore n'en peut il sçavoir qu'une fort petite partie » (2).

Comme on discutait chez Mme de Sablé sur les passions, en général, on y traitait aussi de l'amour, en particulier. La Marquise me paraît être revenue de ses opinions d'autrefois. Qu'on en juge d'après la lettre que voici:

Une lettre sur l'amour.

Madame,

« Vous m'avez donné une joye extraordinaire, en me faisant voir que vous comprenez que les gallenteries sages devant les hommes sont tres criminelles aux yeux de Dieu, qu'on peut blesser sa conscience sans fletrir sa gloire et que la souillure du cœur est souvent compatible avec l'integrité du corps: cette grande et importante verité est conneue de fort peu de personnes, mais elle le seroit sans doute de tout le monde si le péché n'avoit couvert de ses tenebres le genre humain.

En effet, Madame, Dieu ayant commendé a tous les hommes de l'aymer de tout leur cœur, comment peuvent ils ne pas accomplir ce

(1) *Le Journal de Saint Amour.*

(2) Bibl. Nat., F. fr. 10590, f. 58. Voir dans la *Prétieuse* de l'abbé de Pure les opinions d'Aracie sur ce sujet, I, p. 368. Bibl. Nat. Res. Y. 2, 2219.

commendement sans crime, ou comment peuvent ils l'accomplir ayant une creature de tout leur cœur, quel moyen de s'imaginer que sans desplaire a Dieu et sans s'attirer son indignation ils puissent luy oster et transporter ailleurs un amour qu'il veut absolument avoir et par quel estrange secret accorde-t-on ces deux choses incompatibles — aimer Dieu de toute son âme, de toutes ses forces et de tout son entendement, et remplir en mesme temps son esprit et occuper tous ses sentimens d'une creature. Cela estant ainsi, admirez je vous supplie l'aveuglement de ces galantes honnestes qui croient estre innocentes devant Dieu lorsqu'elles violent le premier et le plus grand de ses commandemens, qui s'imaginent estre sans peché parce que le peché ne prend pas en elles le chemin des sens, et qu'il enferme sa domination dans leur ame, qui gardent leur corps et prostituent leur cœur, qui se sauvent des adultères grossiers, et en commettent d'invisibles, et qui enfin avec une paix qui n'est troublée d'aucun remords desrobent a Dieu leur amour et celui des autres.

Voilà le premier esclaireissement qu'on peut donner a cette verité ignorée, mais pour la mettre dans son jour et la faire paroistre avec tout son esclat il faut se souvenir que nos ames sont les veritables temples de Dieu dont les temples materiels ne sont que les figures, que c'est donc dans nostre ame, c'est a dire, dans ce temple pretieux et secret que Dieu veut estre servi et qu'il veut estre adoré, que c'est la qu'il reçoit le grand culte de la religion sans lequel le culte exterieur n'est qu'une vaine representation et une apparence trompeuse, et que ce culte interieur consiste en l'amour de Dieu selon cette excellente parole de St. Augustin qu'on ne sert Dieu qu'en l'ayant (1).

(1) « L'on peut connoître encore », dit J. Esprit, « pour peu qu'on soit instruit de nôtre Religion, que l'amour, bien loin de pouvoir être innocent, est coupable du plus énorme de tous les crimes, puisqu'il ne peut posséder le cœur de l'homme sans le dérober a Dieu, et qu'empêchant les hommes d'aimer Dieu, il les empêche de luy rendre l'hommage, l'adoration et le service qu'il leur demande. *La Fausseté des vertus humaines*, II, p. 106.

« Cette parole divine nous enseigne cette grande verité inconnue à la plus sublime Philosophie; que nous sommes le temple de Dieu; et que nous corps sont les temples du S. Esprit; qu'il ne faut donc pas qu'il y ait en nous rien d'impur; et qu' si l'on souille ce temple lorsqu'on se joint à une prostituée on le profane quand on s'attache d'affection à une creature; puisque donner entrée dans son cœur à une creature c'est l'introduire dans le temple de Dieu, et luy faire prendre place sur son autel..

Une femme ne sauroit donc être véritablement honnête, si elle n'est pure de corps et d'âme; ni être vertueusement pure de corps et d'âme, si elle ne l'est afin d'être le temple de Dieu et du S. Esprit; si dans le soin qu'elle a d'éviter les taches du corps elle ne songe à plaire à Dieu qui est pur et sain, et si elle ne bannit de son ame l'amour profane, afin de la luy consacrer toute entiere ». *Ibid*, p. 116-7.

Cela supposé, nous allons voir ce que fait une femme qui concerte ses actions et met en usage tous ses attraits pour donner del'amour a un homme, car a proprement parler dans le terrible moment qu'elle soumet son cœur elle entre dans le temple de Dieu, et prend place sur son autel pour recevoir ses hommages, Et ce vertueux amant qui la choisit et qui a de si pures intentions est un celerat caché qui par un sacrilege attentat esleve sur le throsne de Dieu une creature; de sorte que lorsque ceux qui sont tousez d'une passion violente donnent a celle qui en est l'objet le nom de Divinité; il ne faut pas s'imaginer qu'ils parlent avec excez. Il est tres certain qu'ils ne disent que ce qu'ils sentent, *car on adore tousjours veritablement ce qu'on ayme avec le dernier abandonnement.*

Il me semble que j'entends icy la troupe des amoureux chrestiens qui se rescrient de ce que je leur reproche injustement un horrible crime. Ils professent tous qu'ils ne preinent point leurs maistresses pour le vray Dieu et qu'ils sçavent et reconnoissent que le Dieu que tout le monde adore est le vray Dieu mesme au milieu des plus fortes chaisnes qui les arrestent.

Certes le Dieu du ciel et de la terre, est touiours le vray Dieu malgré la rage des demons et l'aveugle mespris des hommes, mais ie dis qu'il n'est pas leur Dieu. Il n'est pas leur Dieu parce qu'il n'est pas le Dieu de leur cœur ainsi que parle l'escriture, *Deus cordis mei*, Et il n'est pas le Dieu de leur cœur parce qu'il n'est pas leur felicité. Et il n'est point leur felicité parce qu'Il n'est point l'objet de leur amour.

En effect, si nous examinons de pres un amoureux chrestien, et si nous faisons pour le dire ainsi l'anatomie des parties qui le composent, nous trouverons que Dieu n'est que dans sa seule persuasion et que ses vœux, ses intentions, ses craintes, ses esperances, ses joyes, ses soucis, ses applications, tous ses plus pretieux mouvemens, tout ce que ses sentimens ont de plus emporté, de plus tendre et de plus intime, de plus delicat et de plus exquis, de plus soumis et de plus dévoué, de plus respectueux et de plus idolastre et pour le dire en un mot la religion du cœur — tout va a la creature.

C'est donc dans le cœur, dans ce temple vivant basti des propres mains de Dieu en la creation de l'homme, et consacré a sa grandeur par une action irrevocable; c'est dans ce temple reparé et restabli par les travaux et par la peine de Jesus Christ que cet amoureux chrestien fait sans aucune horreur, et mesme sans aucun sentiment une reelle abjuration de Dieu et une profession de foy en une miserable creature et cette profession de foy est prononcee par la bouche du cœur, et exprimée par le langage des sentimens qui est tousjours veritable. ainsi pendant que l'esprit de cet amant insensé dit « Il y a un Dieu », le

cœur de ce mesme amant (qui seul le peut faire innocent ou coupable) dit Il n'y a point de Dieu « *Dixit insipiens in corde suo non est Deus* ».

De ce que je viens de developper, j'en veux tirer une consequence tres naturelle a laquelle pourtant je vous prepare parce que je suis assuré qu'elle vous surprendra; c'est, Madame, que si tout ce que j'ay dit est vray comme il l'est tres evidamment, les comedies, a les definir comme il faut, ne sont que des festes solennelles ou par la pompe du theastre, par l'harmonie de la musique et par la beauté des vers les chrestiens celebrent les victoires du Diable, les Idolastries des hommes, les ruines du royaume de Jesus Christ, la profanation des temples du Dieu vivant et le desplorabile violement de ses loix, car le demon suivant tous-jours le premier mouvement de son ancienne ambition, marque qu'il veut estre Dieu par toutes ses conduites. C'est pourquoy, il affecte de faire voir dans son empire, tout ce qui se fait dans l'Eglise qui est l'empire de Jesus Christ, ainsi on y voit des comedies qui sont des memoires de ses triomphes, on y entend des hymnes et des chansons qui expriment les sentimens criminels qu'il a inspirez et on y lit des romans c'est a dire les vies de ses martirs et de ses fideles (1).

Voyla Madame, les belles passions, voila les inclinations honestes, voila les rares fidelitez, voila les sages gallenteries, voila les chastes amours qui estant parez par des graces du langage et de tous les ornemens de la poesie sont consacrées par des chrestiens a la memoire de tous les ciecles.

Je vous supplie de remarquer que j'ay representé l'amour dans sa plus grande innocence, car je ne l'ay point accusé des desordres du corps qu'il produit souvent quand il est maistre du cœur, je ne l'ay point chargé de meurtres et de trahisons, dont il est l'auteur ordinaire, des rages et des desesperois qu'il cause dans les rivaux, des divisions qu'il fait naistre dans les familles et des guerres qu'il allume dans les Royaumes.

Je pense avoir suffisamment tiré le rideau qui cache au yeux des chrestiens ces veritez importantes; et que vous avez veu a decouvert avec assez de loisir que l'amour est un criminel couronné par les folles erreurs d'une infinité de gens fort peu instruits de nostre Reli-

(1) Cette lettre est relative sans doute aux débats sur le théâtre, qui ont donné naissance à la fameuse maxime contre la comédie.

Voici à titre de curiosité une thèse que l'abbé d'Ailly soutenait contre la Marquise et ses amis jansénistes.

« La conversation des belles femmes est plus dangereuse pour le salut que les comédies les plus passionnées... » (xxxix).

gion. Je n'ay donc qu'à vous protester que ie suis avec un respect extremes... » (1).

Mme de Sablé ne pensait donc plus « que l'amour est une passion de nécessité et de bienséance et qu'il faut que tous les hommes soient amoureux et que toutes les Dames soient aimées », elle ne croyait plus à l'innocence de l'amour platonique dont elle se faisait apôtre en sa jeunesse. Mais sa sévérité n'allait pas jusqu'à s'interdire toute curiosité en matière de psychologie et de dialectique amoureuse.

En 1667, au beau milieu des persécutions, on jouait chez elle à une sorte de « cour d'amour ». Les portefeuilles Vallant en ont conservé la trace: ce sont les questions sur l'amour du marquis de Sourdis. V. Cousin les mentionne, mais elles me paraissent être entièrement inédites.

Questions sur l'Amour Sourd(is), n(ovembre) 1667.

« S'il vaut mieux perdre une personne que l'on ayme par la mort, que par l'infidélité?

S'il vaut mieux voir avec Liberté une personne que l'on ayme, et qui n'ayme pas fort, que d'estre parfaitement aymé d'un autre, que l'on ne peut voir avec liberté?

Si une grande jalousie, est signe d'un plus grand amour?

Si l'espérance d'un bien proche d'arriver, est quelquefois plus délicate que la possession de ce mesme bien?

Si l'union de deux cœurs, n'est pas le plus sensible, et le plus grand plaisir de la vie?

Si l'amour, et le desir sont deux affections contraires?

Si l'on peut avoir de l'amour pour une personne, qui en a pour un autre?

Si l'on peut cesser d'aymer une personne, parce qu'elle n'ayme pas assez?

Si une femme, ayant rompu d'amitié avec un homme qu'elle a aymé, par un pur caprice de Liberté, sans avoir aymé une autre personne, se voulant par après raccomoder, l'homme doit se raccomoder?

Si deux personnes qui s'ayment, ne doivent pas se dire l'une à l'autre les soupçons de jalousies qui leur arrivent, sans les laisser deviner par des froideurs, et par une mauvaise humeur?

S'il prend un soupçon de jalousie iniuste à une des deux personnes qui s'ayment, l'autre luy doit donner le contentement et la satisfaction qu'elle desire, encore que cela fasse parler le monde?

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17049, f. 39. Les passages soulignés le sont dans le texte.

Si l'amour d'une fille, est plus violent que celui d'une femme?

Quel mal est le moindre en amour, ou d'estre refusé ou de n'oser demander?

Si l'amour peut estre longtemps seul?

Si l'on peut aymer quelque chose pour l'Amour d'elle, sans interest de celui qui ayme?

Si l'on peut aymer quelque chose plus que soy mesme?

Si le plaisir innocent de n'aymer rien, et de n'avoir point les ambaras de l'amour, est autant agreable que le plaisir de l'amour?

Quel amour est le plus delicieux de celui d'une fille, de celui d'une femme mariée, ou de celui d'une veuve?

Quel amour est le plus agreable, ou celui d'une femme fort vertueuse, ou celui d'une femme qui l'est moins?

Si un honneste homme peut sans blesser cette qualité, se targuer d'une femme qui luy fait infidelite?

Quel crime est le plus grand, de se venter des faveurs veritables que l'on a eu d'une femme, que de se venter faussement des faveurs d'une, de qui l'on en a point eu?

Si un homme aymé d'une femme avec discretion peut faire insulte a un rival qui l'importune, ignorant qu'il soit aymé?

Si un homme peut estre aussi violamment amoureux d'une femme, qu'il sçait avoir eu aymé un autre, que d'une qui n'a jamais rien aymé?

Si une femme qui ayme un homme ne luy fait pas iniure de s'adresser à autre qu'à luy pour en retirer l'assistance et le service dont elle a besoin?

Si une femme doit haïr un homme qu'elle ayme, et qu'elle sçoit qui ne s'attache pas a la servir, parce qu'il est engagé ailleurs?

Si une femme, avant que de donner des marques de son affection a un homme, fait bien de desirer qu'il luy baille les faveurs qu'il a d'une autre dame qu'il aymoit avant elle, avec laquelle elle sçoit qu'il a rompu, et si l'homme le doit faire?

Si un homme ayant eu des faveurs d'une dame laquelle les luy demande, affin de le quitter les luy doit rendre?

Si un homme doit desirer des faveurs connoissables d'une personne qu'il ayme et en ayant s'il les doit garder, rendre ou brusler?

Si une femme doit donner a un homme que elle ayme des faveurs connoissables, lorsqu'il tesmoigne desirer d'en avoir?

Lequel vaut mieux — tenir une femme par le cœur, ou par la teste?

Si un homme connoissant qu'une femme qu'il ayme veut changer, il la doit laisser agir en liberté apres luy avoir civilement fait entendre qu'il connoit son dessein, ou bien s'il la doit retenir par la crainte de faire esclat?

Si un homme peut faire iniure, et desplaisir a une femme qu'il a aymée, pour quelque cause que ce soit? » (1).

Un jour le marquis de Sourdis envoya à Mme de Sablé un traité qu'il avait fait sur l'amour, tout en faisant des excuses pour s'être arrêté sur un sujet aussi frivole.

« Vous trouveres peut estre estrange » lui écrit-il « que dans un temps de retraite i'aye aresté mon esprit sur cette matiere, mais si vous en songes le suiet qui n'est pas en faveur de l'amour mais plus-tost contre vous cesseres vostre estonnement, et principalement si vous vous souvenes de ce que vous m'aves dit de la nature de l'amour dont vous croies mes sentiments fort esloignes des vostres, sur lesquels faisant reflexion par l'estime de l'esprit de Mme la marquise de Sablé *i'ay creu que cette difference ne peut venir qu'en ce que vous faictes capital de l'amour d'inclination, et moy de celuy de congnoissance* ie ne sçois si i'auroy esté asses heureux en mon imagi(na)tion, dont i'atenderoy vostre jugement » (2).

« Je ne vous apprendreay rien de nouveau quand ie vous feroiy cognoistre que ie suis opiniatre. *Encores que ie sois demeurè dacord avec vous de l'amour d'inclination qui fait ses terribles effects et si violents*, ie n'ay pas abandonné l'amour de choix et delection ou de congnoissance, ce n'est pas abandonner son parti que d'aler chez les ennemis pour espionner afin d'en tirer les avantages pour son parti. J'estime que vous cognoistres par cet escrit que je ne suis pas deserteur du parti de lamour de congnoissance mais un honneste espion pour son service et ie m'asseure qu'encores que vostre opinion soit contraire, vous ne blasmeres pas la fermeté a chercher toutes les choses possibles pour soutenir ce que l'on a résolu (3).

Devenue janséniste la Marquise ne croyait plus à l'amour fondé sur la raison, elle ne voulait plus voir que la passion aveugle, « dont la cause est je ne sais quoi et les effets effroyables ». Cette fameuse pensée sur le nez de Cléopâtre, Pascal ne l'a-t-il pas écrite comme le suppose V. Cousin, pour le salon de Mme de Sablé? « Qui sait même »

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17056, f. 196. Ce jeu fut très répandu à l'époque. On connaît les questions sur l'amour de la comtesse de Brégy avec les réponses de Quinault, les Maximes d'Amour de Bussy Rabutin, etc.

On peut voir à la Bibliothèque de l'Arsenal un livre intitulé *Valantins. Questions d'amour*, 1669, in 12°, où un auteur inconnu a recueilli une série de questions de ce genre, il y a inséré une lettre à Mme de Sablé.

(2) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 13. (E. de Barthélémy. *Les amis de la marquise de Sablé*, p. 303).

(3) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 3. (E. de Barthélémy. *Les amis de la marquise de Sablé*, p. 304).

se demande encore l'éminent historien « si ce n'est pas le désir de plaire à l'aimable marquise, de tenir sa place dans cette compagnie à moitié dévote, à moitié galante, qui a inspiré un autre écrit de Pascal, antérieur aux *Pensées* et aux *Provinciales*, qui appartient à sa vie mondaine ou qui du moins la rappelle, nous voulons dire le *Discours sur les passions de l'amour* » (1).

Tout le monde connaît les débats que ce fameux Discours a provoqué. Les pascalisants se sont partagés en deux camps. Les uns se tiennent à l'opinion de V. Cousin et attribuent le Discours à Pascal, les autres cherchent l'auteur ailleurs. L'hypothèse la plus vraisemblable me paraît être celle de M. Strowski. Le Discours ne serait pas de Pascal, mais il serait l'écho d'une conversation à laquelle Pascal aurait pris part.

En souhaitant que les recherches s'orientent en ce sens M. Strowski ne pense pas « qu'elles nous mèneront chez Célimène qui est trop coquette et qui connaît la vie; mais pourquoi pas? chez une de ces abbesses vivant aux confins du monde et de la piété, que leur situation écarte des idées trop profanes et qui sont cependant curieuses des entretiens à la mode » (2).

Je me demande si cette mystérieuse abbessse ne pourrait pas être une grande dame curieuse comme personne des choses de l'esprit et tenant cercle aux confins du monde et de la piété dans le docte et austère Port-Royal de Paris: en un mot, notre aimable marquise?

Le marquis de Sourdis qui s'est, paraît-il, spécialisé dans les questions de dialectique amoureuse, aurait dû prendre part à cette mémorable conversation. Une fois il s'amusa à rechercher « pourquoy l'amour est peint les yeux bandez, nud, et enfant » (3). Il continue à discuter là dessus dans le Discours.

« L'amour n'a point d'age, il est toujours naissant. Les Poettes nous l'ont dit. *C'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant. Mais sans leur rien demander, nous le sentons* ».

« Les Poettes n'ont donc pas eu raison de nous depeindre l'amour comme un aveugle; *Il faut luy oster son bandeau, et luy rendre desormais la jouissance de ses yeux* » (4).

(1) V. Cousin. *La marquise de Sablé*, p. 127.

(2) F. Strowski. *Pascal et son temps*, 1921, II, p. 414.

(3) Cet écrit du marquis de Sourdis se trouve dans les portefeuilles Vallant, 17056, f. 106. E. de Barthélemy l'a publié. (*La marquise de Sablé et ses amis*, p. 309).

(4) Pascal, III, p. 127, p. 136.

Après l'amour, on discutait aussi chez Mme de Sablé de l'amitié. Pour combattre les opinions par trop pessimistes de La Rochefoucauld sur ce sujet, la Marquise a composé un petit traité que V. Cousin a trouvé et publié.

De l'Amitié.

« L'amitié est une espece de vertu qui ne peut estre fondée que sur l'estime des personnes que l'on ayme, c'est a dire sur les qualitez de l'ame, comme sur la fidelité, la generosité, et la discrétion, et sur les bonnes qualitez de l'esprit.

Il faut aussi que l'amitié soit reciproque, parce que dans l'amitié l'on ne peut aymer comme dans l'amour sans estre aymé.

Les amitez qui ne sont point establies sur la vertu et qui ne regardent que l'interest ou le plaisir ne meritent point le nom d'amitié; ce n'est pas que les bienfaits et les plaisirs qu'on reçoit reciproquement des amis ne soient des suites et des effets de l'amitié, mais ils n'en doivent jamais estre la cause.

L'on ne doit pas aussi donner le nom d'amitie aux Inclinations naturelles, parce qu'elles ne dependent point de n(ost)re volonté ni de n(ost)re choix et quoy qu'elles rendent nos amitez plus agreables elles n'en doivent pas estre le fondement.

L'union qui n'est fondée que sur les mesmes plaisirs et les mesmes occupations, ne merite pas le nom d'amitié par ce qu'elle ne vient ordinairement que d'un certain amour propre, qui fait que n(ous) ayons tout ce qui nous est semblable encore que n(ous) soyons tres imparfaits. Ce qui ne peut arriver dans la vraye amitié qui ne cherche que la raison et la vertu dans ses amis; cest dans cette sorte d'Amitié ou l'on trouve les bienfaits reciproques, les offices receus et rendus, et une continuelle communic(at)ion et participation du bien et du mal qui arrivent entre les personnes qui s'ayment et qui dure jusqu'a la mort, sans pouvoir estre changee par aucun des accidens qui arrivent dans la vie, si ce n'est que l'on découvre, dans la personne que l'on ayme, moins de vertu ou moins d'amitie; parce que l'amitie estant fondée sur ces choses la, le fondement manquant l'on peut manquer d'amitié.

Ceux qui sont asses sots pour se priser seulement par la noblesse de leur sang mesprisent ce qui les a rendus nobles puisque ce n'est que la vertu de leurs ancêtres qui fait la noblesse de leur sang.

Celuy qui ayme plus son amy que la raison et la justice aymera plus en quelque autre occasion son profit ou son plaisir que son amy.

L'homme de bien ne desire jamais qu'on le deffende injustement.

ERRATA

Page 10, ligne 26, au lieu de:

Voilà ce qu'il y a dans une de ces relations

lisez:

Voici ce qu'il y a dans une de ces relations

Page 16, ligne 18, au lieu de:

les yeux de ce Prince s'accoutumerent de telle sorte à la beauté de

lisez:

les yeux de ce Prince s'accoutumerent de telle sorte à la beauté de

Page 17, ligne 29, au lieu de:

mais je vous aime trop. M. votre mari et Mlle votre fille pour vous

lisez:

mais je vous aime trop M. votre mari et Mlle votre fille pour vous

Page 19, ligne 29, au lieu de:

de bagatelles qu'il luy avoit confié exprès après cela: car de l'humeur

lisez:

de bagatelles qu'il luy avoit confié expres pour cela: car de l'humeur

Page 20, ligne 28, au lieu de:

les registres des sépultures de Saint-Pierre de Précigné (5)

lisez:

le registre des sépultures de Saint-Pierre de Précigné (5)

Page 20, ligne 6, au lieu de:

lui

lisez:

luy.

Page 24, ligne 32, au lieu de:

car la Marquise tient pour maxime qu'il n'en faut pas qu'un amant

lisez:

car la Marquise tient pour maxime qu'il ne faut pas qu'un amant

Page 25, ligne 24, au lieu de:

« Vrayment » dit-il « ce seroit fort estrange que, faute de prestre
lisez:

« Vrayment » dit-il « ce seroit une estrange chose que, faute de
prestre

Page 31, note (1), au lieu de:

Journal de Richelieu I. Accomodement prétendu de la Reine Mère

lisez:

Journal de Richelieu, 1648, I. Accomodement prétendu de la Reine Mère

Page 31, note (2), au lieu de:

Sur la comtesse de Maure, voir p. 49.

lisez:

Sur la comtesse de Maure, voir p. 50.

Page 36, ligne 12, au lieu de:

cipessa di Guimené, Anguien, sua sorella, Neemur, et molti altrie
visi

lisez:

cipessa di Guimené, Anguien, sua sorella, Nemur, e molti altri
e vi si

Page 37, ligne 18, au lieu de:

inspiroit de la liberalité et toutes sortes de vertu; mais que d'un
autre

lisez:

inspiroit de la liberalité et toutes sortes de vertus; mais que d'un
autre

Page 38, ligne 28, au lieu de:

amour sincere à une amour feinte: et d'une amour d'interest à
une amour héroïque: car enfin,

lisez:

amour d'inclination à une amour de connoissance: et d'une
amour sincere à une amour feinte: et d'une amour d'interest
à une amour héroïque; car enfin,

Page 42, ligne 2, au lieu de:

vous croire plus à mon aise; mais comme ie me passerois encore

lisez:

vous ecrire plus a mon aise; mais comme ie me passerois encore

Page 42, ligne 3, au lieu de:

mieux d'elle que de vostre amitié, ie ne saurois encore mieux
d'elle que de vostre amitié, ie ne saurois garder plus long-

lisez:

mieux d'elle que de vostre amitié, ie ne saurois garder plus long-

Page 44, dernière ligne, au lieu de:

tent point les bonnes choses. Elle invente toujours quelque nouvelle

lisez:

tent point les bonnes choses. Elle invente tousjours quelque nouvelle

Page 47, ligne 3, au lieu de:

tant de fois inutilement à sa porte, s'avisa de dire un jour: « Feu

lisez:
tant de fois inutilement à sa porte, s'avisa de dire un jour en
parlant d'elle « Feu

Page 47, note (2) au lieu de:

Tallemant des Réaux III, p. 134-6

lisez:

Tallemant des Réaux, III, p. 131-6.

Page 48 ligne 13, au lieu de:

Chapelain « et que generosité pour ceux qui ont besoin d'elle »

lisez:
Chapelain « et que generosité pour tous ceux qui ont besoin
d'elle »

Page 48, note (3), au lieu de:

Ibid p. 483

lisez:

Ibid p. 463

Page 50, ligne 11, au lieu de:

Octavin Doni s'annoblit en achetant la terre d'Attichy et en
épousant

lisez:

Octavien Donni s'annoblit en achetant la terre d'Attichy et en
épousant

Page 50, ligne 20, au lieu de:

trouvé un homme qui luy dame le pion. Il fait tout le contraire

lisez:

trouvé un homme qui luy dame bien le pion. Il fait tout le
contraire

Page 50, ligne 24, au lieu de:

Mais voici la plus grande folie de toutes, c'est qu'avec soixante

lisez:

Mais voicy la plus grande folie de toutes, c'est qu'avec soixante

Page 52, ligne 34, au lieu de:

Que l'esprit et les sens captivent

lisez:

Qui l'esprit et les sens captivent

Page 53, ligne 7, au lieu de:

Le iour qui s'appelait Mardi

lisez:

Le iour qui s'appelle Mardy

Page 55, ligne 9, au lieu de:

Qui pour conquérir le Toison

lisez:

Qui pour conquérir la Toison

Page 55, ligne 14, au lieu de:

Aussy hardiment que le Roy,

lisez:

Aussi hardiment que le Roy,

Page 60, ligne 27, au lieu de:

lisez:

un exemple mémorable que les justes n'ont pas eu eux mêmes de

lisez:

un exemple mémorable que les justes n'ont pas en eux mêmes de

Page 66, ligne 11, au lieu de:

l'installation de Mme de Sablé. Voilà ce que nous apprend une
rela-

lisez:

l'installation de Mme de Sablé. Voici ce que nous apprend une
rela-

Page 67, ligne 16, au lieu de:

eloignement plus penible et obligée d'adorer la necestité de se
soub-

lisez:

eloignement plus penible et obligée d'adorer la nessestité de se
soub-

Page 67, ligne 27, au lieu de:

seigneur et homme nous doit donner ung sentiment particu-
lier » (3)

lisez:

seigneur Dieu et homme nous doit donner ung sentiment particu-
lier » (3)

Page 72, ligne 35, au lieu de:

vos menasses. Je suis assuree que je le sens plus qu'eux, car
ils ne

lisez:

vos menasses. Je suis assuree que je le sens bien plus qu'eux, car
ils ne

Page 73, ligne 20, au lieu de:

que vous aves couverts jusqu'a cest heure, ne m'est pas asses clair
lisez:

que vous aves couverts jusques a cest heure, ne m'est pas asses
clair.

Page 74, ligne 6, au lieu de:

et qui vous demenderoit sans doute luy mesme s'il sçavoit ce que
lisez:

et qu'il vous demanderoit sans doute luy mesme s'il sçavoit ce que

Page 74, ligne 2, au lieu de:

qui souffre sans doute quelque violence d'agir sy fort contre sa na-
lisez:

qui souffre sans doute quelque violence d'agir si fort contre sa na-

Page 79, ligne 2, au lieu de:

dans le ciel ceux qui n'aiment rien que luy sur la terre » (1).

lisez:

dans le ciel ceux qui n'aiment rien qu'en luy sur la terre » (1).

Page 84, ligne 4, au lieu de:

entreprise de rhumatisme, elle vous assure de ses tres humbles
res-

lisez:

entreprise de rhumatisme, elle vous assure de ses humbles res-

Page 86, ligne 5, au lieu de:

ces mesmes qualités, qui donnent tant de suiet de prendre toute
con-

lisez:

ces mesmes qualités qui donnent tant de suiet de prendre toute
con-

Page 86, ligne 25, au lieu de:

tuel que d'en dire davantage, vous sçaves Msgr que plusieurs des

lisez:

tuel que d'en dire davantage, vous sçaves Msgr que plusieurs des
plus

Page 86, ligne 30, au lieu de:

Msgr de vous dire toutes ces choses sans vostre reputation qui a
fait

lisez:

Msgr de vous dire toutes ces choses sans que vostre reputation a
fait

Page 91, note (3) au lieu de:

P. Rapin *Mémoires* II, p. 395

lisez:

P. Rapin *Mémoires* II, p. 457.

Page 92, ligne 10, au lieu de:

de Bordeaux prit la défense de Wendrockius (Nicole), traducteur
qui était rédigé pour leur défense.

lisez:

de Bordeaux prit la défense de Wendrockius (Nicole), traducteur
des *Provinciales* en latin, elle a *vu corrigé et augmenté* un
écrit qui était rédigé pour leur défense.

Page 92, note (2), au lieu de:

voir une lettre de Gilberte Périer à Vallant. Bibl. Nat. F. fr. 17050,

lisez:

voir une lettre d'Arnauld à Mme de Sablé Bilb. Nat. F. fr. 10590 f. 14.

Page 97, ligne 8, au lieu de:

riè, parce que cela ne me feroit pas croire qu'il fallust plustost
don-

lisez:

riè, parce que cela ne me feroit pas croire qu'il fallut plustost
don-

Page 99, ligne 14, au lieu de:

loin que je croye que c'estoit un article de foy ie serois tres
faschee

lisez:

loin que je croye que c'estoit un article de foy ie serois tres
fachee

Page 100, ligne 14, au lieu de:

quelle j'assistois. Mlle d'Aumale de Ventadour qui étoit encore
hugue-

lisez:

quelle j'assistai. Mlle d'Aumale de Ventadour qui étoit encore
hugue-

Page 101, ligne 12, au lieu de:

qui ne soit creu de toutes les Eglises

lisez:

qui ne soit creu de toutes ces Eglises.

Page 101, ligne 13, au lieu de:

On leur a dit qu'on se pouvoit donc se sauver dans ces Eglises.

lisez:

On leur a dit qu'on se pouvoit donc sauver dans ces Eglises.

Page 101, ligne 19, au lieu de:

On leur a dit — donc on pouroit demeurer dans ces Eglises.

lisez:

On leur a dit — donc on pouvoit demeurer dans ces Eglises.

Page 101, ligne 26, au lieu de:

des choses qui sapoient le fonds de la religion et ainsi qu'elle estoit

lisez:

des choses qui sapoient le fond(ement) de la religion et ainsi qu'elle estoit

Page 102, ligne 9, au lieu de:

apostres jusques a aujourd'hui, 2° que cela ne s'entend que jusques a

lisez:

apostres jusques a aujourd'huy, 2° que cela ne s'entend que jusques a

Page 102, ligne 18, au lieu de:

que celui de la Croix, ce que dit st Paul dans 1° l'espître aux he-

lisez:

que celui de la Croix, 1° ce que dit st Paul dans l'espître aux he-

Page 102, ligne 21, au lieu de:

què de le dire aux juifs qui leur objectoient que notre religion n'es-

lisez:

què de le dire aux juifs qui leur objectoient que nostre religion n'es-

Page 102, ligne 30, au lieu de:

culier par rapport au general nous applique ce pardon et qu'il estoit

lisez:

culier par rapport au general nous aplique ce pardon et qu'il estoit

Page 104, ligne 4, au lieu de:

mieux aymè garder le silence qu'on obiecte aujourd'hui que d'expo-

lisez:

mieux aymè garder le silence qu'on obiecte aujourd'huy que d'expo-

Page 105, ligne 5, manque:

Voici ce que raconte Marguerite Périer.

Page 107, note (2), au lieu de:

Februm malignarum historia et curatio. Accesserint dissertationes patho-

lisez:

Februm malignarium historia et curatio. Accesserunt dissertationes patho-

Page 108, ligne 10, au lieu de:

accorde en peu de mots l'imatérïalîté de l'ame avec le pouvoir
qu'a la

lisez:

acorde en peu de mots l'imatérïalîté de l'ame avec le pouvoir
qu'a la

Page 113, ligne 14, au lieu de:

une maison, ils croient pour y estre entrés avoir desià gagné
leur escu.

lisez:

une maison, ils croient pour y estre entrés avoir desià gagné
leur escu.

Page 113, ligne 21, au lieu de:

bon cœur dans le logis qu'au temps de l'année qu'ils ont accous-
tumés

lisez:

bon cœur dans le logis qu'au temps de l'année qu'ils ont accous-
tumé

Page 115, ligne 4, au lieu de:

J'ai veû (1) dans une mesme maison, dix enfants tous frappez de

lisez:

J'ay veû (1) dans une mesme maison, dix enfans tous frappez de

Page 115, ligne 6, au lieu de:

sie, mourut entre ses mains, et que les neuf, qui ne furent traitez
que

lisez:

sie, mourut entre ses mains, et que les neuf, qui ne furent traittez
que

Page 115, note (1), au lieu de:

Quand j'ai veû... c

lisez:

Quand j'ay veû...c

Page 116, ligne 18, au lieu de:

que de degré en degré, j'ai veu de mon temps naistre cette
fantaisie

lisez:

que de degré en degré, j'ay veu de mon temps, naïstre cette
fantaisie

Page 116, ligne 28, au lieu de:

Que je me souviens que dans mon enfance, j'avois veû des méde-
cins du

lisez :

que je me souvins que dans mon enfance, j'avois veü des médecins du

Page 116, dernière ligne, au lieu de :

Cour, et de Paris, estoient si esloignez de cette methode; et en ce *lisez :*

Cour, et de Paris, estoient si éloignez de cette methode; et en ce

Page 117, ligne 29, au lieu de :

réiterer, ou le changer; aujourd'hui, sans aucune application, et sans

lisez :

réiterer, ou le changer; aujourd'huy, sans aucune application et sans

Page 118, ligne 24, au lieu de :

malade. Néanmoins, je fus plus de dix ans sans avoir aucun mal. J'ai

lisez :

malade. Néanmoins, je fus plus de dix ans sans avoir aucun mal. J'ay

Page 122, ligne 14, au lieu de :

le bout d'en haut du tuyau soit ouvert

lisez :

le bout d'en haut du dit tuyau soit ouvert

Page 122, ligne 23, au lieu de :

Quant à la forme du tuyau, l'experience faicte par Mr. Mouto-

lisez :

Quant à la forme du tuyau, l'experience faicte par Mr de Mouto-

Page 122, note (2) au lieu de :

de la masse de l'air » (1663) et Rohault *Traité de physique*, 1672, II p. 212.

lisez :

de la masse de l'air » (1663) et Rohault *Traité de physique*, 1672, I p. 212.

Page 123, ligne 20, au lieu de :

se trouvant tousiours au lieu que l'on les a mises, sans mesme tourner

lisez :

se trouvent tousiours au lieu que l'on les a mises, sans mesme tourner

Page 127, ligne 2, au lieu de :

comme a mon vray maistre

lisez :

comme a mon vray maitre

page 132, note (3), au lieu de:

Ibid f. 257 (E. de Barthélémy. La comtesse de Maure, p. 191)

lisez:

Ibid f. 258 (E. de Barthélemy. La comtesse de Maure, p. 191)

Page 135, ligne 9, au lieu de:

glement de ces galantes honnestes qui croient estre innocentes
devant

lisez:

glement de galentes honnestes qui croient estre innocentes devant

Page 136, ligne 18, au lieu de:

chaisnes qui les arrestent

lisez:

chaisnes qui les arestent

Page 137, ligne 17, au lieu de:

l'empire de Jesus Christ, ainsi on y voit des comedies qui sont des

lisez:

l'empire de Jesus Christ, ainsi on y voit des comédies qui sont
des

Page 137, ligne 22, au lieu de:

tes, voila les rares fidelitez, voila les sages gallenteries, voila les
chas-

lisez:

tes, voila les rares fidelitez, voila les sages galenteries, voila les
chas-

Page 138, ligne 18, au lieu de:

qui n'ayme pas fort, que d'estre parfaitement aymé d'un autre, que

lisez:

qui n'ayme pas fort, que d'estre parfaitement aymé d'un autre,
que

Page 138, ligne 34, au lieu de:

l'autre les soupçons de jalousies qui leur arrivent, sans les laisser

lisez:

l'autre les soubçons de jalousie qui leur arrivent, sans les laisser

Page 139, ligne 26, au lieu de:

Si une femme doit haïr un homme qu'elle ayme, et qu'elle sçoit

lisez:

Si une femme doit haïr un homme qu'elle ayme, et qu'elle sçait

Page 139, ligne 30, au lieu de:

d'une autre dame qu'il aymoît avant elle, avec laquelle elle sçoit

lisez:

d'une autre dame qu'il aymoît avant elle, avec laquelle elle sçait

Page 140, ligne 15, au lieu de:

ie ne sçois si j'auroy esté asses heureux en mon imagi(na)tion.
dont

lisez:

ie ne sçais si j'auray esté asses heureux en mon imagi(na)tion,
dont

Page 141, ligne 31, au lieu de:

enfant. Mais sans leur rien demander, nous le sentons »

lisez:

enfant. Mais sans leur rien demander, nous le sentons »

Page 145, ligne 22, au lieu de:

de sceptres, d'Empires, et de couronnes qui nous sont aujourd'hui

lisez:

de sceptres, d'Empires, et de couronnes qui nous sont aujourd'huy

Page 145, ligne 41, au lieu de:

l'aimons parce qu'il nous est avantageux de l'aimer: nous ser-
vons nos-

lisez:

l'aimons parce qu'il nous est avantageux de l'aimer: nous ser-
vons nos-

Page 145, dernière ligne, au lieu de:

tant de martyrs de la Republique, si ces grands hommes n'avoient

lisez:

tant de martirs de la Republique, si ces grands hommes n'avoient

Page 148, ligne 10, au lieu de:

sçavoient en quoi consiste la veritable grandeur ils verroient que
rien

lisez: 1

sçavoient en quoy consiste la veritable grandeur ils verroient que
rien

Page 148, ligne 32, au lieu de:

conquerant, et quand il n'en tue, ni n'en vole qu'un, c'est un
mes-

lisez:

conquerant, et quand il n'en tue, et n'en vole qu'un, c'est un mes-

Page 151, ligne 23, au lieu de:

genereux l'on n'y apprendra pas toujours avec quelle prudence, il

lisez:

genereux l'on n'y aprendra pas toujours avec quelle prudence, il

Page 152, ligne 24, au lieu de:

c'est què la force et la vaillancè, la bonté et la justice en elles
mesme,

lisez:

c'est que la force et la vaillance, la bonté et la justice en elle
mesmes,

Page 155, dernière ligne, au lieu de:

apprehendoit de manquer de divertissement, et au contraire
rien

lisez:

apprehendoit de manquer de divertissement, et au contraire
rien

Page 156, ligne 1, au lieu de:

n'est plus bien du cardinal de Retz que d'avoir pu supporter
l'obscur-

lisez:

n'est plus beau du cardinal de Retz que d'avoir pu supporter
l'obscur-

Page 156, ligne 3, au lieu de:

d'avoir en soy un remede assuré contre l'exil et la persecution
et si je

lisez:

d'avoir en soy un remede assuré contre l'exil et la persecution
et je

Page 170, ligne 40, au lieu de:

Quoi qu'il en soit, il y a tant Quoi qu'il en soit, il y a tant

lisez:

Quoi qu'il en soit, il y a tant .Il y a tant

Page 172, ligne 9, au lieu de:

1° La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit »

lisez:

1° La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit »

Page 172, ligne 13, au lieu de:

4° La penetration a un air de prophetie qui flatte plus nostre

lisez:

4° La penetration a un air de prophetie qui flatte plus nostre

Page 172, ligne 16, au lieu de:

devots desgoutent de la devotion

lisez:

devots degoutent de la devotion

Page 172, ligne 24, au lieu de:

10° Les fames qui ayment pardonnent plus aisement les grandes
indiscretions que les petites infidelités.

lisez:

10° Les fames qui aiment pardonnent plus aisement les grandes
indiscretions que les petites infidelités.

Page 174, ligne 20, au lieu de :

si elles ne venoient pas de moy. celle de la paresse (1) est représentée

lisez:

si elles ne venoient pas de moy. celle de la paresse (1) est représentée

Page 174, ligne 29, au lieu de :

cœur cette dernière passe tout ce qu'on peut jamais penser il faut

lisez:

cœur cette dernière passe tout ce qu'on peut jamais penser. Il faut

Page 175, ligne 22, au lieu de:

ment font la valeur des hommes et la chasteté des femmes dont on

lisez:

ment, font la valeur des hommes et la chasteté des femmes dont on

Page 176, ligne 16, au lieu de:

des gousts de l'amour propre, dont il ne faut pas non plus disputer que des gousts de la langue ou du choix des couleurs

lisez:

des gousts de l'amour propre, dont on ne doit non plus disputer que de ceux de la langue ou du choix des couleurs

Page 177, ligne 28, au lieu de:

fort à se plaire à soy mesme et que bien écouter et bien répondre

lisez:

fort à se plaire à soy mesme, et que bien écouter et bien répondre

Page 179, ligne 26, au lieu de:

mettre son jugement à celui d'autrui, sans nulle application du sien;

lisez:

mettre son jugement à celui d'autrui, sans nulle application du sien;

Page 181, ligne 11, au lieu de:

bon goust de le trouver en chaque chose: *mais la malignité naturelle*

lisez:

bon goust de le trouver en chaque chose: *mais la malignité naturelle*

Page 182, note 2, au lieu de:

(2) Tallemant des Réaux, V, p. 275

lisez:

(2) Tallemant des Réaux, V, p. 276.

Page 183, ligne 5, au lieu de:

Benserade

lisez:

pour Benserade

Page 185, ligne 32, au lieu de:

reconnoissent qu'ils sont avares, envieux, vains, foibles, inconstans

lisez:

reconnoissent qu'ils sont avares, envieux, vains, foibles, legers et inconstans

Page 187, ligne 4, au lieu de:

trouver et pour se mirer dans ce prospere état, pour en peser et esti-

lisez:

trouver et pour s'y mirer dans ce prospere état, pour en peser et esti-

Page 187, ligne 16, au lieu de:

et qu'il veut qu'étant celeste, pure et spirituelle, elle ait des inclina-

lisez:

et qu'il veut qu'étant celeste, pure et spirituelle, elle ait les inclina-

Page 188, 2^e ligne de notes, au lieu de:

lières luy en a fait embrasser d'estranges »...

lisez:

lières luy en a fait embrasser d'estranges »... Ibid, II, p. 79-80.

Page 191, ligne 31, au lieu de:

la paresse, la timidité ou la honte ne nous faisoient pas voir les incon-

lisez:

la paresse, la timidité ou la honte ne nous faisoient voir les incon-

Page 191, 2 notes, au lieu de:

(2) La Rochefoucauld, III, p. 131

(3) Ibid, III, p. 133

lisez:

(2) La Rochefoucauld, III, p. 132

(3) Ibid, III, p. 131

Page 192, ligne 10, au lieu de:

leté

lisez:

letté

Page 192, ligne 25, au lieu de:

« c'est la marquise qui les a eu en quelque sorte inspirées et qu'il

lisez:

« c'est la marquise qui les a en quelque sorte inspirées et qu'il

Page 194, ligne 15, au lieu de:

tus morales, selon qu'il est bien ou mal entendu ».

lisez:

tus morales, selon qu'il est bien ou mal entendu » (I).

Page 199, ligne 1, au lieu de:

tectrice de Port-Royal, ont fait oublier la précieuse, qui brillait dans

lisez:

tectrice de Port-Royal, a fait oublier la précieuse, qui brillait dans

Page 211, ligne 6, au lieu de:

vous esties en chemin pour revenir, elle m'a escrit une fort belle qui

lisez:

vous esties en chemin pour revenir, elle m'a escrit une fort belle lettre qui

Page 211, ligne 9, au lieu de:

fait et Madame vostre femme, mais vous vous connoisez en gens les

lisez:

fait et Madame vostre femme, mais vous vous connoissez si bien en gens les

Page 211, ligne 13, au lieu de:

santé et celle de Madame vostre mère, de Madame vostre femme et

lisez:

santé et de celle de Madame vostre mère, de Madame vostre femme et

Page 212, ligne 17, au lieu de :

prou de consequence a Rouen. assurément quand vous sçatures quel

lisez :

proces de consequence a Rouen. assurément quand vous sçatures quel

Page 212, 1 note, au lieu de:

l'abbaye de Fontfroide à l'abbé de Marillac en 1667. Voir *La Rochefoucauld*,

lisez:

l'abbaye de Fontfroide à l'abbé de Marcillac en 1667. Voir *La Rochefoucauld*,

Page 215, ligne 7, au lieu de:

p. 57. Lettre de remerciement à M. Dubois qui lui avait envoyé
lisez:

p. 57. Lettre de remerciement à M. Dubois qui lui avait envoyé
de Poitiers

Dans la Bibliographie (Etudes) au lieu de:

Barthélemy (E. de). *Les amies de la marquise de Sablé*, 1865, in 8°
lisez:

Barthélemy (E. de). *Les amis de la marquise de Sablé*, 1865, in 8°

Dans la Table Alphabétique, au lieu de:

Nemur (duc de) 36.

lisez:

Nemour (duc de) 36.

au lieu de:

Valette (cardinal de la) 17

lisez:

Valette (cardinal de la) 19.

car il ne veut point qu'on fasse pour luy ce qu'il ne voudroit pas faire luy mesme » (1).

Ce qui nous frappe dans ces maximes, c'est leur extrême intellectualisme. Pas d'affection qui ne soit raisonnable ! C'est du pur esprit cornélien et cartésien.

Nous avons vu que Mme de Sablé préférait l'amitié à l'amour maternel, sentiment déraisonnable parce que fondé sur l'instinct. Arnauld d'Andilly la mettait au-dessus de l'amour de la patrie.

Cicéron raconte l'histoire de Blossius, ami de Gracchus, auquel on avait demandé si, sur la prière de Gracchus, il aurait mis le feu au Capitole. Blossius après avoir répondu que jamais Gracchus ne lui aurait adressé cette prière, pressé par son interlocuteur, finit par avouer qu'il lui eût obéi. Montaigne reprend la même anecdote en la traduisant presque mot pour mot. Cicéron blâme Blossius, parce que,

(1) Arsenal, 5420, f. 175. (V. Cousin. *La marquise de Sablé*, p. 111).

« En verité c'est moy qui puis dire sans vous flatter », écrivait à la Marquise Arnauld d'Andilly, « que quelque bien que vous ayez tousjours escrit, vous écrivez encore mieux que vous n'avez jamais fait. Ce qui vient a mon avis de ce que le jugement croist sans cesse, et se sert ainsi avec plus d'art et de conduite des lumieres de l'esprit. Il n'en faut point de meilleure marque que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer touchant l'amitié: rien n'est plus beau, plus juste et plus veritable. Mais ce qui me le fait encore plus estimer, c'est que quelque grands que soient vostre jugement et vostre esprit, ils y ont beaucoup moins de part que vostre cœur. Il faut sentir ces choses là pour les pouvoir penser et les pouvoir dire: et il faut que la personne qui vous a engagée a les écrire ait non seulement bien peu de disposition a les concevoir par elle mesme; mais bien peu de memoire pour ne se souvenir pas qu'on les luy a dites tant de fois. Elle me fait pitié de s'imaginer que la veritable amitié ait un fondement si foible que la conformité des interests et la ressemblance des occupations (28 janvier 1661). Bibl. Nat. F. fr. 10587, f. 58 (V. Cousin. *La Marquise de Sablé*, p. 357).

« Sans vous flatter je trouve dans ce que vous écrivez, outre la delicatessen de l'esprit et le jugement une certaine justesse procedante de ce dernier, qui fait que je ne me lasserai jamais de voir et de revoir de semblables choses: Et pour vous faire connoistre que je dis vray vous n'aurez pas oublié sans doute la *différence que je vous tesmoignay d'avoir remarqué entre ce que vous et celuy que vous sçavez aviez écrit sur un mesme sujet, dont l'un estoit comme l'essence, et l'autre n'estoit que le marc.* (le 20 Février). *Ibid*, f. 78. V. Cousin. *Ibid.*, p. 358.

Ch. Giraud croit que Mme de Sablé a composé son *Traité* contre Saint-Evremond. (Saint-Evremond. *Œuvres mêlées*, 1865, I, p. LXXX-CIV). J'avoue que la savante et ingénieuse argumentation de l'éminent érudit ne m'a nullement convaincue. La maxime de Saint-Evremond est bien de 1647, c'est-à-dire fort antérieure à celle de La Rochefoucauld, mais la réponse de la Marquise fut composée comme nous le montre la lettre d'Arnauld d'Andilly en 1661, c'est-à-dire quatorze ans après, époque où l'ami de Ninon se trouvait déjà en exil.

dit-il, l'amitié ne doit pas nous conduire au crime. Montaigne le critique pour un bien autre motif: parce qu'il ne devait pas se départir de sa première réponse (1).

« S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette dernière et hardie confession, et ne se devoit départir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais, toutefois, ceux qui accusent cette réponse comme séditeuse, n'entendent pas bien ce mystère, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par connoissance » (2).

Arnauld d'Andilly en revenant sur la même question va plus loin que Montaigne. Il conclut résolument qu'il faut préférer l'ami à la patrie.

Que l'on doit preferer son Amy a sa Patrie.

La nature n'a rien donné de si précieux a toutes les choses qu'elle a produites que l'affection qui les unit. Elle l'a considérée comme le premier de tous les biens, comme le seul qui pouvoit rendre tous les autres agréables, et comme l'accomplissement de leur bonheur. Elle n'a pas creu pouvoir passer pour bonne mere si elle souffroit que ses enfans demeurassent dans une guerre continuelle, ny que le monde luy fust obligé de l'avoir tirée du cahos, s'il devoit rentrer aussitost dans une division plus dangereuse. Ainsi cette forte inclination qui porte les elemens vers leur centre, cet amour des plantes et des fleurs pour le soleil, ces influences des astres pour la terre, et ces liens secrets d'amour qui attachent entr'eux les animaux les plus sauvages, sont autant d'effets de cette première affection que le ciel a resplandue dans toutes les choses créées comme l'ame universelle du monde. Mais ce que la nature commence dans les elemens, les plantes, et les animaux; la raison l'acheve beaucoup plus noblement dans les hommes. Ils font par discernement et par choix ce que les autres ne font que par nécessité et par instinct: et tenant, si l'on peut parler ainsi, les resnes de leur amitié, ils la portent comme il leur plaist, ou vers l'utile, ou vers l'honneste, ou vers l'agréable (3) Ces trois sortes d'objets sont

(1) Voir P. Villey. *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, II, p. 75.

(2) Montaigne. *Essais*, I, p. 246. J. Esprit, qui n'a pas compris Montaigne, lui reproche d'avoir professé « que l'amitié a le privilege de nous dispenser de toutes les loix... et de nous rendre innocemment impies sacrilèges et infidelles ». *Fausseté des vertus humaines*, I, p. 154.

(3) Aristote distingue les amitiés par intérêt, par plaisir et par vertu. *Morale à Nicomaque*. Livre VIII, ch. iv.

toutes les amitez du monde. L'agreable est presque toujours l'origine de l'amour: l'Utile ne produit que trop souvent les liaisons interessées: Et l'honneste comme procedant de la vertu et de la sagesse n'en fait à la verité que peu: mais il les fait incomparablement plus parfaites et plus dignes d'un homme sage. C'est ce me semble sur ces deux dernieres sortes d'amitez qu'il faut examiner lequel nous doit estre le plus cher ou de nostre Patrie ou de notre Amy; lequel nous devons plus-tost secourir dans leurs perils, et lequel des deux nous pouvons sans crime laisser perir lorsqu'il n'est en nostre pouvoir de sauver que l'un ou l'autre.

Chacun demeure d'accord que l'amitié ne sçauroit estre sincere lorsqu'elle est interessée. Nous n'aimons gueres quand nous aimons seulement dans le veue de l'avantage qui nous en revient; et les sentimens qu nous avons pour ceux a qui nous devons nostre seureté ou nostre repos ne sont a proprement parler que reconnoissance et que gratitude. Cette sorte d'affection est celle que tous les hommes ont pour leurs pays. Ils ayment sa conservation, parce qu'ils apprehendent d'estre accablez sous ses ruynes, et ne se reunissent pour le maintenir que par les mesmes raisons qui ont reuny leurs peres pour l'establir, c'est a dire par l'ambition, ou par la crainte. Ces deux seules passions ont esté le fondement des Republicques et des Monarchies: et ces noms de sceptres, d'Empires, et de couronnes qui nous sont aujourd'hui si saints et si venerables, sont nez de la violence ou de la foiblesse des premiers hommes. Le desir d'usurper une domination injuste, ou l'apprehension de perdre une liberté legitime: l'opression dans les uns, la deffense necessaire dans les autres, mais par tout l'intérêt et le besoin d'une assistance mutuelle, moins que les sentimens d'une veritable amitié, ont rassemblé les peuples, partagé la terre, et fait diverses nations de ce qui n'estoit auparavant qu'une commune et mesme patrie. Ces sentimens continuent tousjours d'agir en nous: nous nous considerons les premiers dans l'amour que nous avons pour l'Estat: nostre passion dans ce qui le regarde est toujours interessée: et à parler sincerement, nostre zeile pour sa gloire et pour sa grandeur devient par reflexion sur nous un effet de l'amour que nous avons pour nous memes. Nous ne soutenons l'autorité des loix que parce qu'elles maintiennent la tranquillité dans laquelle nous vivons. Et le seul bien de l'Estat ne nous porteroit pas dans les perils de la guerre, si outre la felicité publique nous n'y cherchions nostre gloire particuliere. Ainsi il faut demeurer d'accord que ce que l'on nomme l'amour de la patrie n'est en effet que lamour que nous avons pour nous memes. Nous l'aimons parce qu'il nous est avantageux de l'aimer: nous servons nostre ambition ou nostre fortune en la servant; et Rome n'auroit point eu tant de martyrs de la Republique, si ces grands hommes n'avoient

beaucoup plus travaillé pour leur gloire que pour sa grandeur. Autrement l'on auroit pû avec quelques Philosophes les accuser de folie, de vouloir mourir pour des Citoyens entres lesquels ils n'auroient possible pas un seul amy veritable, pour des loix qu'ils pouvoient trouver injustes, et pour un gouvernement dont ils condamnoient peut-estre la conduite. Il faut croire pour la justification de ces hommes extraordinaires qu'ils estoient touchez de quelque chose de plus solide que la vaine image de la Patrie et de leurs Dieux tutelaires: qu'ils avoient devant les yeux un objet plus grand et plus noble que la liberté de la populace de Rome; et qu'en s'exposant aux perils de tant de grandes actions ils cherchoient pour eux mêmes ou le plaisir d'une vie fort eclatante, ou la gloire d'une mort tres honorable; n'estant pas possible que l'amitié qui naist de l'utilité generale des peuples entiers, et se partage entre des millions de Citoyens que nous n'aimons pas plus qu'ils nous aiment, puisse estre fort grande et fort etroite.

Il n'en est pas de mesme de celle qui unit les amis par des liens plus forts et plus excellens que ceux du besoin et de l'interest, qui fait que sans la personne que l'on aime, on trouve la solitude au milieu de son pays; que l'on ne croit vivre qu'autant que l'on vit en elle; que contre l'opinion des stoïques le sage peut aimer quelque chose plus que luy mesme; qui entraine de telle sorte la volonté qu'elle la plonge toute entiere dans celle de son amy; et enfin que les ames se trouvent confondues ensemble par un meslange si universel, que pour parler comme Montagne, elles n'aperçoivent pas la couture qui les a jointes. Cette noble habitude de l'ame qui naist de la connoissance d'une vertu éprouvée; qui estant elle mesme la premiere des vertus morales ne peut subsister qu'entre les personnes vertueuses, qui n'ayant que des principes et des fins honnestes est une image de l'amitié toute sainte et toute divine que Dieu veut bien exiger de nous, demande asseurement de plus grands efforts que cette autre affection moins epurée et dont les fondemens sont moins solides.

Nous devons beaucoup sans doute a nostre Patrie: nous ne pouvons trop travailler pour sa conservation, ny estre trop jaloux de sa gloire. Mais comment luy devrions nous autant qu'a nos amis, puisque nous devons a nos amis plus que nous ne devons a nous memes? Si la naissance et le hazard nous ont donnez a nostre patrie, le choix et la raison nous ont donnez a nos amis. Les chaisnes qui nous attachent a elle sont l'ouvrage de nos peres: celle qui nous attachent a eux sont l'ouvrage de nos mains. Si elle nous reçoit et se donne a nous sous quelques conditions, ils nous reçoivent et se donnent a nous sans condition et sans reserve. Enfin, s'il faut renoncer a l'amour si raisonnable que la nature nous a donné pour nous memes; s'il faut abandonner l'Empire qui nous assujettit nostre volonté; et s'il faut sacrifier avec plaisir une vie qu' l'on ne quite gueres sans

regret: faisons ces grandes actions pour des personnes qui veulent bien aussi les faire pour nous: qu'il y ait une egalité toute entiere dans cet illustre commerce: et comme nous préferons ce que nous aimons a toutes choses; que ce que nous aimons nous prefere de mesme a tout le reste. Sans cela l'amitié n'est point veritable. Et quiconque tesmoigne plus d'affection pour son pays que pour son Amy, fait voir qu'il ne luy a jamais donné tout son cœur, mais qu'il est beaucoup plus sensible a l'amour de la gloire qu'aux loix indispensables de l'amitié. Ainsi je croy pouvoir dire que l'amitié considerée dans toute sa pureté doit estre sans aucun meslange ny d'interest, ny de gloire, ny de plaisir particulier: que celle que nous avons pour l'Estat n'est jamais de cette sorte; qu'on ne la trouve toute pure que dans un petit nombre d'amis; et que pour eux l'on peut sans crime avoir quelque chose de plus cher que le salut de sa patrie, qui sans ceste obligation nous doit estre preferable a toutes choses » (1).

Il ne faut pas oublier que l'idéal de l'honnêteté, tel qu'on le concevait en France au XVII^e siècle et tel que se le proposait Montaigne était d'avoir l'esprit libre et entièrement affranchi des coutumes des lieux, où l'on était né. Un honnête homme était en quelque sorte le citoyen du monde et considérait comme compatriotes tous ses semblables. « Non parce que Socrate l'a dict », écrit l'auteur des Essais, « mais parce qu'en verité c'est mon humeur, et à l'aventure non sans quelque excez, j'estime tous les hommes mes compatriotes et embrasse un Polonais comme un François postposant cette lyaison nationale à l'universelle et commune » (2).

« Jamais il n'y a eu de meilleure amie », raconte Tallement des Réaux « (que Mme de Rambouillet). D'Andilly *qui faisoit le professeur en amitié* luy dit un jour qu'il la vouloit instruire amplement en cette belle science; il luy faisoit des leçons prolixes, elle pour trancher tout d'un coup luy dit: « Bien loing de ne pas faire toutes choses au monde pour mes amys, si je sçavois qu'il y eust un fort honneste homme aux Indes, sans le connoistre autrement, je tascherois de faire pour luy tout ce qui seroit à son avantage » — Quoy! s'escria M. d'Andilly vous en sçavez jusques-là Je n'ay plus rien à vous monstrier » (4).

L'entourage de notre Marquise unissait au cosmopolitisme (qu'on veuille bien excuser ce mot) une sorte de pacifisme.

(1) Bibl. Nat., F. fr. 10587, f. 123. Arsenal, 6041, f. 327. Les deux exemplaires sont autographes.

(2) Montaigne, III, p. 240.

(3) Voir M. Magendie. *La politesse mondaine au XVII^e siècle* p. 756.

(4) Tallemant des Réaux, II, p. 489.

Voici quelques pensées que nous trouvons dans les portefeuilles Vallant.

Pensées sur la guerre. Juillet 1667

« Il n'y a point d'opinion si généralement reçue que celle qui préfère le métier de la guerre à tous les autres métiers et qui le regarde comme ce qu'il y a de plus grand et de plus noble parmi les hommes mais il est aisé de voir que ce n'est que la fureur de l'ambition et de l'orgueil qui fait que tous les hommes aspirent à être maîtres les uns des autres qui leur fait regarder ainsi l'exercice des armes mais s'ils sçavoient en quoi consiste la véritable grandeur ils verroient que rien n'y est si contraire que la violence et la tyrannie qui sont les sources de toutes les guerres et qu'il se peut faire très aisément qu'un homme soit le maître du monde par la force et qu'il soit en même temps le dernier et le plus misérable des hommes à le mesurer par les qualités qui font leur véritable prix. Ces qualités sont sans doute celles de l'esprit et de la raison et c'est réduire les hommes à la condition des bestes que de ne les considérer que par la force. c'est même les mettre au dessous des bestes puisqu'il est certain qu'il y en a de plusieurs espèces qui en ont plus que l'homme qui entreprennent de plus grandes choses et qui craignent moins le péril. C'est une chose remarquable que les nations les plus sauvages et qui approchent le plus des bestes sont celles qui font le plus de cas de la valeur. elles ne connoissent point d'autre mérite ny d'autre bonne qualité que celle-là, mais à mesure que les hommes se civilisent ils commencent à apprendre qu'il y a quelque chose de meilleur et que comme c'est la raison qui distingue les hommes des bestes c'est aussi le plus et le moins de raison qui fait la véritable différence d'homme à homme et que c'est de là qu'ils tirent tout leur prix » (1).

J. Esprit dans un Dialogue sur la paix des Pyrénées qui se trouve dans les portefeuilles Vallant écrit « Qu'est-ce à dire c'est un conquérant? Quand un homme vole ou tue plusieurs personnes, c'est un conquérant, et quand il n'en tue, ni n'en vole qu'un, c'est un méchant homme » (2).

Souvenons-nous aussi de Pascal. « Pourquoi me tuez-vous? — Eh quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? »

Certes le milieu de Mme de Sablé était pacifiste.

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17056, f. 296.

(2) Bibl. Nat. F. fr. 17046, f. 106. « Dialogue sur le sujet de la Paix », publié par Soucaille (J. Esprit, 1867, Béziers).

g/ PÉDAGOGIE.

Presque à l'égalé de la morale et de la psychologie, la société précieuse se passionnait pour les questions pédagogiques. Tous les romans précieux ne sont-ils pas de véritables manuels de civilité? Mme de Rambouillet et ses amis n'ont-ils pas été les instituteurs de la société polie à ses débuts? On ne s'étonnera donc pas en apprenant que Mme de Sablé a composé un traité pédagogique.

Elle le fit à l'époque où le Roi cherchait un gouverneur pour le Dauphin, charge qui fut briguée un certain temps par La Rochefoucauld et fut accordée à Montausier (1).

« C'est ce que vous m'avez envoyé » écrit le Duc à la Marquise « qui me rend capable d'être gouverneur de Monsieur le Dauphin depuis l'avoir lu, et non pas ces sentences que j'ai faites. Je n'ai en ma vie rien vu de si beau ni de si judicieusement écrit. Si cet ouvrage là étoit publié, je crois que chacun seroit obligé en conscience de le lire, car rien au monde ne seroit si utile: il est vrai que ce seroit faire le procès à bien des gouverneurs que je connois » (2).

« Je doute fort », écrit à Mme de Sablé Arnauld d'Andilly « que Mr. Thomas vous ait dit jusques à quel point je fus satisfait de ce certain discours. J'en fus d'autant plus touché qu'il me parut d'abord un paradoxe. Mais vous y faites voir si clairement ce que vous avez entrepris de prouver, qu'il faudroit renoncer à la raison pour n'en pas demeurer d'accord. Rien n'est plus judicieux, ni plus solide: Et si les enfans estoient instruits en cette maniere, il est sans doute que par la connoissance qu'ils auroient d'eux memes ils pourroient former en mesme temps et leurs mœurs, et leur esprit, et lorsqu'ils liroient l'histoire en faire des jugemens dont les vieillards memes sont incapables par l'habitude qui leur reste de la maniere dont ils l'ont apprise en leur jeunesse, qui fait comme vous le dites si bien que le

(1) J'ai vu chez M. Charavay le brouillon d'une lettre inédite de Mme de Sablé au duc de Montausier. La Marquise lui envoie un écrit pédagogique du janséniste Saint-Gilles.

« Je n'ay autre chose à vous dire en sa faveur », écrit-elle, « synon que l'experience qu'il a faite sur son fils de ce qu'il propose est la meilleure preuve que je vous puisse donner que cette institution est tres bonne... Sy je ne savois que vous aimés avoir tout ce que l'esprit peut produire de bon je n'oserois pas vous importuner, mais le tant de loisir que vous alés avoir me rend plus hardie... »

(2) La Rochefoucauld, III, p. 185.

jugement ny ayant eu nulle part, il ne leur reste presque que le souvenir des noms qui se sont conservez dans leur memoire » (1).

J'ai trouvé ce discours copié de la main d'Arnauld d'Andilly parmi les notes de Rochebilière à la Bibliothèque Nationale (Nouv. Acquisitions).

*Pour les Enfants
qu'on ne veut pas faire etudier
à fonds*

« Si j'avois des Enfans a instruire je ne voudrois point tant les amuser à l'histoire, comme l'on a accoutumé, car il me semble que cette lecture ne leur donne point d'autres avantages que celui de leur apprendre les noms et les choses purement historiques.

Je voudrois donc qu'on prist d'abord le soin d'instruire leur entendement peu a peu et par degrez, en s'acomodant a eux, par des exemples clairs, communs et proportionnez a leur age et a leur esprit naturel.

Il faudroit premierement leur faire sçavoir ce qui sont eux mêmes c'est a dire que l'homme n'est differend d'un chien, d'un bœuf, et d'un cheval que par la raison: qu'ils mangent, qu'ils boivent, qu'ils dorment et qu'ils meurent les uns comme les autres: Que Dieu qui est le maistre de toutes choses a donné aux hommes cette raison, afin qu'ils le connoissent, qu'il luy obeissent, et qu'ils l'adorent; Et que cette mesme raison les oblige a vivre vertueusement parmy les hommes. Que pour cela il faut qu'ils apprennent ce que c'est le vice pour le fuir; et ce que c'est que la vertu pour la suivre. Et apres cela il sera aisé de prendre dans leurs propres actions, tous les exemples du vice et de la vertu: Comme si un enfant porte envie a son frere ou a son compaignon de ce qu'ils apprennent mieux que luy, on luy peut dire que cela se nomme une passion qui est contraire a la vertu: Que c'est une chose fort vilaine et fort basse; Que rien n'est plus honteux et que la generosité qui est une vertu toute oposée a cette passion fait que l'on est bien aise de voir apprendre ses compaignons, et de leur voir arriver toute sorte de bien.

S'ils sont opiniastres et emportez on peut leur dire que cest une passion qu'on nomme colere et emportement qui est contraire a la vertu de patience, a la douceur et a la moderation de l'esprit qui met les hommes hors de leur raison, et qui les rend semblables aux bestes.

S'ils sont menteurs, il leur faut dire que c'est un vice qui vient de l'ignorance de la sottise et de la foiblesse d'esprit: Qu'il n'y a rien de

(1) Bibl. Nat., F. fr. 10587, f. 54. (V. Cousin. *La marquise de Sablé*, p. 108).

plus beau que de dire la vérité et leur faire aussi entendre que la vérité n'est autre chose que parler toujours selon ce que l'on pense et selon que les choses sont et leur en donner des exemples conformes a leur connoissance.

Il faut aussi leur apprendre la ou on peut taire et dissimuler la vérité (1), comme a ne rapporter jamais rien qui puisse fascher ceux de qui on parle; comme si un enfant entend dire a son compagnon quelque chose qui puisse fascher ou offenser un autre; Il luy faudra apprendre qu'il n'en faut jamais parler, et que redire les choses qui nuisent a quelqu'un c'est un défaut qui se nomme indiscretion, et que le contraire est une qualité qui s'appelle discretion.

Sans doute que si l'on vouloit prendre ce chemin la pour les enfans, le temps de leur etude se trouveroit bien mieux employé, qu'a leur faire lire l'histoire sans avoir aucune idée du bien et du mal. Car quelque soin que les Precepteurs puissent prendre pour faire remarquer les bonnes et les mauvaises actions qui s'y trouvent, cela ne fera jamais tant d'impression, que si les enfans avoient desjà, en eux mesme quelque connoissance du bien et du mal: c'est a dire autant qu'il est possible de leur en inspirer par ces moyens icy.

Enfin c'est peu de chose de sçavoir seulement l'histoire comme histoire: car quelque reflexion ou quelque attention que l'on y puisse apporter si l'on ny apprend la generosité que par l'exemple d'un Prince genereux l'on n'y apprendra pas toujours avec quelle prudence, il faut faire une action genereuse. Si l'on y remarque la liberalité d'un Prince cela n'apprendra pas parfaitement ce que cest que la liberalité et en quelle maniere il la faut exercer, et si ce Prince a observé de donner comme il faut, et a qui il faut, et ainsi du reste.

Il faut donc ce me semble s'attacher a etabliir des principes dans l'entendement des enfans pour leur donner de quoy juger eux mesmes plustost qu'a remplir leur memoire, parce que leur entendement estant instruit et éclairé de cette sorte, ils observeront dans leur lecture tout ce qu'il faut observer, et le feront avec plus d'utilité que leurs precepteurs ne pourroient le faire en leur faisant remarquer les actions vertueuses qui se trouvent dans l'histoire: car par ce moyen ils jugeront non seulement des actions des hommes, mais aussi du motif et de la fin des choses qui se sont passées c'est a dire de la beauté ou de la laideur de ces mesmes actions: car par le jugement qu'ils seront capables d'en faire Ils apprendront a desirer de les fuyr ou de les imiter: et encore qu'il soit possible que le Precepteur leur faisant voir une action de prudence ou de vaillance, puisse leur faire observer ce que

(1) Voilà un conseil qui ne sent par le rigorisme janséniste et qui est bien de notre diplomate.

c'est que faire cette action par les principes de la vertu, cela ne sera jamais si utile aux disciples, ny si intelligible que s'ils avoient desja dans leur esprit, les idées generales de toutes les vertus, et comme d'ordinaire on ne fait pas continuer les etudes aux enfans Il leur seroit plus avantageux d'avoir appris ce qu'ils doivent faire pour vivre honnestement toute leur vie, que de sçavoir seulement ce que les autres ont fait.

Le meilleur moyen de faire profiter les enfans dans cette étude est de sçavoir se rabaisser et proportionner a leur connoissance, et leur donner toujours, des exemples des choses qu'ils connoissent desja, Leur expliquer le nom des choses quand on leur nommera passion, ambition, hayne, il leur faut dire ce que c'est que passion, ambition et hayne le plus clairement que l'on peut, et toujours avec des exemples qui leur soient connus comme quand on leur nommera passion, il leur faut dire que ce mot de passion signifie un mouvement, qui est contre la raison, qui la trouble et qui la met hors de l'estat ou elle doit estre et ainsi du reste.

Il me semble aussi que cette methode qui seroit fort avantageuse principalement pour les grands Princes qui n'étudient pas, et auxquels l'on fait perdre tant de temps pour la seule lecture de l'histoire dont ils ne tirent point d'autre profit, que de la sçavoir comme des comtes (*sic*): Il importe peu qu'un Roy sçache la bonté de Tite et de Trajan, la vaillance de Cesar et d'Alexandre: car lors qu'il sçaura bien ce que c'est que la force et la vaillance, la bonté et la justice en elles mesme, il sçaura bien mieux qu'il faut estre bon a son peuple et qu'il faut estre vaillant pour le proteger quand il en a besoin: Qu'il ne le peut jamais apprendre dans la vie de Trajan et d'Alexandre, puisque c'est par la raison mesme que lon doit estre bon, juste, vaillant et libéral et non pas par les exemples (1).

Il me semble qu'il ne se faut pas mettre en peine de les questionner et les faire parler comme lon fait ordinairement, parce que n'en estant pas capables il ne feront que se rebuter par la crainte et par l'effort qu'il leur faudroit faire pour produire quelque chose. Il faut seulement les laisser parler naturellement et les reprendre en les instruisant clairement et doucement; car pourveu qu'on leur face bien entendre les choses et qu'ils soient bien instruits, ils parleront dans le besoin par la connoissance qu'il auront. Le tout consiste a bien eclaircir leur entendement et a leur donner beaucoup de lumiere sur toutes choses: c'est le grand profit: tout le reste n'est rien que des confusions et un sçavoir plein d'ignorance. Pour moy je croy que cette sorte d'instruction est bonne pour toute sorte de personnes, pour les

(1) Voir les *Essais*, II, p. 202.

Enfans, pour les hommes et pour les femmes qui doivent apprendre par la connoissance des vertus que c'est une foiblesse d'estre vaine et une sottise d'estre parleuse et mesdisante: et enfin il me semble que ces connoissances seules, pourveu que lon y comprenne la morale chretienne, eclairent suffisamment l'esprit et qu'elles suffiroient mesme toutes seules pour l'habileté et la sagesse et par ce moyen, on seroit non seulement plus habile mais beaucoup plus avancé, parce que tout le temps de l'enfance ne se perdrait pas inutilement comme l'on fait a apprendre un peu de latin et a lire l'histoire dont on n'entend pas ce qui est le plus utile c'est a dire les bonnes et les mauvaises actions.

Quant aux enfans que l'on ne fait etudier que pour employer leurs premieres années, et comme l'on dit ordinairement parce qu'on ne sçait a quoy les occuper il y a un moyen de les instruire plus utilement que l'on ne fait en leur enseignant seulement quelques mots de latin. Car il arrive souvent qu'on les retire de leurs etudes a l'ade (*sic*) de douze ou quatorze ans pour leur faire apprendre ce que l'on nomme les exercices. Ils passent toute leur vie dans la plus grossiere ignorance du monde et bien souvent comme les bestes, sans sçavoir seulement ny le nom, ny l'usage de la pluspart des choses dont on entend parler a toute heure, dans le commerce des honnestes gens (1). Cecy a esté assez prouvé par une personne de nostre temps qui disoit hemisphere pour Emissaire; et quoyque cette mesme personne eût assez entendu parler de l'histoire comme on la fait lire d'ordinaire aux enfans, il ne laissoit par de parler du fleuve Rubicon, comme si ce fleuve eût esté un cheval et cela ne vient que faute d'instruction, car d'ailleurs c'est une personne de fort bon sens et d'un grand courage (2). L'on entend aussi souvent dire aux plus qualifiez de la cour, conjecture, pour conjoncture, anatomie pour astronomie et je voy beaucoup de ces messieurs les ignorans, parler de l'animal comme commun a l'homme et a la beste, qui prennent toujours ce mot d'animal pour bestes brutes Et quand on parle des creatures, ils croient que ce ne sont que les hommes qui sont des creatures d'autres s'imaginent que creature veut dire chretien, et leur ignorance les rend si honteux et si confus quand ils se trouvent dans les compagnies qu'ils ne peuvent quasi souffrir le commerce des honnestes gens par la peine qu'il ont de ne trouver rien a dire dans les conversations un peu extraordinaires et raisonnables et cela les oblige bien souvent a mentir et a medire pour ne se pas faire quand les autres parlent.

(1) On croirait que c'est Philaminte ou Bélize qui a écrit ce passage.

(2) Cela pourrait être le frère même de Mme de Sablé, le commandeur de Souvré, qui était à ce qu'il paraît d'une ignorance extrême. Voir Tallemant, V, p. 235, I, p. 149.

Je voudrois donc qu'on donnast aux enfans lors qu'on sçait qu'ils ne doivent pas achever leurs études, une connoissance superficielle des noms et de l'usage des choses dont on entend parler ordinairement, et ainsi qu'on leur expliquast le nom et l'usage de tous les arts et de toutes les sciences comme ce que veut dire, art, architecture, sculpture, Arithmetique etc Ce que l'on entend par le mot de science, Philosophie, logique, métaphysique, etc. Et tout cela par des descriptions claires et courtes en se servant autant qu'il est possible des exemples qui leur soient connus et communs.

Comme pour leur faire entendre ce que c'est que la Phisique, il leur faut dire que c'est une science qui apprend a connoistre les cieux, les Planettes, les animaux, qui apprend ce que c'est que les metheores, comme la pluye, la neige, le tonnerre et ainsi du reste.

Il leur faut dire que la Rethorique est un art qui apprend a bien parler, que sa fin est de persuader, et que persuader est faire croire quelque chose, et leur expliquer ce que c'est que fin: car sans cela ils prendront plustost fin pour le bout de quelque chose que pour le but, car rien n'est plus sot que la plupart des hommes sans instruction (1).

Que la morale est une science qui aprend a l'home a conduire toutes ses actions selon la raison et a surmonter ses passions Il faut expliquer ce que c'est que passion, et leur dire que c'est un mouvement qui met hors de la raison, ainsi du reste: car pour bien reussir il faut comprendre que les enfans et mesme beaucoup de personnes avancées en age qui n'ont point étudié, n'entendront pas les choses les plus communes quand on ne les dit que par le nom simplement, sans les expliquer. Il faut aussi bien prendre garde de ne les pas faire tomber d'obscurité en obscurité, comme l'on fait assez souvent, en se servant de paroles obscures pour en expliquer de plus claires: Et c'est en cet endroit qu'il faut les obliger a repondre pour voir s'ils l'ont entendu.

J'avoue bien qu'il faut, autant que l'on peut remplir la memoire des enfans par l'histoire, mais je croy qu'il est necessaire d'instruire aussi en mesme temps leur entendement par des connoissances qui leur donnent la capacité de juger de la beauté ou de la laideur et du motif des actions bonnes ou mauvaises qui se voyent dans les histoires.

Il ne faut pas aussi oublier que rien n'est plus utile aux grands Princes que de leur apprendre que c'est une plus belle chose d'estre raisonnable, capable, vertueux, sage et magnanime que d'estre puissant.

Que la qualité de Roy et de grand Prince n'a pas en soy un si grand avantage, que celle d'estre bien ce que l'on doit estre; c'est a

(1) Voilà encore les accents indignés d'une « femme savante ».

dire estre homme raisonnable, connoissant, jugeant, et observant tous les devoirs de l'homme dans la vie.

Que le vray bien et le vray honneur ne consiste pas en la puissance, mais plustost dans l'habileté et dans la vertu, parce que l'on peut avoir les avantages de la grandeur et de la puissance par les ancestres et par la fortune mais que nous ne sçaurions avoir ceux de l'habileté et de la vertu que par nous-mesme (1).

Enfin il leur faut bien faire comprendre qu'estant homme raisonnable l'on est tout ce que l'on doit estre, et que sans cela lon degenerate de sa nature qui est d'estre veritablement homme c'est a dire raisonnable pour bien juger et pour bien faire.

Je croy qu'il faut ajouter qu'il n'est pas a propos de leur fournir sans cesse des divertissemens (2) car outre qu'il est dangereux de les en lasser, il l'est encore plus de nourrir par la l'inaapplication et la paresse de l'esprit qui les rend incapables de chercher de l'occupation au dehors et d'en trouver en eux mesme de sorte qu'ayant toujours besoin du secours d'autrui pour former leur goust et leur propre volonté ils s'engagent enfin dans ces dependances aveugles, qui nous ont causé tant de malheurs. Je passeray mesme plus avant et je diray que rien nest plus necessaire a quelque personne que ce puisse estre qui veut estre capable de grandes choses que de s'endurcir contre l'ennuy et de s'accoutumer non seulement a l'eviter mais encore a le souffrir patiemment, la plus grande part des foiblesses et des fautes que l'on fait dans la conduite de la vie viennent de la crainte de s'ennuyer. Combien ruine-ton d'affaires importantes et dans la paix et dans la guerre parce qu'il faut s'ennuyer pour les faire reussir. Combien de personnes de tous sexes et de toutes qualitez commettent-ils de bassesses et de laschetes par cette seule crainte, et a quelle honte ne se soumet on point tous les jours pour demeurer a la cour et a Paris. Rien n'est a mon gré plus petit du marechal de Bassompierre que d'avoir mieux aimé hasarder de passer le reste de sa vie en prison que d'en sortir au bout de douze ans pour aller a la campagne ou il apprehendoit de manquer de divertissement (3), et au contraire rien

(1) Voir la maxime LXXII de Mme de Sablé.

(2) En effet, la Marquise n'a-t-elle pas écrit « tous les grands divertissemens sont dangereux...? » Nicole donne le même conseil : « Il n'y a rien de plus dangereux que les grands divertissemens, et tout ce qui remue et agite l'âme fortement ». *De l'Education d'un Prince*, 1670, p. 31.

(3) Bassompierre, Maréchal de France, conspira contre Richelieu, fut mis à la Bastille, où il passa douze ans. Lorsqu'il fut spécifié que Bassompierre serait libéré, mais ne pourrait pas se rendre à la Cour, le Maréchal mécontent ne voulut pas d'abord se rendre à ces conditions. Voir Bondonio, *Le maréchal Bassompierre*, 1925, p. 455.

n'est plus bien du cardinal de Retz que d'avoir pu supporter l'obscurité de sa retraite depuis le temps qu'elle dure. On est bien heureux d'avoir en soy un remede assuré contre le xil et la persecution et si je ne puis comprendre qu'après tant d'exemples on n'aime pas mieux se rendre maistre de son repos et de son honneur que d'en laisser la disposition s'il faut ainsi dire a ceux qui gouvernent a qui le plus souvent on ne voudroit confier le moindre de ses interests » (1).

Quoique Descartes ne se soit jamais occupé des questions qui concernent l'éducation, nous savons bien qu'il existe une pédagogie cartésienne. La théorie que l'homme possède des idées innées qui ne se déduisent pas de l'expérience des sens et qui sont les mêmes pour toutes les intelligences, la prétention de construire un système du monde sans avoir recours aux données empiriques, contiennent déjà en germe une méthode d'éducation. Ce sera le culte des sciences abstraites, le dédain de l'histoire et des lettres. Ce sera la conviction que l'abstrait nous est plus immédiat que le concret et que c'est par l'étude de l'abstrait et du général qu'il nous faut commencer.

Or, Mme de Sablé n'enseigne rien d'autre. On doit, selon elle, expliquer d'abord aux enfants ce que c'est que l'homme, en quoi il diffère de la bête, ce que c'est que la raison, ce que sont les passions, les vertus et les vices; ensuite, seulement, si on y tient, on peut passer aux lettres et à l'histoire.

Par l'importance que Mme de Sablé accorde à l'étude de la morale elle reste fidèle au même esprit, car de la conception psychologique de Descartes, de sa foi dans la toute-puissance de la raison, ressort la conviction que pour former le caractère, il suffit d'instruire le jugement. D'après lui, nous ne pourrions jamais suivre les passions dès que nous saurons qu'elles sont mauvaises, nous ne manquerons pas de faire le bien, du moment que nous connaissons en quoi il consiste.

Le traité de la Marquise nous paraît ensuite inspiré par Montaigne. L'auteur des Essais comme Mme de Sablé ne vise pas à la *science*, mais à la *sagesse*; tous deux tendent non pas à remplir la mémoire de leur élève, mais à exercer son jugement, à former son cœur. Leur enfant ne sera ni grammairien, ni logicien, mais *honnête homme*.

Souvenons-nous que Pascal et La Rochefoucauld, qui ont donné la meilleure formule de « l'honnête homme » et qui l'ont donnée presque dans les mêmes termes, étaient des amis de Mme de Sablé et devaient, sans aucun doute, se rencontrer dans son salon.

(1) Bibl. Nat., N. A. 22129, f. 248. de la main d'Arnauld d'Andilly.

IV. — LES ŒUVRES QU'A VU NAITRE LE SALON DE LA MARQUISE DE SABLÉ.

a/ LES MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD.

En tête de la première édition des *Maximes* de La Rochefoucauld, il y avait une planche représentant un enfant, qui démasquait la statue de Sénèque. Il montrait du doigt les traits hideux du sage. Dans la quatrième édition du livre, on trouve cette épigraphe :

« Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés ».

C'est là tout le système du livre.

Découvrir les dessous intéressés et égoïstes des sentiments les plus nobles, réduire tout à l'égoïsme, voilà le but que se propose l'auteur. Pêle-mêle, il passe en revue l'amour, la pitié, l'amitié, la justice, la sincérité, la reconnaissance, le courage, la constance, l'humilité, le mépris de la mort, l'amour de la vérité, enfin tout ce qu'on croit noble dans la nature humaine et partout son impitoyable analyse découvre déguisé, inconscient cet « amour-propre », qui est « plus habile que le plus habile homme du monde. »

La Rochefoucauld, qui a entrepris de prouver l'inanité de toute vertu, dédaigne également le cœur et la raison de l'homme. Celle-ci serait le jouet de nos passions : les *Maximes* nous refusent le libre arbitre.

« Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur foiblesse que par notre force » (CXXII).

« Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons » (CXCII).

« La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie » (V).

L'auteur des *Maximes* n'est pas un janséniste. Son pessimisme est appuyé sur une métaphysique matérialiste.

« La force et la foiblesse de l'esprit sont mal nommées; elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps » (XLIV).

« Toutes les passions ne sont autre chose que des divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang » (DLXIV).

« La fortune et l'humeur gouvernent le monde » (CDXXXV).

Si proche des jansénistes dans ses vues psychologiques, La Rochefoucauld se sépare d'eux dans sa morale. Il appartient à la lignée de Montaigne.

« Parce que tout le monde veut être heureux » dit-il « et que c'est le but, où tendent toutes les actions de la vie, j'admire que ce qu'ils appellent vice soit ordinairement doux et commode, et que la vertu mal entendue soit âpre et pesante. Je ne m'étonne pas que ce grand homme (Épicure) ait eu tant d'ennemis; la véritable vertu se confie en elle-même; elle se montre sans artifice et d'un air simple et naturel, comme celle de Socrate; mais les faux honnêtes gens, aussi bien que les faux dévots, ne cherchent que l'apparence, et je crois que dans la morale Sénèque étoit un hypocrite et qu'Épicure étoit un saint... Peut être qu'Aristide et Socrate n'étoient que trop vertueux, et qu'Alcibiade et Phédon ne l'étoient pas assez; mais je ne sais si pour vivre content et comme un honnête homme du monde, il ne vaudroit pas mieux être Alcibiade et Phédon qu'Aristide et Socrate » (1).

✓ Loin de se déduire *à priori* d'une doctrine religieuse ou philosophique, le pessimisme de La Rochefoucauld est exclusivement un fruit de son expérience personnelle. Il dit la même chose que les jansénistes mais pour des raisons entièrement différentes: « Les Maximes ne contredisent en rien le christianisme, dit Sainte-Beuve, bien qu'elles s'en passent. Otez de la morale janséniste la Rédemption et vous avez La Rochefoucauld tout pur » (2).

Ceux qui pensent que les *Maximes* sont des simples jeux de société méconnaissent deux faits. Le premier que le pessimisme de La Rochefoucauld est un fruit de son expérience, qu'il est personnel et vécu; le second, que le Duc fut un psychologue, un penseur né.

«... Pour parler de mon humeur » dit La Rochefoucauld, « je suis mélancolique et le suis à un point, que depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurois pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si

(1) La Rochefoucauld, I, p. 397.

(2) Sainte-Beuve. *Portraits de femmes*, p. 303.



UN FRERE DE M^{me} DE SABLÉ
LE COMMANDEUR JACQUES DE SOUVRE.

je n'en avois point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament; *mais il m'en vient tant d'ailleurs*, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination et m'occupe si fort l'esprit, que la plupart du temps ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis » (1).

Qu'est-ce que cette mélancolie qui lui vient « d'ailleurs », sinon celle qui lui vient de son expérience. La Rochefoucauld est un contemporain de la Fronde, un des épisodes tragiques de l'histoire de France. Ce fut le dernier assaut livré par l'aristocratie féodale à la royauté, l'agonie du féodalisme. Aucun principe ne guidait les frondeurs. On combattait pour avoir des titres, des pensions, des charges, et le sentiment national n'étant pas encore suffisamment affermi, on n'hésitait pas à impliquer dans sa cause l'étranger.

La vie de La Rochefoucauld lui-même fut pleine de désillusions. Tout jeune, il s'attira la colère de Richelieu pour avoir servi la Reine. Après la mort du Grand Cardinal, lorsqu'il s'apprêtait à toucher, enfin, le prix de ses services, Mazarin frustra toutes ses espérances. La Rochefoucauld se jeta dans la Fronde. Son château fut rasé, sa fortune ruinée. Une femme qu'il avait aimée, Mme de Longueville, l'a trahi. Goutteux, demi aveugle par suite d'une blessure qu'il avait reçue au combat de la porte Saint-Antoine, le Duc se retira de la vie politique pour composer ses Mémoires, où il assouvit toutes ses rancunes de frondeur.

Pour la plupart des *Maximes*, nous avons des clefs. C'est à l'ingratitude d'Anne d'Autriche, à la légèreté de Mme de Longueville, à la perfidie de Mazarin, à la conduite intéressée de tous les frondeurs que La Rochefoucauld pense, en nous communiquant telle ou telle pensée misanthropique qui nous choque.

Pendant la Fronde, la conduite de l'auteur des *Maximes* lui-même ne fut pas non plus irréprochable. Comme on sait, il se jeta dans la guerre parce que sa femme n'avait pas reçu le tabouret. Voici ce que le Duc, prince de Marcillac, alors, écrit dans son Apologie :

« Je ne présume pas assez de ma vertu pour oser répondre que j'aurois haï le cardinal de Mazarin, quand il m'auroit aimé; peut être qu'il eut fait des choses pour mes intérêts qui m'auroient déguisé tout ce qu'on lui a vu faire contre ceux de l'Etat, et une mauvaise honte me feroit possible périr dans une mauvaise cause où des obligations signalées m'auroient engagées insensiblement ».

(1) La Rochefoucauld, I, p. 6.

Et plus loin :

« Devois-je mon épée à l'affermissement d'une autorité que je n'ai connu en mon particulier, que par les dommages que j'en ai reçus ? » (1).

Nous voyons que le pessimisme de La Rochefoucauld ne manquait pas de bases. Sa philosophie n'est pas un système construit à priori. Il a généralisé ce qu'il a observé chez ses contemporains et chez lui-même.

Mais si La Rochefoucauld a des raisons d'être pessimiste et s'il l'est, en effet, on aurait grand tort de se l'imaginer à l'instar des héros byroniens fuyant le monde et haïssant la société.

« La conversation des honnêtes gens » écrit-il « est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie. *Cependant, je sais la goûter aussi quand elle est enjouée*, et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connoisse bien ce que valent les bagatelles bien dites, *et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien* » (2).

Il aime aussi la société des femmes.

« J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes, et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait, *j'aime mieux leur conversation que celle des hommes; on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous*; et il me semble outre cela qu'elles s'expliquent avec plus de netteté et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. Pour galant, je l'ai été un peu autrefois; présentement je ne le suis plus quelque jeune que je sois » (3).

La Rochefoucauld, il ne faut pas l'oublier, fut un mondain, un « honnête homme ». Il fréquentait dans sa jeunesse l'hôtel de Rambouillet et son esprit conserva toujours une légère teinte de préciosité.

Quelquefois on est même tenté d'aller un peu dans le sens de ceux qui doutent de la sincérité du Duc et ne veulent voir dans les Maximes qu'un jeu de société. La Rochefoucauld a beau dire « Je

(1) La Rochefoucauld, II, p. 439.

(2) *Ibid.*, I, p. 7.

(3) *Ibid.*, I, p. 11.

suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y être point du tout » (1). Il écrit aussi dans son Apologie, à propos d'une révolte de paysans qu'il a réprimée en Poitou: « Je ne désavoue point que leur misère ne me fit regarder avec pitié leur rebellion » (2) et dans une lettre à Mlle de Scudéry, nous lisons: « J'espère que la clémence viendra à la mode et que nous ne verrons plus de malheureux » (3).

Enfin, Mme de Sévigné est là qui nous dit:

« Le cœur de La Rochefoucauld pour sa famille est une chose incomparable » (4).

Et à propos de l'amitié du Duc avec Mme de La Fayette:

« Je crois que nulle passion ne peut surpasser la force d'une telle liaison; il étoit impossible d'avoir été si souvent avec lui sans l'aimer beaucoup » (5).

Mais E. Faguet explique avec sa subtilité ordinaire, cette sensibilité de La Rochefoucauld envers ses amis et ses proches, en la conciliant avec sa misanthropie. « Très bon du reste pour les rares amis de son cœur » dit-il « *comme tous les pessimistes* qui ne sont pas de simples méchants, ramassant sur quelques personnes chères *ce besoin d'aimer qui est le fond même de l'amertume des misanthropes*, exquis pour ces personnes là en proportion de ses répulsions à l'endroit des autres, et chéri d'elles... *Il s'est élevé pour se garantir, s'est réfugié dans le sanctuaire de quelques affections nobles, éprouvées, fidèles* » (6).

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde que le pessimisme de l'auteur des *Maximes*, cherchons maintenant s'il n'y avait rien dans le caractère de La Rochefoucauld qui pouvait faire présager le moraliste et psychologue qu'aurait fait surgir en lui Mme de Sablé.

« Il y a toujours eu du je ne sais quoi dans La Rochefoucauld » dit le cardinal de Retz.

« Il a toujours eu une irrésolution habituelle, mais je ne sais à quoi attribuer cette irrésolution: elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive; je ne la

(1) La Rochefoucauld, I, p. 9.

(2) *Ibid*, II, p. 459.

(3) La Rochefoucauld, III, p. 217.

(4) Mme de Sévigné, III, p. 153.

(5) *Ibid*, IV, p. 344.

(6) E. Faguet. *Le XVII^e siècle*, p. 63-64.

puis donner à la stérilité de son jugement, car, quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison: nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connoissions pas la cause » (1).

Tout le monde connaît la conduite contradictoire de La Rochefoucauld pendant la Fronde. Il fut en même temps dans le camp des Importants et au service de la Reine. Il protestait de son dévouement à Anne d'Autriche, mais ne voulait pas se rapprocher de Mazarin. Il était également suspect au Cardinal et à ses ennemis. Après s'être jeté dans la Fronde, La Rochefoucauld comprit bientôt « à combien de peines et de difficultés insurmontables on s'expose pour soutenir la guerre civile contre la présence du Roi ». « Il connoissoit la foiblesse des Espagnols, combien vaines et trompeuses sont leurs promesses, et que leur vrai intérêt n'étoit pas que Monsieur le Prince ou le Cardinal se rendit maître des affaires, mais seulement de fomenter le désordre entre eux pour se prevaloir de nos divisions » (2). Cependant il ne se décida pas à abandonner la cause des Frondeurs. Après avoir tâché en vain de détourner Condé de la guerre, La Rochefoucauld lui resta fidèle jusqu'à la fin. Ruiné, demi aveugle il refusa l'amnistie et fut mis par la déclaration royale au nombre des rebelles.

Cette conduite inconséquente nous montre bien l'irrésolution de La Rochefoucauld, ce *je ne sais quoi* que Retz trouvait dans son caractère. Mais l'irrésolution jointe à l'humeur mélancolique n'est-elle pas la marque caractéristique d'un homme chez qui l'esprit d'analyse tue la spontanéité volontaire? Un excès de réflexion entrave toujours les ressorts de l'action. Ainsi, l'auteur des *Maximes* m'a fait souvent penser au malheureux prince de Danemark. Tous les deux désenchantés, tous les deux irrésolus: ils réfléchissent sans cesse et agissent toujours au hasard, par impulsion. C'est à lui-même que La Rochefoucauld aurait dû penser lorsqu'il a dit:

« Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses, en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions » (CDLXX).

Tous les deux — l'auteur des *Maximes* et Hamlet — ont les mêmes dehors d'ironie: élégante chez l'un, cynique chez l'autre.

Voyons maintenant ce que dit Sainte-Beuve: « Ce *je ne sais quoi*,

(1) La Rochefoucauld, I, p. 14.

(2) La Rochefoucauld, II, p. 259.

dont Retz cherchait l'explication en M. de La Rochefoucauld se réduit à ceci, autant que j'ose le présumer: c'est que sa vocation propre consistait à être observateur et écrivain. Ce fut la fin à quoi lui servit tout le reste. Avec ses diverses qualités essayés de guerrier, de politique, de courtisan, il n'était dans aucune tout entier. Sa nature, sans qu'il s'en doutât, avait son *arrière pensée* dans toutes les entreprises: cette arrière pensée était d'y réfléchir quand ce serait passé. Toutes les aventures devaient finir chez lui, non comme la Fronde par des chansons, mais par des maximes » (1).

Une conclusion évidente s'impose: *Le salon de la marquise de Sablé n'a pas orienté l'esprit de La Rochefoucauld vers les réflexions morales. Il n'a pu que fournir à l'auteur l'idée de la forme littéraire qui lui convenait le mieux.*

Mais la Marquise ne reste pas moins la collaboratrice de l'auteur des *Maximes*, une part de l'œuvre du Duc ne lui en revient pas moins. L'édition des Grands Ecrivains a publié 19 lettres de La Rochefoucauld à Mme de Sablé. Dans sept de ces lettres il lui envoie des maximes, en les soumettant à son avis. Il insiste plusieurs fois sur la part que son amie y a prise.

« Les sentences » dit-il « ne sont sentences *qu'après que vous les avez approuvées* » (2).

Ou bien autre part:

« Je vous envoie *ce que j'ai pris chez vous en partie* » (3).

« Je vous supplie de me mander votre sentiment des dernières (maximes) que je vous ai envoyées. Vous ne les pouvez désapprouver toutes, *car il y en a beaucoup de vous* » (4).

Ou encore:

« Je vous supplie très humblement de me renvoyer les quatre maximes que *nous fîmes dernièrement* » (5).

Une fois La Rochefoucauld écrit à la Marquise à propos de Mme de Longueville:

« Je voudrois bien savoir par une personne *qui voit les replis*

(1) Sainte-Beuve. *Portraits de femmes*, p. 297.

(2) La Rochefoucauld, III, p. 147.

(3) *Ibid*, III, p. 156.

(4) *Ibid*, III, p. 162.

(5) *Ibid*, III, p. 150.

du cœur comme vous, quels sont ses véritables sentiments pour moi » (1).

Et trois ans après au même propos:

« Vous savez bien que je ne crois que vous sur de certains chapitres et surtout sur les replis du cœur » (2).

Il faut voir encore en quels termes La Rochefoucauld parle des maximes de la Marquise.

« C'est à moi à cette heure à faire des façons pour mes maximes et après avoir vu le vôtres, n'en espérez plus de moi » (3).

Au contraire, il s'humilie en parlant des siennes propres:

« Je vous envoie, Madame, les maximes que vous voulez avoir. *Je n'en ai pas assez bonne opinion* pour croire que vous les demandiez par une autre raison que par cette politesse qu'on ne trouve plus que chez vous » (4).

« Je vous supplie... de souffrir puisque je n'ai pu vous envoyer des truffes que je vous présente au moins des maximes *qui ne les valent pas*; mais, comme on ne fait rien pour rien en ce siècle-ci, je vous supplie de me donner en récompense le mémoire pour faire le potage à carotte, l'eau de noix et celle de mille-fleurs: si vous avez quelque autre potage, je vous le demande encore » (5).

Pour terminer, je citerai encore un témoignage contemporain, qui se trouve dans un manuscrit publié par l'abbé Griselle dans sa brochure sur « Pascal et les pascalins ».

M. de La Rochefoucauld. Mlle (sic) Sablé.

Mlle Sablé a revu les maximes et les plus belles viennent d'elle. Il ne fait rien qu'il ne luy monstre, elle a le traité contre la comédie du prince de Conty. elle la revu elle a vu les mémoires de Mr. de la rochefoucauld. elle a eu assés d'esprit pour manger tout son

(1) La Rochefoucauld, III, p. 139.

(2) *Ibid*, III, p. 186.

(3) La Rochefoucauld, III, p. 145. Mme de Sablé le payait de la même monnaie: « Pour les maximes ne m'en parlez plus. M. de Sens a mis les vôtres au dessus de cent piques et ainsi de me parler d'avoir les miennes c'est me parler de mon deshonneur » (Manuscrit Monmerqué). Bibl. Nat., F. fr. N. A. 22129, f. 231. (E. Magne. *Le cœur et l'esprit de Mme de La Fayette*, p. 131).

(4) La Rochefoucauld, III, p. 210.

(5) *Ibid*, III, p. 159.

bien elle ne veut pas que son medecin sorte, elle s'enferme dans un cabinet de verre et parle ainsy a ceux qui la vont voir » (1).

« M. Esprit avoit fait un discours de l'amour propre qui est un galimatias neantmoins cela fut estimé alors.

Mme la marquise de Sablé a eu quelque part aux maximes de Monsieur de La Rochefoucauld Cette marquise est l'oracle que toute la cour consulte. Elle flatte fort l'amour propre quand elle parle aux gens » (2).

Toutes les lettres que j'ai citées ainsi que le témoignage du manuscrit de l'abbé Grizelle permettent de constater un fait incontestable à savoir que la marquise de Sablé a pris part à la composition des *Maximes* de La Rochefoucauld. Ceux qui voudraient préciser cette part ont trois moyens de le faire: étudier les critiques que firent Mme de Sablé et ses amis; comparer les maximes envoyées à la Marquise avec celles de la première édition et, enfin, faire une comparaison générale des *Maximes* de La Rochefoucauld avec celles de Mme de Sablé (3). Ce sera le travail que nous allons refaire.

Avant la publication des *Maximes*, La Rochefoucauld a voulu les soumettre à l'avis des gens les plus éclairés. La Marquise lui prêta son concours. Elle envoyait les maximes à ses amis avec défense d'en prendre copie et avec prière d'envoyer une critique écrite. Parmi toutes ces critiques nous ne possédons malheureusement pas celle de la comtesse de Maure, la meilleure amie de la Marquise; mais nous avons une lettre qui nous permet de juger ce qu'elle était.

« Il me semble mamour » écrit la Comtesse à la Marquise « que Mr. de la Rochefoucauld ny est pas asses loué pour le luy envoyer et du moins il y faudroit remettre quelque chose que j'ay oublié avant que de dire *mais je trouve qu'il fait a l'homme une ame trop laide* renvoyes le moy sil vous plaît mamour pour voir si je le

(1) Bibl. Nat., F. fr. N. A. 4333, f. 370. (Abbé Grizelle. *Pascal et les pascalins*, p. 72). En 1667 Mme de Sablé écrivait au duc de Montausier: « Je sais bien que vous m'avez mandé que vous étiez enrhumé, mais le temps de votre absence paroît si long que je crois que vous avez eu celui de guérir de votre rhume. si cela n'est pas et que vous puissiez recevoir avec docilité la proposition que je vous fais *de vous entretenir au travers d'un verre qui est fait exprès contre les enrhumés*, il vous est libre de me donner la plus grande joie que je puisse avoir ». Manuscrit Monmerqué, (Notes de P. Faugère).

(2) Bibl. Nat., F. fr. N. A. 4333, f. 116. (Abbé Grizelle, *Pascal et les pascalins*, p. 13).

(3). Les éditions postérieures sont de l'époque où domina l'influence de Mme de La Fayette.

pouray rendre aussy propre pour luy quil peut lestre pr. M. Esprit (mars 1661) (1).

Si l'opinion de la comtesse de Maure nous intéresse, c'est que nous lisons dans une autre de ses lettres ce qui suit :

« Que pouroit on refuser a une telle façon de demander les choses mais vous verres bien qu'il falloit oster ce que j'ay oste soit que vo(us) voulies seulement relire le billet car durant ce temps la vous scaves qu'il peut tomber en d'autres mains que les vres vo(us) ne me pouvès pas faire plus de plaisir aussy bien q(ue) plus d'honneur *que de me dire que ce que je vous ay mandè sur ces sentences est ce que vous aves touiours trouvé* » (2).

S'il s'agit ici des *Maximes* de La Rochefoucauld, comme le début de la lettre qui la rattache à la précédente semble le prouver, nous possédons ici l'opinion de la Marquise sur les *Maximes* de son ami. Elle pensait donc aussi que le Duc *a fait à l'homme une ame trop laide*.

Une lettre de Mme de Longueville à Mme de Sablé paraît confirmer cette supposition :

« J'ay une fluction horrible sur les yeux de sorte qu'encore que j'aye bien envie de vous entretenir longtemps je pense que je viendray a bout de me reduire a ne faire que respondre a vos questions, je vous diray donc que M. Esprit qui est icy m'a parlé de ces sentences mais il ne me les a pas asses expliquées pour comprendre vostre discernement sur leur subject *Je veux dire pourquoy cette mesme chose que vous trouves qui fait honneur a leur esprit fait honte* (3) *a leur ame* » (4).

Tout le monde connaît l'indignation que provoqua le livre des *Maximes* dans le cercle des amies de Mme de Sablé. Les précieuses et les dévotes eurent en horreur le cynisme et la misanthropie de La Rochefoucauld. Il a fallu sauver la réputation du cœur de l'auteur. La Marquise s'en est chargée, mais il paraît que l'avocat ne fut pas suffisamment persuadé lui-même de la justice de la cause qu'il défen-

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 259. (E. de Barthélemy. *La comtesse de Maure*, p. 172.

(2) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 249. (E. de Barthélemy. *La comtesse de Maure*, p. 163).

(3) Mme de Longueville a écrit, puis rayé le mot *tort*.

(4) Bibl. Nat., F. fr. 10584, f. 160. (*Journal des Savants*, 1851, p. 733).

dait. La Rochefoucauld fut mal satisfait de sa plaidoirie. Une brouille en résulta dont voici la trace :

« Mad^e de Sablé à M^r de La Rochefoucauld

Le 13 novembre 1667.

Je ne sçay pourquoy vous me piquotez (1). L'abbé (2) qui n'a jamais rien entendu de travers m'a dit que vous faites des plaintes de moy fort serieuses Je l'ay bien renvoyé et je vous renvoyerais bien aussi si je croyois que ce fust tout de bon mais je suis très persuadée que la plus grande querelle que je puisse jamais avoir avec vous se pourra toujours raccomoder avec (3) un pot de marmelade. sérieusement je ne sçay ce que vous voulez dire et je suis assurée que je me serois fait un amy du plus delicat homme de monde si j'en avois dit autant de bien que j'en dis tous les jours de vous. mais puisque vous êtes (4) en colère, pour me venger je n'en veux plus du tout parler et je vous responds que vous y perdez beaucoup, *car personne ne vous loue ny ne sçait si bien connoistre* (5) *que je fais comme on vous doit louer*, je l'ay toujours fait (6) et j'ay appris de si bonnes choses de vostre cœur (7) sur l'amitié que je ne vous accuse (8) plus de n'en point avoir. *Je vous le dis encore fort véritablement que vous n'avez point d'amy, ni d'amie qui parle mieux de vous que moy et que si vous en doutez je me plaindray plustot de vostre ingratitude que de vostre peu d'amitié* » (9).

« Mr. de la Rochefoucauld à Mad. de Sablé n(ovembre) 1667.

J'ai grand regret que nostre querelle finisse sitost car j'esperois en rapporter de grands avantages, je commençois déjà le plus heureusement du monde à décrier nostre amitié et mon party auroit esté

(1) A qui en avez vous *variante*.

(2) L'abbé de la Victoire.

(3) par *var.*

(4) en êtes *var.*

(5) personne ne sait si bien connoistre... *var.*

(6) du meilleur cœur du monde *var.*

(7) du vostre *var.*

Dans une lettre de Mlle d'Aumale à Mme de Sablé on lit : « Mr. de la rochefoucauld me vint voir hier ie luy dis la ioie que vous avies eue en aprenant d'aussy bonnes nouvelles de son cœur que celles que ie vous dis serieusement ie vous le dis encore apres vous ie ne connois rien de meilleur que luy et celon moy c'est tout dire ». Bibl. Nat. Mss. f. 17048, autographe f. 228. (V. Cousin : *La marquise de Sablé* 1859, p. 439).

(8) je ne vous accuseray plus de n'en avoir pas *var.*

(9) Manuscrit Monmerqué. Bibl. Nat. F. fr. N. A. 22126, f. 337 (E. Maigne. *Le cœur et l'esprit de Mme de La Fayette*, p. 132).

considérable avant la fin de la campagne. C'est dommage que vous n'ayez vu Mademoiselle d'Aumale devant que Mr l'abbé de la Victoire) vous eust parlé, elle vous auroit bien fait une autre vie. Elle me trouvera bien foible quand elle sçaura avec quelle facilité je reviens à vous, je voudrois ne lui avoir pas dit si sérieusement que j'ay fait que tous mes amis n'ont jamais dit tant de bien de moy que vous, mais aussi que tous mes amis n'en ont jamais dit tant de mal. Il y a de la honte à revenir de cela par une seule lettre qui n'est pas mesme trop douce. Faites lui au moins comprendre pour mon honneur que l'amitié que j'ay pour vous a toujours ressemblé à de l'amour, que je suis quelquefois un peu trop sensible aux injustices que vous me faites mais que mon ressentiment et ma colère finissent toujours quand il vous plait. Enfin, Madame, justifiez moi si bien auprès de Mademoiselle d'Aumale qu'elle ne se mocque pas de moy une autre fois quand je me plaindray » (1).

« Mad^e de Sablé à Mr de la Rochefoucault

Du 16^e novembre 1667.

N'ayez point de honte de Mademoiselle d'Aumale je vois bien qu'elle en a tant eu de vos reproches qu'elle n'a osé me les faire sérieusement. si elle eut fait autrement sa justice et son bon sens en auroient été blessez car je lui ay toujours parlé de vous d'une sorte qui a deu détruire toutes vos plaintes, aussi a-t-elle meslé à celles qu'elle m'a faites de vostre part un air si doux et si charmant que je n'en avois fait que rire, il n'y a donc eu que l'abbé qui m'en a parlé avec tant de gravité que cela m'a obligée de faire une recherche sur moy mesme qui n'a produit autre chose qu'un vray ressentiment contre vostre ingratitude mais quelque sujet que vous me donniez de me plaindre j'aime tant tout ce que vous sçavez dire que l'estime que j'en ay et le plaisir que j'en reçois m'ostent les armes de la main. Je suis si pauvre cette année que je n'ay pas un pot de peches à vous envoyer et l'on ne trouve plus céans que les choses qui sont bonnes à la santé. pour de l'eau à brusler vous sçavez qu'il y a longtemps que je n'ay plus l'odorat assez fin pour en composer. Je voudrois avoir à cette heure les meilleures choses du monde pour bien establir nostre paix. Mais je ne puis vous envoyer que ce que j'ay qui seroit un bon remède si vous n'aviez pas l'estomach meilleur que les jambes » (2).

(1) Manuscrit Monmerqué. Bibl. Nat. F. f. N. A. 22126 f. 339 bis. (E. Magne, *Le cœur et l'esprit de Mme de La Fayette*, p. 133).

(2) Manuscrit Monmerqué. Bibl. Nat., F. fr. N. A. 22126, f. 337.

Voici maintenant une lettre inédite de Mme de Sablé à Arnauld d'Andilly: Elle nous donne la clef de la brouille.

Madame de Sablé à M^r D'Andilly

« Il ne s'est jamais passé un jour que je n'aye voulu vous écrire pour me consoler avec vous et pour vous remercier tendrement de la bonté avec laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. M. de La Rochefoucauld et moy parlâmes hier de vous fort longtemps *il m'a toujours reproché que j'avois donné autant de blâme à son cœur que de louange à son esprit* (1). Mais comme ce n'est que sur l'amitié que je l'ay condamné il me semble que je m'en dois desdire par celle qu'il fait paroistre pour vous, vous lui etes si agréable et il fait une si bonne et une si belle peinture de vous que je suis persuadée que non seulement la vérité en fait une partie mais que l'affection qu'il a pour vous luy donne le plaisir qu'il a d'en parler » (2).

Souvenons nous ici du petit traité que Mme de Sablé a composé pour défendre contre La Rochefoucauld le sentiment de l'amitié. Commenant à devenir jalouse de Mme de La Fayette (3) elle rivalisait avec elle, en tâchant de combattre la misanthropie de l'auteur des *Maximes*, en lui faisant des reproches sur la sécheresse de son cœur.

Tout le monde connaît l'histoire de cet article du *Journal des Savants* rédigé par Mme de Sablé et corrigé par l'auteur des *Maximes*. Voici ce qu'en raconte V. Cousin: « Pour soutenir et achever la comédie, La Rochefoucauld demanda à Mme de Sablé de faire un article pour le seul journal littéraire du temps, qui commençait à paraître cette année même, le *Journal des Savants*, et la complaisante amie écrivit un article qu'elle lui soumit. Elle y faisait en quelque sorte l'office de rapporteur; elle exposait les deux opinions qui partageaient sa société, et à côté de grands éloges elle avait mis quelques réserves. Cela ne plut guère à La Rochefoucauld qui pria Mme de Sablé de changer un peu ce qu'elle avait fait. Celle-ci à ce qu'il paraît, n'y put réussir, et elle adressa de nouveau son projet d'article à La Rochefoucauld, lui avouant qu'elle a laissé ce qui lui avait été sensible, mais l'engageant à user de son article comme il lui plairait, à le brûler ou à le corriger à son gré » (4).

(1) Comparer avec ce que dit Mme de Longueville. Voir p. 146.

(2) On sait que La Rochefoucauld souffrait de la goutte. Manuscrit Monmerqué, Bibl. Nat., F. fr. N. A. 22126, f. 340.

(3) Voir sur la rivalité des deux femmes le livre de M. Magne: *Le cœur et l'esprit de Mme de La Fayette*.

(4) V. Cousin. *La marquise de Sablé*, p. 166.

Projet d'article

« C'est un traité des mouvements du cœur de l'homme, qu'on peut dire lui avoir été comme inconnus jusques à cette heure. Un seigneur, aussi grand en esprit qu'en naissance, en est l'auteur; mais ni sa grandeur ni son esprit n'ont pu empêcher qu'on n'en ait fait des jugements bien différens.

Les uns croient que c'est outrager les hommes que d'en faire une si terrible peinture, et que l'auteur n'en a pu prendre l'original qu'en lui-même; ils disent qu'il est dangereux de mettre de telles pensées au jour, et qu'ayant si bien montré qu'on ne fait jamais de bonnes actions que par de mauvais principes, on ne se mettra plus en peine de chercher la vertu, puisqu'il est impossible de l'avoir, si ce n'est en idée.

Les autres, au contraire, trouvent ce traité fort utile, parce qu'il découvre les fausses idées que les hommes ont d'eux mêmes, et leur fait voir que, sans la religion, ils sont incapables de faire aucun bien; qu'il est bon de se connoître tel qu'on est, quand il n'y auroit que cet avantage de n'être point trompé dans la connoissance qu'on peut avoir de soi même.

Quoi qu'il en soit, il y a tant d'esprit dans cet ouvrage, et une si grande pénétration pour connoître le véritable état, à ne

Article imprimé (9 mars 1665)

Une personne de grande qualité et de grand mérite passe pour être auteur de ces Maximes; mais quelques lumières et quelque discernement qu'il ait fait paroître dans cet ouvrage, il n'a pas empêché que l'on n'en ait fait des jugements bien différens.

L'on peut dire néanmoins que ce traité est fort utile, parce qu'il découvre aux hommes les fausses idées qu'ils ont d'eux mêmes; qu'il leur fait voir que, sans le christianisme, ils sont incapables de faire aucun bien, qui ne soit mêlé d'imperfection, et que rien n'est plus avantageux que de se connoître tel que l'on est en effet, afin de n'être plus trompé par la fausse connoissance que l'on a toujours de soi même.

Quoi qu'il en soit il y a tant d'esprit dans cet ouvrage, et une si grande pénétration pour démêler la variété des senti-

regarder que sa nature, que toutes les personnes de bon sens y trouveront une infinité de choses qu'ils auroient peut être ignorées toute leur vie, si cet auteur ne les avoit tirées du chaos du cœur de l'homme, pour les mettre dans un jour où quasi tout le monde peut les voir et les comprendre sans peine.

ments du cœur de l'homme que toutes les personnes *judicieuses* y trouveront une infinité de choses *fort utiles*, qu'elles auroient, peut être ignorées toute leur vie, si l'auteur *des Maximes* ne les avoit tirées du chaos, pour les mettre dans un jour où quasi tout le monde *les peut* voir et *les peut* comprendre sans peine » (1).

Voici maintenant le billet d'envoi :

« Je vous envoie ce que j'ai pu tirer de ma tête pour mettre dans le *Journal*. J'y ai mis cet endroit qui vous est le plus sensible, afin que cela vous fasse surmonter la mauvaise honte qui vous fit donner au public la *Préface* (2) sans y rien retrancher, et je n'ai pas craint de le mettre, parce que je suis assurée que vous ne le ferez pas imprimer, quand même le reste vous plairait. Je vous assure aussi que je vous serai plus obligée d'en user comme d'une chose qui seroit à vous, en le corrigeant ou en le jetant au feu, que si vous lui faisiez un honneur qu'il ne mérite pas. Nous autres, grands auteurs, sommes trop riches pour craindre de rien perdre de nos productions. Mandez-moi ce qu'il vous semble de ce dictum.

Le 18 février 1665 » (3).

V. Cousin pense que cet article est envoyé à La Rochefoucauld pour la seconde fois. Que penser de l'obstination de la Marquise à renvoyer à son ami un projet d'article qui lui déplait ? C'est qu'elle pensait peut-être un peu elle-même ce que dit cet endroit sensible : à savoir « que c'est outrager les hommes que d'en faire une si terrible peinture, que l'auteur n'en a pu prendre l'original qu'en lui-même, qu'il est dangereux de mettre de telles pensées au jour » etc., etc.

Le second point, au moins, est confirmé par une lettre de la Marquise à la duchesse de Schomberg :

« *L'auteur a trouvé dans son humeur* » écrit-elle « la maxime de la paresse, car jamais il n'y en a eu une si grande que la sienne, et

(1) La Rochefoucauld, I, p. 391.

(2) Discours sur les *Maximes* attribué à La Chapelle.

(3) La Rochefoucauld I, p. 394.

je crois que son cœur, aussi inofficieux qu'il est, a autant ce défaut par sa paresse que par sa volonté. Elle ne luy a jamais pu permettre de faire la moindre action pour autrui et je crois que parmy ses grands desirs et ses grandes esperances il est quelquefois paresseux pour luy même » (1).

Etudions maintenant les critiques que nous possédons des *Maximes* de La Rochefoucauld par Mme de Sablé.

Un jour le Duc envoya à la Marquise les maximes qui suivent :

« 1° La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

2° L'amour nous fait faire des fautes comme les autres passions mais il nous en fait faire de plus ridicules.

3° Peu de gens savent estre vieux.

4° La penetration a un air de prophetie qui flatte plus nostre vanité que toutes les autres qualités de l'esprit.

5° La pluspart des amis desgoutent de l'amitié et la pluspart des devots desgoutent de la devotion.

6° Il y a plus de vieux fous que de jeunes.

7° Il est plus aisé de cognoistre tous les hommes en general que de cognoistre un homme en particulier.

8° On ne doit pas juger du merite d'un homme par ses grandes qualités mais par l'usage qu'il en sçait faire.

9° Ce qu'y fait que la pluspart des fames sont peu touchées de l'amitié c'est quelle est fade quand on a senty de l'Amour.

10° Les fames qu'y aiment pardonent plus aisement les grandes indiscretions que les petites infidelités.

11° Ce qu'y nous empesche d'estre naturels, c'est l'envie de le paroistre.

12° C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.

13° La plus veritable marque d'estre né avec de grandes qualités c'est d'estre né sans envie.

14° La foiblesse est plus opposée a la vertu que le vice.

15° Ce qu'y fait que la honte et la jalousie sont les plus grands de tous les maux, c'est que la vanité ne nous aide pas à les supporter » (2).

Voici la critique que la Marquise en fit :

« Dans la 1^{re} maxime il faudroit expliquer quelle sorte de confiance; parce que celle qui n'est fondée que sur la bonne opinion

(1) V. Cousin. *La marquise de Sablé*, p. 155. Je n'ai pas retrouvé cette lettre.

(2) Bibl. Nat., F. fr. 17045, f. 153 bis. (La Rochefoucauld, III, p. 211).

que l'on a de soy mesme est differente de la seureté que l'on prend avecue les personnes a qui l'on parle.

la 4^{eme} est merueilleuse il n'y a rien de mieux pénétré.

sur la 8^{eme} il n'y a point de vrayes grandes qualitez, si on ne les les met en usage.

sur la 10^{eme} il n'y a rien de mieux trouvé.

la 11^{eme} est bien vraye, car le naturel ne se trouve point, ou il y a de l'affectation.

la 12^{eme} il n'y a rien de si beau, ny de si vray.

la 13^{eme} est tres belle.

la 14^{eme} est bien vraye car le vice se peut corriger par l'etude de la vertu, et la foiblesse est du temperament, qui ne se peut quasi jamais changer.

Sur la cinquieme. quand les amitiés ne sont point fondées sur la vertu, il y a tant de choses qui les detruisent, que l'on a quasi tous-jours des sujets de s'en lasser » (1).

Nous voyons que la Marquise trouve fort peu de choses à redire. Pour la plupart des maximes, elle n'a que des éloges: bien laconiques, il est vrai, mais comme le sujet l'exige.

La première maxime, qui est mondaine, a dû naturellement attirer l'attention de Mme de Sablé. Son expérience de femme du monde lui fait découvrir en elle un sens assez subtil. La Rochefoucauld aurait pu penser non pas à cette confiance mutuelle qui règne entre les personnes qui parlent, mais à celle qu'elles ont en elles-mêmes. Mais la Marquise est peu capable de goûter le charme de l'indécision. Elle veut savoir si elle est tombée juste ou non. Son esprit exige de la clarté même au dépens des qualités du style, car comment expliquer ce qu'elle veut sans détruire cette concision élégante, où La Rochefoucauld excelle?

Le second reproche qu'elle fait n'est pas mérité non plus. Il est pour nous de la dernière évidence qu'on peut avoir des grandes qualités et ne pas les mettre en usage. Mais Mme de Sablé trouve trop hardi d'affirmer quelque chose que nous ne voyons pas. Elle manifeste encore une fois par là le caractère de son intelligence, qui n'admet rien d'incertain, qui ne souffre que la constatation des faits qui tombent sous les yeux.

Après avoir achevé sa critique la Marquise s'avise qu'il faudrait dire quelque chose sur la cinquième maxime qui touche à l'amitié, sujet éternel de leurs discussions. Et voici son aimable observation:

(1) Bibl. Nat. F. fr. 17045, f. 154 (La Rochefoucauld .III p. 213).

« Quand les amitiés ne sont pas fondées sur la vertu, il y a tant de choses qui les détruisent, que l'on a quasi toujours des sujets de s'en lasser ». « Oui », paraît-elle dire « vous avez raison mais seulement pour les amitiés qui ne sont pas fondées sur la vertu ».

Il est intéressant que la Marquise passe sous silence des maximes comme :

« Il y a plus de vieux fous que de jeunes ».

« Peu de gens savent être vieux ».

Admirons la malice de La Rochefoucauld qui les a soumises à son jugement.

Mme de Sablé ne dit rien non plus des maximes deuxième et neuvième. Elle ne veut pas admettre que l'amour nous fait faire des fautes ridicules, ni que les femmes ne savent pas goûter l'amitié. La Marquise, comme nous l'avons pu observer, ne louait chez La Rochefoucauld *que ce qui n'y est pas de la méchanceté*.

Voici maintenant une autre critique, inédite celle-ci.

Mad de Sablé à M. de la Rochefoucauld

« Je viens de lire les grandes maximes *les miennes y sont si bien déguisées par l'agencement des paroles que je les puis louer comme si elles ne venoient pas de moy. celle de la paresse (1) est représentée* par vostre esprit et par vos sentimens d'une sorte qu'il semble qu'elle passe toutes les autres en pénétration, je ne sçay pourtant si c'est parce qu'elle est la dernière, car à mesure que je les ay lûes je les ay toujours trouvées plus belles, il y en a deux qui ne me semblent pas vraies, celle de l'orgueil et la fin du mal est un bien (2), je ne l'entends pas assez, en verité vous etes le plus habile homme du monde et cela ne se comprends pas que sans estude (3) vous sçachiez si parfaitement toutes choses. Tout de bon et de l'abondance de mon cœur cette dernière passe tout ce qu'on peut jamais penser il faut renoncer à toutes les morales et ne voir plus que la vostre. mais si j'avois le pouvoir de vous enfermer pour vous faire travailler à donner la vraie lumière aux hommes. Je ne vous puis rien dire encore des autres car j'ay toujours été accablée d'affaires et de gens qui m'ont empeschée de les lire parce que je veux que ce soit avec liber-

(1) Voir ce qu'en dit la maréchale de Schomberg. La Rochefoucauld, I, p. 377.

(2) C'est la maxime posthume : « La fin du bien est un mal, et la fin du mal est un bien (DIX). »

(3) Segrais nous apprend que La Rochefoucauld n'a pas étudié Segraisiana, p. 15.

té pour y avoir toute l'attention, si j'ay l'honneur de vous voir je vous marqueray ce que je trouveray le plus à mon goust » (1).

Cette lettre nous prouve une fois de plus que La Rochefoucauld prenait son bien où il le trouvait. Mme de Sablé et son cénacle devaient suppléer en quelque sorte au manque d'imagination et d'érudition du Duc, en lui fournissant maintes fois le canevas de ses maximes. Mais il ne se les appropriait qu'après leur avoir imposé son cachet personnel: la concision, l'élégance, le trait.

L'originalité de La Rochefoucauld, comme artiste est incontestable. Quant aux idées, pour juger si l'influence de Mme de Sablé était sérieuse, nous n'avons qu'à comparer les maximes envoyées à la Marquise avec celles de l'édition de 1665 (2).

Il y a dans les portefeuilles Vallant quarante-cinq maximes adressées à la Marquise avant 1665. Sept n'ont point paru de la vie de l'auteur. De celles qui restent, il n'y en a que quatre qui ont subi des modifications tant soit peu sensibles. Toutes les autres corrections ne concernent que le style et sont trop insignifiantes pour qu'on en parle. Autant donc que nous pouvons en juger, l'influence de Mme de Sablé sur La Rochefoucauld se réduit à fort peu de chose.

Voici les exemples:

Portefeuille Vallant: La vanité et la honte et surtout le temperament, font la valeur des hommes et la chasteté des femmes dont on mene tant de bruit (3).

éd. 1665 ccxxxiv: La vanité, la honte et surtout le temperament, font la valeur des hommes.

La boutade contre les femmes est retranchée.

Portefeuille Vallant: La vertu est un phantome produit par nos passions du nom duquel on se sert pour faire impunément tout ce qu'on veut (4).

éd. 1665 clxxix: *Ce que le monde nomme vertu, n'est d'ordi-*

(1) Manuscrit Monmerqué, Bibl. Nat. F. fr. N. A. 22126, f. 339.

M. Magne a publié un fragment de cette lettre à partir de « en vérité vous êtes » jusqu'à « la vraie lumière aux hommes ». (E. Magne *Le cœur et l'esprit de Mme de La Fayette*, p. 134).

(2) Les éditions postérieures se rapportent à l'époque de l'amitié avec Madame de La Fayette.

(3) Bibl. Nat., F. fr. 17045, f. 167 bis-autographe. (*La Rochefoucauld*, III, p. 148).

(4) Bibl. Nat., F. fr. 17045, f. 257, de la main de Vallant. (*La Rochefoucauld*, III, p. 157).

naire qu'un fantôme formé par nos passions, à qui on donne un nom honnête pour faire impunément ce qu'on veut.

Ce que le monde nomme et d'ordinaire diminuent sensiblement la généralité et, par conséquent, la méchanceté de la pensée.

Potefeuille Vallant: On se mesconte tousiours quand les actions sont plus grandes que les desseins.

éd. 1665 CLXVII: On se meconte toujours dans le jugement que l'on fait de nos actions, quand elles sont plus grandes que nos desseins (1).

Nous pourrions reconnaître encore la main de la Marquise dans ce souci de clarté et de précision.

Portefeuille Vallant: Le desir de vivre ou de mourir sont des gouts de l'amour propre, dont il ne faut pas non plus disputer que que des gouts de la langue ou du choix des couleurs (2).

éd. 1665 LII: *L'attachement ou l'indifference pour la vie*, sont des gouts de l'amour propre, dont il ne faut pas non plus disputer que des gouts de la langue ou du choix des couleurs.

La Marquise, qui était toute sa vie une malade imaginaire ne veut pas admettre qu'on puisse désirer mourir.

Quelques petites modifications dans les idées, qui les rendent moins générales et moins méchantes, quelques insignifiantes retouches de style pour rendre ces idées plus claires, voilà donc à quoi paraissent se réduire les corrections que Mme de Sablé pouvait introduire dans l'œuvre de La Rochefoucauld. Encore ces corrections devaient-elles être bien rares.

b) MAXIMES DE MADAME DE SABLÉ.

Les *Maximes* de Mme de Sablé sont posthumes. Elles parurent en 1678 publiées par l'abbé d'Ailly et suivies des *Pensées* de l'abbé lui-même.

De ces *Maximes*, qui sont au nombre de 81, 18 sont prises dans l'*Oraculo manual* de Balthasar Gracian (3). Le reste présente de singulières ressemblances avec La Rochefoucauld.

(1) Bibl. Nat. F. fr. 17045, f. 257 (*La Rochefoucauld*, III, p. 157).

(2) Bibl. Nat., F. fr. 17045, f. 255 autographe. (*La Rochefoucauld*, III, p. 156).

(3) Voir le *Bulletin Hispanique*, 1911. Bouillier, *Notes sur l'Oraculo manual de Baltasar Gracian*, p. 317-36.

Mme de Sablé 47 — Gracian 14 — Mme de Sablé 2 — Gracian 20; Mme

L'Édition des Grands Écrivains s'étant plu à relever les analogies du recueil de la Marquise avec celui du Duc, on trouve pour la plupart des maximes de Mme de Sablé des correspondantes chez La Rochefoucauld. Il y a même des maximes presque textuellement identiques. Voici l'exemple le plus frappant :

Mme de Sablé xxxi : « Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens agréables, et qui paroissent raisonnables dans la conversation, c'est qu'il n'y en a quasi point qui ne pensent plutôt à ce qu'ils veulent dire, qu'à répondre précisément à ce qu'on leur dit. Les plus complaisans se contentent de montrer une mine attentive, au mesme temps qu'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit, un égarement et une précipitation de retourner à ce qu'ils veulent dire : au lieu qu'on devroit juger que c'est un mauvais moyen de plaire que de chercher à se satisfaire si fort, et que bien écouter et bien répondre, est une plus grande perfection que de parler bien et beaucoup sans écouter, et sans répondre aux choses qu'on nous dit ».

La Rochefoucauld cxli (éd. 1665) : « Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paroissent raisonnables, et agréables dans la conversation ; c'est qu'il n'y a quasi personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on luy dit et que les plus habiles et les plus complaisans se contentent de montrer seulement une mine attentive au mesme temps qu'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit, un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considerer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres, ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soy mesme et que bien écouter et bien répondre, est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation ».

de Sablé 26 — Gracian 42 ; Mme de Sablé 27 ; Gracian 122, Mme de Sablé 53-54-55 — Gracian 70 — Mme de Sablé 36 — Gracian 105 — Mme de Sablé 60 — Gracian 106, Mme de Sablé 6 — Gracian 107 ; Mme de Sablé 61 — Gracian 140 — Mme de Sablé 62-63 — Gracian 141 — Mme de Sablé 35 — Gracian 144 — Mme de Sablé 33 — Gracian 159 — Mme de Sablé 56 — Gracian 176 — Mme de Sablé 41 — Gracian 183 — Mme de Sablé 67 — Gracian 209.

Il y a aussi chez Mme de Sablé des maximes qui paraissent provenir de Montaigne. M. Magendie les a signalées. (*Politesse mondaine au XVII^e siècle*, p. 791). Ainsi :

Mme de Sablé, LIX : « La contradiction doit éveiller l'attention et non pas la colère. Il faut écouter, et non fuir celui qui contredit. Notre cause doit toujours être celle de la vérité, de quelque façon qu'elle nous soit montrée... »

Essais, III, p. 177. « Quand on me contrarie, on esveille mon attention, non pas ma cholere... La cause de la vérité devroit estre la cause commune à l'un et à l'autre... »

Que faut-il en penser?

Nous avons vu que Mme de Sablé avait un secrétaire pour inscrire les sentences qui se faisaient chez elle — quoi de plus naturel si parmi les maximes qu'on lui attribue, il y a plus d'une qui ne lui appartient pas? Mais il n'est pas non plus impossible que La Rochefoucauld publie une pensée de Mme de Sablé qu'il aurait revue et corrigée. En voici deux, par exemple, qui me paraissent de ce nombre.

Mme de Sablé LVI: « Il y a de l'esprit à sçavoir choisir un bon conseil, aussi bien qu'à agir de soi mesme. Les plus judicieux ont moins de peine à consulter les sentimens des autres; et c'est une sorte d'habileté de sçavoir se mettre sous la bonne conduite d'autrui.

La Rochefoucauld CCCIX (éd. 1665): « La plus grande habileté des moins habiles, est de se sçavoir soumettre à la bonne conduite d'autrui ».

Certes, ce n'est pas La Rochefoucauld qui irait se mettre sous la bonne conduite d'autrui.

Mme de Sablé LXXII: « Ceux qui sont assez sots pour s'estimer seulement par leur noblesse, méprisent en quelque façon ce qui les a rendus nobles, puisque ce n'est que la vertu de leurs ancêtres qui a fait la noblesse de leur sang ».

La Rochefoucauld (posthume): « Ceux qui prisent trop leur noblesse ne prisent pas assez ce qui les a rendus nobles ».

La Rochefoucauld est peu suspect de libéralisme, tandis que Mme de Sablé, en bonne précieuse, méprise les privilèges de la naissance, comme tout ce qui relève, non pas de la raison, mais de la nature.

Les amis de la Marquise ne tarissent pas en éloges, en parlant de ses *Maximes*. La Rochefoucauld, le marquis de Sourdis et la comtesse de Maure témoignent toujours une vive impatience de voir ce qu'elle a fait de nouveau:

« Tout a cest heure mamour », écrit celle-ci « et sans aucun retardement m(adam)e la marquise m'envoyera s'il luy plait sa sentence de la mode on se contentera pour ceste heure de celle la pourveu quelie mande aussy en mesme temps comme elle se porte (1).

(1) Bibl. Nat., Mrs fr. 17050, f. 294, autographe. (E. de Barthélemy. *La comtesse de Maure*, p. 199).

« Vostre sentence mamour est admirable et de ce tour court que j'ayme aux sentences » (1).

« Il semble que vous me vouliez corrompre par des louanges », écrit le grand Arnauld « afin que ie vous pardonne vostre manquement de parole. Vous ne m'avez payé qu'a demy ce que vous m'avez promis: et vous m'avez privé de la plus excellente partie de ce que vous m'avez fait esperer. J'ay receu les pensées des deux amis, mais ie n'ay point receu les vostres. Je ne vous laisseray point en repos que vous ne me les ayez envoyées. Si i'avois la 2 partie de la logique ie me vengerois en vous l'envoiant afin de vous rompre la teste a des subtilitez d'escole » (2).

Enfin, Arnauld d'Andilly: « Est-il possible que vous demandiez si je seray bien aise de voir ces maximes, qui ne peuvent estre qu'excellentes, ou pour mieux dire admirables, puisque le jugement n'y aura pas moins de part que l'esprit et qu'elles seront comme le fruit d'une expérience qui ne s'est pu faire que dans le monde, ou se rencontre le dernier raffinement de toutes choses. Envoyez le moy donc je vous supplie le plustost que vous pourrez » (3).

Parmi tant d'éloges, seul le manuscrit de l'abbé Griselle nous dit:

« Tout le monde n'aime pas ses sentences » (4).

Les *Maximes* de Mme de Sablé relèvent à la fois de son jansénisme et de sa préciosité. Or c'est précisément comme janséniste et comme précieuse que la Marquise se sépare de La Rochefoucauld.

La première sentence nous frappe tout de suite:

« Comme rien n'est plus foible et moins raisonnable que de soumettre son jugement à celui d'autrui, sans nulle application du sien; rien n'est plus grand et plus sensé que de le soumettre aveuglément à Dieu, en croyant sur sa parole tout ce qu'il dit ».

Nous rencontrons donc chez la Marquise une inspiration religieuse manifeste, dont il n'y a pas de trace chez La Rochefoucauld.

Il est curieux d'observer qu'une des très rares maximes où le Duc emploie des termes théologiques se trouve parmi celles qu'il

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 251, autographe. (E. de Barthélemy. *La comtesse de Maure*, p. 187).

(2) Bibl. Nat., F. fr. 10590, f. 10, autographe. (V. Cousin. *La marquise de Sablé*, p. 350).

(3) Bibl. Nat., F. fr. 10587, f. 47, autographe. (V. Cousin. *La marquise de Sablé*, p. 357).

(4) Bibl. Nat., N. A. 4333, f. 297. (Abbé Griselle. *Pascal et les Pascalins* p. 71).

envoie à la Marquise, en lui disant: « Je vous envoie ce que j'ai pris chez vous en partie » (1).

C'est la maxime posthume:

« Dieu a permis pour punir l'homme du péché originel qu'il se fit un Dieu de son amour-propre, pour en être tourmenté dans toutes les actions de sa vie ».

Comme précieuse, Mme de Sablé exalte l'amitié et l'amour platonique.

« L'amitié la plus desintéressée », dit La Rochefoucauld « n'est qu'un trafic, où nostre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner » (xciv, éd. 1665).

La Marquise lui riposte par son traité sur l'amitié. Elle y dit:

« L'amitié est une espece de vertu qui ne peut estre fondée que sur l'estime des personnes que l'on ayme c'est à dire sur les qualitez de l'ame, comme sur la fidelité, la generosité et la discretion et sur les bonnes qualitez de l'esprit ».

« Les amitez qui ne sont pas establies sur la vertu et qui ne regardent que l'intérêt ou le plaisir ne meritent point le nom d'amitié; ce n'est pas que les bienfaits et les plaisirs que l'on reçoit reciproquement des amis ne soient des suites et des effets de l'amitié, mais il n'en doivent jamais estre la cause ».

Nous connaissons les opinions de La Rochefoucauld sur l'amour:

« Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié » (Lxxii).

« Dans l'amour, la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance ». (cccxxv).

Mais parmi toutes ces maximes il y a une comme celle-là:

« *L'amour est à l'ame de celuy qui ayme, ce que l'ame est au corps qu'elle anime* ». (Lxxvii, éd. 1665).

Eh bien c'est la maxime Lxxix de Mme de Sablé.

« L'amour partout où il est, est toujours le maistre, il forme l'ame le cœur et l'esprit, selon ce qu'il est. Il n'est ni petit, ni grand selon le cœur et l'esprit qu'il occupe, mais selon ce qu'il est en luy mesme, et il semble veritablement que *l'Amour est a l'ame de celuy qui aime, ce que l'ame est au corps de celuy qu'elle anime* ».

(1) La Rochefoucauld, III, p. 156.

C'est donc l'amour mystique qui inonde l'âme comme la grâce. C'est cet ordre de charité qui suivant Pascal se superpose à l'ordre des esprits. « Les précieuses sont les jansénistes de l'amour », disait Ninon de Lenclos. Mme de Sablé était janséniste et précieuse.

Le pessimisme de La Rochefoucauld paraît à Mme de Sablé trop rigoriste, son bon sens la détourne des généralisations trop hâtives.

« La grandeur de l'entendement », dit-elle « embrasse tout. Il y a autant d'esprit à souffrir les défauts des autres, qu'à connoître leurs bonnes qualitez (xxxiv).

« Il n'y a rien qui n'ait quelque perfection. C'est le bonheur du bon goust de le trouver en chaque chose; *mais la malignité naturelle fait souvent découvrir un vice entre plusieurs vertus*, pour le révéler et le publier, ce qu'est plutôt une marque du mauvais naturel, qu'un avantage du discernement; et *c'est bien mal passer sa vie, que de se nourrir toujours des imperfections d'autrui* » (Lxi).

N'est-ce pas une véritable boutade à l'adresse de La Rochefoucauld?

Nous comprenons maintenant pourquoi Mme de La Fayette appelait les maximes de Mme de Sablé « honnêtes et raisonnables ».

« Vous me donneriez le plus grand chagrin du monde », écrivait la Comtesse à la Marquise, « si vous ne me montriez pas vos Maximes. Mme du Plessis m'a donné une curiosité étrange de les voir, et *c'est justement parce qu'elles sont honnêtes et raisonnables* que i'en ay envie, et qu'elles me persuaderont que toutes les personnes de bon sens ne sont pas si persuadees de la corruption generale que l'est M. de la Rochefoucault » (1).

On a souvent cité le mot de Mme de La Fayette sur l'auteur des *Maximes*:

« Il m'a donné de l'esprit, mais j'ai reformé son cœur ».

Cette réforme du cœur de La Rochefoucauld que Mme de La Fayette prétend avoir accomplie, Mme de Sablé l'a commencée ou plutôt a tenté de la commencer. Nous pouvons dès maintenant l'affirmer.

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17048, f. 289, autographe. (La Rochefoucauld, I, p. 375).

c) « LA FAUSSETÉ DES VERTUS HUMAINES » DE JACQUES ESPRIT.

L'académicien Jacques Esprit (1), le collaborateur de La Rochefoucauld, l'habitué de l'hôtel de Rambouillet et du salon de Mme de Sablé, se présente à nous sous deux aspects. C'est un bel esprit précieux et un philosophe janséniste, auteur de la « Fausseté des vertus humaines ».

Né à Béziers en 1611, il fait ses études au collège des jésuites. A 18 ans il se rend à Paris, où il entre au séminaire Saint-Magloire. En 1634 son frère Thomas Esprit de l'Oratoire le présente à l'hôtel de Rambouillet et Jacques abandonne aussitôt la théologie pour se consacrer aux belles-lettres.

Quelques temps après, J. Esprit fait la connaissance du chancelier Séguier. L'illustre mécène voulait l'avoir chez lui: il lui donnait une rente et une pension, obtenait pour lui un brevet de conseiller d'état et un fauteuil à l'Académie.

Pendant 7 ou 8 ans, Jacques prospérait dans la maison hospitalière du chancelier, quand un coup imprévu cause sa disgrâce. C'était le mariage clandestin de la fille aînée du chancelier, la marquise de Coislin avec Gilles de Laval, fils de la marquise de Sablé. « Le chancelier », dit Tallemant des Réaux, « ne put se persuader qu'un homme qui ne bougeoit de chez Mme de Laval ignorât cette amourette » (2).

Il se peut aussi que les opinions de l'académicien aient été pour quelque chose dans sa disgrâce, car vers cette époque, J. Esprit est devenu janséniste. « Il était un homme tres superficiel », dit le P. Rapin, « qui donnoit dans ses nouveautés en qualité de bel esprit, dont il faisoit une profession déclarée » (3). Et le jésuite ajoute « que le talent du P. Esprit se bernoit aux ruelles et à cajoler les dames sur la grâce » (4).

Quoi qu'il en soit en 1644, Esprit devait chercher un autre protecteur. Il s'attache d'abord à Mme de Longueville et la suit à Münster lors des négociations de la paix de Westphalie.

(1) Il y a sur la vie de J. Esprit une brochure très incomplète de Soucaille: *Jacques Esprit*, Béziers, 1867. Voir aussi R. Kerviller. *Le chancelier Séguier*.

(2) Tallemant des Réaux, V, p. 275.

(3) P. Rapin, I, p. 91. Voir aussi R. Kerviller. *Le chancelier Séguier*.

(4) P. Rapin, I, p. 104.

« Mme de Longueville », dit le P. Rapin « faisait des grand progres pour l'intérêt de la nouvelle opinion, se déclarant hautement pour ce party, dont elle avoit pris les premières impressions, étant jeune, dans le livre de la *Fréquente Communion*, qui luy plut fort, partie par le P. Esprit de l'Oratoire que la Marquise de Sablé luy donna quand il fut chassé de la maison du chancelier Seguier pour le mariage de sa fille » (1).

A l'époque de la Fronde, l'académicien subissait une crise religieuse. Il se retirait pour la seconde fois au séminaire Saint-Magloire et là, raconte Tallemant, « à cause de ses austeritez, il avoit des maux de teste, qui l'eussent rendu fou, si le Medecin ne l'en eust fait sortir » (2).

Il faut dire cependant que cette crise n'empêchait pas Esprit de prendre part à la bataille des uranistes et des jobelins. Il a été Benserade.

Vers 1658, entièrement guéri de ses folies ascétiques, l'académicien entraît au service du prince de Conti en qualité de précepteur et quelque temps après nous le retrouvons marié à une riche bourgeoise, Mlle Geneviève Rollin. Pour faciliter ce mariage, Conti et Mme de Longueville ont doté l'académicien.

Le séjour de J. Esprit dans la maison du prince nous est connu par les mémoires de son rival dans la faveur du maître, l'abbé de Cosnac.

Tout n'est pas médisance pure dans ce que dit l'abbé. La preuve en est dans cette lettre de Mme de Longueville à Mme de Sablé.

« Vous ne m'avés point mandé que vous avés engagé M. du Bois auprès de Mr. de Guise. C'est un vilain tour que vous nous avés fait, car sy M. du Trouillar ne demeure pas aupres de mes nepveux, comme il n'y demeurera pas sy mon fils ayné continue a le vouloir aupres de luy on auroit pu prendre M. du Bois, sy en le voyant de prest comme on en avoit le dessein, on eust trouvé en luy moins de defauts qu'a M. Esprit » (3).

La vie de l'académicien s'achève en idylle.

« Les savans ont aussi leur ridicule », raconte Vigneul Marville. « Qui auroit pû s'empêcher de rire, en voiant Melanchton, le plus

(1) P. Rapin, II, p. 423.

(2) Tallemant des Réaux, V, p. 278.

(3) Bibl Nat., F. fr. 10585, f. 104, autographe. (*Journal des Savants*, 1852, p. 372).

grave et le plus savant Théologien d'entre les Luthériens, tenir d'une main un Livre dans lequel il lisoit, et de l'autre berçer son enfant pour l'endormir. Je vis un jour dans une posture peu différente de celle la feu M. Esprit. Il lisoit Platon, et de tems en tems quittant sa lecture, il faisoit sonner le hochet de son enfant, et badinoit avec ce marmot » (1).

J. Esprit consacra le reste de ses jours à élever ses enfants et à écrire la « Fausseté des vertus humaines ». Il mourut en 1678.

Telle a été la vie de J. Esprit, voyons maintenant son caractère.

« Son fort est dans la théologie », dit Chapelain « et il a peu de fonds hors de là. Pour de l'imagination et du stile, il en a beaucoup, et écrit élégamment en Prose et en Vers François. L'inégalité de sa vie, quoique toujours innocente, le fait connoître pour un homme de peu de tête, et n'a pas empêché qu'on ne l'ait aimé a cause de sa bonté. De Prédicateur, il est devenu Courtisan, et de Courisan pere de famille; et tout pour faire fortune dont il avoit grand besoin » (2).

Le naturel complaisant et flatteur de J. Esprit nous est révélé par la correspondance de Balzac.

« Je suis tout à fait de vostre avis », lui écrit Chapelain « touchant nos deux penultiesmes academiciens (La Motte le Vayer et Esprit) et je vous avoue que le dernier me semble encore bien moins supportable que l'autre. Il y a en tous les deux a reformer sans doute, mais celui dont je vous parle a les principes viciés, et nous le pouvons mettre entre les incurables. Cependant il plaist a ceux a qui rien ne devoit plaire qui ne fust bon » (3).

Mais peu de temps après, Balzac changea son avis:

« Au reste, Monsieur, que veut nostre cher Monsieur Esprit? Ses civilitez me couvrent de confusion. Ou il me joue, ou il est bon et genereux jusqu'a l'excès, aussi bien que Monsieur son Aîné. O, qu'il est aisé d'obliger des gens qui agissent par des principes si nobles! C'est moy, Monsieur, qui leur suis obligé de leur genereuse affection, et qui ne pouvant leur rendre aucun acte de ma gratitude, vous conjure d'asseurer les deux Freres qui sont a Paris, que ie les ayme, estime et honore tous trois parfaitement » (4).

(1) Vigneul Marville. *Mélanges d'histoire et de littérature*, Paris, 1725, II, p. 76.

(2) Chapelain. *Mélanges*, Paris, 1726, p. 257.

(3) Chapelain. *Lettres*, I, p. 399.

(4) *Lettres de M. Balzac à M. Chapelain*, 1656, p. 496-8.

Voici encore une anecdote que raconte l'abbé Cosnac :

« Il arriva en ce temps la une chose de rien, s'il faut ainsi dire, qui mit le comble au mépris que j'avois pour lui. M. le prince de Conti s'étoit mis dans la tête d'aller en masque courir les bals de Montpellier; je fis pour l'en détourner tout ce que je pus. Je lui donnai assez à connoître que le seul plaisir étoit de se masquer et de n'être pas connu (1). Cependant, personne que moy ne s'y opposant, il se masqua. Dès qu'il eût achevé de s'habiller, Esprit entra dans la chambre, et l'ayant considéré longtemps avec un étonnement affecté, il s'approcha de moi, et d'un ton de voix extrêmement fort, quoique étouffé, il me demanda: « Qui est celui-là? » Je sortis de là en m'écriant: « Oh, le lâche flatteur! » On peut juger si Esprit me le pardonna » (2).

Après cela bien malin qui dira à quel point le rigorisme moral de l'académicien est sincère.

La « Fausseté des vertus humaines » est dirigée contre les philosophes stoïciens qui prétendent que l'homme est libre de résister ou d'obéir à ses passions, que la vertu et le bonheur dépendent de l'acte libre de la volonté humaine.

Or, le janséniste J. Esprit croit que la nature étant entièrement corrompue par le péché originel, nous ne pouvons faire aucun bien par nous-mêmes sans le secours tout puissant de la grâce divine. Toutes les vertus humaines seraient fausses. Elles seraient des illusions créées par l'amour-propre de l'homme. Le but que se propose l'auteur est de détruire ces illusions afin de ruiner leur principe, l'orgueil, et de faire naître dans le cœur de l'homme l'humilité.

« On souhaite », dit-il « que ceux en qui l'on voit reluire toutes ces vertus morales, civiles et héroïques, voyant la vanité et la bassesse des motifs qui les font agir, sortent de l'illusion, où ils sont à l'égard d'eux-mêmes; qu'ils comprennent que les vertus dont ils se parent sont des vertus fausses et apparentes, et que bien loin d'imaginer en eux de grandes perfections et de se croire des Héros et des demy Dieux, ils reconnoissent qu'ils sont avarés, envieux, vains, foibles, inconstans comme les autres hommes... » (3).

L'œuvre de l'académicien n'est pas faite comme celle du grand seigneur La Rochefoucauld de sentences laconiques jetées pêle-mêle sur le papier. C'est un traité, une dissertation divisée en points, dont

(1) Le prince de Conti était, comme on sait, bossu.

(2) Abbé de Cosnac. *Mémoires*, I, p. 204.

(3) *La Fausseté des vertus humaines*. Préface.

chacun est largement développé. Le pédant étale partout son érudition. Il cite à l'appui de sa thèse: Pères de l'Eglise, anciens philosophes, poètes, médecins. Il tire de nombreux exemples de l'histoire ancienne et moderne. Nous remarquons chez lui un souci constant, pour ainsi dire, une manie d'ordre et de symétrie. L'œuvre est en deux volumes. Chaque volume contient 28 chapitres. Tout chapitre porte le nom d'une vertu, dont les causes sont énumérées et analysées point par point. Lorsque J. Esprit croit avoir suffisamment montré au lecteur la fausseté de celle qu'il traite, il achève son chapitre par l'éloge de la vertu authentique, qui est l'effet de la grâce de Dieu.

Prenons, comme exemple, le chapitre II: « L'amour de la vérité ». Esprit veut prouver d'abord que les hommes n'aiment pas la vérité. Ceci prouvé, il concède qu'il peut y avoir des hommes qui paraissent aimer la vérité, mais d'après lui, ils le font toujours avec une arrière-pensée méchante et mesquine: 1° par curiosité, 2° par disposition maligne, 3° par orgueil, 4° par attachement à leur opinion, 5° par le désir de faire ressortir leur science. Conclusion: éloge de la vertu chrétienne, dont Dieu seul est l'auteur.

Ce procédé se répète presque partout avec une invariable monotonie, qui rend la lecture suivie du livre insupportable.

J. Esprit s'en prend ensuite à la sincérité, à l'amitié, à la confiance, à la douceur, à la civilité, à la vertu officieuse, à la débonnairerie, à la clémence, à l'indulgence, à l'affabilité, à la facilité, à la pitié, à la douleur de la mort des proches et des amis, à la bonté, à la générosité, à la politesse, au désintéressement, à l'humilité, à la libéralité, à la magnificence, à la justice, à la probité, à la fidélité des sujets envers leur souverain, à la fidélité du secret, à la reconnaissance... Voilà le premier volume. Je fais grâce du second.

Ainsi J. Esprit se propose de prouver la misère de l'homme. Aux stoïciens, à Sénèque et à Cicéron, il oppose Saint-Augustin et, à l'exemple de Pascal, Montaigne, bien que comme l'auteur des Pensées il soit à l'opposé de l'épicurisme. Pour lui tous les plaisirs sont condamnables et toutes les passions mauvaises. Ce Montaigne dont il se sert contre les stoïciens, le scandalise.

« La tempérance n'est pas le fleau », il cite les Essais, « mais l'assaisonnement de la volupté. Eudoxe, qui la mit à si haut prix et qui établit en elle le Souverain bien, apprit à ses disciples le secret de la savourer dans sa plus gracieuse douceur par le moyen de la tempérance. Pour moy je la retâte, je m'y arrête et je la jouis au

double des autres; y a-t-il quelque volupté qui me chatouille, je ne la laisse pas friponner aux sens; j'y associe mon ame, non pas pour s'y engager, mais pour s'y agréer, non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver et pour se mirer dans ce prospere état, pour en peser et estimer le bonheur, et pour l'amplifier; car l'ame étant unie au corps, il faut entretenir entre ces deux parties une fraternelle correspondance, et je ne puis souffrir cette haute Philosophie qui prêche que c'est une farouche alliance de marier le divin avec le humain, le raisonnable avec le deraisonnable, l'honnête au deshonnête, et que la volupté est une qualité brutale indigne que le sage la goûte ».

« L'on ne sait en verité », s'indigne J. Esprit, « si on doit être plus choqué de l'idée basse qu'il s'est formé de la temperance, ou de la fausseté de son raisonnement, ou de la complaisance qu'il témoigne avoir en son opinion. La bassesse de l'idée qu'il a de la temperance paroît en ce que par cette idée il abaisse l'ame à la condition des corps et qu'il veut qu'étant celeste, pure et spirituelle, elle ait des inclinations et les goûts d'un corps terrestre, impur et corrompu. L'on aperçoit la fausseté de son raisonnement dans la consequence qu'il tire, que l'ame étant unie au corps, il faut entretenir entre eux une fraternelle correspondance, de telle sorte que l'ame ne soit pas seulement sensible aux plaisirs du corps, mais qu'elle y trouve aussi sa félicité. Car il devoit conclure, au contraire, que puisque l'ame est unie au corps, elle doit le perfectionner, lui communiquer ses goûts et le rendre pur et spirituel comme elle...

Comme il n'est rien qui soit si important pour les mœurs que de suivre une doctrine saine, l'on a cru qu'il étoit à propos de faire remarquer comment celle de Montagne touchant la temperance est mauvaise et corrompuë et combien sont dangereux les écrits d'un Auteur qui enseigne aux hommes l'art de tirer des plaisirs sensibles tout le plaisir qui s'en peut tirer. Pour peu qu'on soit instruit des maximes de l'Evangile, on sait qu'elles nous éloignent de tout ce qui flatte les sens ce qui fait dire à Tertullien que les chrétiens ne connoissent point les plaisirs » (1).

(1) *La Fausseté des vertus humaines*, II, p. 45-51.

Il serait, peut-être, intéressant de relever le jugement général de J. Esprit sur Montaigne: « C'est avec beaucoup de justice qu'on met Montagne au rang des grands Auteurs de ces derniers temps; il produit beaucoup de luy mesme; son stile pour n'estre pas pur, ne laisse pas d'estre bon parce qu'il est propre et qu'il a une grande force; et quoy que son savoir ne soit pas toujours exact, il doit pourtant estre estimé par son estendüe. Ce qu'on peut dire de luy, est que son esprit a esté son piège; car comme il l'avoit penetrant, vaste et au dessus du commun, il s'éloignoit souvent des opinions communes, sans examiner si

Tandis que La Rochefoucauld ne songe ni à convertir, ni à édifier personne et communique ses observations pour le seul plaisir de les raconter, J. Esprit ne rabaisse les vertus humaines que pour mieux relever les vertus chrétiennes. Quoique non moins misanthrope, l'académicien n'est pas aussi pessimiste que le Duc. Il croit à la vertu, mais, janséniste, il en attribue le mérite au Créateur. C'est Dieu qui nous rendrait vertueux :

« La fortune et l'humeur gouvernent le monde », dit La Rochefoucauld. Or voici ce qu'enseigne J. Esprit :

« Comme la *Providence de Dieu* n'est autre chose que l'étendue de la Sagesse infinie, qui maintient l'ordre du monde, et qui *regle toutes les aventures humaines*, l'homme n'offense pas seulement cette Providence lorsque par son ignorance ou par sa vanité il attribue à sa Prudence les heureux événements de sa vie; mais aussi lorsque pour se décharger du blâme qu'il peut recevoir de ce qu'il ne vient pas à bout de ses prétentions, il en charge la fatalité du destin ou le caprice de la fortune... Ces manières de parler et les opinions payennes dont elles tirent leur origine, devraient être bannies de la bouche et de l'esprit des Chrétiens, parce qu'elles ne s'accordent point avec la foy de la Providence qui nous oblige de croire qu'elle dispose si absolument de toutes nos aventures, que sans son ordre un seul de nos cheveux ne sauroit tomber » (1).

J. Esprit ne raisonne pas uniquement d'une façon abstraite, il n'étudie pas l'homme, en général, comme La Rochefoucauld. Mais se proposant de moraliser, il fait la critique des mœurs de son époque (2).

Attaché aux anciens frondeurs et aux jansénistes, J. Esprit est l'ennemi de la cour (3).

A la cour on aurait érigé en habileté la duplicité et la foberie. La corruption de l'âme serait devenue le talent du courtisan.

La politique machiavélique, les guerres de conquête trouvent en lui un adversaire résolu.

elles estoient raisonnables; de telle sorte que l'affectation d'en avoir de singulieres luy en a fait embrasser d'estranges... »

Dans sa doctrine morale, J. Esprit se rallie donc aux stoïciens. Nous l'avons vu ailleurs combattant la doctrine d'Aristote sur les passions. Dans « La Fausseté des vertus humaines », il lui oppose Sénèque et Cicéron.

(1) *La Fausseté des vertus humaines*, II, p. 270.

(2) La comtesse de Maure le croit même plus méchant que La Rochefoucauld, car elle trouve, comme nous l'avons vu, que le jugement : « Il a fait à l'homme une âme trop laide » s'applique mieux à lui qu'au Duc.

(3) *La Fausseté des vertus humaines*, I, p. 80.

« Toutes ces maximes étranges », dit-il, « et toutes les mauvaises raisons qu'on allegue pour justifier les duplicités, les artifices et les finesses, ne viennent pas seulement de la corruption de l'homme, mais aussi de l'ignorance où l'on est des maximes solides de la véritable politique... L'on n'a qu'à considerer que S. Louis n'usa jamais de finesses, ni avec les Princes étrangers dans les traittez qu'il fit avec eux, ni avec les Grands de son Royaume... Ce qui est certain c'est que la bonne foy est une grande habileté, et qu'il n'est rien qui soit si utile aux Rois et aux Ministres » (1).

Bourgeois dévot et timide, l'académicien est peu capable d'admirer les vertus guerrières.

« Pour définir comme il faut les Héros et les Conquerans », dit-il, « l'on pourroit dire que c'étoient des forcenez d'ambition qui couvroient le monde, et qui se jetoient sur tous ceux qu'ils rencontroient, et les massacroient inhumainement, et que c'étoit des criminels heureux qui se rendoient celebres par le nombre et par la grandeur de leurs crimes » (2).

Père de famille et mari exemplaire, J. Esprit fait la critique des ménages de son temps.

« Les hommes se prévalent partout des avantages que leur sexe leur donne sur celui des femmes; ils les traitent avec tyrannie, et les font vivre sous des loix injustes et rigoureuses; y en a-t-il une qui le soit plus visiblement que de les obliger, comme ils font, à garder elles seules la foy du mariage et d'établir en leur faveur qu'eux seuls peuvent la violer? Est-il un procédé plus déraisonnable que de couvrir les filles de confusion dès qu'elle font la moindre action qui blesse l'honnêteté, et de n'en estimer pas moins, et même d'en estimer davantage les jeunes gens qui ont mille honteux commerces.

Ainsi le joug du mariage qui assujettit aux mêmes loix les femmes et les maris, n'asservit plus que les femmes; ainsi la chasteté qui doit être commune à l'un et à l'autre sexe, est devenue la vertu des femmes et des filles » (3).

Le bel esprit d'autrefois fait aussi le procès des auteurs de romans; il incrimine les idées si chères à Mme de Sablé sur l'amour innocent et platonique:

« Les Auteurs des romans ont réussi dans l'entreprise qu'ils ont faite de persuader au monde que les femmes peuvent être galantes

(1) *La Fausseté des vertus humaines*, I, p. 98.

(2) *Ibid.*, II, p. 288.

(3) *Ibid.*, II, p. 102.

vertueusement et faire l'amour avec innocence, parce que les hommes étant ainsi depravés qu'ils sont, ne manquent jamais d'approuver les opinions qui favorisent leurs passions et qui justifient les crimes. Ils ne sont pas néanmoins tellement préoccupés de l'opinion qu'on leur a donnée, que l'amour est une passion honnête, et leur préoccupation n'éteint pas si absolument leur lumière naturelle qu'ils ne puissent voir par eux mêmes que de dire que l'amour est une passion honnête, c'est assurer qu'il est honnête d'être tourmenté par une furie et de sentir tous les traits de la jalousie, de la rage et du desespoir » (1).

Le livre de « La Fausseté des vertus humaines » est sorti du salon de Mme de Sablé.

« Je croirois, Madame, » écrit Esprit à la Marquise, « manquer à ce que je vous doibs si je ne vous donnois avis que j'ay envoyé vre livre à Paris. Je l'appelle vostre parce que vous estes en partie cause qu'il voit le jour *par l'aprobation que vous luy avés donnée lors même qu'il n'estoit encore qu'informe* et par le but que Je my suis proposé de vous faire voir ce qu'il y a de plus beau et de plus exquis dans la philosophie morale des platoniens, péripatitiens (sic), cirenaïques, ciniques, stoiciens et épicuriens dont j'ay enchassé les sentimens de la maniere que j'ay crû la plus capable de vous plaire, Vous y trouverés aussy, Madame, un grand nombre de réflexions de celles que vous aymés, et quantité d'erreurs populaires destruites... (1673) (2).

Mme de Sablé qui était choquée de la misanthropie de La Rochefoucauld, ne l'était pas moins de celle de J. Esprit. Le Duc et l'académicien ont eu à défendre la même cause. Ils ont eu à justifier contre la Marquise et les précieuses ses amies l'intention même des sentences — *découvrir la fausseté des vertus humaines*. Le pieux moraliste invoquait le principe de la charité chrétienne. Mais Mme de Sablé, diplomate consommée dans l'art de flatter les amours-propres, ne trouvait pas que la charité même pût servir d'excuse à une telle intention.

« Je ne trouve pas non plus qu'il soit vray », écrit à la Marquise la comtesse de Maure, « que la charité ait le privilege de dire tout ce qui luy plait et j'eus une grande joie de ce qu'en disant cela a mr. Esprit il me dit que vous y aviés mis le *quasy* que jy ay trouvé. il faudroit ce me semble pour rendre cela veritable que l'on vit le cœur

(1) *La Fausseté des vertus humaines*, II, p. 105.

(2) Bibl. Nat., Mss f. 17050, f. 523. (E. de Barthélemy. *Les amis de la marquise de Sablé*, p. 171.

aussy bien sur ce point la que sur l'autre car alors sans doute comme on verroit que c'est la charité toute seule qui parle toutes les personnes raisonnables recevroient bien les choses mesme qui seroient les plus contraires a leurs sentimens mais parce que le cœur ne se voit pas nous voyons tous les jours que quand la reprehension est rude elle blesse encore qu'elle puise de la charité et quant mesmes elle est douce elle ne laisse pas quelquefois de blesser parce qu'il faut estre merueilleusement raisonnable pour nestre pas blessee de tout ce qui donne de la confusion » (1).

La Rochefoucauld soumettait toujours ses maximes à la critique de l'académicien ou le priaît de les montrer à la Marquise.

« Vous m'avez fait un tres grand plaisir », lui écrit le Duc « *d'avoir rectifié mes sentences* » (2).

Ou encore :

« Vous n'aurez que cela pour cette heure, *mandez ce qu'il en faut changer...* »

« Je vous prie de montrer à Mme de Sablé *nos* dernières sentences: cela lui redonnera, peut-être, envie d'en faire, et songez-y de votre côté, quand ce ne seroit que pour grossir *notre* volume » (3).

« Mais pour retourner à nos moutons, il ne seroit pas juste que vous fussiez paix et aise à Paris avec Platon, pendant que je suis à la merci des sentences *que vous avez suscitées pour troubler mon repos* » (4).

Il y a dans les portefeuilles Vallant douze maximes soumises à l'avis de J. Esprit. L'une est posthume, toutes les autres furent publiées en 1665. Presque toutes ces maximes ne subirent aucun changement. Il n'y en a que trois qui furent quelque peu corrigées.

Portefeuille Vallant: Il faut avoüer que la vertu par quoy nous nous vantons de faire tout ce que nous faisons de bien, n'auroit pas toujours la force de nous retenir dans les regles de nostre devoir, sy la paresse, la timidité ou la honte ne nous faisoient pas voir les inconveniens qu'il y a d'en sortir (5).

(1) Bibl. Nat., F. fr. 251. (E. de Barthélemy. *La comtesse de Maure*, p. 188). « J'avois toujours bien cru », écrit La Rochefoucauld à Mme de Sablé « que Mme la comtesse de Maure condamneroit l'intention des sentences et qu'elle se déclareroit pour la verité des vertus ». La Rochefoucauld, III, p. 135.

(2) La Rochefoucauld, III, p. 131.

(3) *Ibid.*, III, p. 133.

(4) *Ibid.*, III, p. 151.

(5) Toutes ces maximes se trouvent dans le portefeuille II Vallant. Bibl. Nat., F. fr. 17045, f. 124. (La Rochefoucauld, III, p. 151-3).

éd. 1665 CLXXVII: Pendant que la paresse et la timidite ont seules le merite de nous tenir dans nostre devoir, nostre vertu en a tout l'honneur.

Portefeuille Vallant: Il n'y a pas moins d'eloquence dans le ton de la voix que dans le choix des paroles.

éd. 1665 CCLXXIV: Il y a une eloquence *dans les yeux et dans l'air de la personne* qui ne persuade pas moins que celle de la parole.

Portefeuille Vallant: Il n'y a que *Dieu* qui sache si un procede net, sincere et honeste est plustost un effect de probité, que d'habileté.

éd. 1665 CLXXVIII: Il n'y a *personne* qui sçache si un procede net, sincere et honneste est plutôt un effet de probité, que d'habileté.

Cette dernière modification paraît nous indiquer de qui viennent les autres. Ce n'est pas le théologien qui aurait retranché le mot « Dieu ». C'est bien le libertin La Rochefoucauld qui l'a trouvé incompatible avec le caractère mondain de son livre (1).

Nous voyons donc, s'il est permis de juger d'après les pièces que nous possédons, que la part de J. Esprit dans la composition du recueil des Maximes se réduit presque à rien et le fait n'est pas difficile à expliquer: *le Duc et l'académicien sont tous les deux misanthropes*. Esprit n'a rien à redire aux idées de La Rochefoucauld.

d) LES PENSÉES DE L'ABBÉ D'AILLY.

A la suite des Maximes de Mme de Sablé sont imprimées les Pensées de l'abbé d'Ailly. L'abbé justifie cette publication en disant que « c'est la marquise qui les a eu en quelque sorte inspirées et qu'il les communiquoit à son incomparable amie ou de vive voix ou par lettres ».

L'abbé d'Ailly a été le gouverneur des enfants de Mme de Longueville mais, à ce qui paraît, sa qualité de bel esprit était incompatible avec les devoirs que cette charge lui imposait, car les lettres de la Duchesse sont remplies de plaintes à son sujet.

« Je ne l'accuse point de mechants sentiments », écrit-elle à Mme de Sablé, « mais d'une vie fort oisive, qui devient par la peu esti-

(1) Ainsi La Rochefoucauld n'a jamais publié les trois maximes, où il emploie des termes théologiques les maximes DV, DXXXVII et DIX de l'édition des *Grands Ecrivains de France*.

mable mesme selon le monde, et qui est aussy par la peu utile à mon fils (1) qui a besoing de gens serieux et solides » (2).

« Au reste mon fils a du desgoust pour luy par le voir dans une conduite sy oposée a sa profession n'estant propre a ce qu'il dit qu'a luy lire de petits vers et des letres de Voiture et a ce propos trouves bon que je vous dise que vous le gastés en luy mandant qu'il escrit comme Voiture et en le nourrissant dans la bonne opinion qu'il a de luy sur ce fondement car il regarde cela comme un fort grand merite et mesprise les autres qui sont de sa profession se croiant asses fort par celuy la, je vous en fais donc un grand scrupule car en verite cela le pert » (3).

Il se peut que le désaccord des opinions soit pour quelque chose dans les plaintes de la Duchesse. L'abbé d'Ailly n'était pas janséniste. C'est peut-être la raison qui détermina le duc de Longueville, en conflit avec sa femme même en matière de religion, à le choisir pour précepteur de ses enfants.

« Il y a desia longtemps que je pense a vous mender », écrit la Duchesse à la Marquise, « que l'abbé d'Ailly qui est au C. de St. Paul a un goust pour vous le plus juste, mais le plus grand du monde et qu'il me semble que vous luy feriés grande charité de le redresser un peu sur nos amis, car il en est le plus pauvrement instruit du monde, *il ne cognoist de science que celle des jesuites*, et il ne sait que ce qu'ils disent la dessus, c'est a dire des pauvretés et des faussetés terribles, je pense que vous pourriés plus que personne le redresser, et que le temps que vous luy donnez ne sçauroit estre mieux employé qu'a cela » (4).

Je ne sais pas dans quelle mesure les Pensées de l'abbé d'Ailly sont personnelles et si la plupart ne sont pas puisées, comme l'insinue V. Cousin, dans des conversations avec Nicole, Arnauld, Domat et Pascal (5). Quelques unes de ces Pensées ne laissent pas cependant de

(1) Le comte Dunois.

(2) Bibl. Nat., F. fr. 10585, f. 210, autographe. (*Journal des Savants*, 1852, p. 369).

(3) Bibl. Nat., F. fr. 10584, f. 188, autographe. (*Journal des Savants*, 1852, p. 370).

(4) Bibl. Nat., F. fr. 10585, f. 147, autographe. (*Journal des Savants* 1852, p. 369).

(5) Voici de ses pensées pascalienues : « Tout est fortuit dans la vie, mesme la naissance ; il n'y a que la mort qui soit certaine ; et cependant, nous agissons comme si c'étoit la seule chose incertaine (11) ». « Il y a des personnes, qui pour vouloir trop subtiliser et approfondir les choses, vont au delà de la vérité ; ils s'en éloignent autant que le peuple, qui est au dessous par son ignorance grossière ». (LXXX).

présenter un certain aspect original qui les rend particulièrement intéressantes et qu'on n'a pas encore aperçu.

La Rochefoucauld, en libertin, nie l'existence de toute vertu. J. Esprit, en janséniste, n'admet que la possibilité de vertus divines, surnaturelles. L'abbé d'Ailly reconnaît l'existence des vertus humaines. Le Duc et l'académicien, en trouvant l'amour-propre à la base d'une bonne action, croyaient la rabaisser par là, démontrer sa fausseté: ils ne sont pas arrivés à l'idée d'une morale fondée sur l'égoïsme. Or, pour l'abbé d'Ailly, l'amour-propre n'est pas un mal en soi. Lorsqu'il est raisonnable, cet amour pourrait être compatible avec la vertu. L'abbé est cartésien dans sa psychologie, au contraire des jansénistes qui ne l'étaient que dans leur métaphysique. C'est la raison, suivant lui, qui mène à la vertu.

« L'amour-propre », dit-il, « fait tous les vices et toutes les vertus morales, *selon qu'il est bien ou mal entendu* ».

« ... Quoy que par ce principe il soit vray de dire que les hommes n'agissent jamais sans interest, on ne doit pas croire pour cela que tout soit corrompu, qu'il n'y ait ni justice, ni probite dans le monde. Il y a des gens qui se conduisent *par des interests honnestes et louables*. C'est ce juste discernement de l'Amour-propre bien réglé, quoy que rapportant toutes choses à soy mesme mais dans toute l'etendue des loix de la société civile, qui fait ce qu'on appelle honnestes gens dans le monde (III) ».

Cependant, si l'abbé d'Ailly admet la possibilité des vertus humaines, il prend la précaution de les mettre bien au-dessous des vertus chrétiennes. Ainsi, il dit dans la Préface, en parlant de lui-même à la troisième personne:

« Il declare au reste que par les vertus auxquelles il donne pour fondement et pour regle l'Amour-propre raisonnable, il n'entend parler que des actions humaines honnestes d'une honnesteté morale mais tres éloignées du caractère et de la pureté des vertus chrétiennes qui a parler proprement meritent seules le nom de vertu ».

On est étonné, enfin, de rencontrer chez l'abbé d'Ailly des pensées absolument contraires au point de vue qu'il a adopté, des pensées jansénistes, où la vertu paraît *contraire à la raison*.

« Les Sages de l'Antiquité étoient bien fous, *qui sans estre eclairez des lumieres de la Foy et sans esperance de quelque chose de meilleur, méprisoient les plaisirs et les richesses...* (LIV).

« La gloire et l'infamie sont vaines et imaginaires, si on ne les rapporte aux biens et aux maux réels qui les accompagnent » (V).

C'est même cynique.

« Cet amour purement dans l'esprit que quelques personnes s'imaginent est une illusion et une chimère: le corps y a beaucoup plus de part que l'esprit » (XXXVII).

Se souvenant des paroles de Mme de Longueville, on est parfois tenté de prendre des pareilles pensées pour celles d'un libertin.

CONCLUSION.

La sociabilité étant le trait caractéristique du Français, la vie mondaine éclipsée par les guerres de religion ne pouvait pas disparaître pour longtemps. Dès la première moitié du XVII^e siècle elle renaissait avec un nouvel éclat. L'aristocratie féodale, vaincue par la royauté se dépouillait de plus en plus de sa rudesse guerrière et, oublieuse de ses prétentions d'autrefois, s'appropriait à se transporter dans la cour splendide du Grand Louis.

Le nom d'une femme domine la métamorphose — celui de la marquise de Rambouillet. C'est de la « chambre bleue » de la divine Arthénice » que partit la réforme. Réprimer par l'étiquette les rudes vitalités, opposer les jouissances intellectuelles aux brutales expansions, mettre en honneur l'amour platonique, créer l'art de la conversation, en épurant la langue, en la rendant plus claire et en même temps plus nuancée: voilà son programme.

Le mariage de Julie d'Angennes d'un côté et la Fronde de l'autre contribuent au déclin de l'hôtel de Rambouillet. L'exquise société qu'il réunissait se disperse et ses débris forment d'autres salons, qui, en majorité, essaient en vain de conserver la tradition aristocratique du premier. D'une noble retenue on glisse vers la pruderie, la curiosité intellectuelle et le bel esprit dégénèrent en pédantisme, la fine distinction devient afféterie. C'est ainsi qu'apparaît la préciosité ridicule.

Le grand adversaire de toute préciosité, Molière, prend soin de distinguer ses pecques de province, ses Cathos et Madelon des amis de Mme de Rambouillet. « Les plus excellentes choses », dit-il, « sont sujettes à être copiées par de mauvais singes... aussi les véritables précieuses auroient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal ».

Parmi ces véritables précieuses il faut placer au premier rang notre aimable marquise dont le salon était un des rares fidèles à la

tradition aristocratique de l'hôtel de Rambouillet Mais si dans la « Chambre bleue » on ne rimait que de petits vers, on ne se piquait que de bel esprit : la théologie, la philosophie, la morale et la psychologie étaient mises en honneur chez Mme de Sablé. Ce n'est plus pour des sonnets qu'on rompait des lances chez elle, on y bataillait pour ou contre Saint-Augustin et Molina. Les expériences de Pascal, les problèmes les plus ardues de la métaphysique cartésienne suscitaient des discussions dans le salon de notre marquise, qui tendait ainsi la main aux amies des philosophes du XVIII^e siècle : à Mme de Châtelet, à Mme de Lambert, à Mme de Geoffrin.

Tandis que le goût de l'observation psychologique et des réflexions morales tellement répandu dans la société de l'époque ne s'intéressait d'ordinaire qu'au domaine étroit de la dialectique amoureuse, tandis que les maximes qui émaillent l'Astrée et les romans de Mlle de Scudéry sont toujours des maximes galantes, la gloire de Mme de Sablé est d'avoir inauguré la mode des sentences philosophiques, qui embrassent l'âme humaine toute entière.

Quelle est la nature des passions ? Quel est le pouvoir de la raison ? Qu'est-ce que la vertu ? L'amour-propre n'est-il pas le fond de l'homme, le mobile unique de tous nos actes ? Voilà les questions qu'agitaient les habitués de notre marquise.

Il va sans dire que le voisinage du sombre et austère Port-Royal devait porter les causeurs vers des conclusions pessimistes, mais on aurait grand tort de s'imaginer le salon de Mme de Sablé comme un foyer du jansénisme. Jésuites et calvinistes s'y rencontraient avec les gens de Port-Royal. De tous les « sententieux », seul J. Esprit partageait rigoureusement la conception morale et psychologique des jansénistes c'est-à-dire : tout en croyant à la réalité des vertus chrétiennes affirmait la fausseté entière des pseudo-vertus humaines. L'abbé d'Ailly estimait, par contre, que l'amour-propre bien entendu pouvait être honnête et louable, que l'homme, conduit par ses intérêts, ne devait pas être tenu pour corrompu. Quant à Mme de Sablé, apôtre en sa jeunesse de l'amour courtois à la mode espagnole, elle plaidait en sa vieillesse la cause de l'amitié contre les détracteurs de ce sentiment. Précieuse, notre marquise n'attachait pas grand prix à tout ce qui est naturel, à tout ce qui relève de l'instinct. Elle avait en horreur le mariage et mésestimait l'amour maternel. Au dessus de tout autre sentiment elle plaçait l'amitié, comme le seul raisonnable et parfaitement désintéressé.

Mme de Sablé, amie de La Rochefoucauld, Mme de Sablé, pro-

tectrice de Port-Royal, ont fait oublier la précieuse, qui brillait dans le salon de Mme de Rambouillet. La méchante misanthropie des *Maximes*, le sombre pessimisme janséniste, athmosphère morale qui enveloppait la Marquise en sa vieillesse ont effacé devant la postérité ce qu'il y avait d'exaltation romanesque dans les idées de Parthénie, la princesse de Salamis. Et pourtant Mme de Sablé n'a jamais rétracté entièrement les opinions de sa jeunesse. Elle ne laissait pas d'être choquée par la misanthropie de La Rochefoucauld et de J. Esprit. Elle n'a jamais embrassé de toute son âme et de toute sa sensibilité les idées jansénistes. Les lettres de la sœur Flavie et de la mère Dorothée qui projettent un jour fort inquiétant sur ses rapports avec Port-Royal achèvent de nous en convaincre.

La Marquise reste jusqu'à la fin de sa vie une précieuse. Elle l'est dans sa cuisine et dans sa pharmacie comme dans ses goûts et ses sentiments. Entourée d'une brillante société, taillant des maximes, avalant des drogues et dégustant des confitures, Mme de Sablé poursuit jusqu'à son dernier jour la recherche du « fin du fin » en toutes choses.

APPENDICE

A. — CONTRAT DE MARIAGE DE GILLES DE SOUVRÉ (1).

Gile de Souvré ép. le 9 mai 1582.

Françoise de Bailleul, dame de Renouard.

Françoise de Souvré mariée le 3 de juin de l'an 1601 avec Artus de Lusignan de St Gelais Sgr de Lansac.

1582. — Contract de mariage de haut et puissant sgr. M^{re} Gile de Souvré, sgr du dit lieu, ch^{lr} de l'ordre du Roy, cap^{ne} de 50 homes d'armes de ses ordres et Con^r du privé conseil d'Etat et des affaires de sa Majesté, acordé le 9^e de mai de l'an 1582 avec D^e^{lle} Françoise de Bailleul fille et here de haut et puissant sgr M^{re} Jean de Bailleul, sgr de Renouard, baron de Messé, ch^{lr} de l'ordre du Roy; et de dame Jeanne d'Aché sa feme. Ce contract ressu par Jean James, et Simon de Cleveresche Tabellions sous le vicomté et siege d'Alemensche, vicomte d'Argentan, dont l'original est aux Archives du feu Marquis de Louvois..

B. — LE MARÉCHAL DE SOUVRÉ ET LA REINE MÈRE.

I. — Lettre de la Royne mere du Roy a Mr. de Souvré, Mares^{al} de France qui avoit esté gouverneur de la personne du Roy.

Mon Cousin aiant creu ne pouvoir sans peril de ma personne Informer le Roy Monsieur mon fils de choses tres importantes au bien de son Estat, que je ne fusse en lieu de seureté ie suis partie de Blois pour venir a Angoulesme ou je me suis retirée du consentement de mon cousin le duc d'Esperrion qui en a usé aussy genereusement, en cette occasion, que je le pouvois desirer, et d'ou je pretends faire entendre au Roy Monsieur mon fils les desordres dont son Royaume est

(1) Bibl. Nat., Dossiers bleus, 618, *Souvré*, f. 1.

menassé s'il n'y aporte promptement les remedes propres et convenables à guerir le mal qui autrement deviendrait plus grand et plus considerable. Je ne veus point presentement former des plainctes des mauvais traictemens que J'ay receus, quoy que J'en Eusse assez de subject, ny faire entrer mes mescontentemens particuliers dans cette conjoncture, preferant l'avantage de l'Estat a toute autre consideration, pour lequel je convie et exhorte les plus gens de bien du nombre desquels Vous Estes avec l'Estime et l'aprobation qui vous est duee, a contribuer ce qui en pourra dépendre pour le service du Roy, et auquel comme mere, je pense estre plus interessée et plus obligee que personne. Je vous prie de faire cognoistre mes bonnes Intentions et la sincerité de mes sentimens dans l'estendue de vostre gouvernement, ne souhaitant rien davantage que la grandeur et la satisfaction du Roy mondit sieur et filz. Je prie Dieu mon Cousin qu'il vous ait en sa sainte garde.

Votre bonne Cousine

Marie.

d'Angoulesme ce 12^e de mars 1619.

II. — Lettre Escrite au Roy par Mons^r le Mareschal de Souvré qui avoit esté gouverneur de la personne de sa Majesté.

Sire,

J'envoie a vostre Majesté par ce courrier Exprés que je luy despesche, la lettre que J'ay receüe de la part de la Reyne Sa mere peu de temps après sa sortie de Blois, et sa retraicte a Angoulesme et la response que J'y ay faicte. Elle la trouvera conceüe dans les termes que J'ay creu les plus conformes a mon devoir et a l'honneur et a l'avantage que J'ay eu d'estre si longtemps auprès de sa personne. Cette condition, Sire, m'a esté d'autant plus glorieuse que J'y ay esté Estably par le choix du Roy Henry le Grand son pere, qui dès le jour de sa naissance me donna la charge de son gouverneur. Si la Royne sa mere trouve la liberté avec laquelle Je luy escripts trop grande, Elle estimera la franchise d'un homme de bien, attaché à la personne de son Maistre et au repos de son Estat par preference a toutes choses. Je persisteray dans ses sentimens Jusques au dernier soupir de ma Vie avec le mesme Zele et la mesme fidelité que J'ay eüe au service des Roys ses predecesseurs et au sien, c'est

Vostre Majesté

Le très humble, très obeissant et très
fidelle subject et serviteur

Le 20^e mars 1619.

Souvré.

III. — Responce de Mr le Marechal de Souvré a la lettre de la Royne mere du Roy.

Madame,

Quoy que J'aye receu avec beaucoup de respect la lettre dont il a pleu a vostre Majesté de M'honorer sitost après sa sortie de Blois et sa retraicte a Angoulesme, J'en dois estre plus surpris qu'aucun autre suiet du Roy, parce qu'ayant eu l'honneur d'estre gouverneur de sa personne, Je dois avoir un atachement plus particulier a tout ce qui peut regarder l'Interest de son service. Le Roy Henry le Grand qui m'avoit faict cette grace, me dit en m'establissant dans une place si considerable et si importante que i'estois plus obligé que personne de garder une fidelité Inviolable au M(aistr)e qu'il m'avoit donné. Aussy, Madame, le respect que je conserve pour sa glorieuse memoire, et l'obeissance que J'ay tousiours renduë a ses commendements, outre ce que Je suis engagé de faire par mon propre devoir; ne pouvant contribuer que des vœux et des souhaits d'un homme de bien pour le restablissement de la bonne amitié et Intelligence qui doibt estre entre vos Maiestez, lesquelles pour le bien et la prosperité de l'Estat, doibvent s'unir Ensemble ainsi que toutes les personnes de probité le desirent; ne m'appartenant point du surplus d'entrer en cognoissance des choses dont elle me la veut donner pour les mecontentem(ents) qu'elle allegue avoir receus, Et moins encores de ce qu'elle dit qu'elle est obligée de représenter au Roy pour la conduite de ses affaires, dont Elle me dispensera s'il luy plaist, voullant demeurer dans les termes d'un fidele et respectueux subject qui aprouve tout ce que son M(aistre) faict et ordonne, Je suis et demeure avec la soubmision que je doibs

de vostre Majesté

Madame

Le très humble, très obeissant et
très fidele serviteur

Ce 20^e mars 1619.

Souvré. (1)

C. — LE CHANCELIER SEQUIER ET GILLES DE LAVAL.

I. — Recit des difficultez qui se firent par le Curé et vicaire de St. Jean de Greve de marier le Comte de Laval et Dame Marie Sequier Vefve de Sr de Coaslin, sur ceque les parties ne vouloient point

(1) Bibl. Nat., Cinq Cents Colbert, 97, f. 83-5.

comparoistre devant eux, quoy que leurs paroissiens, demandant que leur mariage se fit a nostre Dame des Vertus selon la permission de l'official, mais refusans tousiours la licence qui leur estoit demandée pour se marier hors de la paroisse, le Sr Bontant Evesque d'Aire se rendit caution qu'il n'y avoit ne fraude ny dol en ce mariage qu'il promit luy mesme de faire apres quoy le d' curé en donna la permission.

3 fevrier 1644 a Paris.

Le dimanche 24 du mois de Janvier 1644 entre sept et huit heures du matin Mr. le Vicaire de l'Eglise de S. Jean en Greve receut un memoire pour publier les bancs d'un mariage entre le Sr Gilles de Laval Escuyer, et Damoiselle Marie Segulier veuve de feu Cesar de Cambois aussy Escuyer, tous deux de la Paroisse.

Le dit vicaire s'enquist soigneusement de la condition des personnes et de leur aage s'ils avoient pere et mere, si le mary de la d^e Damoiselle estoit mort, et ou il estoit mort. On luy respondit que le dit Sr de Lavau estoit un gentilhomme aagé de vingt deux, ou vingt trois ans qui n'avoit que sa mere qui consentoit au mariage, et y assisteroit, que la d^e Damoiselle n'avoit aucuns Parens, et que quand elle en auroit, elle estoit jouissante de ses droicts, que son mary estoit mort il y avoit six ans a l'armee, et que des personnes de condition qui assisteroient au mariage en certifieroient.

Il demanda de plus ou ils demeuroient, on luy dit que le d^t sieur estoit souvent a la campagne que quand il venoit a Paris il se retiroit dans la Paroisse, que lad^e Damoiselle y demeuroit depuis cinq ou six mois dans la vieille rue du Temple aux environs du jeu de paume de l'Etoile.

Après cela le mesme jour le d^t Vicaire fit la publication du 1^{er} ban de ce mariage sous lesd^s noms de Gilles de Lavau, et de Marie Segulier suivant le memoire et a l'instant on luy en demanda le certificat qu'il delivra sur ce qui luy fust dit qu'on vouloit obtenir la dispense des deux autres bans pour faire le mariage le l'endemain lundy.

Ce lundy au matin le mesme homme qui avoit apporté le memoire des bans vint trouver le d^t vicaire pour le prier de vouloir faire les fiançailles et le mariage en un mesme tems dans la chapelle du logis ou demeuroit la d^e Damoiselle, ce qu'il luy refusa ne pouvant le faire sans dispense.

Cet homme dit de plus qu'il y avoit eu erreur en escrivant sur le d^t memoire le surnom de Lavau, et que c'estoit Laval pour cela le d^t

vicaire se resolut de publier de nouveau le premier ban sous ce nom de Laval le mardy 26 jour de St. Polycarpe qui est une feste solennelle a St. Jean.

Ce mesme homme retourna le mardy et demanda aud^t Vicaire s'il vouloit consentir que le mariage se fit a nostre Dame des Vertus, et que Mons^r L'official le feroit inserer dans la dispense des bans sous le bon plaisir de Mr le Curé de St. Jean. Le d^t Vicaire respondit qu'il en communiquera au d^t s^r Curé mais que le tems estoit fort incommode, et qu'ils pouvoient venir du matin a l'Eglise qu'on les mettroit dans une chapelle dans laquelle ils ne seroient point veus.

On luy dit que les personnes ne pouvoient se resoudre de venir a la paroisse, et qu'on demandoit pour elle instamment cette grace qui leur fust permis de celebrer leur mariage ailleurs; ce discours augmenta le soupçon que le d^t vicaire avoit conceu qu'il n'y eust fourbe dans tout ce procedé, c'est pourquoy de l'advis de Monsieur de St. Jean il dit que si c'estoit une necessité que ce mariage se fit hors de la paroisse il en iroit faire la ceremonie partout ou on voudroit aller ne pouvant point comprendre pourquoy des paroissiens vouloient se desrober a la veue et la cognoissance de leur Curé.

Il voulut alors s'enquerir plus particulierement du lieu de la demeure des parties, et on refusa de le dire, il en reitera la demande autant de fois qu'il vit quelqu'un des solliciteurs de ce mariage, mais sans response sinon qu'on l'assura que les personnes estoient certainement de la d^e paroisse qu'il devoit se contenter de cela, et que des gens de condition luy en rendroient tesmoignage, il demanda, au moins, qu'il peust voir la mere du d^t s^r de Laval, quelque parent, quelque amy s'il ne pouvoit avoir cette satisfaction de voir une des parties, on luy promit ce qu'on ne vouloit pas tenir, qu'il les verroit au tems du mariage.

Et ce qui est estrange est que pour induire le vicaire a mesnager le consentement du d^t S^r Curé, et faire en sorte que ce mariage se fit hors de la paroisse, et bien tost on luy dit que la d^e Damoiselle estoit grosse du fait du d^t de Laval, et preste d'acoucher ce qui faisoit qu'elle ne vouloit pas estre mariee en lieu ou elle peust estre recogneue.

Le soir du jour susd^t du mardy 26 le porteur du memoire se rendit le porteur de la dispense des deux bans octroyee par Mr l'official avec permission de faire le mariage a Nostre Dame des Vertus du consentement neantmoins du Curé de St. Jean. le d^t Vicaire s'en saisit, et refusa de le rendre au d^t porteur qui le luy demandoit. Led^t Por-

teur malcontent s'advisa de demander qu'au moins le mariage se fit a la Villette, led^t Vicaire le luy promit encore pourveu qu'il luy donast plus d'esclaircissement.

Le Mercredi le matin il amena un homme qui se disoit oncle de la veuve, mais le d^t Vicaire ayant ouy dire que la Damoiselle n'avoit point de parenté il creust que cet oncle estoit supposé et cette creance fust confirmee par le jugement dud^t Curé de St. Jean qui luy defendit de passer outre s'il n'avoit d'autres preuves. Cet homme alors descheu de toutes ses esperances demanda derechef sa dispense au d^t vicaire, tres volontiers luy dit il. aussytost il monta dans sa chambre, et mettant cette dispense en pieces parce qu'il ne pouvoit souffrir tant d'impostures apparentes il la luy rendit en cet Estat pour luy oster le moyen de s'en servir au prejudice de la verité, et de la pieté.

Enfin le mesme jour le mercredi a 6 heures du soir Mr. l'Evesq. d'Aire vint en la maison du Curé de St. Jean, et luy apporta une lettre de la part de Mr. l'official qui luy mandoit ce que dessus qu'il avoit donné dispense de deux bans avec permission de faire le mariage aux Vertus, que led^t S^r Evesque luy avoit attesté n'y avoir aucune difficulté dans cet octroy, que l'affaire requerroit celerité, et qu'il joignoit ses prieres aux siennes.

Alors le Curé de St. Jean touché d'une si ardente poursuite representa au d^t S^r Evesque qu'il ne pouvoit sans peril acquiescer a la celebration d'un mariage duquel il n'avoit pu quelque moyen qu'on y eust apporté cognoistre les personnes ni leurs demeures.

Mr l'Evesque d'Aire respondant luy donna sa parole qu'il n'y avoit aucune fraude ni dol dans cette affaire qu'il s'en rendoit caution, qu'il prenoit sur luy tout ce qui en arriveroit, et que pour preuve de la verité du tesmoignage qu'il en venoit rendre il feroit luy mesme le mariage. Led^t Curé fit nouvelle instance sur l'importance de cette action, il dit aud^t S^r d'Aire qu'il estoit Evesque, et qu'il ne voudroit pas commettre un seul de ses Curez dans aucune affaire qui fust de perilleuse consequence.

Led^t S^r Evesque luy respondit avec protestation qu'il n'y avoit aucun peril dans ce mariage, qu'il s'agissoit d'empescher un grand scandale que la femme estoit grosse, et qu'il n'y avoit peril que dans le retard, in morâ.

Ce discours qui partoît de la bouche d'un Evesque porteur comme il a esté dit de la recommandation de l'official persuada led^t Curé d'y condescendre avec cette precaution que Mr d'Aire feroit luy mesme le mariage, et n'en seroit pas seulement le tesmoin mais le



UNE SCEUR DE M^{me} DE SABLÉ
LA MARQUISE DE LANSAC
GOUVERNANTE DE LOUIS XIV.

5 novembre

Henry d'Orleans Duc de Longueville fait civilitez sur
la mort du Marquis de Laval (1).

Monsieur,

Je suis de trop longue main vre serviteur et obligé de prendre part en tout ce quy vous touche pour manquer de vous en donner des preuves en la perte que vous avez faite de Monsieur le Marquis de Laval.

Je ne veux pas m'estandre sur toutes les bonnes et grandes calitez quy obligent a le regretter de peur de renouveler vre affliction. Je me contenteray Monsieur de vous suplier tres-humblement de croire que de tous ceux quy en vous rendant ce devoir vous temoignent leur douleur Il ny en aura pas un quy en ressante une plus veritable que moy ny qui soit avec tant de passion.

Vre bien humble serviteur

Henry d'Orleans

(Monsieur de Longueville
le 5 Novembre)

D. — LETTRES INÉDITES DE M^{me} DE SABLÉ.

I. — A Pomponne (2).

Mme la Marquise de Sablé
pour Monsieur de Pomponne

Mars 1662.

Si j'estois une personne bien puissante pour vous servir je ne me mettrois pas en peine d'avoir esté si long temps sans vous escrire, car les servisses que je vous rendrois respondroient a tout. mais vous estant aussi inutile que je suis, je suis fort honteuse d'avoir esté si long temps sans vous rien dire. je n'ay point veu Mr. le Tellier (3)

(1) Bibl. de l'Institut, 275, f. 92.

(2) Arsenal, 6626, f. 43, autographe. Voir la réponse à cette lettre Bibl. Nat. F. fr. 17045, f. 251. (E. de Barthélemy. *Les amis de la marquise de Sablé*, p. 157).

Simon Arnauld, marquis de Pomponne (1618-1699), fils d'Arnauld d'Andilly, remplaça Lionne aux affaires étrangères en 1671. Ami de Fouquet, il partagea sa disgrâce. L'exil de Pomponne dura de mars 1662 à février 1665. Voir les lettres que Mme de Sévigné lui adressa.

(3) La Marquise, comme on sait, s'apparenta à Michel le Tellier, sa petite nièce Anne de Souvré ayant épousé Louvois le 19 de ce même mars 1662.

depuis la visite ou il me dit tant de bien de vous, mais j'ay veu Mr. peletier (1) qui espere de vous faire revenir bientost a pompone (2). il tesmoigne tant d'amitié pour vous et tant de desir de vous servir qu'il me sembla que je ne pouvois rien ajouter a sa bonne volonté. je vis aussi il y a quelques jours Mr. de la rochefoucault qui ne demande que de l'employ pour faire a Mr. de turenne tout ce qu'on jugera a propos. Si vous n'avies monsieur vostre pere icy, je m'offrirois pour faire agir tout le monde, mais je ne puis estre que son second quoy qu'il en soit. je vous assure que vous n'aves point d'amy au monde qui puisse avoir plus de soin de vos interets que j'en auray quand ce ne seroit que pour vous assembler des charbons sur la teste. je pense que vous entendes bien que je fonde cela sur les reproches que je vous fais que vous ne m'aymes point asses.

II. — *A la Duchesse de Savoie* (3).

A Madame la Duchesse de Savoye
en luy envoyant le chevalier de Boisdauphin
qui luy ressemble de visage.

Madame,

Il me semble que Dieu m'ayant donné des Enfans qui sont maintenant en âge d'aller a la guerre, il me feroit rendre conte de leurs actions, si je consentois qu'ils employassent leur vie pour quelque autre chose que pour le service de v(ostr)e Altesse Royale. En vérité, Madame, je me tiens si obligée a l'honneur qu'elle me fait de m'aymer, que je croirois estre la plus ingrate personne qui ayt jamais esté, si je ne luy donnois en cette occasion tout ce que j'ay de plus cher. C'est pour quoy, Madame, je croy qu'elle ne treuvera point mauvais que je prenne la liberté de luy offrir ce chevalier, et de luy assurer, que selon que je le connois, J'ay quelque raison de croire qu'il n'y en eut

(1) Claude Le Peletier (1631-1711), nommé en 1662 président de la quatrième chambre des enquêtes, en 1683 il succéda à Colbert dans la charge de contrôleur général. Voir une lettre que Mme de Sablé lui adressa. (E. de Barthélemy. *La marquise de Sablé et ses amis*, p. 78).

(2) Il n'obtint la permission de vivre à Pomponne qu'en septembre 1664.

(3) Arsenal, 4119, f. 29. Copie de Conrart.

Christine de France (1606-1663), duchesse régente de Savoie, fille de Henri IV et de Marie de Médicis : disputa son pays aux Français et aux Espagnols ; luttâ contre ses deux frères le cardinal Maurice de Savoie et le prince Thomas de Carignan, conclut en 1638 un traité d'alliance avec la France, en s'engageant à faire une guerre ouverte à l'Espagne.

jamais aucun qui eût un plus grand désir que luy, d'employer sa vie pour le service de la meilleure, de la plus généreuse, et de la plus aymable Princesse du monde. Je say qu'en cela, Madame, il me ressemble autant par les sentimens du cœur que par les traits du visage, et que je ne puis luy avoir inspiré une médiocre passion d'honorer et de servir v(ost)re Altesse Royale, puisque personne n'est plus que moy,

Madame,

de V(ost)re Altesse Royale

La tres humble, tres obeissante et
tres obligée servante.

III. — *Au duc de Montausier* (1).

encore que je me sente asses forte aupres de vous monsieur pour n'avoir besoin de rien je ne laisse pas d'estre bien aise d'avoir une lettre de mr. le roy (2) a vous envoyer comme c'est son affaire propre et que vous luy fassiez l'honneur de l'aymer il y a longtemps, je ne doute point que la chose ne reussisse. vous avez une generosité pour faire du bien a tout le monde mais pour vos amis il n'y a rien de pareil a vous. mr. de la pejan est revenu sy remply de la maniere dont vous avez receu ma priere et dont vous l'avez receu luy mesme que j'ay eu une double joye tant pour le bien de mon amy que pour voir un aussi honneste homme qu'est mr de la pejan au nombre de ceux qui reconnoissent si bien tous vos merites, il est charmé de mr le dauphin (3), il m'a conté de quelle sorte il a receu un ambassadeur. cela me fait un fort grand plaisir car tout ce qui est de bien en monsieur le dauphin est le vostre propre. la personne en faveur de qui est la resignation n'estant pas icy je vous supplie tres humblement monsieur de trouver bon que je prie mr. destencheau de solliciter le pere ferier de vostre part pour la conclusion de l'affaire. je dis mr destencheau a cause qu'en celle de mr Huvet (4) il eut la bonté de faire les diligences parce qu'il sçavoit que j'y prenois part.

(m dd. a mr de Montausier sur l'affaire de mr. le Roy).

(1) Bibl. Nat., F. fr. 17050, f. 155, autographe.

(2) Guillaume Le Roy abbé de la Hautefontaine (1610-1684) célèbre parmi les jansénistes.

(3) Le duc de Montausier fut, comme on sait, gouverneur du Dauphin.

(4) Voir sur ce personnage E. Jovy. *Henri de Lavaul, évêque de La Rochelle*, p. 125 et sqv.

IV. — *Madame de Sablé à monsieur de Caumartin* (1).

Il y a quelques jours Monsieur, que je retarde expres a vous donner le parabien (sic) de vostre retour par l'appréhension que j'avois de vous importuner dans l'accablement ou vous estes après un si grand voyage C'est Mademoiselle Périer (2) par qui j'ay sceu que vous estiez en chemin pour revenir, elle m'a escrit une fort belle qui est un éloge de toute vostre maison, et des remerciments de ce qu'elle croit que j'ay esté la première cause de l'honneur que vous lui avez fait et Madame vostre femme, mais vous vous connoissez en gens les uns et les autres que je ne puis vous remercier de tant de bontez et de courtoisie que vous avez eu pour elle, car je ne puis attribuer cela qu'a son merite. Je vous demande Monsieur des nouvelle de vostre santé et celle de Madame vostre mère, de Madame vostre femme et enfin de tout ce qui vous touche. Je vous assure que si je n'avois été persuadée de ce que vous valez en toutes façons, les choses que Mademoiselle Périer me mande de vous, me donneroient un nouveau respect pour vous, mais il n'y avoit plus rien a faire pour me rendre la plus passionnée et la plus humble de vos servantes.

V. — *A La Rochefoucauld* (3).

Mad^e de Sablé à Mr de la Rochefoucault.

Cette sentence n'est que pour faire une sentence, car je suis assurée qu'elle n'a pas son effet en ce sujet icy mais vous jugerez aisément que la maladie que vous m'avez donnée des sentences ne peut manquer de jouer son jeu en toute rencontre Encor que je comprenne fort bien que vous avez beaucoup d'affaires, je ne laisse pas d'es-

(1) Bibl. Nat., F. fr. N. A. 22126, f. 335 copié de la main de Monmerqué.

(2) Mad Périer, sœur de Pascal. M. de Caumartin arrivait des Grands Jours de Clermont aussi la lettre est de 1665.

« La personne qui nous parut plus raisonnable fut Mme Périer; les louanges que Mme la Marquise de Sablé lui donne, la réputation que M. Pascal, son frère s'était acquise, et sa propre vertu, la rendent très considérable dans la ville, et quelque gloire qu'elle tire de l'estime où elle est, et de la parenté qu'elle a eue, elle seroit illustre, quand il n'y auroit point de Mme de Sablé et quand il n'y auroit jamais eu de M. Pascal ». (*Mémoires de Fléchier sur les Grands Jours d'Auvergne en 1665, 1856, in-8°, page 39*), note de Monmerqué.

Sur Mme de Sablé et les Périer. Voir E. Jovy. *A propos d'une lettre de Mme de Sablé à Mme de Montausier*, 1916, in 8°.

(3) Bibl. Nat., F. fr. N. A. 22126, f. 338 bis.

tre surprise que vous puissiez aller à Liencour sans me voir, et en quelque façon ce pourroit estre une marque de la vérité de la sentence puisque vous n'avez pas autant de plaisir de me parler de vos joies (1) que vous en aviez de me parler de vos désirs et de vos inquiétudes néanmoins je vous pardonne sincèrement jugeant bien les terribles embarras que vous avez. vous pouvez penser par beaucoup de raisons la part que je prens à vostre satisfaction, quand il n'y auroit que l'amour propre de voir que j'ay si bien deviné ce qui est si ponctuellement arrivé.

VI. — *Au comte de Saint Paul* (2).

Comme je ne sçauois m'empescher de croire que vous m'estes quelquechose il me semble que je puis tout pretendre aupres de vous. je prens donc la liberté de vous demander vostre protection a Rouen pour un des plus grands amys que j'aye au monde qui meriteroit bien s'il avoit l'honneur d'estre connu de vous de recevoir cette grace pour l'amour de luy mesme. c'est pour Mr l'abbé Amelot qui a un prous de consequence a Rouen. assurement quand vous sçaures quel homme cest vous seres bien aise de l'avoir obligé. en relisant ce billet je me suis aperçue que mon zele m'a emportée hors du respect que jayme bien a vous rendre car au lieu d'Altesse je voudrois volontiers vous traiter de Majesté (3).

VII. — *A Colbert* (?) (4).

Monseigneur

Encore que je n'aye l'honneur d'estre connue de vous, j'ay tant d'experience de la bonté et de l'amitié que vous faites l'honneur à mon frère d'avoir pour luy, que sous cette protection j'ose vous demander une tres humble grace. Si vous sçaviés, Monseigneur, le respect et l'estime que j'ay toujours eu pour vous, je me confieriés en moy mesme. mais comme je doute si mes sentiments, encore qu'ils

(1) Il s'agit ici probablement de quelque faveur royale, peut-être du don de l'abbaye de Fontfroide à l'abbé de Marillac en 1667. Voir *La Rochefoucauld*, III, p. 195.

La maxime dont il est question ne fut jamais publiée.

(2) Chez M. Charavay. 88558. Autographe.

(3) On songeait à un mariage du comte de Saint-Paul avec la Grande Mademoiselle.

(4) Catalogue de M. Charavay. 2041.

ayent esté si publics, ayent esté jusqu'à vous je prens la liberté de vous demander sous cette mesme protection de vouloir bien me faire l'honneur de représenter au roy qu'estant creanciere de Mr l'abbé de Maisons de grandes sommes de deniers je ne puis en estre payée si sa Majesté n'a la bonté de me gratifier de la charge de conseiller au Parlement de Paris, dont il estoit pourveu puisqu'il ne paroist en évidence aucuns autres biens sur lesquels je puisse avoir recours. Si sa Majesté m'accorde cette faveur, il sauvera la ruine d'une personne de qui tous les proches ont eu toute leur vie l'honneur d'estre de sa maison royale

février 1669.

VIII. — *Manuscrit Monmerqué.*

a) Extraits des notes de Monmerqué (1).

Une lettre de Mme de Sablé à Arnauld dans laquelle il est question de sa *nouvelle Logique*.

Une lettre de Mme de Sablé à Mme Périer datée du 18 août 1665.

Une lettre de Mme de Sablé à M. de Baville datée du 8 août 1669, p. 51 porte ces paroles: « nous avons à Port-Royal une demoiselle qui voudroit bien apprendre l'espagnol d'un médecin »... En note à la marge et d'une autre écriture que celle du corps du manuscrit on lit: « c'étoit une grande héritière à laquelle Mme de Sablé avoit parlé de moi pour l'espagnol ».

A la page 55 deux lettres au Père Bours (sic) sans doute le P. Bouhours, au moins, c'était un jésuite, car il est question du R. P. Rapin.

On remarque une lettre de la Marquise à Conrart sur le mot *savoir faire*.

Une lettre de Mme de Sablé à Bossuet, nov. 1665.

Une lettre de la Marquise à Mme de Longueville pour l'engager à charger de ses affaires M. Périer, mari de la sœur de M. Pascal, elle lui dit: « qu'il est admirable en toutes sortes d'affaires en fides et en piété et tel que si M. de St. Glin étoit au monde, il le lui produiroit comme un trésor ect... il a une femme qui est un ange en piété, en esprit et en savoir et est la véritable sœur de son frère, c'est la mère » ajoute-t-elle « de la petite du miracle de l'œil ».

(1) Bibl. Nat., F. fr. N. A. 22129, f. 230.

Une lettre à la même duchesse de Longueville, dans laquelle elle fait l'éloge du comte de Saint-Paul.

Une lettre de Mme de Sablé à Mme de Longueville qui contient ces mots: « *C'est M. Vallant qui a des qualités toutes rares en fidélité, en conscience, bon sens et capacité... c'est sans sa participation que je vous écris. C'est un homme fort désintéressé autant qu'on le peut être dans le monde; il sait parfaitement la médecine, et il la pratique par charité avec tous les pauvres qui le demandent dans ces quartiers* ». Les mots soulignés sont de la main de l'annotateur, et de la même main, on lit en tête: « *je supprimeray cette lettre comme par force* » elle est datée de juin 1665 (1).

Une lettre de M. Esprit à Mme de Sablé sur la différence des esprits (2).

Remarque de Mme de Sablé sur le livre de la civilité.

Une lettre de Mme de Longueville à Mad. de Sablé, qui au début parle assez longuement de La Rochefoucauld (3).

Une lettre de Mme de Sablé à Clerselier qui au début porte: « j'ai appris que pour un malentendu l'on a cru que Mr. Vallant me quittoit, il est vrai que je l'ai fort appréhendé c'est un trésor pour moi; car outre sa profession qu'il entend parfaitement, il est propre à toutes sortes de choses par ses lumières et son bon esprit, il m'a fait paraître qu'il n'a point du tout la pensée de me quitter ».

Une lettre de Mme de Sablé à Madame dans laquelle elle lui donne une espèce de catalogue ou de choix de bons livres, elle lui dit: « pour la connoissance et la pratique de la Religion les tableaux de la Bible avec leur explication nouvellement imprimée, l'Evangile et le livre de M. *Paschal* (sic). sont suffisants pour la morale Plutarque, Sénèque, Epictète et Cicéron ».

Une lettre de Mme de Sablé à Mlle de Roanois, le 13 janvier 1664 p. 108.

« M. Renard m'a donné ces lettres qu'il gardoit précieusement depuis longtemps » (de l'écriture de l'annotateur). Ainsi c'est le médecin annotateur qui a fait ce recueil de lettres.

(1) J'ai vu l'original de cette lettre chez M. Charavay.

(2) Voir les *Pensées de M. Esprit sur l'esprit*. Bibl. Nat., F. fr. 17056, f. 122.

(3) Qu'on juge de l'importance de cette lettre, puisque dans toutes celles que nous possédons de la Duchesse elle ne nomme jamais La Rochefoucauld.

b) Extraits des notes de Prosper Faugère (1).

p. 43. (le surintendant Fouquet) « il me fait une si grande compassion que c'est une chose étrange que n'ayant jamais eu aucune relation avec lui il me fasse de la pitié ».

p. 52. M. Vallant savait l'espagnol « La mise de Sablé » dit-il en note « a parlé de moi à une riche héritière pour l'espagnol ».

p. 57. lettre de remerciement à M. Dubois qui lui avait envoyé une boîte de poudre de vipères « C'est un vrai trésor pour une personne qui a tant de peur de la mort que j'en ai d'avoir dans sa cassette un remède si sûr pour toutes sortes de fièvres ».

p. 66. A Madame 1669.

« V. A. R. a si bien lu ma lettre et si bien répondu que je crois qu'elle n'aura pas de peine à lire un petit écrit que je lui envoie sur quelque partie des passions et des vertus. Cela est si clairement expliqué qu'elle n'aura nulle peine, si elle le trouve agréable elle aura tout le reste... »

p. 230. A Mme la duchesse de Schomberg:

... Je ne me puis empêcher, malgré les aversions que j'ai toujours eu pour le mariage de vous regarder de fort bon cœur avec M. de Schomberg. Je puis quasi dire que c'est le premier mari à qui j'ai pardonné. Vivez donc ensemble, Madame, avec tout le bonheur et toute la joie que je vous souhaite et me faites l'honneur de croire que toute mariée que vous êtes je vous aime autant que j'ai toujours fait étant la plus pure et la plus sage fille du monde.

p. 250 à l'abbé de la Victoire:

« Ce que vous dites que la raison a ses inquiétudes aussi bien que la passion ne se peut payer. Mais avec toute mon imbecillité je ne veux pas laisser de vous témoigner ma reconnaissance pour toutes les belles choses que vous me dites, car je crois que votre cœur y ayant autant de part que votre esprit vous les fait produire ».

(1) Prop. du vicomte Menjot d'Elbenne.

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE:

Fonds français.

Portefeuilles Vallant: 17044-56.

17806.

10583-91.

Recueil de pièces sur Port-Royal copiées par le Père Guerrier, 13913.

Chansonnier Maurepas, 12616.

Mémoriaux de la Chambre des Comptes, 21405.

Fonds français Nouvelles Acquisitions.

Recueil de choses diverses composé vers 1675, 4333.

Lettres de Jean Chapelain, II, 1886.

Poésies et lettres du duc de Montausier, 10628.

Recueil de notes formé par Monmerqué et complété par Rochebilière, 22126, 22129.

Fonds Baluze.

Carnets de Mazarin, 174.

Collection Morel de Thoisy (dép. des Imprimés).

Matières historiques, IX, 52.

Cinq Cents Colbert.

Recueil de lettres de Louis XIII, Marie de Médicis... 97.

ARSENAL:

Recueil Conrart, XIV, 4119.

XI, 5420.

Recueil des pièces provenant de la famille Arnauld, 6041.
6626.

MAZARINE:

Relation de diverses personnes... touchant la conduite et la
vertu de la Mère Marie-Angélique Arnauld... 2484.

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT:

Manuscrits de la collection Godefroy, 2.
273.
275.

BIBLIOTHÈQUE DE V. COUSIN:

II. — V.

COLLECTION DU VICOMTE MENJOT D'ELBENNE.

Château de Couléon (Sarthe):
Notes manuscrites de Prosper Faugère.

IMPRIMÉS

A. — SOURCES.

Les Maximes (de Mme DE SABLÉ) et les *Pensées* (de l'abbé d'Ailly), 1679, in 12°.

Les Maximes de LA ROCHEFOUCAULD. 1665, in 12°.

LA ROCHEFOUCAULD. — *Œuvres complètes*. I-III, éd. des Grands Ecrivains.

J. ESPRIT. — *La Fausseté des vertus humaines*, I-II, 1677-8, in 12°.
(Rel. m. r. aux armes du Grand Dauphin).

AGNÈS (Mère). — *Lettres*, I-II, publ. par P. Faugère, 1858, in 8°.

ANGÉLIQUE (Mère). — *Lettres*, I-III, Utrecht, 1742-4, in 12°.

ARNAULD (Abbé). — *Mémoires*. Coll. Michaud et Poujoulat.

ARNAULD (Antoine). — *Œuvres*, I et XXI, 1775-83, in 4°.

ARNAULD D'ANDILLY. — *Journal inédit*, publ. par Achille Halphen, 1857, in 8°.

ARTAGNAN (d'). — *Mémoires*, I, Cologne, 1700, in 12°.

AUBERY (Antoine). — *Histoire du Cardinal-duc de Richelieu*, 1660.
in. f°.

BALZAC (Guez de). — *Lettres de M. Balzac à M. Chapelain*, 1656, in 8°.

BASSOMPIERRE (Maréchal de). — *Mémoires*. Coll. Michaud et Poujoulat.

BESOIGNE (Abbé Jérôme). — *Histoire de l'Abbaye de Port-Royal*, II, V, in 12°.

BUSSY RABUTIN (Comte Roger de). — *Correspondance*, II, publ. par Ludovic Lalanne, 1858-9, in 12°.

Mémoires, I, 1857, in 12°.

CHAPELAIN (Jean). — *Lettres* I, II, publ. par Tamizey de Laroque, in 4°.
Mélanges, 1726, in 8°.

CLÉMENCET (Dom Charles). — *Histoire générale de Port-Royal*, VI, in 12°.

CONRART (Valentin). — *Mémoires*. Coll. Michaud et Poujoulat.

COSNAC (Abbé Daniel de). — *Mémoires*, I, in 8°. Soc. H. de Fr.
Costeaux ou les Marquis frians, 1665, in 12°.

ESTRÉES (duc d'). — *Mémoires*. Coll. Michaud et Poujoulat.

FEYDEAU (Matthieu). — *Mémoires*, publ. par E. Jovy, in 8°, 1905.

FLÉCHIER. — *Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne en 1665*, 1856, in 8°.

FONTENAY MAREUIL. — *Mémoires*. Coll. Michaud et Poujoulat.

GOURVILLE (Jean Hérault, sr de). — *Mémoires*, II, 1782, in 12°.

GRIFFET (le P. Henri). — *Histoire du règne de Louis XIII*, II, 1758, in 4°.

HENRI IV. — *Lettres Missives*, III, in 4°.

HERMANT (Godefroy). — *Mémoires*, V, VI, publ. par Ch.-A. Gazier, 1905-10, in 8°.

HÉROARD (Jean). — *Journal*, I-II, publ. par Eud. de Soulié et E. de Barthélemy, 1868, in 8°.

Histoire des persécutions des religieuses de Port-Royal, écrites par elles-mêmes, Villefranche, 1753, in 4°.

LENET. — *Mémoires*. Coll. Michaud et Poujoulat.

LE VASSOR (Michel). — *Histoire du règne de Louis XIII*, III, Amsterdam, 1757, in 4°.

LESTOILE (Pierre de). — *Journal*. Coll. Michaud et Poujoulat.

LONGUERANA, II, 1754, in 12°.

LOUVET (Jean). — *Journal*. (*Revue de l'Anjou et de Maine-et-Loire*, 1854, II).

MALHERBE (François de). — *Œuvres complètes*, III, éd. des Grands Ecrivains.

MAZARIN (Cardinal de). — *Lettres*, IV, VI et VII, publ. par A. Cheruel, in 4°.

MÉNAGE (Gilles). — *Histoire de Sablé*, 1683, in f°.

Observations sur la langue françoise, 1672, in 12°.

MENJOT (Antoine). — *Opuscules posthumes*, Amsterdam, 1697.

MÉRÉ (Chevalier de). — *Lettres*, I-II, 1682, in 12°.

- MESNARDIÈRE (Jean Pilet de la). — *Poésies*, 1656, in f°.
- MONTAIGNE (Michel de). — I-III, éd. municipale, in 4°.
- MONTGLAT (marquis de). — *Mémoires*. Coll. Michaud et Poujoulat.
- MOTTEVILLE (Mme de). — *Mémoires*. Coll. Michaud et Poujoulat.
- PASCAL (Blaise). — *Œuvres complètes*, III et X, éd. des Grands Ecrivains.
Traité de l'équilibre des liqueurs et de la pesanteur de la masse de l'air, 1663, in 12°.
- RAPIN (Père). — *Mémoires*, I-III, publ. par Léon Aubineau, 1865, in 8°.
- RETZ (Cardinal de). — *Mémoires*. Coll. Michaud et Poujoulat.
- RICHELIEU (Cardinal de). — *Lettres*, IV et VI, publ. par M. Avenel, in 4°.
Mémoires, II, Soc. H. de Fr., in 8°.
Journal de Monsieur le Cardinal, 1648, in 18°.
Journal de Monsieur le Cardinal, 1652, in 18°.
- ROHAULT (Jacques). — *Traité de physique*, I, 1672, in 12°.
- SAINT-EVREMOND. — *Œuvres Meslées*, II, Paris, Claude Barbin, 1668, in 12°.
Œuvres mêlées, publ. par Ch. Joseph Giraud, 1865, in 12°.
- SAINT-GABRIEL. — *Le mérite des Dames*, 1660.
- SARRAZIN (Jean). — *Œuvres*, 1656, in 4°.
- SCARRON (Paul). — *Œuvres*, 1786, VII.
- SCUDÉRY (Mlle de). — *Grand Cyrus*, VI, 1651, in 8°.
- SEGRAIS (Jean de). — *Segraisiana*, 1721, Paris, in 12°.
- SÉVIGNÉ (Mme de). — *Œuvres complètes*, III, éd. des Grands Ecrivains.
- SICLER (Adrian). — *Chiromance royale et nouvelle* 1667, in 12°.
- SOMAIZE. — *Le Grand Dictionnaire des Pretieuses*, 1661, in 12°.
- TALLEMANT DES RÉAUX. — *Historiettes*, I-IX, publ. par Monmerqué et Paulin, Paris, 1854, in 8°.
- THOU (de). — *Histoire Universelle*, V, La Haye, 1740, in 4°.
- Valantins. Questions d'amour*, 1669, in 12°.
- VARET. — *La paix de Clément IX*, 1706, in 12°.
- VIGNEUL MARVILLE. — *Mélanges*, I-III, 1725, Paris, in 12°.

B. — ÉTUDES.

BARTHÉLEMY (E. de). — *Lés amies de la marquise de Sablé*, 1865, in 8°.
La comtesse Maure, 1863, in 12°.

BATTIFOL (Louis). — *La vie intime d'une reine de France au XVII^e siècle*, 1906, in 8°.

BONDOIS (Paul M.). — *Le maréchal de Bassompierre*, Paris, 1925, in 8°.

BOUCHOT (Henri). — *Les portraits aux crayons des XVI^e et XVII^e siècles*, 1884, in 8°.

BOUDHORS. — *Propos du chevalier de Méré*. *Revue de l'histoire littéraire*, 1922.

BOUILLER. — *Notice sur « l'Oraculo Manual » de Balthazar Gracian*. (*Bulletin Hispanique*, 1911).

COUSIN (Victor). — *La marquise de Sablé*, 1882, in 18°.

La marquise de Sablé, 1859, in 8°.

Lettres inédites de la duchesse de Longueville à la marquise de Sablé. (*Journal des Savants*, 1851-2).

Les carnets de Mazarin. (*Journal des Savants*, 1854).

Fragments de la philosophie cartésienne, 1845, in 8°.

CRUSSAIRE (Dr.). — *Un médecin au XVII^e siècle — Le docteur Vallant. Une malade imaginaire — Mme de Sablé*, 1910, in 8°.

FAGUET (Emile). — *Dix-septième siècle*, in 18°.

GIRAUDET (Dr. Eugène). — *Histoire de la ville de Tours*, II, 1873, in 8°.

GRANDSAIGNE D'HAUTERIVE. — *Le pessimisme de La Rochefoucauld*, 1914, in 18°.

GRISELLE (Abbé Eugène). — *Etat de la maison du roi Louis XIII*, 1912, in 8°.

Pascal et les pascalins, Fribourg, 1908, in 8°.

LEDRU (Abbé). — *Le maréchal Urbain de Laval-Boisdauphin*. (*Revue historique et archéologique du Maine*, 1876-8, I-IV).

LE MAGUET. — *Le monde médical sous le Grand Roi suivi du « portefeuille » Vallant*, 1899, in 8°.

JOVY (Ernest). — *Un fils de Mme de Sablé — Henri de Laval, évêque de La Rochelle*, 1916, in 8°.

A propos d'une lettre de Mme de Sablé à Mme de Montausier, 1916, in 8°.

Antoine Menjot, 1914, in 8°.

Pascal inédit, II et V, 1912, in 8°.

Domat, poète latin malheureux, 1912, in 8°.

Deux inspireurs peu connus de La Rochefoucauld — Daniel Dyke et Jean Verneuil, 1910.

KERVILLER (René de). — *Le chancelier Séguier*, in 8°.

Le Maine à l'Académie Française. (Revue historique et archéologique du Maine, 1877).

MAGENDIE (M.). — *La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVII^e siècle de 1600 à 1660*, I-II, 1926, in 8°.

MAGNE (Emile). — *Le vrai visage de La Rochefoucauld*, 1923, in 16°.

Le cœur et l'esprit de Madame de Lafayette, 1927, in 12°.

Quelques pénitents mondains de Port-Royal de Paris. (Revue de Paris, 15 Mars 1924).

POTEL (Maurice). — *Noël Vallant*. (France médicale, 1913-1914).

SAINTE-BEUVE. — *Port-Royal*, I-VII, 1878, in 12°.

Portraits de femmes, 1870, in 12°.

SOUCAILLE. — *Jacques Esprit*, Béziers, 1862.

STROWSKI (Fortunat). — *Pascal et son temps*, I-III, 1921, in 16°.

VILLEY (Pierre). — *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, I-II, 1908, in 8°.

ERRATUM

Page 212, ligne 17, au lieu de :
prou de consequence a Rouen. assurement quand vous sçatures quel
lisez :
proces de consequence a Rouen. assurement quand vous sçatures quel

TABLE ALPHABÉTIQUE

Agnès (Mère) 67-8. 77. 84-5. 90-1.
 Aiguillon (duchesse d') 35-6. 89.
 Ailly (abbé d') 28. 90. 126. 137.
 176. 192-5. 198.
 Aire (évêque d') 25. 206-7.
 Albret (maréchal d') 90. 100.
 Alexandre VII (Pape) 61. 97*.
 Ancre (maréchal d') 12.
 Andilly (Arnauld d') 36. 44. 48-
 50. 73*. 74. 76-9. 90. 117*.
 126-30. 143-7. 149-50. 169.
 179. 208-9.
 Angélique (Mère) 29. 61. 64-9.
 Angélique (de Saint-Jean) 77-8.
 Angennes (Julie d') *Voir* Mon-
 tausier.
 Anguien (duc d') *Voir* Condé.
 Annat (Père) 73*. 91.
 Anne d'Autriche 13*. 45*. 48.
 70. 159. 162.
 Anselme (Père) 21. 23*. 133*.
 Antin (abbé d') 133.
 Armentières (vicomte d') 19-20.
 Arnauld (abbé) 44*.
 Arnauld (Antoine) 43. 63. 70-5.
 79*. 85. 87. 90. 96*-97*. 105-
 6. 179. 213.
 Artagnan (d') 26.
 Auchy (vicomtesse d') 19.
 Augustin (Saint) 60. 96-100. 186.
 Aumale (Mlle d') 167-8.
 Avaux (d') 48.
 Bagni (cardinal de) 30.
 Bailleul (Françoise de) 9. 11.
 201.
 Balzac (Guez de) 40. 184.
 Barbin (Claude) 40*.

Barcos 70. 96*-7*.
 Barentin (Marguerite) *Voir* Bois-
 dauphin.
 Bassompierre (maréchal de) 155.
 Basville 28. 212.
 Bazinière (Mme de la) 33.
 Beringhen 29. 30.
 Beurrier (Paul) 91.
 Biscarat 31.
 Boileau 45. 133.
 Boisdauphin (Mme de) 22-3*.
 47*. 64*.
 Boisdauphin (maréchal de) 15-6.
 Boisdauphin (Gilles de Laval,
 chevalier de) 23.
 Boisrobert 22*.
 Bossuet 213.
 Botru 30-31.
 Bouillon (duc de) 35.
 Bouhours (Père) 90. 212.
 Brégy (comtesse de) 45. 89. 121.
 140*.
 Bruslard 207.
 Bussy-Rabutin (comte de) 27.
 39*. 140*.
 Calvin 100-104.
 Candale (duc de) 35.
 Caumartin 22*. 211.
 Chalais (Mlle de) 46.
 Chambre (Marin Cureau de la)
 43. 90.
 Chambre (Pierre Cureau de la)
 90. 131*.
 Chamillard 74. 76-7. 83. 85.
 Chapelain 21. 38. 40. 48. 122.
 184.
 Châtelet (Mme de) 198.

- Chavigny (comte de) 63.
Choiseul (évêque de Commin-
ges) 70-4. 85.
Christine de France 209-10.
Christine de Suède 92.
Claude (ministre) 105-6.
Clément IX (Pape) 85.
Clerselier 106. 214.
Colbert 212.
Coislin (Mme de) 24-7. 182. 203-
8.
Condé (prince de) 23. 25. 35. 36.
162.
Conrart 33-4. 48. 120*. 130. 212.
Conti (prince de) 33*. 35. 41-3.
90. 164. 183. 185.
Corneille 125.
Cornuel (Mme de) 90*.
Cosnac (abbé de) 185.
Costard 40. 48.
Costeaux (ordre des) 21-2. 45.
Cotton (Père) 62.
Courtenvaux. *Voir* Souvré.
Dalencé 35.
Descartes 106-7. 125. 156.
Des Maisons. *Voir* Longueil.
Desmares (Père) 100-4.
Desmarets (de Saint-Sorlin) 20*.
Des Roches 29.
Destencheau 210.
Domat 90. 127.
Don Juan d'Autriche 42.
Dubois 183. 215.
Du Moustier 14.
Dunois (comte de) 94-5. 193.
Duplessis (Mme de) 74*.
Duret 116.
Dyke (Daniel) 130*.
Emeri (Particelli d') 26. 31-4.
Emery 11.
Epernon (duc d') 201.
Epicure 158.
Esprit (Jacques) 90. 126. 128-
33. 135. 165-6. 182-92. 194.
198-9. 214.
Esprit (Thomas) 74. 182. 184.
Estoile (l') 11.
Eugénie (Mère) 74-5. 80.
- Fernel 117.
Ferrier (Père) 70-3.
Fléchier 211.
Flotte (Mme de la) 30.
Fontenay Mareuil 12. 15.
Fontevrault (abbesse de) 47*.
89.
Fouquet 208. 215.
Gache (ministre) 100-104.
Galien 108. 117.
Gaston d'Orléans 32.
Geoffrin (Mme de) 198.
Girard 70-3.
Gondrin (évêque de Sens) 87.
164.
Gourville 28*. 35. 84*.
Gracian 130*. 176.
Guéméné (princesse de) 33-4.
36. 61-3. 66-89. 130.
Guise (Mlle de) 47*.
Hautefort (Mlle de). *Voir*
Schomberg.
Hautin 116.
Henri II 117*.
Henri III 9-10.
Henri IV 9-11. 202-3.
Hermant (Godeffroy) 70-1.
Heroard 11. 116*.
Hippocrate 108. 120.
Huvet 210.
Huxelles (Mme d') 45.
Innocent X (Pape) 60-1. 79*.
Jansénius 60-1. 86. 96*-7*. 126.
Jars (commandeur de) 34.
La Clausure 106-7.
La Fayette (Mme de) 28*. 40.
89. 93. 161. 169. 181.
Laigue (de) 74*.
Lalane (abbé de) 70. 72. 73*.
79.
Lambert (Mme de) 198.
Lansac (Mme de) 13. 201.
La Pejan 210.
La Rochefoucauld (François V)
93.
La Rochefoucauld (François VI)
29. 44-5. 47-8. 57. 63. 84*.
90. 92-6. 126. 128-30. 132-3.

142-3*. 149. 156. 157-82.
185. 188. 190-2. 194. 199.
209. 211-3.
Laval (Armande de) 23. 39.
Laval (Gilles de) 23. 24-7. 182.
203-10.
Laval (Henri de) 23. 75. 87.
Laval (Jacques de) 23.
Laval (Madeleine de) 23.
Laval (Marie de) 23.
Laval (Philippe de) 23.
Laval (Urbain de) 22-3. 45. 64*.
Le Jai (président) 29.
Le Nain 74.
Lenclos (Ninon de) 143*. 181.
Lenet 34-5.
Le Peletier 209.
Le Roy (abbé) 210.
Le Tellier 208*.
Liancourt (duchesse de) 89.
Loges (Mme des) 40.
Longueil (René de) 32-4. 36*.
64*.
Longueil (Jean de) 64*.
Longueville (duc de) 20. 94. 193.
208.
Longueville (duchesse de) 34-6.
54. 71-2. 87. 89. 93-6. 97*.
120*. 159. 163-4. 166. 182-3.
192-3. 195. 213-4.
Louis XIII 9. 11-2. 15. 30. 201-3.
Louis XIV 13. 70. 73*. 83*.
Louvois 22. 208.
Luyens (duc de) 12.
Madame (Henriette d'Angleterre)
45*.
Madame (Charlotte de Bavière)
213-4.
Mademoiselle (la Grande) 50-1.
92. 212*.
Marillac (maréchal de) 10. 31.
48*. 89.
Marcillac (abbé de) 212.
Maure (comte de) 50-2. 96. 98-9.
131-3.
Maure (comtesse de) 24. 31. 50-
2. 89. 96-9. 126. 131-3. 165-
6. 178. 188. 191*.

Mazarin (cardinal de) 13. 25-6.
31-6. 48. 92. 159. 162.
Médicis (Catherine de) 10. 37.
Médicis (Marie de) 11. 13. 15.
29-31. 35. 50. 201-3.
Ménage 16*. 23*. 51*.
Menjot 46-7. 90. 104-8.
Méré (chevalier de) 39. 90.
Mesnardière 40. 47. 52-7.
Molière 108. 120. 197.
Molina 62. 198.
Montaigne 39. 49. 75. 100. 125-
6. 143-4. 146-7. 156. 158.
186-7.
Montausier (duc de) 17. 21. 51-
8. 90. 149. 165*. 210.
Montausier (duchesse de) 17.
36. 51-8. 89. 197.
Montecler (Madeleine de) 15.
Montmorency (Henri duc de)
18-19.
Morinière (Mlle de la) 53.
Motteville (Mme de) 13. 26-7.
29. 32-3. 35-7.
Moutonnier 122-3.
Nemur (duc de) 36.
Neufville (Catherine de) 13*.
Nicole 79*. 85. 87. 92. 96*-7*.
105. 155*.
Olonne (d') 21.
Palatine (princesse de) 69.
Pascal 7. 48. 74*. 85. 90-2. 97*.
104. 107-8. 122*. 129-30.
140-1. 148. 156. 181. 186.
193. 213-4.
Passart (sœur Flavie) 74. 79-80.
83. 199.
Périfixe (Hardouin de) 74-5.
Perdreau (Mère Dorothée) 75.
79-85. 199.
Périer (Gilberte) 48. 92*. 104-6.
108. 211. 213-4.
Périer (Marguerite) 105-6. 213.
Périkès (Mlle de) 91.
Philippe d'Orléans 28. 45*. 84*.
90.
Pisani (marquis de) 44.
Pomponne 208-9.

- Pons (Mlle de) 24.
Quinault 140*.
Rambouillet (marquise de) 19.
39*. 43. 54. 58. 124. 147.
149. 197.
Ransé (Denis Bouthillier de) 29.
Rapin (Père) 27. 44*. 62-5. 75.
90-2. 183.
Retz (cardinal de) 23*. 161-3.
Riants (Marie de) 22.
Richelieu (cardinal de) 13*. 20.
29-31. 89. 92. 155*. 159.
Rivière (abbé de la) 32.
Roannez (Mlle de) 214.
Roche fort 13.
Rohan (Eléonore de) 20.
Rohault 106. 122-4.
Rollin (Mlle) 183.
Rospigliosi (cardinal de) 85-6.
Sablé (marquis de) 15-8. 20-1.
31.
Saint-Amour 134*.
Saint-Ange (Mme de) 66-7. 84.
Sainte-Beuve (abbé) 67*. 85*.
Saint-Cyran 62-3. 96*.
Saint-Gabriel 22.
Saint-Gilles 149*.
Saint-Paul (comte de) 94-5. 212.
214.
Scarron 22*.
Schomberg (maréchale de) 29.
77*. 89. 171-2. 215.
Scudéry (Mlle de) 14. 16-9. 37-8.
92. 124-5. 161. 198.
Segrais 20*. 51*. 174*.
Séguier 24-7. 34. 182. 207-8.
Sénèque 157-8. 186. 214.
Servien (Abel) 64.
Sévigné (M. de) 77.
Sévigné (Mme de) 90. 161.
Singlin 70. 87. 96*-7. 213.
Socrate 158.
Somaise 22. 36 89*. 90*.
Sourdis (marquis de) 90. 96-9.
104. 122-4. 132-4. 138-41.
178.
Souvré (Anne de) 22. 208*.
Souvré (Anne, abbesse de Saint-
Amand) 13.
Souvré (Charles de) 22.
Souvré (Eléonore de) 89.
Souvré (Gilles, maréchal de) 9-
13. 201-3.
Souvré (Gilles, évêque d'Auxer-
re) 13. 25.
Souvré (Jacques de) 13. 25. 30.
45. 153.
Souvré (Jean II de) 12-3. 89*.
Suireau (Marie des Angés) 65.
Sully (Mme de) 26.
Taignier 70.
Tallemant (des Réaux) 18-20.
22*-3*. 24-7. 29*. 44-7. 48*.
50-2. 63*. 89*. 90. 147. 153.
183.
Thomas 149.
Thou (de) 10.
Toscane (grande duchesse de)
47*.
Tresnel (marquis de) 11.
Tréville (capitaine de) 26.
Trimouille (duchesse de la) 40-
1.
Trouillar 120. 183.
Turenne 209.
Valette (cardinal de la) 17.
Vallant 7. 47. 79. 92*. 120-1.
213-5.
Vallès 117.
Vautier 29-31.
Ventadour (Mlle Aumale de)
100.
Verneuil (M. de) 11.
Victoire (abbé de la) 44. 47. 90.
167-8. 215.
Vigean (marquise de) 91.
Voiture 19. 36. 39-40. 193.
Yzarn 20.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	7
I. — LA PRÉCIEUSE	9
II. — LA PÉNITENTE	59
III. — LE SALON DE LA MARQUISE DE SABLÉ.	
a) Les habitués	89
b) Théologie	96
c) Philosophie	106
d) Médecine	108
e) Physique	122
f) Morale et psychologie.	124
IV. — LES ŒUVRES QU'A VU NAITRE LE SALON DE LA MARQUISE DE SABLÉ.	
a) Les Maximes de La Rochefoucauld	157
b) Les Maximes de Mme de Sablé	176
c) « La Fausseté des vertus humaines » de Jacques Esprit	182
d) Les Pensées de l'abbé d'Ailly	192
CONCLUSION	197
APPENDICE	201
BIBLIOGRAPHIE	217
TABLE ALPHABÉTIQUE	225
TABLE DES MATIÈRES	229

